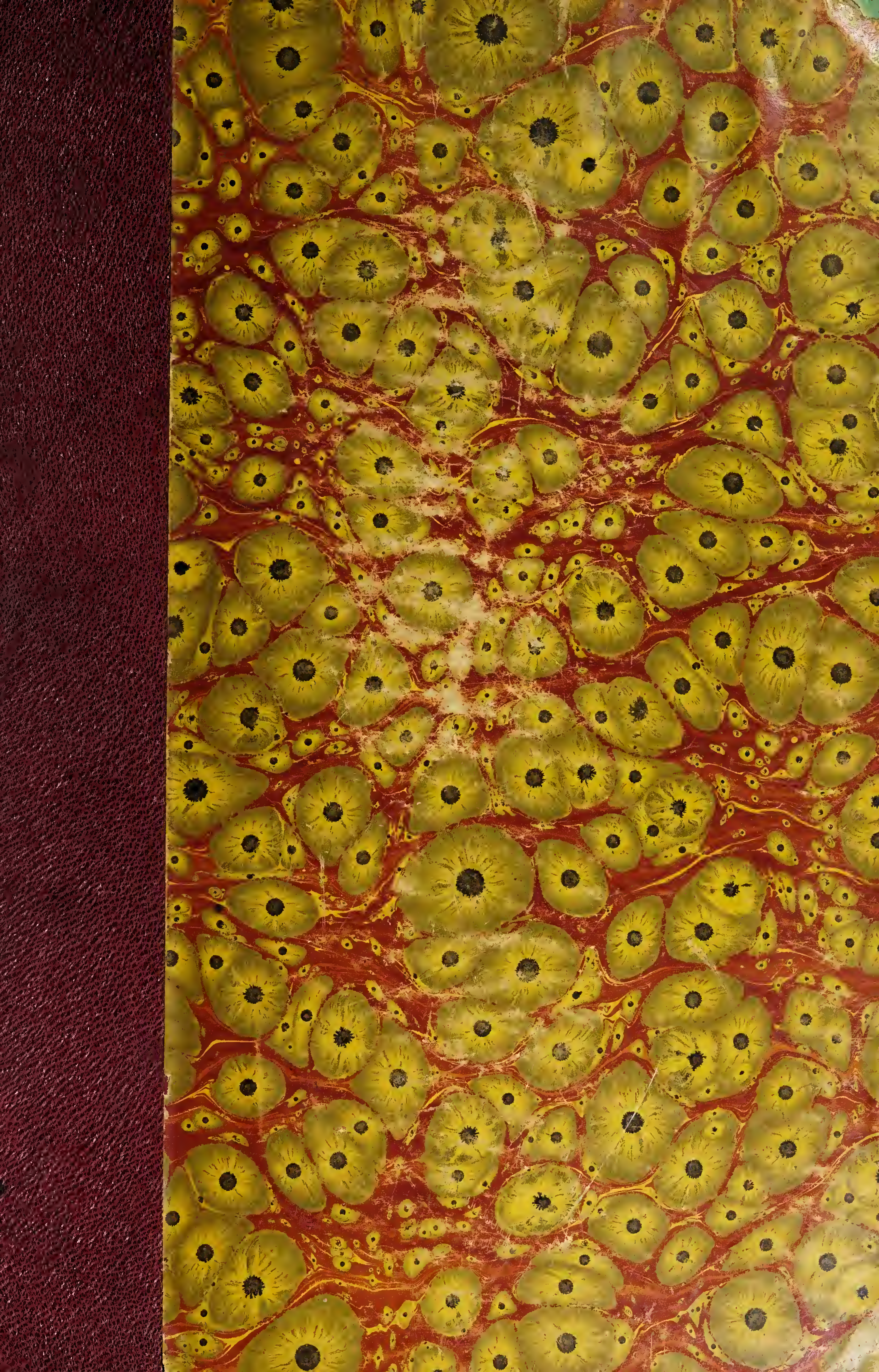



I.N.R.I.



[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

Le
Magazine International

ORGANE TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTE INTERNATIONALE ARTISTIQUE

La littérature nationale n'a plus aujourd'hui grand sens ; le temps de la littérature universelle est venu, et chacun doit aujourd'hui travailler à hâter ce temps.

GOETHE.



D'après la photographie de BRAUN-CLÉMENT et Cie.

N° 1.

DÉCEMBRE 1894

SOMMAIRE

Le Numéro	France	2 fr. »
	Union postale	2 fr. 25
Abonnement par an	France	8 fr. »
	Union postale	10 fr. »

Prière d'adresser les demandes d'abonnement et tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du Magazine International *au siège de la* Société Internationale Artistique

3, PLACE WAGRAM

PARIS



D'après la photographie de Braun-Clément et Cie.

SOCIÉTÉ

INTERNATIONALE ARTISTIQUE

SIÈGE : 3, PLACE WAGRAM

PARIS

COMITÉ D'HONNEUR :

MM. Michel George Conrad, directeur de la *Gesellschaft* (Munich) ;
Karl Henckell (Zurich) ;
Havelock Ellis (Londres) ;
Jean Izoulet (Paris) ;
Elie Ducommun, directeur du *Bureau international de Paix* (Berne) ;
Baron de Suttner ;

BUT DE LA SOCIÉTÉ

La Société Internationale Artistique a pour but :

D'établir un lien entre les écrivains, artistes et penseurs nouveaux de tous pays, dont les œuvres contribuent à un degré supérieur à l'évolution de la vie moderne ;

D'embrasser dans la mesure la plus large toutes les manifestations de la pensée moderne exprimée par les poètes, sculpteurs, musiciens, philosophes, littérateurs, savants, peintres, sociologues, etc. ;

De contribuer à les faire connaître en France et à l'Étranger et d'élargir leur influence ;

De créer à Paris un *centre d'internationalisme* pour le mouvement intellectuel, littéraire, artistique contemporain.

MOYENS D'ACTION

Le moyen d'action principal de la Société Internationale Artistique est actuellement la publication d'une revue trimestrielle : le *Magazine International*, qui, dans chaque numéro, à côté d'œuvres françaises et d'articles critiques, donne des traductions d'œuvres littéraires de tous pays, des portraits ou reproductions artistiques et un Bulletin critique qui contient un compte rendu de l'ensemble du mouvement littéraire, artistique et philosophique contemporain ; le *Magazine International* s'efforce de grouper en un tout vivant l'universel effort poétique d'aujourd'hui et d'en dégager l'idée nouvelle qui en résulte.

Au moment où la Société en s'élargissant pourra donner sa pleine expression, elle embrassera toute la vie moderne. Ses moyens d'action doivent alors se composer :

Du *Magazine International* devenu mensuel avec un service de correspondance plus étendu et une plus riche variété d'œuvres traduites ou originales ;

De numéros exceptionnels qui viendront augmenter l'action de la revue mensuelle;

D'un office de traductions : la Société entretenant des rapports avec les écrivains et les éditeurs français et étrangers s'efforcera de faire connaître par des traductions le plus d'œuvres possible ;

De la publication annuelle d'un volume illustré de portraits et de reproduc-

tions, l'*Année Internationale*, auquel collaboreront des écrivains et des artistes de tous les pays;

D'expositions annuelles auxquelles seront envoyées des œuvres de tous pays, et des expositions particulières consacrées à un artiste ou à un pays ;

De représentations dramatiques où seront jouées des œuvres modernes françaises et étrangères. La Société dirigera tous ses efforts vers la création d'un théâtre spécial ;

D'auditions musicales où les œuvres de jeunes compositeurs seront exécutées par les soins de la société ;

De conférences, lectures et réunions par invitation ou par entrée. Des écrivains, etc., étrangers viendront y prendre la parole;

D'une salle de lecture (bibliothèque, gravures, photographies, etc.), avec une salle de vente centralisant la production étrangère et fournissant gratuitement tous renseignements internationaux. Les écrivains étrangers à Paris y trouveront toujours la plus cordiale sympathie ;

Des membres correspondants et représentants de la Société en tous pays;

Des rapports intimes et continuels entre les membres de la Société.

Tous les membres jouissent des avantages offerts par la Société au fur et à mesure de leur création.

L'extension de l'action extérieure de la Société se produira toujours dans le sens de l'universalité et de la nouveauté.

STATUTS

La Société Internationale Artistique est dirigée par un comité réélu tous les cinq ans à la majorité absolue des membres. Les membres de l'ancien comité sont rééligibles.

Les membres sont nommés par le comité.

Les membres ont droit à tous les avantages offerts à la Société et droit de vote dans les réunions de la Société.

La cotisation des membres est de 20 francs par an. Le comité se réserve le droit de recevoir des membres non payants suivant son propre jugement.

Les cotisations, les dons et les bénéfices composent les fonds de la Société et sont administrés par le comité, qui en dispose au profit de celle-ci, après consultation facultative des membres.

La Société se réunit en assemblée générale une fois par an et en autre temps suivant la décision du comité. Les membres absents devront faire parvenir au comité leur avis ou leur vote dans la quinzaine précédant la réunion.

Le comité de direction de la Société Internationale est distinct du comité de

rédaction du *Magazine International*, qui est administré en propre et en dehors de la Société. Les fonctions du comité de rédaction du *Magazine International* sont permanentes et non sujettes à la réélection.

Le montant de l'abonnement au *Magazine International* est compris dans la cotisation des membres de la Société et appartient au comité de rédaction du *Magazine International*.

Le Comité de direction de la Société Internationale Artistique, comité de rédaction du « Magazine International »,

Otto Ackermann,
Léon Bazalgette,
Serge Murat,
Laurence Jerrold.



Portrait de Karl Henckell

Le

Magazine International

BERTHE DE SUTTNER

UN TESTAMENT

Extrait du recueil : *Friedensstimmen* de Léopold Katscher [1]

« Docteur !... dites-moi la vérité... si je dois mourir bientôt... je veux le savoir. Tant, tant de choses encore j'aurais à faire, et je sens défaillir mes forces...

« — Ne vous tourmentez pas. Vous pouvez guérir, surtout si vous vous donnez du repos, si vous renoncez à toutes ces luttes et batailles pour une cause inaccessible, si vous voulez bien vous débarrasser l'esprit de ces congrès. Voilà ce qui vous tue. Et vous ne les verrez pas aboutir... dussiez-vous vivre cent ans...

« — Qui donc parle de voir aboutir ?... Comme si pour les problèmes d l'humanité la durée d'une vie individuelle comptait ! Au contraire, nous parlons de mourir. Je veux savoir si... je... ô mon Dieu !...

« — Vous avez la fièvre. Vos yeux, vos joues sont en feu. Essayez de dormir !...

« — Non !... Dormir ? — J'en ai le temps... le temps et l'éternité. A ce moment j'ai quelque chose de plus urgent à faire... il s'agit de...

« — Eh bien ?... Si vous voulez prendre vos dispositions dernières... alors... soit !

« — Mon testament ? Oui ! Il y en a déjà un chez le notaire... mais c'est un autre que je vais faire... tout ce que j'ai sur le cœur... Comprimer en

(1) Leipzig, chez Ernest Hoppe ; Paris, chez Viehweg, librairie étrangère, rue Richelieu.

une seule feuille mes plus ardents désirs... et sur-le-champ...

« — Dois-je appeler votre notaire?... Mais cela n'est pas urgent.

« — Non ! nullement le notaire. Pas de document sec à l'usage des greffiers. Ce soir, docteur, laissez-moi seul, je vais dormir.

« — Voilà qui est raisonnable. C'est le repos qu'il vous faut. Et surtout... pas d'excitation, pas de guerre, pas de paix... Vous savez ce que j'entends par là. Buvez un verre d'eau de fleurs d'oranger. Demain je reviens de très bonne heure.

Quand le malade fut seul, il ne se coucha pas, mais, tout en fièvre, gagnant sa table de travail, se mit à écrire d'une main tremblante et chaude la lettre suivante, souvent interrompue, à l'adresse d'un conférencier connu :

« ... L'occasion se présentera un jour de te mettre à la table de conférence, un rouleau à la main. Dans la salle, le silence et l'attention soutenue. Ils suivront le son de ta voix, ces hommes là-bas, le jeu de ta physionomie... Ils seront entièrement captivés par le souffle qui anime ton discours, souriant à tes traits d'esprit, tressaillant avec toi quand ta parole vibre de triste douleur. Ils s'enflammeront si de ta bouche enfiévrée jaillissent les flammes de l'inpiration !

« Pour quelques instants seulement prête-moi ta force !... Et si prochainement une assemblée t'écoute attentivement, renonce au succès facile que te rapporterait la récitation d'un éloquent et puissant chef-d'œuvre... Lis cette simple feuille! C'est un testament... écrit en une nuit de fièvre... écrit en une hâte inquiète..., car au dehors la mort frappe... Je ne veux pas ouvrir..., je veux finir mes lignes avant qu'elle enfonce la porte. Mais pourrai-je encore dire tout ce qui brûle mon âme ? J'aurais infiniment à dire, infiniment à proclamer à mes semblables, des projets d'actions et de livres... Et je voudrais résumer tout dans cette feuille... cette dernière volonté. Elle doit ne pas seulement être imprimée et lue, elle doit être prononcée, elle le sera par celui dont le cœur pourra ressentir la douloureuse impatience dont elle est l'expression, elle sera entendue par l'auditoire qui, grâce à une affinité de sentiments et de vues, sera prêt à accueilir le testament.

> Ce que je lègue, le voici :
> Un combat aussi dur que tout combat ;
> Un frémissement aussi profond qu'un frémissement peut l'être ;
> Une espérance radieuse comme nulle autre.

« Qui sait si dans la salle ne se trouvera pas un puissant qui serait capable, s'il saisissait le drapeau blanc d'une main hardie, de le hisser sur le plus haut sommet. Car les puissants de cette terre, bien que leur force témoigne d'un temps passé, et soit le produit de l'idéal d'un esprit antique, se sentent profondément entraînés par le souffle d'un temps nouveau ; eux aussi poursuivent des buts plus lumineux. Le désir de détourner de ce

monde la misère menaçante remplit leurs âmes ; ce n'est pas mensonge, s'ils l'affirment. Mais, pour rompre avec l'antique esprit, ils ont besoin du concours de la généralité, de la volonté exprimée par les masses, de la sanction du monde. Et le monde est inerte..., se traîne dans les chemins battus. Et pourtant quelque chose de Nouveau, de Lumineux, est en train de devenir ; des forces se révèlent qui veulent transformer tout... et des forces d'une véhémence si imprévue, qu'elles arrachent peu à peu notre terre à tout ce que nous avions convenu d'appeler terrestre, qui la transformeront en ciel ou en enfer. Tout se centuple : la vitesse, la lumière, les forces créatrices et destructrices. L'essence de mille heures de travail manuel et intellectuel se concentre en l'effet d'une seconde, mille agonies dans une seule bombe meurtrière. Toutes les ressources parmi nous prennent des proportions gigantesques, seuls les buts restent bas et étroits. Pour assouvir le peu de haine, de jalousie propre à l'homme, les antiques massues suffiraient. La haine n'a pas grossi. Au contraire. Mais les antiques massues ont atteint des proportions telles, qu'un seul coup suffirait à anéantir et le battu et celui qui bat et tous ceux qui les entourent... La guerre de l'avenir, la voyez-vous s'approcher, l'insensé suicide des millions? Les voyez-vous, ces peuples entiers, se ruer les uns sur les autres, ces engins monstres se parquer, vomissant la mort, fauchant les armées entières en quelques heures? Dans les airs, sous les ondes, sifflent et crèvent les sataniques projectiles... Et plus pénétrants que le tonnerre de la foudre destructrice, plus effrénés que le grincement de l'écrasite, les cris de rage, les hurlements des traqués, des désespérés, des broyés.

« Et point d'espoir, de récompense, de victoire, de repos ! Car la guerre de l'avenir ne connaîtra pas le bienfait d'une fin, d'une décision. Épuisement, anéantissement des deux côtés. Des masses telles, armées de tels engins, ce ne sera pas un duel où, l'un tombé, son adversaire sous les yeux des témoins puisse dire en souriant : « L'honneur est satisfait ! »... Non ! ce sera le combat au seuil de l'abîme où tous les deux, se jetant à la gorge l'un de l'autre, rouleront dans les profondeurs, accompagnés des témoins corrects. Car, si l'avant-garde chez l'un et l'autre est tombée, si les cent mille homme qui les remplacent sont fauchés à leur tour, alors tout art de guerre disparaît..., d'autres tueurs entrent en scène : la faim, la peste... étranglant tous... tous.

« Vous ne le saisissez pas, je ne le saisis pas... ou pour une seconde au plus !... L'esprit et le cœur sont trop faibles pour persister dans la sensation de cette détresse titanique. Une convulsion, un tressaillement : l'image disparaît. Ah ! mais, si vous ne voulez pas vous enfermer dans une impassibilité glacée, dans l'excuse apathique, fataliste : « Qu'est-ce que cela peut me faire ? Qu'en puis-je ?... » si vous voulez vous redresser, regarder le fléau en face, ramasser votre énergie pour l'éviter, ne fermez pas vos cœurs au désastre dont l'humanité se menace elle-même.

Ne pensons même pas à la totalité du monde contemporain, aux catastrophes gigantesques ; l'horizon de notre compassion est trop borné pour cela. Sur un détail seulement fixons nos yeux, sur un seul être perdu sous les débris, déchiqueté par les projectiles meurtriers, respirant encore, soupirant, les yeux gonflés de pleurs, malheureux, torturé, et cet être est tout ce que la terre nous a donné de plus cher : un époux tendrement aimé, un enfant unique, adoré.

« Et, si nous avons envisagé de cette manière notre propre malheur, il rentre en nous une clarté foudroyante : la compréhension de l'universel désastre dont les ailes sinistres semblent effleurer la génération actuelle.

« Encore, s'il était inévitable, nous aurions le courage de la résignation ; si l'avantage possible pouvait égaler les risques évidents, alors, oui, nous pourrions déployer l'esprit de sacrifice. Mais non ! Cela ne doit pas arriver ! Et toujours non ! Le jeu ne vaut pas la chandelle.

« Non seulement le cœur, la raison aussi se cabre. Sa fierté refuse la duperie dont la sottise voudrait l'endormir ; tout l'antique fatras de phrases taillées pour des troupeaux stupides, le devoir de « penser sur « commande » la révolte : elle veut la vérité, la sincérité ! Le règne de la perfidie est passé ! !

« La grande force surhumaine que notre temps a donnée à l'homme et qu'il lui donnera davantage dans des proportions croissantes, cette abondance de force et de lumière, elle doit l'élever au-dessus de son antique niveau. Des âmes plus vastes, plus lumineuses, lui naîtront, des âmes qui s'élèveront d'elles-mêmes à la force de reconnaître les buts nouveaux, de les réaliser, de les défendre. Non pas la douleur, mais la joie est sacrée ! Non la mort, mais la vie ! Assez ! enfin — au nom de la dignité humaine — assez de l'arme meurtrière de la haine, de la brutalité, car le droit est sacré, et au-dessus de tout est sacré..... »

. . . .

. . . .

Ici la plume semble avoir glissé des mains du fiévreux, du mourant, — on le trouva mort devant sa table de travail — car ainsi se termine sa lettre. Et maintenant elle restera à jamais inachevée. La dernière phrase seule se complète d'elle-même :

« Au-dessus de tout est sacré l'Amour. »

(Traduit par OTTO ACKERMANN).



WALT WHITMAN

QUI QUE CE SOIT

Qui que vous soyez, je crains que vous ne cheminiez dans les chemins des rêves,
Je crains que ce que vous croyez être des réalités ne doive fondre sous vos pas et sous la pression de vos mains ;
Déjà même, vos traits, vos joies, vos paroles, votre maison, votre métier, vos mœurs, vos ennuis, vos erreurs, votre costume, vos crimes, tout se dissipe et se sépare de vous-même,
Votre Ame et votre Corps réels apparaissent à mes yeux,
Ils se détachent de l'ensemble des affaires, du commerce, des boutiques, de la loi, de la science, du travail, des fermes, des vêtements, de la maison, de la médecine, de l'imprimerie, de la vente, de l'achat, du manger, du boire, de la souffrance, de l'agonie.

Qui que vous soyez, je pose maintenant ma main sur vous, afin que vous soyez mon poème ;
Je vous parle tout bas, plaçant mes lèvres contre votre oreille,
J'ai aimé beaucoup de femmes et d'hommes, mais je n'aime personne plus que vous.

Oh ! j'ai trop différé et je n'ai pas parlé ;
J'aurais dû il y a longtemps marcher droit vers vous ;
J'aurais dû ne balbutier que vous, j'aurais dû ne chanter que vous.

Je quitterai tout, et je viendrai et je ferai les hymnes de vous ;
Nul ne vous a compris, mais moi je vous comprends ;
Nul ne vous a rendu justice, — vous ne vous êtes pas rendu justice vous-même ;
Tous vous ont trouvé imparfait, — moi seul je ne trouve aucune imperfection en vous ;
Tous voudraient vous assujettir, — moi seul je suis celui qui jamais ne consentirait à vous assujettir ;
Moi seul je suis celui qui ne met au-dessus de vous aucun maître, aucun possesseur, aucun supérieur, aucun Dieu, autre que celui qui reste au plus profond de vous-même.

Les peintres ont peint leurs groupes de grouillantes multitudes, et au centre la principale figure,
De la tête de cette figure centrale rayonne un nimbe de lumière couleur d'or
Moi je peins des milliers de têtes, mais je ne peins aucune qui n'ait son nimbe de lumière couleur d'or ;
De ma main, du cerveau de tout homme et de toute femme, il rayonne, en ondes lumineuses resplendissantes et infinies.

Oh ! je pourrais trouver en vous tant de grands et de glorieux chants !
Vous avez ignoré ce que vous êtes, — vous avez dormi sur vous-même toute votre vie ;
Vos paupières ont été à peu près closes la plupart du temps ;
Ce que vous avez fait porte déjà ses fruits de moqueries et de mensonges ;
Votre épargne, votre science, vos prières, quel en est le fruit, si ce n'est moqueries et mensonges ?
Les moqueries et les mensonges, ce ne sont pas vous-même ;
Ils vous recouvrent et vous enveloppent, mais, bien que vous vous dérobiez, je vous aperçois ;
Je vais à votre poursuite là ou nul n'a été ;
Le silence, le bureau, l'expression moqueuse et triviale, la nuit, l'habituelle routine, tout cela peut vous dérober aux autres ou à vous-même, mais ne vous dérobe pas à mon regard ;
La figure glabre, l'œil vacillant, le teint impur, tout cela peut en arrêter d'autres, mais ne m'arrête pas.
La mise provocante, la pose qui déforme le corps, l'ivrognerie, la gloutonnerie, la mort prématurée, le voile que toutes ces choses jettent sur vous, je le déchire.

Il n'y a pas de dons naturels chez aucun homme ni aucune femme auxquels les vôtres ne correspondent exactement ;
Il n'y a ni vertu ni beauté chez aucun homme ni aucune femme qui n'existent chez vous au même degré ;
Ni bravoure ni endurance chez les autres qui n'existent chez vous au même degré ;
Ni de plaisir qui attende d'autres, sans qu'un plaisir égal vous-même vous attende.
Quant à moi, je ne fais aucun don à personne que je n'aie soin d'en faire un pareil à vous exactement ;
Je ne chante la gloire d'aucun, pas même de Dieu, plus volontiers que je ne chante la gloire de vous.

Qui que vous soyez ! réclamez à tout hasard votre dû !
Tous les spectacles de l'est et de l'oüest sont pauvres, comparés à vous-même ;

Ces immenses prairies, — ces infinies rivières, — vous êtes immense et infini comme elles ;
Ces fureurs, ces élémentaires forces, ces orages, ces mouvements de la nature, cette agonie qui semble le précurseur d'une dissolution prochaine — vous êtes celui ou celle qui est leur maître ou leur maîtresse,
Maître ou maîtresse en votre droit propre de la Nature, des éléments, de la douleur, de la passion, de la dissolution.

Les liens tombent de vos chevilles, — vous découvrez en vous un pouvoir, une capacité infaillibles ;
Jeune ou vieux, homme ou femme, vulgaire, abject, repoussé de tous, quel que vous soyez, tout ce qui est en vous se publie et s'affirme ;
A travers la naissance, la vie, la mort, la tombe, les moyens vous sont fournis, sans qu'en rien il vous soit lésiné ;
A travers les colères, les pertes, l'ambition, l'ignorance, l'ennui, ce qui est en vous se fraye son chemin.

LE POÈTE

I

Maintenant écoutez ma romance du matin ;
Aux cités et aux fermes je chante, qui s'étendent dans la lumière du soleil devant moi.

II

Un jeune homme vint à moi apporter un message de son frère ;
Comment le jeune homme pouvait-il connaître le si et le quand de son frère ?
Dites-lui de m'envoyer les signes.

Et je me tins debout devant le jeune homme face à face, et pris sa main droite dans ma main gauche, et sa main gauche dans ma main droite,
Et je répondis pour son frère, et pour les hommes, et je répondis pour LE POÈTE, et j'envoyai ces signes.

Lui, tous l'attendent, — à lui tous se soumettent, — sa parole décide et conclut,

Lui tous l'acceptent, en lui se baignent, en lui se perçoivent comme dans la lumière,
Il s'immerge en eux, et eux s'immergent en lui.

Les femmes belles, les plus altières nations, dans les lois, le paysage, les animaux,
La terre profonde et ses attributs, et le tumultueux océan (ainsi chanté-je ma romance du matin),
Toutes les jouissances et toutes les propriétés, et l'argent, et tout ce que l'argent peut acheter,
Les plus riches fermes, — d'autres travaillent et plantent, et lui nécessairement moissonne,
Les plus superbes et les somptueuses cités, — d'autres y mesurent et y bâtissent, et lui y fixe son domicile,
Rien n'est à aucun qui ne soit à lui, — toutes choses de près, de loin existent pour lui, — les vaisseaux au large,
Les continuels spectacles et cortèges sur terre existent pour lui s'ils existent pour aucun être.
Il imprime aux choses leurs attitudes ;
Il se met hors du présent, par sa plasticité et son amour ;
Il place sa propre cité, son temps, ses souvenirs, ses parents, ses frères et sœurs, son milieu, son emploi, sa politique, de telle façon que d'autres plus jamais ne les déshonorent ni ne prétendent leur imposer.

C'est lui le répondeur ;
Tout ce à quoi l'on peut répondre, il y répond, — et ce à quoi l'on ne peut répondre, il montre pourquoi l'on n'y peut répondre ;

III

Un homme est une sommation et un défi ;
(Il est vain de se dérober. Entendez-vous les rires et les railleries ? En entendez-vous l'ironique écho ?)
Livres, amitiés, philosophes, prêtres, actions, plaisirs, orgueils, poursuivent en flux et reflux incessants leurs cours, cherchant à nous satisfaire ;
Lui nous fait savoir notre satisfaction et connaître également l'incessant flux et reflux de ces choses.

Auprès de tous, hommes et femmes, en quelque lieu et en quelque temps que ce soit, lui peut aller sainement et doucement et sûrement, jour et nuit ;

A lui la clef qui ouvre tous les cœurs, c'est à lui qu'ils répondent lorsque d'autres mains cherchent en tâtonnant leur secret.

Il est universellement le bienvenu, — le torrent de la beauté n'est pas plus universellement le bienvenu que lui;
La personne qu'il fréquente le jour et avec laquelle il dort la nuit est bénie.

Chaque existence a son idiome, — toute chose a son idiome et son langage;
Lui résout tous les langages en le sien et le donne aux hommes, et tout homme le traduit, et tout homme se traduit lui-même;
Il n'est pas de parties qui se contrecarrent, — c'est lui l'ajusteur, — il voit comment elles s'ajustent.

Indifféremment et également il dit : « Ami, comment allez-vous? » au Président à sa réception,
Et dit : « Bonjour, mon frère! » à Cudge qui bêche le champ de canne à sucre,
Et tous les deux le comprennent et savent qu'il parle bien.

Il marche parfaitement à son aise dans le Capitole,
Il marche parmi les membres du Congrès et les députés se disent entre eux : « Voici notre égal, apparaissant nouveau parmi nous. »

IV

Puis les mécaniciens le prennent pour un mécanicien,
Et les soldats supposent qu'il est soldat, et les matelots croient qu'il a navigué sur les mers,
Et les écrivains le prennent pour un écrivain, et les artistes croient qu'il est artiste,
Et les laboureurs voient qu'il pourrait labourer avec eux et les aimer;
Que, quel que soit le travail, c'est lui qui doit l'accomplir ou l'a accompli,
Que, dans quelque nation que ce soit, il pourrait trouver ses frères et ses sœurs.

Les Anglais croient qu'il est sorti de leur race anglaise,
Le Juif le prend pour un Juif, le Russe le prend pour un Russe, — il est l'habitué et proche de tous — il n'est éloigné d'aucun.

Tous ceux qu'il regarde au café le revendiquent comme leur;

L'Italien et le Français sont sûrs qu'il est un des leurs ; l'Allemand, l'Espagnol et le Cubain sont également sûrs qu'il est un des leurs ;
L'ingénieur, le matelot naviguant sur les grands lacs, ou le Mississipi, ou le Saint-Laurent, ou le Sacramento, ou le Hudson, ou dans la baie de Paumanok, le revendiquent comme leur ;
Le gentilhomme de la plus pure noblesse reconnaît qu'il est lui aussi de la plus pure noblesse ;
L'offenseur, la prostituée, l'homme violent, le mendiant, se voient en lui ; — il les transforme étrangement,
Ils ne sont plus vils, ils se reconnaissent à peine, ils ont tellement grandi.

CHANT AU SOLEIL COUCHANT

I

Splendeur de la fin du jour, sur laquelle je plane et qui m'emplit !
Heure prophétique — heure qui résume le passé !
Qui m'enfle la gorge — c'est vous, divine Moyenne !
Vous, Terre et Vie, que, jusqu'à ce que le dernier rayon scintille, je chante.

II

Lèvres ouvertes de mon âme, proférant le bonheur,
Yeux de mon âme, voyant la perfection,
Vie naturelle de mon être, chantant fidèlement la louange des choses ;
Confirmant à jamais le triomphe des choses.

III

Glorieuse est chaque chose !
Glorieux ce que nous nommons l'espace — sphère d'innombrables esprits ;
Glorieux est le mystère du mouvement, dans tous les êtres, même le plus infime insecte ;
Glorieux l'attribut de la parole — les sens — le corps ;
Glorieuse la lumière qui passe ! Glorieuse celle si pâle qui se reflète sur la nouvelle lune dans le ciel de l'Occident !
Glorieuse est toute chose que je vois, entends, touche, jusqu'à la dernière.

En toutes choses le Bien,
Dans le contentement et l'aplomb (1) des animaux,
Dans le retour annuel des saisons,
Dans le rire de la jeunesse,
Dans la force et l'ardeur de la virilité,
Dans la grandeur et l'exquise grâce de la vieillesse,
Dans les sublimes aperçus de la mort.

Il est merveilleux de partir ;
Qu'il est merveilleux d'être ici !
De sentir du cœur jaillir le sang toujours identique et innocent,
De respirer l'air, combien délicieux !
De parler ! de marcher ! de saisir un objet avec la main !
De m'apprêter au sommeil, au lit — de contempler ma chair rosée,
D'avoir conscience de mon corps, si heureux, si puissant,
D'être cet incroyable Dieu que je suis,
D'être allé parmi d'autres Dieux — ces hommes et ces femmes que j'aime.

Qu'il est merveilleux comme je vous célèbre, et moi-même !
Comme mes pensées subtilement se jouent parmi les spectacles qui m'entourent !
Comme les nuages passent silencieusement au-dessus de nous !
Comme la terre bondit en avant toujours ! et comme le soleil, la lune, les étoiles bondissent en avant toujours !
Comme l'eau joue et chante (assurément elle est vivante) !
Comme les arbres se lèvent et se dressent debout — avec leurs troncs puissants — leurs branches et leurs feuilles !
Assurément il y a quelque chose de plus que nous ne voyons dans chacun de ces arbres — quelque âme vivante.

O stupéfaction des choses ! même de la plus petite parcelle !
O spiritualité des choses !
O harmonieux accents, résonnant à travers les âges et les continents aboutissant maintenant à moi et à l'Amérique !
Je saisis vos puissants accords — je les combine et allègrement les passe à d'autres.

Moi aussi je chante joyeusement le soleil, soit lorsqu'il s'annonce sur la terre, ou bien à midi, ou bien, comme maintenant, au couchant.
Moi aussi, je palpite à l'unisson avec le cerveau et la beauté de la terre, et de tout ce qu'engendre la terre,

(1) En français dans l'original.

Moi aussi j'ai senti l'irrésistible appel de moi-même,

En descendant en voilier le Mississipi,
En errant à travers les prairies,
En vivant — en regardant par mes fenêtres, mes yeux,
En marchant au dehors le matin — en voyant l'aube poindre à l'est ;
En me baignant sur la plage de la mer Orientale, et aussi sur celle de la mer Occidentale ;
En parcourant les rues de Chicago à l'intérieur des terres — quelques rues que j'aie parcourues ;
En quelques lieux que j'aie été, j'ai accumulé en moi le contentement et le triomphe.

IV

Je chante les égalités :
Je chante les éternelles finalités des choses ;
Je dis que la nature est durable, — que la gloire est durable ;
Je loue d'une voix qui électrise :
Car je n'aperçois aucune imperfection dans l'univers ;
Et je n'aperçois pas une seule cause ni un seul effet que l'on ait en fin de compte à déplorer dans l'univers.

O soleil couchant ! bien que l'heure soit venue,
Je soupire encore en dessous de vous un chant d'adoration absolue et entière.

(Traduit par LAURENCE JERROLD.)



A.-C. SWINBURNE

LES PÈLERINS (*Chants d'avant l'aube*)

I

— Quelle est votre Dame d'Amour, ô vous qui passez
Chantant ? Et serait-ce de douleur pour ce qui fut,
Ou de rêver à ce qui sera, que vous chantez tristement ?
Si tristement, ce me semble, et si joyeusement à la fois ?

— Notre Dame d'Amour par vous ne se peut voir;
Elle n'a ni mains, ni lèvres, ni regard, ni trésors
De tresses dorées, ni face, ni forme : mais nous,
Qui aimons, la savons plus belle que tout au monde.

II

— Est-elle Reine, possédant de riches dons à donner ?
— Oui, ceux-ci : quiconque l'a vue, ne vivra
Qu'en la servant dans les affres d'étranges peines,
De labeurs, de carnages et de plus amères larmes,
Et lorsqu'elle dit : « Meurs », sûrement mourra :
Et il délaissera toutes choses sous le ciel
Et s'en ira, nu, sous le soleil et les pluies,
Et dans le travail, l'attente et les veilles usera ses années.

III

— N'a-t-elle sur terre nul lieu de demeure ?
— Les âges interrogent les âges, les nations aux nations répondent,
Clamant : Où est-elle ? Et nul n'est là pour le dire :
Car si elle n'habite pas l'esprit même des hommes,
Si dans leur âme intime elle n'a point sa place,
En vain vers elle ils crient et cherchent sa présence,
En vain leurs bouches la louangent. Leurs
Cris seront vains jusqu'à ce que leur cœur revive.

IV

— O vous qui suivez, n'en avez-vous nul repentir ?
Sur votre front s'inscrit la sentence mortelle, —
Hiéroglyphe du supplice, signe de feu, —
Que votre vie durant ni repos ni répit ne seront vôtres,
Ni le simple amour humain, cher et sûr, ni la possession
D'amis ou de jours sans périls, ni joie de vivre, ni sommeil...
Tout cela n'est point pour nous, dont l'unique bien est la divine
Face, les yeux clairs de sa foi et son sein fécond.

V

— Et vous devrez mourir avant que de gagner vos trônes...
— Certes... et le monde rénové, le généreux soleil

Sans nous tourneront et rayonneront : nous, gisants
Morts... mais, si Elle aussi marche vivante sur la terre,
Si le vieux monde, toutes chaînes rompues,
Se réjouit et rend grâce..., serons-nous pas contents ?
Ah ! bien plutôt c'est nous qui vivrons, nous ne mourrons point,
La vie étant si peu, et la mort si bonne à recevoir.

VI

Et les hommes perdront votre mémoire ? — Oui, mais nous
Deviendrons partie intégrale de la terre et de l'antique mer,
Et de l'auguste éther céleste, et du feu terrible,
Et de toutes choses désirables, et nul cœur d'homme ne battra
Sans qu'une goutte de notre sang, jadis versé,
Ne l'anime et ne vibre en lui comme en nous aujourd'hui le sang
Mort des vieux morts et leur même ancien désir
Qui dans la trace enflammée de leurs pas dirige nos pas nouveaux.

VII

— Mais vous qui pourriez vous vêtir de délices,
Est-il sage de rejeter les doux charmes du présent,
Pour vous envelopper de l'air glacé de l'avenir
Alors que père et mère et sœur bien-aimée et frère
Et l'ancien amour vivant qui fut vôtre, seront, comme vous,
Poussière, et nul fruit ne vous restera de la vie adorée ?
— Elle demeurera qui fut plus chère que tous ceux-ci furent
Plus que sœur, femme ou père pour nous ou mère.

VIII

— Ce prix vaut-il la vie, vaut-il pour l'acquérir de tels salaires?
Voyez, les mortes bouches de ces redoutables grisons, les siècles
Vénérables, du fond du passé, leur prison,
Des ténèbres de l'en dehors, dans leurs fosses jamais plus ouvertes,
Rient, sachant combien ont dit ce qu'aujourd'hui vous dites....
Combien !... et tous sont tombés, sont tombés et disparus :
Et vous, morts, vous lèverez-vous, comme ces morts ne se sont point levés ?
— Non pas nous, mais elle, secourable et prompte à sauver.

IX

— N'êtes-vous point las, faiblissez-vous sur votre route,
Voyant nuit par nuit dévorée, jour par jour,
Voyant l'heure par l'heure consumée en des feux sans sommeil ?
Sans sommeil : et vous aussi, quand vous endormirez-vous ?
— Nous sommes las, cœur et tête, mains et pieds,
Et certes, plus que toute chose, le sommeil nous serait doux,
Plus que toute chose hormis l'inexorable désir,
Que nul, l'ayant connu, ne peut perdre, faillir ou succomber.

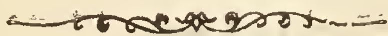
X

— Et ce rêve est-il si doux que vous vous consumiez à l'atteindre ?
Est-il si sûr alors que toute humaine espérance est creuse,
Ce rêve, votre rêve : par de multiples tribulations
Guérir les cœurs meurtris et redresser les échines courbées ?
— Ah ! quand bien même notre vie serait aveugle et notre mort stérile,
Le hautain espoir du monde entier serait-il sans racines ?
Non, l'homme à l'homme se tournerait, les nations aux nations
Et l'antique vie vivra et l'ancienne grande parole demeurera grande.

XI

— Or donc, passez votre chemin et passez-nous, laissez-nous être,
Car quelle clarté espérez-vous après cette vie ?
Et, si le destin du monde s'améliore, le saurez-vous ?
Et, si l'humanité triomphe, vous cherchera-t-on pour le dire ?
— Que cette vérité suffise à l'empan d'une vie :
Tous les hommes sont mortels, mais non pas l'*homme :*
Et nous, les hommes, apportons à la mort des vies à semer durant la nuit
Pour que l'homme puisse moissonner et se nourrir et vivre pendant le jour.

(Traduit par TOLA DORIAN.)



KARL HENCKELL

EXTRAITS DU LIVRE DE LA LIBERTÉ (1)

TE DEUM

Dédié à celle qui noblement a combattu
le meurtre en masse, BERTHA VON SUTTNER.

En plein été soixante-dix. Les hauteurs de Spichern fumaient,
Les canons hurlaient. La grosse cavalerie piétinait la plaine,
Les corps se tordaient dans les champs labourés,
La terre râlait d'effroi.
Le sang ruisselait ainsi qu'au temps des vendanges le vin rouge.
Ah! les royales noces! Pourpre des solennités triomphales
Et les sections après les sections, par l'eau-de-vie échauffées s'élancent.
Hurrah et en avant! Entassez les cadavres!
Dix mille hommes de plus ou de moins, qu'importe?
Hurrah! La prussienne, la vaillante armée!

Enlevée la position! Victoire! Le soir descend, apportant la fraîcheur,
Et baise apitoyé les membres raidis.
Les mourants languissent dans l'air tiède,
Les narines hument l'odeur des cadavres,
Les Croix-Rouge relèvent, pansent,
Et entendent des plaintes arrachées par l'agonie.
« Ma pauvre femme, ma pauvre, ô ma pauvre. Ah!... »
Le corps retombe. Hurrah! Germanie!

Te Deum! Au milieu des tambours se dresse l'autel.
On ouvre la Bible. L'aumônier a revêtu les habits sacerdotaux.
« Casque bas! » commande le capitaine.
L'aumônier tousse et dit: « O toi qui trônes là-haut,
Qu'il nous soit permis de louer tes décrets insondables,
A la pieuse Saxe tu as donné la victoire,
Et fait éclater par un miracle ta volonté.

(1) *Livre de la Liberté*, recueil édité par Karl Henckell, Berlin.

Nous te remercions, maître suprême du monde,
D'avoir fait échouer les projets infernaux de l'ennemi héréditaire,
Sois désormais avec nous ! Sauve l'empereur,
Et toutes les maisons alliées !
Laisse ta grâce descendre sur tous,
Particulièrement sur ceux qui sont tombés aujourd'hui,
Ils étaient nés pour mourir pour toi.
Seigneur, que ta miséricorde descende sur nous ! Sauve-nous de toute affliction !
La troupe chante « Seigneur Dieu, nous te louons ! »
« — Couvrez-vous ! » Les hommes rentrent au quartier.

De l'autre côté de la vallée, au même instant,
En l'honneur du Dieu de Napoléon un service avait lieu.
Harassés, les genoux rompus, des hommes au regard abattu se tiennent,
Et pensent à leur triste sort.
Au milieu du silence plus d'un poing se ferme et se crispe
Tandis que le plain-chant, sombre, s'exhale.
Le prêtre cependant joint les mains :
« Mon Dieu ! fais que demain tout change de face.
Vole devant l'aigle impériale,
Et repousse le vautour dans la nuit et l'horreur !
Seigneur, sauve, sauve notre maison régnante !
Je le sais, tu voulais sans doute d'abord nous éprouver.
Maintenant accorde-nous la victoire !
Nous crions du fond de notre cœur. »
Mornes et résignés au suprême sacrifice,
Les compagnies éclaircies rentrent dans leurs campements.

LES BARBARES MODERNES

Dédié à Robert Reitsel.

Nous sommes les « barbares modernes »,
Nous allons homme à homme
En troupes invincibles,
En troupes grossissantes en avant.
Nous venons avec le marteau et le ciseau,
Nous venons avec la lettre et le livre
Contre le fléau de l'humanité,
Contre la malédiction de l'or.

2

Nous sommes les « Vandales modernes »,
Nous allons pesants et rudes,
Chaussés de sandales ferrées,
Par les sentiers de l'avenir.
Nous franchissons d'un pas retentissant
Les portes d'or du temps,
Nous transformons l'ordre et les mœurs,
La loi et la justice.

Où nous venons, bruissent les vagues
D'un monde qui s'abîme,
Où nous venons, la voûte
Des cieux de la vie s'éclaire.
Un frisson parcourt les espaces gémissants
D'une civilisation inculte et désolée,
Le tonnerre et l'éclair marquent notre passage,
Un souffle de fécondité s'exhale de notre trace.

Nous sommes les barbares de la douceur
Nous sommes les vandales du droit,
Notre étendard est celui de la liberté,
La liberté du genre humain.
Nous sommes les « barbares modernes »...
Les barbares modernes ? O non !
Nous serons les hussards rouges,
Les hussards de l'humanité.

HYMNE

Tant que mon âme rayonne et fleurit,
De la délicieuse vie je ne me lasse pas !
Je perçois les rythmes de l'univers qui bruit
Et, avec fracas, sur le rivage éternel se brise.
Je repais mes yeux des joyaux du temps,
Qui étincellent dans l'obscur infini.
Je respire de la liberté l'ouragan,
Qui jette à bas l'édifice de la servitude,
Je baise les joues de la joie
Jusqu'au sang avec des lèvres tremblantes.

Tant que mon esprit est encore fécond et donne,
Que l'arbre de mon allégresse ne soit pas abattu!
J'amasse des penseurs la moisson lourde d'or
Et je broie le froment sous une meule sonore.
J'élis pour la danse les plus belles pensées,
Et je tresse de la liberté la luxuriante guirlande.
Je salue le bien qui devient
Le front haut.
Je fête du pur savoir
Le sommet flamboyant de roses.

Tant que mon âme rayonne et fleurit,
Tant que mon esprit est encore fécond et donne,
De la délicieuse vie je ne me lasse pas,
Que l'arbre de mon allégresse ne soit pas abattu.

FLEUR DE L'AVENIR

Je sais une fleur pourpre
Qui sur les vagues de l'avenir se balance,
C'est la bonté purement humaine
Qui triomphe de douleur et détresse.

Des calices précieux rayonnent
Les étamines de l'universelle joie,
Les feuilles fraîches brillent
Sur le sein d'argent de l'onde.

Les mouettes de la liberté s'élancent
Et tournoient baignées de clarté.
Loin dans les profondeurs expirent
Les plaintes du monde qui s'abîme.

Dédié à Robert Reitsel.

.... La liberté souriait. « Dans toutes les langues
Par combien de poètes ai-je déjà été chantée !
Comme vous célébrez sans relâche mon essence

Imparfaite — uniquement parce que je suis !
Quand à travers cette vie enveloppée de combat
De mon manteau ensoleillé je laisse flotter le voile,
Je sème çà et là beaucoup de roses blanches, d'œillets rouges
De sentier en sentier, afin que la jeunesse se réjouisse,
La jeune humanité, qui orne ainsi son front,
Par de tels dons, ah ! si volontiers rendue heureuse...
Comme montent vers moi des bosquets, des salles
De forts chants d'amour dont la tendresse m'enveloppe !
Tantôt d'une sonorité profonde, tantôt délicats comme des rayons,
Tantôt confus et délirants, tantôt purs et éthérés.
Un salut seulement en passant — d'un œil
Plein de désir les hommes me regardent ravis,
Ils voudraient bien me confier leur bonheur
Et sentent que je puis leur aider.
Peut-être... un peu... cependant la patience m'est conseillée
Par ma mère trop sévère, la nécessité,
Je dois souvent pleurer sur l'humanité qui souffre,
Mais j'ose aussi sourire à la naissante aurore. »

EXTRAIT DE ZWISCHENSPIEL (1)

LE RÊVEUR (CRÉPUSCULES)

Dans le pays alpin un rêveur navigue
Sur le lac profond,
Une corne d'abondance dans sa main repose,
D'où ruissellent par-dessus le bord
Des fleurs de joie et d'affliction.

Bientôt filtrent des roses dans les flots,
Combien parfumées et rouges !
Tandis que l'onde bouillonne comme le sang,
Sur les sommets neigeux souffle l'incendie,
Et pourpre la nacelle brûle.

Quand une pâle fleur de l'ombre
De la corne d'abondance s'envole fatiguée,

(1) Chez J. Schabelitz, Zurich.

Les nuées voguent veloutées et sombres,
Et par le royaume crépusculaire de la mélancolie
Une douce plainte frissonne.

(Traduit par SERGE MURAT.)

REINHOLD MAURICE DE STERN

LE DÉMON (FRAGMENT)

(Extrait du *Musen-Almanach de 1894*)

I. — Eloignement.

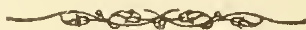
Soyez maudits, astres et soleils !
Et toi lointain bleuissant !!
Que bernez-vous l'esprit en éveil, l'esprit en rêve,
D'images qu'un souffle déchire !
Ce livre entier d'images multicolores
Est une illusion.
La mer respirant la lumière du matin
Je ne la connais pas.
La brise matinale, semant des perles le long des flots,
De l'éther l'éclat ruisselant,
La chaleur, le riant firmament,
Mensonge, le monde entier, mensonge !
Et seule la douleur est vraie, et seule la douleur est vraie,
Le cri qui se glissa à travers les éternités
Du fond de l'infinie douleur vers l'être
Dans le cœur humain sensible et coupable,
Reflétant, écho fidèle des époques souffrantes,
Le supplice de l'éternité.
O, que je la hais, la force fanfaronne,
Qui, en se jouant, crée de ses rêves des mondes
Et nourrit l'esprit humain affamé
De symboles trompeurs et hypocrites.

Je suis épuisé, les ailes me sont lourdes,
Et pourtant je m'élance au-dessus de la mer,
Battant plein d'ironie de mes ailes noires
Leur trône de mensonges ensoleillé.
Je vois ce que tu appelles Dieu tout-puissant,
Il a peur du spectre morose !

II. — Le vol du solitaire.

Dans le crépuscule je déploie mes ailes
Par-dessus les collines
Vers le pays rêveur.
Dans le sable tombent lourdement
Goutte à goutte des larmes salées
D'un brûlant désir.
Là où tombe une larme comme une étincelle
Sur les champs pâles,
Surgit une fleur noire,
Elle s'appelle douleur.
Tu regardes le cours apaisé des astres,
Cœur aigri ?
Les vois-tu scintiller ?
De boire la paix rafraîchissante
Tu es impatient ;
Mais ton souffle est flamme !
L'endroit qu'il effleure
Est brûlé, desséché,
Et à jamais tari le murmure de la source,
Que tes lèvres ardentes arrosent.
Le pré en fleurs que ton pied foula
Se couvre d'une semence de cendres.
Pour toi ce monde s'effleurit et se décompose,
La voûte céleste est une illusion,
L'amour suprême maudit à jamais
Son chagrin.
Je vole sur les champs dormants en fleurs
Porté sur mes ailes noires, cherchant l'ancienne trace.

Traduit par OTTO ACKERMANN.



ADA NEGRI

EXTRAITS DE FATALITA [1]

LE CHANT DE LA PIOCHE

Je suis la rude épée qui fend le sol;
Je suis force et ignorance.
Par moi la faim crie et le sol s'incendie;
Je suis misère et espérance.

Je connais le fouet rougi
De l'heure brûlante de midi
De l'ouragan qui déchaîne dans la vallée
Les nuages qui dardent des éclairs.

Je sais les senteurs libres et fécondes
Que Mai, de la terre,
Avec les coroles odoriférantes, les insectes et les baisers
Triomphalement fait éclore ;

Et dans l'œuvre de chaque heure et de chaque instant
Je m'affile davantage et resplendis;
Résignée, très puissante, inébranlable,
Je vais brisant le dur sol.

Dans les huttes basses isolées,
Dans la ferme grossière
Où pénètre par les fentes des portes
L'âpre vent de l'hiver,

Où au-dessus des tisons du feu qui gémit
La paresse reste accroupie
Et la pellagre insatiable frissonne
Au visage jaune émacié.

(1) Chez Fratelli frères, Milan.

J'entre et regarde. — Et dans un coin abandonné
Dans la nuit profonde et redoutable
Qui s'étend sur l'humide plancher
Et dans la chambre enfumée,

Pendant que la fièvre des rizières secoüe
Les corps des femmes épuisées,
Et que seul s'entend la note grave
Du ronflement des paysans qui dorment,

Je veille, et un soufle de désir m'enflamme,
... Je songe à la nouvelle aurore,
Quand, comme une rustique oriflamme dressée
Dans le soleil qui dore les airs

Sereine et splendide, brandie
Par une plèbe inspirée,
Je surgirai, belle de vigueur, de vie,
De la féconde glèbe.

Mais les lames seront pures de sang,
Et blancs les étendards ;
Foulé aux pieds le serpent de la haine périra
Sous les coups vigoureux;

Et de la terre saturée d'amour
Pénétrée de l'odeur des roses,
Purifiée par l'ardeur nouvelle
De généreuses rivalités

Jusqu'au ciel azuré tout un tumulte
De rauques voix humaines
S'élèvera comme un hymne et un sanglot
« Paix!... Travail!... Pain!... »

BAISER PAIEN

Au milieu des épis dorés en face du rutilant
Soleil qui embrase toute la vallée,
Dans le sillon fumant,
Sur sa tiède bouche il l'a baisée.

D'un rire, le ciel sans nuages, d'un rire le froment,
Salue le couple ravi ;
Un hymne à la gloire du baiser pur et sain
Puissamment entonne l'universelle vie.

Sanglantes les corolles épanouies exhalent des senteurs
Comme les bouches haletantes dans l'amour ;
Et dans les airs monte et se répand
Le chant joyeux de la terre en fleur.

Se baisent souriants parmi la verdure
Les deux jeunes amants,
Pendant qu'une roulade d'un chant d'hirondelles va se perdre
Sous la voûte des cieux azurés ;

Et de toutes parts, dans les buissons ombrageux
Dans les calices des fleurs, dans la blonde
Moisson et dans les nids cachés
Frémit le baiser qui enivre et qui féconde.

LUMIÈRE

En faisceaux elle se répand
Dans les airs tranquilles,
S'irise, scintille,
La douce fraîcheur
De la verdure revivifie,
Se pare joyeuse de gemmes
Sur la terre et dans le ciel,
Victorieuse, chaude et sans voile.

Ce sont perles iridescentes
Dansant dans l'onde,
Ce sont hymens de blonds
Papillons et de roses,
La vie païenne
Très douce émane
Des baisers des fleurs...
Le monde exulte et tout crie : Amour,

Je me sens dans l'âme
Couler à flots l'espérance,
L'immense joie
De vivre je sens,
Comme une légion d'hirondelles
Les songes riants
A travers les rayons lumineux
Planent et volent...
Je suis riche à millions de génie et de soleil !...

AME

A Nice Turri.

Il était grand et obscur. D'un divin souffle
De génie son front inquiet
Portait le baiser. Ayant grandi
Jusqu'aux songes, jusqu'aux sanglots de l'idée,
Beau, noble, libre, poète,
Non saisi du vulgaire, il vivait.

A lui les astres et la lumière, — à lui la mystique
Harmonie des choses en un souverain,
Un ardent langage,
Parlait. — Lui qui nulle guirlande
Ne demandait à la gloire, à une âme en vain
Mendia l'amour. — Il lui fut refusé. — Grand

Et obscur, il mourut !... Dans la solitude
Sombre, il mourut. — Le lumineux soleil rit
Sur la tombe qu'on invoque ;
Au loin on entend expirer les trilles
D'un chant ailé comme un oiseau qui s'envole
Par la sereine majesté de la verdure ;

Tandis qu'en bas, dans le cercueil cloué, se désagrège
La matière domptée. — A la féconde
Terre, la vile terre
Retourne. — De ta melancolique
Et émouvante poésie profonde,
De ton génie, de toi, prophète, que reste-t-il ?

Toi, toi seule qui aimais, et vivante et rosée
As bu les lumineux rayons du soleil,
Toi qui dans de longs spasmes
D'intense ardeur as frémi,
Toi, sanglante mais jamais vaincue,
Ame méconnue et virile, tu demeures !..

Quand se tait la terre et que dans le silence
Descend le baiser des astres sur la fleur endormie
Et que tel un souffle d'anges
Loin par les espaces immenses
Un soupir d'amour vole infini,
Toi dans ce souffle tu vis, et regardes, et penses.

Quand la nuée se condense et que le vent indompté
Siffle, et que l'ouragan se déchaîne dans les forêts,
Que les éclairs flamboyants se dardent
En haut dans la voûte embrasée,
Avec la tempête menaçante et sombre,
Tu souffres et gémis, enveloppée de souvenirs.

Quand, s'évanouissant par le limpide azur,
S'élève un chant de femme au ciel gemmé,
Et de caresses et de chocs ardents
Et de désirs suprêmes
Parle et se lamente sur un rythme inspiré,
Toi, dans ce chant, âme vibrante, tu frémis !

Tant que sur les rives ondoieront les saules,
Tant que dans les mousses fleuriront les roses,
Tant que les lèvres au baiser,
Et à la rosée la fleur,
Palpitantes aspireront, et que les choses créées
Animera, apollinienne étincelle, l'amour :

Dans l'hymen des lys, dans la gloire
Sans frein de l'ardente heure de midi,
Dans les hauteurs, dans les frémissants
Rayons des blanches étoiles,
Dans les abîmes de la mer, bercée par les vents
Dans le mystère du cosmos, âme, tu vivras.

AU LARGE !

Au large !... De la voûte sonore de l'atelier
Des laborieuses charrues, de l'infernale fournaise
De la forge horrible,
Des antres où un peuple tisse, martelle et crée,
De la mine je surgis — et, libre plébéienne,
J'entonne un hymne au travail !

Au large !... Des bois pleins de nids et de murmures,
Des bosquets de myrte, des fraîches retraites,
Du sol fécondé,
De l'eau azurée, au-dessus de laquelle le doux alcyon vole,
Ceinte de fleurs, je sors — et, hardie paysanne,
J'entonne un péan au soleil !

Qui arrête le courant dans sa course effrénée ?
Qui arrête l'essor de la libre alouette dans le ciel rose,
Et le trait déjà parti ?
Je suis le torrent qui bouillonne, la flèche étincelante,
Je suis l'oiseau mélodieux ; tantôt hirondelle vagabonde,
Tantôt chouette sépulcrale !

Art, par toi je combats ; — avenir, je t'attends.
Et l'audace des affections qui, comme une flamme brûlante,
M'embrase l'esprit et le cœur,
Dans la robe ornée de gemmes de la strophe
Je la jette à la face du monde et du ciel, comme un rutilant faisceau
De foudres et de fleurs,

ARTHUR SYMONS

STELLA MARIS (Extrait du *Yellow Book*)

Pourquoi est-ce que je me souviens encore
De vous, de toutes les femmes qu'on a rencontrées

Dans le voyage à l'aventure, comme l'on rencontre
Les romances au hasard des rues,
La Juliette d'une nuit ? Je sais
Que dans votre cœur est plus d'un Roméo
Et moi, qui rappelle à mon esprit votre visage
Dans un lieu pour s'arrêter si serein,
Où la pure étendue brillante de la mer,
L'austérité du rivage couvert d'ombre,
Semble un reproche à vous et à moi,
Moi aussi j'ai cherché sur bien des poitrines
L'extase de l'insomnie d'amour,
Moi aussi j'ai eu mes songes, et rencontré
(Hélas de moi!) combien de Juliette,
Alors pourquoi est-ce que je me rappelle
Vous, ni la première ni la dernière de toutes ?
Car, sûrement comme je vois cette nuit
L'éclair rapide de la lumière du phare,
Contre le ciel, à travers la baie,
Comme à chaque tour elle tombe sur mon chemin,
De même sûrement vois-je vos yeux
Hors de la nuit vide se lever,
Enfant, vous vous levez et vous me souriez
Hors de la nuit, hors de la mer,
La néréide d'un moment là,
Et est-ce une algue dans vos cheveux ?

O perdue et naufragée, depuis combien longtemps,
Hors du passé englouti, je sais,
Vous venez m'appeler, vous venez réclamer
Ma part de votre ignominie délicieuse.
Enfant, je me souviens, et puis dire
Qu'une nuit nous nous sommes bien aimés ;
Et l'amour d'une nuit, au moins ou au plus,
N'est pas une si petite chose dont on puisse se glorifier.
Vous étiez adorable, et moi
Je vous adorais à l'infini,
Cette nuit nuptiale trop brièvement portée
A l'oubli du matin.
Oh ! pas d'oubli ! car je sens
Vos lèvres se glisser en délire
Le long de mon cou, et s'attacher là ;
Je sens le parfum de vos cheveux,
Et votre doux sein qui se soulève et s'abaisse,
Désirant mes lèvres désireuses,

Et ce plaisir ineffable
Quand les âmes deviennent les corps, et s'unissent
Dans l'insupportable, l'entier
Ravissement de l'âme incorporée.

Cette joie fut nôtre, nous l'avons laissée de côté,
Vous m'avez oublié, et moi
Je me souviens ainsi étrangement de vous, gagnée
Un instant sur l'oubli.
Et moi, me souvenant, je déclarerais
Que la joie, non la honte, est nôtre à partager,
La joie de ce que nous ayons eu la volonté et le pouvoir,
En dépit du destin, d'arracher une heure,
Aux nuits vagues, et aux jours en lutte,
Si infiniment pleine de vie.
Et c'est pour cela que je vous vois vous lever,
Fantôme, avec une lumière d'étoile dans vos yeux,
Ici, où la disposition de l'esprit assoupi
Est une avec la solitude de la Nature ;
Pour cela, pour cela, vous venez à moi
Hors de la nuit, hors de la mer.

(Traduit par LÉON BAZALGETTE.)

OTTO JULIUS BIERBAUM

HARMONIE DE LA JOIE DE L'ÉTÉ

(Extrait du *Musen-Almanach de 1894*)

O lune de la moisson du froment d'or!
O sifflement de la faucille dans les blés mûrs !
O chant de bonheur de la faux lancée !

*
* *

Le soleil joue en lourdes, grasses
Couleurs un rayonnant air de puissance.

Sous un toit de gerbées d'or
Le grand Pan est assis à l'ombre.

*
* *

Le jaune fait la base du chant, sur sa large
Marée qui monte courent les vagues des sonorités éclatantes ;
Le rouge sonne la fanfare ; le bleu, c'est le chalumeau ;
Le crescendo d'un joyeux vert, le son clair des flûtes.

*
* *

Avec sa tête chargée de cornes
Le grand Pan bat la mesure.
Lentement s'annonce le temps,
Où reviendront les dieux.

*
* *

O lune de la moisson du froment d'or !
O sifflement de la faucille dans les blés mûrs !
O chant de bonheur de la faux lancée !

(Traduit par LAURENCE JERROLD).

LÉON BAZALGETTE

DÉDICACE

A tous mes amis, mes amants et mes amantes, hommes et femmes, chéris ou ignorés,
Partout répandus dans la forêt et dans la ville, toujours et partout en accord avec moi-même,
A tous ceux qui ne m'aiment pas, malheureux de confusion,
A tous, qu'une même étreinte unit sur le sein de la terre,
J'offre en humble et chaleureux présent ces rameaux et ces fleurs parfumées du sang, colorés de l'esprit vital,
Et ces fleurs fraîches écloses, épanouies ou fanées — mais éternellement vivantes d'une profonde et franche cordialité,

Sans autre artifice que la chaleur d'âme qui les conçut dans une vie nouvelle
Sous l'influence des accalmies, des tempêtes, et des ensoleillements de l'océan vital;
Espérant qu'un fort et généreux parfum s'en dégagera pour eux,
Qu'une force bénie en ruissellera sur leurs cœurs et sur leurs membres,
Faisant bouillonner pour un instant sonore les sources cachées de leur vivante sympathie humaine.

LE SOLEIL ET LES FLEURS

Sur tous je verse sans mesure les rayons de ma chaude amitié fraternelle,
L'ardente haleine bouillonnante de mon esprit en flamme,
L'expansive tendresse de mon cœur amoureux de vos formes, de mon cœur joyeux d'être en vous, de palpiter en vous comme en moi-même ;
Sur l'aile étincelante de mes rayons flotte, vole, resplendit dans le frémissement aérien du jour un esprit d'amour impétueux,
Répandu dans vos membres, qui les colore d'une ardente lumière vitale ruisselante de force et d'aromatique chaleur.
Vos rouges corolles ne sont jamais rassassiées des ondes de mon sang
De la pourpre savoureuse de mon cœur toujours en union avec vous-mêmes;
Je m'exhale en torrents rapides d'épaisse lumière chaude ;
Semblable au cœur d'un héros dont le battement large n'est sans force pour aucun,
Pareille à l'écho profond de sa voix dont tressaillent les choses silencieuses,
Tandis qu'il développe les merveilles de l'amour,
La clarté profonde de mon corps et une voix qui chante dans les espaces les merveilles de l'amour solaire.

A ELLE ET A LA TERRE

Je veux m'approcher en cette minute sacrée, ce court instant fuyant,
De l'inépuisable fantaisie qui circule aux veines gonflées de la Nature,
Du cœur en fusion de la Nature épanouie en rameaux ardents, de l'âme

attirante de la Terre en fleurs, de l'esprit vivant de ses formes colorées,
Pour faire étinceler tes yeux des reflets de sa beauté, de sa beauté sacrée, amante de tous, aimant ceux qui ne l'aiment pas, une avec chacun, tout entière avec tous,
Pour enlacer tes membres avec ses membres d'une double étreinte vitale, trop intime pour périr, trop chaude pour se flétrir au vent glacé de la triste indifférence.
Rien dans le monde des formes n'est aussi puissant que toi-même sur moi ;
Rien dans l'abîme vital n'est plus beau que la terre,
N'est plus grand que la terre, nulle chose plus brillante, plus intime,
Plus chaleureuse et plus bouillonnante, plus cordiale et plus profonde, plus haute,
Plus solennellement éthérée, plus largement divine que la grande terre peuplée, aux verts rameaux étoilés de fruits, orbe d'atomes sans cesse au labeur joyeux d'un avenir plus grand.
Elle en toi, toi-même en elle, de vous deux enlacés par moi mon être entier déborde,
Confondus par l'amour sur mon sein ouvert joyeusement à tous.
Déjà je ne sais plus connaître si c'est à elle ou à toi,
A la Terre maternelle ou à celle qui redonne la force des jeunes pousses à ma vie fatiguée,
Que je verse, en un moment de pleine liberté, la plus tendre effusion de mon esprit ardent, qui s'envole porté par les vents du large sur le gouffre océanique frémissant.

LA FIANCÉE DISPARUE

Je demande aux tiges épanouies des nouvelles de mon amour.
Le sang disparu inonde ma face à la pensée de revoir devant moi celle qui m'est chère,
D'aspirer de nouveau son odorante chair vitale ;
Le cœur de ma vie s'est enfui derrière l'épais rideau du monde, dans le chaos primordial du monde qui voudrait l'engloutir.
En quel lieu vociférer mon appel pour te redire comme je t'aimais, dans un large épanouissement fougueux de tout moi-même,
Pour te dire mon ruisselant désir de toi-même,
De ton âme de feu, de ton âme chaste, de ta douce et odorante saveur indicible, ma soif de ton être frémissant ?
Je crie mon appel vers toi plus haut qu'un naufragé,

Quand s'entr'ouvre le nombril de la mer pour ensevelir sa vie blémissante,
Quand il sent l'écume salée l'envahir et la couche sépulcrale des coraux l'attirer férocement.
La terre est sans vérité, l'homme sans saveur
Depuis que l'air autour de moi ne brille plus du reflet de tes formes.

MORTELLE DOULEUR

Déjà le vert rameau du jour s'est lentement épanoui, avec les chants perlés de l'alouette,
Sans ranimer la flamme vitale dans mon pâle regard enseveli.
Un obscur et pesant voile sépulcral m'étouffe et m'enveloppe, anéantissant tout vestige palpitant, tout vestige d'aurore, toute pensée forte, tout regard audacieux.
La vie s'est enfuie, toute la vie bienheureuse, la vie chaude avec le sang,
Et l'esprit de ma vie s'est écoulé plein d'épouvante, me laissant appauvri, seul sans moi-même,
Plus froid qu'un squelette blanchi dont la terre, et la feuille d'herbe, et les rameaux et la fleur se sont abreuvés,
Plus désolé qu'une mère flétrie dans la source intime de son amour défunt,
N'ayant plus que la saveur du néant dans ma bouche et au fond de moi-même comme un regard entr'ouvert sous les baisers du jour naissant,
L'espoir de retourner m'abreuver au cœur entr'ouvert de la réalité palpitante.

RÉCONCILIATION DU PHILOSOPHE AVEC LE MONDE

Les extériorités ne m'effrayent plus, m'enivrent ;
Les matérialités me chérissent dans la racine non reconnue de leur insondable divinité ;
Les millions de faits minimes d'une vie journalière luisent comme un prodigieux syllabaire phosphorescent
Devant l'intuitif regard de l'homme vivant fasciné de leur profondeur,
Pénétrant jusqu'au cœur du réel, jusqu'aux entrailles profondes de la vie,

Pour qui le mot homme n'est pas sans saveur, étant toujours avec eux,
Davantage qu'une fade syllabe sans fort parfum vital, un pâle squelette
sans éclat.

(Extrait des *Fleurs du Sang.*)

MICHAEL GEORG CONRAD

LA FEMME A LA FONTAINE, CONTE ÉVANGÉLIQUE

(Extrait du *Musen-Almanach de 1893*)

De la forêt de cèdres sur la montagne soufflait dans la plaine pierreuse comme un chaud vent de mélancolie et d'émoustillante incitation à de sentimentales rêveries.

L'été avait fui. On s'en apercevait aux jours qui se raccourcissaient. Rapidement vint la nuit, sur ses ailes pourprées, suivie aussitôt d'épaisses ombres d'un sombre bleu, qui s'éclaircirent dès que l'armée des étoiles, s'étendant à perte de vue, solennellement comme en colonne à la parade, s'avança dans le ciel. La chaleur ne s'était pas sensiblement abaissée, et entre les ombres terrestres et l'éclat des étoiles soufflait un vent bas et étouffant, qui à la fois accablait les sens, et titillait le sang par de brûlantes piqûres.

D'autant plus aujourd'hui que l'horizon — il était environ six heures du soir — s'était couvert de vapeurs qui lentement montaient et s'étendaient, comme de légers voiles de crêpe, bercées par un vent indolent qui, pareil au souffle brûlant du désert, avait pris son vol dans le midi lointain.

Et de la haute et sombre forêt de cèdres sur la montagne soufflait, dans la plaine pierreuse, étincelante de blancheur, comme un vent de mélancolie et d'émoustillante incitation à de sentimentales rêveries, un puissant stimulant pour l'imagination des âmes pieuses et des amoureux.

Une voix vint alors de la montagne, qui semblait celle d'un jeune pâtre appelant en accents passionnés son troupeau égaré. Ce n'était pourtant pas à des brebis perdues que s'adressait son chant, trop passionnément éloquent en l'ampleur de ses accents qui grandissaient et s'élevaient par intervalles d'une merveilleuse expression d'extase, mais c'était

à la douce amante qu'il chérissait et qui était loin dans le monde, que, brûlant de passion, il consacrait son chant de désir du soir.

Aucun vin n'est aussi doux, aucun pain n'est aussi nourrissant
Que tes baisers, brune jeune fille
Et j'ai faim, j'ai faim, j'ai faim.

En bas, au pied de la montagne, auprès de la fontaine, non loin du hameau samaritain que l'aïeul Jacob donna jadis comme patrimoine à son fils le plus chéri, était assis le jeune rabbin de Nazareth, fatigué par le voyage, couvert de la tête aux pieds de poussière, les lèvres brûlantes et la langue aride. Mais il ne pouvait chercher de l'eau, car il n'avait pas de quoi puiser, et le puits était très profond.

Le front reposant dans sa main et le coude appuyé sur son genou, il attendait déjà depuis longtemps que quelqu'un vînt à qui il pût demander à boire. Pendant que son regard observait les routes qui conduisaient à la fontaine, son oreille suivait le chant du pâtre,

. . . .
. . . .
Et j'ai soif, j'ai soif, j'ai soif.

« La faim et la soif de la femme, l'antique chant de péché, » murmura-t-il en secouant la tête.

Et, lorsque le chant se tut dans la tranquillité de la nuit, un vol d'oiseaux passa à travers les airs, se dirigeant avec des cris rauques vers la forêt sur la montagne. Le Rabbin leva la tête et les regarda fuir à toute vitesse.

Tout à coup une femme apparut devant lui, comme une éblouissante vision, tant ses vêtements étincelaient et brillaient dans la grandissante obscurité. Presque nues apparurent ses formes sous le léger voile, blanc comme le lait, qui de ses replis enveloppait ses membres. Son corps avait la croissance svelte et gracieuse d'un lys. Mais plus noire que la nuit était sa chevelure qui entourait son visage admirablement régulier, et ses traits étaient froids et impassibles comme le marbre, et ses yeux avaient le regard fixe, et ses lèvres étaient serrées. Tout l'être de cette noble figure humaine respirait quelque chose de mystérieux et d'implacable.

Elle devait prendre le Rabbin pour un mendiant ou un voyageur égaré qui, n'ayant pas de gîte pour la nuit, s'était arrêté sur le chemin. Sans une parole, sans un geste de salutation, elle passa indifférente auprès de lui et plaça un vase d'airain artistement façonné sur le rebord du puits, d'un mouvement si brusque que le métal résonna.

Alors le Rabbin dit sans se lever de sa place : « Donne-moi à boire. »

Lui jetant un regard scrutateur et après un moment de réflexion, elle

répondit : « Comment peux-tu me demander à boire, quand toi tu es, d'après ton costume et ton langage, un Juif, tandis que moi je ne suis qu'une femme samaritaine ? Et vous, Juifs, vous vous croyez grands et élus parmi tous les peuples, et vous vous estimez souillés par le contact de nous autres. Je ne comprends pas ta prière. »

Tout en parlant, elle attacha la corde au vase et le laissa tomber jusqu'au fond du puits.

« Si tu comprenais et connaissais les dons de Dieu, tu répondrais autrement à quiconque te demande à boire. Si tu me le demandais, je te donnerais de l'eau vivante. »

Tenant la corde à la main, elle cessa de puiser, se tourna vers lui en lui jetant un regard moqueur et dit : « Oui, vous autres juifs, vous êtes d'étonnants dispensateurs et vous exaucez les prières comme aucun autre peuple. Mais tu n'as rien dans ta main, avec quoi voudrais-tu donc puiser ? Et il n'y a pas d'autre puits dans le voisinage, ni de source, où donc pourrais-tu prendre de l'eau vivante ? Serais-tu par hasard magicien ? »

Elle retira la corde et, lorsque le vase plein d'eau fut arrivé à la surface, elle continua : « A cette citerne nos premiers pères ont abreuvé et leurs enfants et leur bétail, je ne désire aucune autre eau. »

« Je crois en tes paroles, dit le Nazaréen, mais laisse toi dire ceci : Qui boit de cette eau aura de nouveau soif ; mais celui qui boit de l'eau que je lui donne n'aura plus jamais soif dans l'éternité ; car elle deviendra en lui la source de la vie éternelle et de l'éternelle paix. »

« Ah ! que c'est habile ! s'écria la femme, donne-moi donc de cette eau, afin que je n'aie plus jamais soif et sois pour toujours délivrée de l'ennui de puiser. »

Sa figure n'avait plus l'expression d'impassibilité, et elle semblait se divertir des étranges paroles du solitaire. Entourant le vase de son bras, de l'autre elle s'appuya sur le bord du puits, et son svelte corps se dessinait en relief en une attitude pleine de beauté. Il émanait quelque chose de cet homme juif qui l'enchaînait à lui, et elle pensa qu'il serait doux de demeurer là à cet endroit un moment encore près de lui dans le calme et la paix de la nuit.

Et revint la voix du pâtre du haut des montagnes, et elle retentit encore plus intense et plus ardente qu'avant.

. . . .
. . . .
Veux-tu que je meure d'amour, ô jeune fille ?
Viens alors à moi dans la silencieuse nuit,
Je tends les bras pour une étreinte sacrée,
Et je te couvre de baisers, de baisers.

« L'antique chant du péché », murmura de nouveau le rabin, levant les yeux, en un regard inquisiteur, vers la femme qui se tenait à ses côtés

comme perdue en un songe. Lorsque son regard rencontra le sien, il jaillit des yeux de la femme comme un éclair d'ardent désir.

« Va, cherche ton mari et reviens ici, » ordonna le Nazaréen à voix basse.

« Je n'ai pas de mari, » répondit-elle à voix basse également.

« C'est juste. Tu n'as pas de mari. Tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. »

« Ah ! tu l'as deviné, il n'appartient que trop encore à une autre femme. Parle, prophète, n'est-ce pas ainsi ? Tu vois dans l'obscurité, et rien dans les âmes ne t'est caché. Parle, à quelle autre femme appartient mon bien-aimé ? »

Elle laissa le vase et vint s'asseoir tout près de l'étranger qui lui parlait ainsi.

Celui-ci ne recula pas. Le front posé dans la main, l'autre bras pendant inerte, son corps s'effaçait dans les plis du large manteau qui l'enveloppait de la tête aux pieds.

« As-tu entendu le chant, l'antique chant de péché ? » demanda-t-il. Sa tête penchait si fort en avant que sa chevelure glissa de ses épaules et lui cacha presque entièrement un côté de la figure, comme un voile.

« L'amour est-il un péché ? » demanda la femme d'une voix calme et sûre.

« Cela n'est pas écrit. »

« Qu'est-ce qui est écrit ? »

« L'amour est l'accomplissement de la loi. Dieu est l'amour. Qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui. »

« Soit ! » La parole retentit impérieuse, et cependant pleine d'un orgueilleux contentement de ce qu'en sa pensée elle eût deviné juste.

« Dieu — de l'origine jusque dans l'éternité. »

« Nous appartenons tous à Dieu, n'en déplaise à vous, peuple élu des juifs. »

« Le salut vient des juifs. Ainsi est-il écrit, » répondit brèvement le Nazaréen.

Alors la femme Samaritaine dit :

« Nos pères ont de tout temps adoré, sur cette montagne, et vous juifs vous pensez que Jérusalem est le lieu où l'on doive adorer. Qui a raison ? »

Femme, crois-moi, le temps viendra où l'on n'adorera ni sur cette montagne ni à Jérusalem.

Ceux qui vraiment adorent chercheront le Père dans l'Esprit et dans la Vérité. Dieu est un Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer dans l'Esprit et dans la Vérité. »

« Dieu est un Esprit ! » s'écria la femme. Elle frappa brusquement ses mains l'une dans l'autre, entrechoquant ses bracelets d'argent. « Un Esprit ! Tu en prends bien légèrement avec la religion. Alors nous n'avons besoin ni de prêtres ni de scribes ? »

L'homme de Nazareth se tut.

« Et la morale, où la prenons-nous! et vous tenez pourtant à la morale? » — Sa lèvre eut un léger frémissement, et ses yeux étincelèrent. « Ne devons-nous plus interroger les prêtres et les scribes ou nous adresser à la religion pour la morale? »

« Chacun la fait éclore de son propre cœur et de sa propre conscience. »

« Oh! Homme, homme! Il n'en est peut-être pas du tout ainsi avec la morale. En aucun cas. Je hais ce monde hypocrite. Je voudrais qu'il croulât avec ses prêtres et ses scribes. »

« N'oublie pas, femme, qu'un Sauveur t'es promis. »

« Puisse-t-il venir! S'il a la force, il vivra. Il périra honteusement, pour peu que les autres soient les plus forts. »

« Dieu est l'amour, » dit l'homme d'une voix sourde.

« Et Dieu est un Esprit, ne viens-tu pas de me l'apprendre? Mais explique-moi ceci : Si l'amour est un esprit, qu'advient-il de la chair? Et que fera dans l'autre monde l'homme qui a eu plusieurs femmes ou la femme qui a eu plusieurs maris? A qui appartiendront-ils tous les deux?

« Dans le royaume de Dieu, ils ne se marieront ni ne seront donnés en mariages. Tous seront semblables. C'est là la félicité. Qui le comprend, le comprenne. »

« Je ne le comprends pas, » dit la femme pensive. Elle se rapprocha de lui, et son vêtement toucha le sien. Ses yeux s'agrandissant et l'examinant cherchaient son regard, et son cœur palpitait. « Qu'en est-il de la femme pour toi? »

Il leva la tête, se pencha en arrière, et son regard plongeait, paisible et calme, droit devant lui dans les lumières et les ombres de la nuit : « Je n'ai rien à faire avec la femme. »

Il se fit entre eux deux un long silence.

La femme s'étonna en elle-même de ce qu'elle crût si facilement à la parole du jeune étranger. Pour la première fois un homme à ses côtés dans le secret de la nuit — et elle le croyait lorsqu'au lieu de tendres paroles il lui disait : « Je n'ai rien à faire avec la femme ! » Même aucun soupçon de doute ne s'éleva dans son esprit que l'expérience pourtant avait formé et auquel la vie avait enseigné l'amère et fine satire. Cette femme, qui a tant connu l'éternel masculin, dans une solitude aussi complète que celle d'une île déserte est assise près d'un jeune homme d'intelligence hardie et d'une imagination de haute envolée, et il ose sans éveiller la moindre protestation lui avouer : « Je n'ai rien à faire avec la femme. »

Oui, comme il vient de le dire lui-même : « Qui le comprend, le comprenne. » Maintenant elle comprenait. Quelque chose comme un souffle de sainteté émanait de lui, comme un âcre parfum d'immaculée pureté. Et dans son cœur elle sentit qu'elle venait de voir un miracle. Un mi-

racle qui s'emparait complètement d'elle et la rendait heureuse malgré le douloureux déchirement de son âme orgueilleuse. Soudain la femme se trouva couchée aux pieds du jeune homme de Nazareth, et les larmes baignèrent son beau visage marmoréen. « Seigneur ! » balbutia-t-elle, appuyant son front sur son genou.

Pleine de tendresse et d'infinie pitié, sa voix s'entendit par phrases entrecoupées : « Comme je te l'ai dit, cinq hommes — as-tu connus, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. Dis — ouvre moi ton cœur, pauvre riche — quel fut le premier que tu connus? »

Oui, ce qui était véritablement miraculeux, c'est que le saint étranger eût pu dénouer les liens de sa langue et briser les scellés de son cœur et que de cette femme dominatrice et orgueilleuse qui savait si bien cacher au monde le fond de son âme il eût pu faire une pénitente, une enfant qui humblement se confesse. Et l'homme saint et la nuit recueillaient en un vase de pureté ces paroles, qui jaillissaient, comme les gouttes de sang du cœur d'une martyre.

« Le premier, demandes-tu? Cela remonte bien loin dans le passé. Des parents m'amenèrent encore enfant à Jérusalem. Ce fut là que le premier me prit. C'était le frère d'un rabbin et un savant lui aussi. Un homme qui remplissait bien sa mission, mais faible comme un roseau qui plie au gré du vent. Son plus haut idéal de vie, c'était de satisfaire avec un soin méticuleux aux grossières conventions de la vie mondaine à Jérusalem, et moi, qu'il regardait comme la plus précieuse de ses possessions, comme son trésor, sur lequel lui seul avait tous les droits, de me faire briller dans les milieux aristocratiques de la société. Comme tout cela m'était antipathique, et comme je haïssais toute cette canaille distinguée de Jérusalem ! Mais c'était un sentiment instinctif, inconscient en moi. Mon esprit était brouillé, comme si l'on y avait mêlé tous les fils. Mon possesseur m'expliqua que c'était là le bonheur. Ce pouvait être un penseur profond, de même que d'ailleurs sa conduite était irréprochable, mais il ne comprenait rien à mon âme. Il adhérait à la philosophie qui à ce moment était à la mode à Jérusalem et de bon ton dans les milieux officiels... »

« Quel âge avais-tu, lorsqu'il te connut comme femme ? »

« J'avais quatorze ans. On me maria ainsi à lui encore enfant et ignorante de la sexualité comme une fleur des champs. Des devoirs me furent imposés contre lesquels toutes mes idéales aspirations de vierge se révoltèrent, je dus subir des brutalités qui me remplissaient d'horreur. Mes parents, qui m'avaient amenée à Jérusalem, moururent. J'étais seule dans l'effroi, dans le doute, la proie d'un homme étranger... »

« Ton mariage fut ton malheur. »

« En ce malheur je donnai le jour à une fille. Je tombai très malade et trois mois après mon accouchement j'hésitais encore sur le bord de la tombe. Les ombres de la mort s'étendaient au-dessus de ma couche. Lui

— je me souviens — me soigna avec un infatigable dévouement, il restait des heures entières à mon chevet et pleurait. Mais il ne comprenait rien à mon âme, j'étais sa pauvre petite bête favorite qui était malade, et qu'il avait très peur de perdre... »

« Et lorsque tu fus guérie ? »

« D'enfant que j'avais été, j'étais devenue une femme calme et réservée. Et je refusais de céder à ses désirs, et je me soustrayais à ses brutalités. C'était la lutte de l'âme libre contre la bestialité du devoir conjugal. Mes beaux-parents crièrent et appelèrent au meurtre et soulevèrent mon mari contre moi. Pâle, maigre, muette, je passais des heures entières sous l'olivier dans le jardin, mon enfant reposant sur mon sein. Un soir l'enfant s'endormit et ne se réveilla plus. La nuit suivante je secouai la poussière et la boue de Jérusalem de mes pieds, et j'allai .,. »

« Au devant du second mariage. »

« Je me trouvai de nouveau au bord de la mer de Galilée avec un capitaine. Je l'épousai. Il sut pour la première fois éveiller dans la malheureuse femme, presque enfant, que j'étais, l'amour passionné, le plaisir physique et l'admiration de la mâle beauté. Et la femme, qu'on avai étouffée en moi, triompha et se soumit à l'homme beau, tendre, imposant. Mon humilité fut mon orgueil, ma soumission à sa volonté mon plus grand contentement. Je vécus en lui, j'étais sa seconde âme. Et la santé et la force de son être se répandirent en moi et firent resplendirent mon visage et épanouir mon corps en une exubérante éclosion. Ah ! la vie me sembla comme un bain de volupté ! « Aujourd'hui, demain, toujours je t'aimerai, ô homme unique, » furent les paroles que je lui répétai. Alors il tomba sur le champ de bataille, comme le cèdre que le tonnerre fracasse. Et j'étais seule dans une épouvantable douleur... »

« Et tu attendis le troisième. »

« Après des mois il vint. Je le vis, mon cœur se réjouit, ma bouche se tut. J'étais sûre, d'une confiance sans bornes, qu'il m'aimerait. Tout ce qu'il fit était bien fait. Il avait le même nombre d'années que moi, mais il était plus jeune, car il ne connaissait pas la vie, et la douleur ne l'avait pas éprouvé. Souvent, plus tard, cette confiance fut ébranlée. L'amour est un sentiment que nous n'avons pas en notre pouvoir. Nous ne pouvons pas lui commander... Et, lorsqu'un jour il me dit : « Une autre me plaît plus, et mon penchant pour elle est plus profond, qu'il ne convient pour toi et moi, mais je n'y puis rien, » alors je n'osai pas le condamner. Il eût beaucoup mieux valu qu'en même temps il me dît de partir. Oh ! les cruelles épreuves qui suivirent et qui n'aboutirent qu'à un surcroît de douleur ! Et de la souffrance profonde jaillit la flamme de mon amour pour lui plus ardente. Ah ! s'il n'eût jamais répondu à cet amour dont je ne pouvais guérir ; s'il l'eût laissé s'éteindre comme la flamme dans la lampe qui manque d'huile..... C'était un artiste d'un rare talent, un sculpteur de joyaux précieux, un sorcier évocateur de

sentiments et d'images magiques. Oh ! qui pourrait oublier ! »

« Et le suivant ? »

« Oui c'est sur lui que je me vengeai. Je le dominais, bien que je ne pouvais rien penser ni ressentir qui ne vînt de l'autre, que j'avais perdu. Le nouveau me désirait avec fureur, c'était un fat, mais solidement bâti, plus un cheveu sur la tête, mais pas une idée non plus dans le crâne. En plus, démesurément riche,et croyant à la toute-puissance de l'argent. J'étais sa dompteuse, et le menais par suggestion. La continuelle tension d'esprit m'énerva. Mon âme se fana et s'appauvrit. Pourtant cette union ne devait pas être un piège où tomberait la meilleure partie de moi-même. J'avais assez de ce vil bonheur de la richesse. Je haïssais la brute dorée qui se laissait fouetter par moi et se gonflait d'orgueil en la croyance que je l'aimais. Le jour où il perdit par des spéculations tout son avoir et tout son bien et se vautra en gémissant devant moi dans la poussière et me baisa les pieds, ce jour-là je lui signifiai par écrit que son amour pour moi n'avait été qu'un vain caprice et une duperie dont il s'était leurré, car je ne l'avais jamais aimé. Alors il partit et ne revint jamais... »

« Et toi, où retrouvas-tu ton âme ? »

« O seigneur! lorsque de nouveau je m'assis au gouvernail, le frêle vaisseau se brisa. Sans rancune, sans querelle, sans amertume il me donna congé. Je fus une grande pécheresse. Vagabonde et fugitive, je fus chassée à travers des déserts de passion et d'innombrables douleurs de l'âme... »

« Jusqu'à ce que tu trouvas le dernier ! »

« O seigneur, seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que tu m'es cher. »

« Tu es une brebis égarée, ô femme. »

« Sois mon bon pasteur, mon sauveur ! »

« Va, je n'ai rien à faire avec la femme. L'antique chant de péché... »

« Alors la vie est pour moi un lent suicide... Condamne-moi à une mort rapide ! Donne-moi une fin miséricordieuse! »

Les paroles de refus de l'homme de Nazareth se perdirent étouffées par les convulsifs sanglots de la femme.

De la montagne retentirent les derniers accents de l'appel du désir.

. . . .
. . . .
. . . . Toi, toi, toi.

Enfin le monde semblait s'être assoupi.

Jusqu'à l'aube la Samaritaine hors d'elle lutta pour obtenir la grâce du Sauveur...

Lorsque le soleil montant dans le ciel éclaira le sommet du mont et que la forêt de sapins gémit sous la brise du matin, les disciples vinrent chercher leur maître.

Auprès de la fontaine était un vase, plein jusqu'au bord, qui n'avait pas été touché, et qui luisait dans la lumière du matin.

Nulle part une âme.

(Traduit par LAURENCE JERROLD.)

BULLETIN CRITIQUE

Cette rubrique, embryonnaire au début, par suite de l'extrême complication qu'exige un service international de renseignements, s'agrandira peu à peu au fur et à mesure de l'extension de nos correspondances étrangères et de nos rapports internationaux, et deviendra une partie très importante du Magazine.

Le Magazine rendra compte des ouvrages et publications que les auteurs ou éditeurs voudront bien lui adresser.

La rédaction est reconnaissante de tous les renseignements et communications qui lui parviendront.

LA SOCIÉTÉ PAN

Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit.
Mais Pan tout bas s'en moque et la sirène en rit.

Avec sa tête chargée de cornes
Le grand Pan bat la mesure.
Lentement s'annonce le temps
Où reviendront les dieux.

Otto Jules Bierbaum s'est-il souvenu de ses vers que l'an dernier il insérait dans l'*Almanach des Muses*, lorsqu'il y a quelques mois il se décida à fonder la société *Pan ?* Il battit le rappel parmi le ban et l'arrière-ban de ses amis, il recruta les peintres et les poètes, les critiques d'art et les directeurs de musées. En peu de jours *Pan* était debout, assez debout pour qu'on pût offrir un banquet à Arnold Boecklin, alors de passage à Berlin. « Messieurs ! Vive l'art ! » fut le toast laconique que prononça au dessert, dans son savoureux allemand suisse, le tragique évocateur de l'*Ile des Morts*. Vive l'art ! Vive *tout* l'Art ! Le grand Pan n'est pas mort ! La jeune société n'aura pas besoin d'autre programme. Mais on n'en resta pas à banqueter... Prochainement paraîtra la première livraison de la revue *Pan*, recueil mensuel de vingt-quatre pages in-folio dont la moitié sera affectée

à des reproductions d'œuvres d'art anciennes et modernes. Des expositions de tableaux organisées par la société seront ouvertes dès le printemps prochain.

L'idée dominante qui a guidé les promoteurs de la jeune société était le besoin d'indépendance de toute coterie artistique ou littéraire comme aussi de toute préoccupation mercantile. Les noms mêmes de ceux qui ont pris place dans le conseil d'administration sont une garantie pour les tendances éclectiques de *Pan*. M. F. Bode, l'éminent directeur des musées de Berlin, dont la réputation européenne n'est plus à faire, y côtoie M. R. Begas, le sculpteur officiel de l'empire allemand. Des peintres aussi divers que Max Liebermann et Max Klinger s'y rencontrent dans de mêmes préoccupations. Des dramaturges réalistes, Otto Erich Hartleben, Max Halbe, tendent la main aux poètes d'une fantaisie échevelée, Stanislas Przybyszewski, Richard Dehmel. Le naïf Detlev de Liliencron chemine côte à côte avec le critique raffiné qui est Wilhelm Weigand. Enfin Arnold Boecklin et Hans Thoma... à côté de qui faudrait-il les placer? J'en passe... ils sont plus de trente.

Dans la direction, même indépendance de vues : Bierbaum, le lyrique, le profond, le convaincu, s'est adjoint M. Meier-Graefe, le sceptique, le léger, le *parisien* Meier-Graefe !

Malgré toute cette diversité de tendances, on s'appliquera surtout à démontrer l'*unité* qui rattache certains courants de l'art d'aujourd'hui. Les peintres interpréteront les œuvres des poètes, les poètes transcriront les évocations des peintres. Il ne s'agit pas ici d'illustrations, au sens vulgaire, mais bien de créations indépendantes, inspirées par des artistes similaires. La critique d'art généralement stérile ne trouvera de place que lorsqu'elle témoignera de recherches personnelles, produisant des résultats positifs. A côté de reproductions de tableaux anciens et modernes, chaque livraison donnera des eaux-fortes et des estampes originales, exécutées par les artistes eux-mêmes. Enfin on espère pouvoir donner de temps en temps des cahiers spéciaux reflétant l'ensemble d'un courant d'art, en joignant aux productions contemporaines, quand il y a lieu, des spécimens d'esthétique ancienne qui en montre l'origine. La livraison consacrée aux préraphaëlites anglais serait donc accompagnée d'illustrations d'après les primitifs Italiens ; l'art japonais se mêlerait quelquefois aux œuvres récentes des symbolistes français. En littérature, des productions de caractère réaliste serviront de texte au plein-air ou à l'impressionnisme. Mais toujours le point de vue général sera celui de l'Art, de l'Art pour un public restreint.

Quand le jeune Dieu Pan parut dans les montagnes de l'Arcadie il répandit, par son apparition soudaine, la terreur parmi les bêtes sauvages. L'accueil fait par le public à la société qui a pris le nom de l'amant de Syrinx a été plus cordial. On est allé à elle en battant des mains. Rarement une entreprise ayant des vues si hautes, si *idéales*, a été constituée sous d'aussi favorables auspices. Cela est donc encore possible .... en Allemagne. Ne le serait-ce pas aussi en France?

HENRI ALBERT

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES

Quand, il y a cinquante ans, fut fondée l'Université catholique de Louvain, Théodore Verhægen et quelques hommes de libre esprit créèrent l'Université libérale de Bruxelles. Les débuts de cette université furent brillants, des savants indépendants et ouverts y professèrent, ils surent former des hommes. Malheureusement ces savants n'étaient pas les directeurs de l'Université libérale, qui était dirigée par un conseil d'administration composé des plus autorisés faux-cols du doctrinarisme. Ce conseil transforma lentement les idées primitives de l'Université, qui devint avec le temps un institut où l'on élevait, pour les futures prébendes, les petits bourgeois désireux de ne pas se troubler l'esprit. Si pour la forme, et pour paraître se conformer aux buts et aux pensées primitives de l'Université, le Conseil d'administration et la majorité des professeurs toléraient des hommes comme Hector Denis ou Guillaume de Greef, ils ne les souffraient qu'avec peine et s'efforçaient de ne pas leur adjoindre des collègues imbus de doctrines plus neuves et plus larges que celles, déjà arriérées en 1848, qu'on enseignait à Bruxelles.

Ce sont les étudiants qui les premiers réagirent contre cet état de choses, je veux dire un groupe d'étudiants, car la masse se trouvait bien du ratelier : ils s'insurgèrent à plusieurs reprises contre quelques fossiles professoraux, qui auraient considéré M. Guizot comme un révolutionnaire. Ces mouvements tumultuaires eurent leur apogée au moment de la suspension des cours d'Elisée Reclus.

On sait que le conseil d'administration de l'Université bruxelloise avait donné une chaire de géographie à Elisée Reclus, cela à l'instigation de M. Hector Denis, qui, sans doute, n'a jamais dû comprendre pourquoi il avait été écouté dans cette circonstance. Mais sur ces entrefaites, l'agitation anarchiste se manifesta par une série d'attentats. Le conseil d'administration n'hésita pas à rendre responsable de la propagande par le fait celui qu'il venait d'appeler au professorat, et il ajourna le cours de géographie comparée d'Elisée Reclus. Ce fut le signal d'une révolte des étudiants et des esprits libres de Bruxelles. Des meetings furent tenus, des adresses votées, des manifestes lancés, des résolutions prises. Ce mouvement se termina par la démission de M. Hector Denis comme recteur de l'Université. Il fut remplacé par un des doctrinaires les plus farouches et les plus autoritaires. Les étudiants furent sommés de rentrer dans le giron universitaire, et, comme le tumulte augmenta du fait de cette sommation, l'Université fut provisoirement fermée. Aussitôt, dans les locaux des loges maçonniques et de certaines communes, des cours furent ouverts, notamment celui de M. Elisée Reclus. Devant ces manifestations, l'Université effrayée revint à la conciliation ; des promesses d'indulgence furent faites aux étudiants, le conseil laissa croire à des réformes, l'Université rouvrit ses portes, et tout parut s'arranger. La crise sembla ajournée.

Quelques semaines écoulées, on reconnut que rien ne serait changé dans cette « citadelle du doctrinarisme ». Quelques-uns comprirent alors qu'il fallait élargir la question, négliger les petites querelles, viser plus haut, et dresser une

école de liberté, vis-à-vis de cet institut de la routine. Dans une assemblée tenue à Bruxelles le 12 mars 1894, on décida de fonder une nouvelle Université.

Cette Université, dont il est inutile de raconter les débuts d'organisation, est désormais ouverte. Elle se compose de l'*Ecole libre d'Enseignement supérieur*, (qui comprend la *Faculté de droit* et *la Faculté de philosophie et de lettres*) et de l'*Institut des hautes études*. L'Ecole libre se conforme à la loi belge qui arrête le programme des cours « imposé à une université pour qu'elle puisse entrer dans l'organisme lui permettant de participer aux examens et à la délivrance des diplômes (1). » L'Institut des hautes Etudes est, lui, un institut libre, qui ne se propose ni de distribuer des parchemins ni de préparer à des carrières, à des fonctions ou à des emplois ; son but est la science désintéressée, sans autre préoccupation qu'elle-même, la science la plus large et la plus haute, la plus indépendante. Il s'ouvre à ceux qui veulent savoir pour l'unique, pour la profonde joie de savoir, pour cette jubilation d'élargir son cerveau, son être, pour cette intime satisfaction de penser et d'agir idéologiquement. Cet institut, comme l'Université nouvelle tout entière, a un noble but : celui de former non des fonctionnaires, non des professeurs, des ingénieurs, des avocats, mais des hommes.

C'est une tâche grande et belle, mais une tâche difficile. Elle consiste à supprimer tous les canons, tous les dogmes, à ouvrir devant l'esprit les voies les plus claires et les plus multiples, et à lui dire : « Regarde, étudie, et va où ta nature te porte, où ta volonté te pousse, où te guident tes facultés. N'obéis à aucune autre considération qu'à ton libre vouloir, éclairé et déterminé par l'étude, par la méditation, par la réflexion. Ne prends modèle sur personne : ce ne sont pas des exemples que nous voulons te présenter. Nous te donnerons des éléments d'après lesquels tu te formeras une opinion, tu te créeras ce corps d'idées nécessaires à constituer ta personne idéologique et morale ; et nous t'adjurons de te souvenir de ceci : si nobles que te paraissent les idées d'un homme, si respectable son individualité, si belle sa vie, garde-toi d'accepter ses idées sans les avoir examinées et pesées, sans savoir si elles s'accordent avec toi-même. Ce sont des hommes convaincus qui vont te parler, garde-toi de ne croire à ce qu'ils te diront qu'à cause de cette conviction même ; crée toi-même ton individu, développe ta critique, juge toi-même et adopte ce que ta raison informée te conseillera d'adopter. »

N'est-ce pas le seul moyen de développer des caractères, de former des émancipés, des hommes libres, et l'œuvre qui se propose un tel but n'est-elle pas une belle œuvre? Si, certes, c'est un honneur pour la Belgique de la tenter, c'est un devoir pour tous les indépendants que de souhaiter sa réussite.

A cause du nom d'Elisée Reclus, on a appelé cette université l'Université anarchiste. Si on a voulu dire par là qu'elle serait une université dans laquelle chaque professeur et chaque élève ne serait justiciable que de lui-même, une université où toute opinion aurait le droit de se manifester, où il n'y aurait pas de hiérarchie de science, où chaque individu serait laissé à son indépendance et en même temps aidé par le savoir de tous, on a eu raison de dire que cette

(1) Edmond Picard, *Une Nouvelle Université à Bruxelles* (dans la *Société nouvelle* de mai 1894). C'est à l'article de M. Edmond Picard que sont empruntés les détails historiques sur le mouvement universitaire, et c'est à cet article que devront se rapporter ceux qui sont curieux de plus amples renseignements.

université était anarchiste, car elle n'est pas constituée comme un Etat, soumise à des chefs, à des credos, à des codes et à des lois. Si au contraire on entend dire par ces mots que l'université enseignera des dogmes communistes ou anarchistes, il n'y a qu'à répondre qu'ainsi faisant elle manquerait à ses fins. Qu'on puisse y expliquer ce qu'on entend par anarchie, assurément oui, et nul ne saurait s'y opposer sans faillir aux principes mêmes qui ont dirigé les fondateurs de l'Université ; ces principes impliquent le droit pour les doctrines anarchistes de se manifester scientifiquement, mais ils s'opposent à ce que l'*Ecole libre* soit une école d'anarchie.

D'ailleurs les noms des professeurs attestent la diversité des idées dans l'*Université Nouvelle*. Ce sont MM. Guillaume de Greef, Edmond Picard, de Roberty, Elisée Reclus, Emile Vandervelde, Fernand Brouez, Maurice Kufferath, Elie Reclus, Emile Verhæren, Célestin Demblon, Louis de Brouckère, Georges Eekhoud, Charles Dejongh, Léon Hennebiq, O. Boulengier, P. Janson, Candrix, Fiamingo, etc.

Un seul lien unit ces écrivains et ces savants d'idées si multiples et si diverses : l'amour de la science et de la vérité, le désir de communiquer cet amour aux jeunes esprits qui s'ouvrent à la pensée. N'est-ce pas là un lien suffisant pour assurer le succès de l'œuvre qui a groupé tous ces hommes ?

Quand donc viendra le jour où nous aurons aussi en France une Université libre ? Quand cessera-t-on de pétrir des cervelles, de créer des ambitieux, des égotistes, des lâches, des impuissants et des sots ?

BERNARD LAZARE.

BULLETIN DU MOUVEMENT PACIFIQUE

Sous ce titre nous donnerons à l'avenir des indications aussi courtes et précises que possible sur les progrès du mouvement pacifique dans les différents pays. Le temps est passé où les cercles artistiques pouvaient ignorer des mouvements dont le but est si élevé, si essentiellement digne de l'art, depuis que des esprits et des poètes de la vigueur de Karl Henckell, Maurice de Stern, Otto Erich Hartleben, Arno Holz, M. G. Conrad, des chroniqueurs tels que Arsène Alexandre et Mirbeau (pour ne citer que ceux dont nous avons les articles sous les yeux), se sont mis sur les rangs.

Quand nous lisons dans la « correspondance autographiée » de M. Elie Ducommun, le distingué secrétaire honoraire du Bureau International de la Paix à Berne, que le rédacteur en chef de la « Gesellschaft », M. G. Conrad, vient avec le professeur Dr Guidde et le Dr Rosenthal, de se mettre à la tête d'une société de paix à Munich ; quand la revue *Bas les armes* de la baronne de Suttner nous apprend les démarches et les conférences d'un des plus célèbres acteurs de la scène allemande, M. Richard Feldhaus, qui plaide dans *le Journal des Théâtres* pour l'idéal de la paix et qui forme des sociétés de jeunes gens pleins d'enthousiasme pour cette cause ; pouvons-nous ne pas voir là des signes caractéristiques d'un puissant courant idéaliste ? On avouera que ces faits ne sont pas

banals; ils nous semblent dignes de réflexion; ils supposent aussi, de la part de ces hommes, un certain courage, vu leurs sympathies pour l'étranger, vu aussi qu'en Allemagne les sociétés de paix ne seront officiellement les bienvenues que le jour où elles feindront d'ignorer les questions « délicates » et les idées de liberté, à quoi, nous l'espérons, elles n'arriveront pas.

Nous engageons ceux de nos confrères qui voudraient, comme nous, suivre ce mouvement humanitaire et régénérateur à s'adresser au sympathique écrivain publiciste suisse, qui ne demandera pas mieux — nous sommes autorisés à le croire — que de leur envoyer gratuitement la correspondance autographiée ainsi que tous les renseignements concernant le mouvement pacifique.

Nous serions nous-mêmes très obligés aux revues pacifiques françaises et aux éditeurs de livres qui ont pour objectif la paix de bien vouloir faire l'échange avec nous.

OTTO ACKERMANN.

THEATRES

Le deuxième spectacle de l'Œuvre se composait de *la Vie muette,* de M. Maurice Beaubourg. La nouvelle œuvre de l'auteur de l'*Image* est une intéressante étude d'une âme jalouse, en qui germent de hideux soupçons et qui ne peut, une fois que leurs vénéneuses racines se sont implantées en elle, les en arracher. Celui dont ainsi l'affreuse jalousie à rongé le cœur endure pendant des mois une longue et silencieuse torture, n'osant, ne voulant se confesser à la femme qui l'aime et qui souffre cruellement de sa morne et brutale froideur. Alors même qu'il lui jette à la figure ses soupçons et qu'elle lui en montre l'insulte et la vanité, il ne peut plus retrouver la foi, jusqu'à ce qu'enfin, tué par celle qu'il torture et qui le soupçonne de vouloir étrangler leurs enfants alors qu'il ne venait que pour les embrasser une dernière fois avant de mourir, il reconnaît sa pureté et expire en implorant son pardon. Le mari, M. de Meyrueis, est un Othello maladif. M. Lugné-Poe joue d'ailleurs le rôle avec beaucoup de force, Mlle Bady remplissant convenablement celui de la femme.

La saison dernière l'Œuvre donnait de Stindberg *Les Créanciers.* M. Lugné-Poe vient de jouer du même auteur une œuvre peut-être plus vigoureuse et plus saisissante encore. Dans *Père* l'amère philosophie de Strindberg, qui croit à l'éternelle lutte entre les sexes et à l'inéluctable triomphe de la femme plus forte, plus rusée, trouve une expression d'une terrible intensité. La lutte éclate mortelle entre Laure et son mari « le capitaine », lorsque celui-ci, jusque-là soumis à la dominante volonté de sa femme, veut être le maître et soustraire sa fille à l'influence d'une société de dévotes. « J'ai le droit d'élever ma fille comme je le veux », s'écrie-t-il, — « Savez-vous si elle est votre fille? Quel homme sait jamais si l'enfant de sa femme est le sien ? » répond-elle, versant dans son cœur l'infaillible poison de la jalousie. Pour l'asservir davantage, elle fait peser sur lui l'affreux soupçon de la folie, si bien que l'homme simple et franc succombe

à la lente et savante torture qu'elle lui inflige et devient fou réellement. Le rôle du capitaine est superbement joué par M. Garnier, et M[lle] Dorsy est bien la charmeuse enivrante, diabolique, d'une diversité puérile que voulait dépeindre Strindberg.

BIBLIOGRAPHIE

Ein pietætloser Mensch et *Die neue Ehe* de Julius Schaumberger, qui viennent de paraître à Munich (E. Albert et Cie) sont deux drames puissants dont la liberté, l'affranchissement des bourgeoises conventions est le thème — thème du reste favori de la moderne littérature dramatique allemande. Le développement de cette idée, que poursuit Julius Schaumberger, est semblable dans les deux pièces. Dans l'une et l'autre, c'est un artiste, jeune, généreux , libre, qui représente la vérité et la vie, et la famille de la femme, ce sont les « Philistins ». L'inverse du reste serait également possible. *Die neue Ehe*, c'est le « nouveau mariage » de Théo le musicien et de Paula fille de bourgeois qui, influencée par sa mesquine et étroite famille, a outragé celle qu'unissaient des liens d'amitié à son mari, en doutant de la pureté de cette amitié, mais qui, renonçant à la morale philistine, se fait pardonner l'insulte et scelle avec lui une nouvelle union non plus devant l'autel, mais devant leurs consciences, et plus sainte, étant désormais libre, que celle qui fut une servitude. C'est à peu près « Ames solitaires » avec un autre dénouement. L'homme sans piété, c'est Wenzel le peintre, qui, ayant promis de donner la moitié d'un gain inattendu à son ami, le pauvre sculpteur, refuse de payer les dettes de jeu de son jeune et élégant beau-frère. D'où reproches de la famille, puis accès d'hilarité que provoque la foi du peintre en son ami, lorsque subitement une détonation retentit. Le sculpteur s'est tué. « C'est vous qui l'avez assassiné, » s'écrie Wenzel, à sa bellemère, qui, calme quoique « choquée » par cette scène, enjambe le cadavre pour ramasser à terre quelque louis que le peintre fou de rage et de douleur y a jetés. *Die neue Ehe* vient d'être joué avec beaucoup de succès au Théâtre Royal de Munich. — De Karl Henckell vient de paraître *Zwischenspiel* (entr'acte) (Zurich, J. Schabelitz), un volume de poésies pleines de force, de vie et de beauté. Autant que les autres œuvres de Henckell, les poèmes de *Zwischenspiel* respirent l'ardent amour des hommes, la superbe espérance et la sublime foi en la beauté de ce monde. En ce volume Henckell apparaît comme amant de la nature plus fortement peut-être que dans ses autres œuvres. Nous donnons un poème tiré de *Zwischenspiel*. — Oscar Panizza publie chez le même éditeur deux curieux volumes : l'un de contes, *Visionen*, et un autre intitulé *Das Liebeskonzil*, « le Concile de l'amour ». Quoique qualifiée de « tragédie céleste », cette dernière œuvre n'est pas précisément faite pour plaire aux croyants. La puissante ironie, la plaisanterie forte que l'auteur y emploie pour bien faire voir que, comme dit un ange facétieux au premier acte, « le trône du Père éternel ne tient

plus », sont parfois peut-être outrées. Signalons, du colonel Ritter von Reder, un recueil de poèmes dont plusieurs sont pleins d'une grâce charmante et qui tous respirent la plus grande sincérité : le *Lyrisches Skizzenbuch.*

J.

LES REVUES

Société Nouvelle. — Dans *Quelques Mots d'histoire*, Elisée Reclus montre « l'unité définitive s'accomplissant dans l'infinie variété des contrées du monde habitable. » Jadis coexistaient des civilisations qui s'ignoraient entre elles. Mais avec le temps « les petites patries locales perdent de leur importance relative en proportion inverse de la valeur que prend la grande patrie mondiale. » Le civilisé de nos jours « utilise des inventions dues au travail combiné de mille inventions de tout temps et de toute race, vit des sentiments et des pensées que des millions d'hommes vivent avec lui d'un bout du monde à l'autre... La parole de Pascal : *Vérité en deçà, erreur au delà des Pyrénées*, se transforme de plus en plus en paradoxe. » Les réactions cependant contrarient cette évolution, sans du reste l'arrêter. En effet César, Tamerlan, l'Inquisition, n'ont pas pu étouffer la liberté de l'esprit, et « le rêve atroce de l'empire universel ne s'est jamais réalisé. » On n'aurait même pas de conflits violents à redouter si des multitudes asservies et ignorantes ne constituaient pas « un énorme poids mort que les dispensateurs du pouvoir emploient à leur profit pour écraser leurs adversaires. » L'idéal est d'abord le bien-être matériel pour tous, et la statistique nous montre qu'il est réalisable. L'humanité ayant du pain en surabondance et des loisirs suffisants pourra s'instruire. Or la possibilité pour toute intelligence de se développer dans *la mesure complète de ses capacités* seule permettra l'avènement de la fraternité qui « détournera la combativité de l'homme vers d'autres buts que la mort de son semblable. »

Revue des Revues. — Dans *l'Anarchie et la Paix*, la Baronne Berthe de Suttner suppose un gouvernement animé de l'idée de la pacification internationale. Il ne se bornerait pas à proposer au parlement des lois interdisant le commerce des matières explosibles. « Moi, gouvernement, je dois sans doute combattre *l'anarchisme, qui a pour devise : Massacrons, détruisons, saccageons tout*, sans le confondre cependant avec *l'anarchisme scientifique*, que nous négligerons. *Il se peut qu'un temps vienne où l'humanité n'aura plus besoin d'un gouvernement ni de force armée pour en faire respecter les décrets. Peut-être aussi ce but est-il inaccessible.* Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'une simple théorie. Mais ce que je sais, c'est que *de part et d'autre il faut de meilleurs arguments que la dynamite et le bagne... On ne subsiste qu'à condition d'avancer.* Ainsi je proclame le principe de l'inviolabilité de la vie humaine, je combattrai *l'anarchie des rapports internationaux, la légitimité de la guerre... Prévenons la révolution des opprimés qui ne peuvent plus souffrir par la révolution des puissants qui ne peuvent plus voir souffrir...*

Revue Socialiste. — De M. Georges Renard, un appel « Aux femmes » (Lettres Socialistes). L'auteur s'adresse d'abord « à celles qui, pareilles aux lis des champs, ne travaillent ni ne filent, » aux « créatures de luxe » et aussi aux « reines respectées d'une famille aisée. » Il leur parle de la misère de leurs sœurs qui n'ont rien, leur rappelle que d'après M. Leroy-Beaulieu il y a, rien que dans le centre de la France, « deux cent mille femmes à qui une journée de fatigue rapporte moins de cinquante centimes. » Il leur demande enfin de penser un peu à celles qui se vendent, la plupart du temps, pour un morceau de pain. « Croyez-moi, dit-il, ne parlons pas de pitié en faveur de ces infortunées, parlons de justice : cela vaudra mieux. » Ensuite il exhorte « les opprimées, les exploitées, les sacrifiées, » à oser désirer et, ce qui vaut mieux, à vouloir la fin de l'injustice séculaire qui les écrase...

« Au lieu de les paralyser par vos craintes et vos défiances, encouragez vos frères, vos maris, vos fils, à combattre le grand combat décisif. Doublez leur espérance et leur ardeur en les partageant. Soyez de moitié dans leur œuvre d'affranchissement, comme vous l'êtes dans leur pensée et dans leur affection. »

Mercure de France. — Nous remarquons *Régénérescence*, réplique de M. Saint-Pol-Roux au docteur Max Nordau ; *les Hommes de l'ancien temps*, extrait du livre de Max Stirner, *l'Unique et sa Propriété*, traduction de M. Henri Albert. Stirner montre quelle était la conception réaliste des « Anciens », nos ancêtres d'avant l'ère chrétienne qui « vivaient dans le sentiment que le monde et les choses de ce monde (par exemple les liens naturels du sang) était la vérité que devait adorer leur Moi impuissant, » et comment progressivement l'antiquité se tira du *Monde des choses.* M.

L'Ermitage. — Signalons l'article de M. Henri Mazel, *le Danger*, ainsi qu'un recueil de fragments des écrivains « aristes » du siècle. *Le Danger*, pour M. Mazel, c'est l'absorption de l'élite par la masse, et les fragments qu'il cite expriment tous la même idée, c'est qu'il faut ce que les Anglais ont appelé une « aristocratie de l'intellectuel », une « aristie », pour assurer la sagesse et le bonheur de l'humanité. C'est-à-dire qu'il faut des « héros » pour guider les hommes. C'est la philosophie de Carlyle. Mais chez des penseurs moins profonds ou, ce qui est la même chose, plus amers, le « Hero-worship » devient le mépris du vulgaire. Pourquoi cette sourde hostilité entre l'élite et la masse que respire l'article de M. Mazel ? La vraie élite n'a jamais eu la haine des masses. Comment, les haïssant, espérerait-elle les guider? On peut reprocher au système un peu confus que préconise M. Mazel qu'il pèche par « antisociabilité », le défaut que Flaubert, avec une merveilleuse inconséquence d'ailleurs) car qui, moins que cet inhumain artiste, fut social?), trouve à un certain socialisme et aux doctrines analogues. L'élite n'est pas une poignée d'hommes forts et bons défendant une citadelle de beautés et de vérités contre les attaques d'une aveugle, d'une haïssable plèbe. C'est la tête, la pensée et le cœur de cette plèbe et solidaire avec elle.

La Revue de l'époque. — Un article intéresant de Bernard Lazare, *le Socialisme allemand et ses divisions*, dans lequel une étude consciencieuse des origines de l'état actuel du parti socialiste allemand officiel et légalitaire aboutit à cette conclusion, c'est que « chez eux, c'est la stagnation fatale, et un parti qui ne manifeste plus une pensée, qui ne rayonne plus, est un parti frappé de caducité, quelque superbe que soit son apparence extérieure. » Bernard Lazare prévoit le jour où M. de Vollmar réunira autour de lui la « bourgeoisie démocrate socia-

liste » et formera un parti très capable d'organiser une société qui ne différera pas sensiblement de la république rêvée par M. Goblet et M. Millerand... En face de cette démocratie sociale modérée se trouveront les indépendants les antiparlementaires, les antigouvernementaux... Ils sont en pleine effervescence, et chez eux les idées, les théories et les projets bouillonnent ». L'avenir donc, selon Bernard Lazare, est aux socialistes indépendants et non aux socialistes légalitaires et officiels.

J.

Le Gérant : Léon Bazalgette.

Tours. — Imp. E Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



D'après la photographie de Braun-Clément et Cie.

SOCIÉTÉ

INTERNATIONALE ARTISTIQUE

SIÈGE : 3, PLACE WAGRAM

PARIS

COMITÉ D'HONNEUR :

MM. Michel George Conrad (Munich);
Karl Henckell (Zurich);
Havelock Ellis (Londres);
Jean Izoulet, professeur de philosophie au Lycée Condorcet (Paris);
Élie Ducommun, directeur du *Bureau international de Paix* (Berne);
Baron de Suttner;
Paul Carus, directeur du *Monist;*
Charles Lamoureux, directeur des Concerts Lamoureux;
Félix Mottl, chef d'orchestre au Théâtre royal de Karlsruhe;
Patrick Geddes, professeur à l'Université royale d'Edimbourg.

BUT DE LA SOCIÉTÉ

La Société Internationale Artistique a pour but :

D'établir un lien entre les écrivains, artistes et penseurs nouveaux de tous pays, dont les œuvres contribuent à un degré supérieur à l'évolution de la vie moderne ;

D'embrasser dans la mesure la plus large toutes les manifestations de la pensée moderne exprimée par les poètes, sculpteurs, musiciens, philosophes, littérateurs, savants, peintres, sociologues, etc. ;

De contribuer à les faire connaître en France et à l'Étranger et d'élargir leur influence ;

De créer à Paris un *centre d'internationalisme* pour le mouvement intellectuel, littéraire, artistique contemporain.

MOYENS D'ACTION

Le moyen d'action principal de la Société Internationale Artistique est actuellement la publication d'une revue trimestrielle : le *Magazine International*, qui, dans chaque numéro, à côté d'œuvres françaises et d'articles critiques, donne des traductions d'œuvres littéraires de tous pays, des portraits ou reproductions artistiques et un Bulletin critique qui contient un compte rendu de l'ensemble du mouvement littéraire, artistique et philosophique contemporain ; le *Magazine International* s'efforce de grouper en un tout vivant l'universel effort poétique d'aujourd'hui et d'en dégager l'idée nouvelle qui en résulte.

Au moment où la Société en s'élargissant pourra donner sa pleine expression, elle embrassera toute la vie moderne. Ses moyens d'action doivent alors se composer :

Du *Magazine International* devenu mensuel avec un service de correspondance plus étendu et une plus riche variété d'œuvres traduites ou originales ;

De numéros exceptionnels qui viendront augmenter l'action de la revue mensuelle ;

D'un office de traductions : la Société, entretenant des rapports avec les écrivains et les éditeurs français et étrangers, s'efforcera de faire connaître par des traductions le plus d'œuvres possible ;

De la publication annuelle d'un volume illustré de portraits et de reproduc-

tions, l'*Année Internationale*, auquel collaboreront des écrivains et des artistes de tous les pays ;

D'expositions annuelles auxquelles seront envoyées des œuvres de tous pays, et des expositions particulières consacrées à un artiste ou à un pays ;

De représentations dramatiques où seront jouées des œuvres modernes françaises et étrangères. La Société dirigera tous ses efforts vers la création d'un théâtre spécial ;

D'auditions musicales où les œuvres de jeunes compositeurs seront exécutées par les soins de la société ;

De conférences, lectures et réunions par invitation ou par entrée. Des écrivains, etc., étrangers viendront y prendre la parole ;

D'une salle de lecture (bibliothèque, gravures, photographies, etc.), avec une salle de vente centralisant la production étrangère et fournissant gratuitement tous renseignements internationaux. Les écrivains étrangers à Paris y trouveront toujours la plus cordiale sympathie ;

Des membres correspondants et représentants de la Société en tous pays ;

Des rapports intimes et continuels entre les membres de la Société.

Tous les membres jouissent des avantages offerts par la Société au fur et à mesure de leur création.

L'extension de l'action extérieure de la Société se produira toujours dans le sens de l'universalité et de la nouveauté.

STATUTS

La Société Internationale Artistique est dirigée par un comité réélu tous les cinq ans à la majorité absolue des membres. Les membres de l'ancien comité sont rééligibles.

Les membres sont nommés par le comité.

Les membres ont droit à tous les avantages offerts à la Société et droit de vote dans les réunions de la Société.

La Cotisation des membres est de 20 francs par an. Le comité se réserve le droit de recevoir des membres non payants suivant son propre jugement.

Les cotisations, les dons et les bénéfices composent les fonds de la Société et sont administrés par le comité, qui en dispose au profit de celle-ci, après consultation facultative des membres.

La Société se réunit en assemblée générale une fois par an et en autre temps suivant la décision du comité. Les membres absents devront faire parvenir au comité leur avis ou leur vote dans la quinzaine précédant la réunion.

Le comité de direction de la Société Internationale est distinct du comité de

rédaction du *Magazine International*, qui est administré en propre et en dehors de la Société. Les fonctions du comité de rédaction du *Magazine International* sont permanentes et non sujettes à la réélection.

Le montant de l'abonnement au *Magazine International* est compris dans la cotisation des membres de la Société et appartient au comité de rédaction du *Magazine International.*

Le Comité de direction de la Société Internationale Artistique, comité de rédaction du « Magazine International »,

OTTO ACKERMANN,
LÉON BAZALGETTE,
SERGE MURAT,
LAURENCE JERROLD.

1-5 5. — Tours, imp. E. ARRAULT ET Cie.



A la Wartburg, en 1893, par un clair midi
ventilé de septembre, adossé à la petite tour,
et contemplant la sombre forêt de Thuringe, j'ai cru
sentir que l'âme française n'avait pas encore
déroulé ses derniers replis.

Izoulet

(D'après un cliché Pierre Petit.)

LA CITÉ MODERNE

MÉTAPHYSIQUE DE LA SOCIOLOGIE

par

JEAN IZOULET (1)

Ancien élève de l'École normale supérieure
Docteur ès lettres
Professeur agrégé de philosophie au lycée Condorcet

Une revue anglaise analyse dans chacune de ses livraisons mensuelles ce qu'elle appelle *le livre du mois*. Que dirons-nous pour « La Cité moderne » ? Dirons-nous « le livre du mois », ou *le livre de l'année ?* Quelques enthousiastes iraient jusqu'à dire *le livre de l'époque !*

Il est de fait que c'est un événement philosophique que cette thèse de doctorat si brillamment soutenue en Sorbonne le 18 janvier, et dont la presse entière a répercuté les échos jusque dans les milieux mondains et populaires.

Voici, par exemple, ce qu'écrivait, le 9 mars, un homme du métier, M. Gabriel Compayré, ancien professeur de philosophie à l'Université de Toulouse, ancien député, aujourd'hui recteur de l'académie de Poitiers :

« Un livre a paru, il y a quelques jours, un livre fort et puissant, qui nous paraît destiné à un grand succès de curiosité auprès des uns, d'admiration auprès des autres.

« Un énorme volume de 700 pages in-8°... où la pensée se déroule ardente et pressée... où la langue est précise et colorée, les idées méthodiques et hardies... où les faits, les menus faits, les observations puisées dans la vie courante et réelle éclairent de leur lumière concrète les abstractions les plus hautes .. où surtout règne en souveraine une force de dialectique qui, par ses procédés, par ses formules tranchantes, rappelle la logique troublante et acérée, la logique à outrance de *Proudhon*.

« Nous dirions volontiers que c'est quelque chose comme une *République de Platon*, écrite tantôt avec la simplicité familière que Socrate aimait à pratiquer, tantôt avec une rigueur de méthode géométrique qui fait songer à l'*Ethique de Spinoza* ; et toujours, dans sa forme extérieure de versets de quelques lignes, avec une concision rapide, qui fait ressembler ces pages, fragmentées par des coupures incessantes, aux pages de la *Bible*, dont parfois elles rappellent aussi le lyrisme.. »

(GABRIEL COMPAYRÉ, *Manuel général de l'Instruction primaire*, 9 mars 1895.)

Pour donner une idée du ton de la presse en général, il suffit de relever et de rapprocher les principales qualifications formulées dans les journaux les plus divers :

Matin : livre admirable... — *Petite République:* hypothèse magnifique absolu-

(1) Un vol. in-8°, 700 pages, 2e édition (avec une nouvelle préface), 10 fr., chez F. Alcan, 108, boul. Saint-Germain, Paris (8 fr. par l'intermédiaire du *Magazine international*, 3, place Wagram, Paris ; le port en sus).

ment... — *Justice :* résurrection, foi nouvelle... — *Echo de la semaine :* œuvre passionnante, œuvre consolatrice... — *Université de Paris :* ouvrage capital... — *Annales de philosophie chrétienne :* thèse monumentale... — *Vie Contemporaine :* fourmillement d'idées, toutes originales... — *Monde :* tout contribue à assigner à ce livre une place à part dans la littérature de ces vingt dernières années... — *Petit Journal :* thèse dont la grande portée n'a échappé à aucun des esprits compréhensifs de ce temps... — *Petit Provençal :* une de ces œuvres qui peuvent décider de la pensée d'un époque et marquer le cerveau d'une génération... — *Revue de Paris :* grand poème scientifique où s'ébauche l'idéal nouveau... — *Figaro :* thèse qui a jeté un réel émoi dans nombre d'esprits... — *Indépendance belge :* livre considérable, vaste synthèse... — *Liberté :* un des systèmes les plus larges et les plus « généreux » qu'ait vus éclore un temps déshabitué des grands efforts et des généralisations... un des plus vivants... — *Idée libérale (de Milan) :* on croit lire Spencer, Darwin, et toute la philosophie, la physiologie et la sociologie modernes, assimilées et interprétées par un nouveau Victor Hugo... *Républicain de Tarn-et-Garonne :* Brunetto Latini écrivit au XIIIe siècle son *Trésor de Sapience* qui était le tableau de la science du moyen âge. *La Cité moderne* est le bilan du savoir philosophique de l'humanité à la fin du XIXe siècle... Il y a là des coups d'œil de génie sur l'avenir... — *Nouvelle Revue :* M. Izoulet ne suit ni Auguste Comte ni Herbert Spencer ; ces deux noms s'évoquent pourtant d'eux-mêmes lorsqu'on pose son livre après l'avoir lu... etc., etc.

Plus de *soixante* journaux ou revues ont déjà plus ou moins parlé de *La Cité moderne* (et quelques-uns d'entre eux, jusqu'à trois ou quatre fois), soit à Paris, soit en province, soit à l'étranger.

Dans cette liste d'ailleurs, il y a des adversaires, infiniment moins nombreux sans doute que les partisans, mais tout aussi ardents. On peut en juger par ce fait que l'un d'eux n'a pas hésité à qualifier « La Cité moderne » d'œuvre *délirante et abjecte !* L'auteur peut donc se vanter de ne pas laisser l'opinion indifférente : il semble l'acculer au dithyrambe ou à l'exécration.

Nous avons pensé qu'il y avait lieu de signaler un tel livre à notre public international. Nous n'entreprendrons pas d'en donner une analyse. Sur le conseil même de l'auteur, nous nous bornerons à en reproduire la *Préface* et la *Table.*

Avec la *Table*, nos lecteurs pourront entrevoir la puissante structure scientifique de l'œuvre.

Avec la *Préface*, ils en pourront deviner le ton, l'âme, la profonde inspiration idéaliste et panthéistique.

TABLE DE *LA CITÉ MODERNE*

La table nous montre le volume organiquement articulé en quatre livres, trente-huit chapitres et environ cinq cents paragraphes.

Nous donnons ici les livres et les chapitres.

Livre II

La Psychologie bio-sociale

Livre III

La morale bio-sociale

Livre IV

Confirmation de notre hypothèse bio-sociale

Pour le seul dernier chapitre du dernier livre, qui est le résumé des conclusions, nous reproduisons le détail complet des subdivisions :

Chapitre IV

Dix principales conclusions

1° Le problème moral : optimisme et pessimisme.
2° Le problème de la gnose ; gnosticisme et agnosticisme.
3° Le problème ontologique : matérialisme et immatérialisme.
4° Le problème mental : cerveau et âme.
5° Le problème religieux : théisme et athéisme.
6° Le problème politique : archie et anarchie.
7° Le problème éthique : égoïsme et altruisme.
8° Le problème divitiaire : économisme et socialisme.
9° Le problème esthétique : science et poésie.
10° Le problème critique : critique négative et critique positive.

LA CITÉ MODERNE

MÉTAPHYSIQUE DE LA SOCIOLOGIE

PRÉFACE

I

J'ai vu un jour ce tableau : au revers d'un mont, sous une tempête déchaînée, un petit groupe frissonnant. Ce sont des brebis surprises par la tourmente, et qui se pressent et se blottissent les unes contre les autres, mues par l'instinct de conservation.

Qu'est-ce que l'humanité ? me disais-je... Un troupeau aussi, un humble troupeau suspendu aux flancs escarpés d'un astre, la Terre, qui décrit dans le vide immense un orbe vertigineux, à des distances écrasantes des millions d'autres astres qui peuplent de leurs solitaires multitudes les champs de l'univers.

Que pourrait-il bien attendre, le pauvre troupeau humain, de ces autres astres, planètes ou soleils, si lointains que leur énormité se fond en un point d'or et que leur vol se fige en immobilité ?

Rien assurément.

Mais, sous le vent de l'abîme, l'humain troupeau se presse, se serre, s'agrège, mû par l'instinct sacré de la conservation. Et c'est... la Cité.

L'association est l'unique recours de l'homme, dans sa chétivité. L'union est son rempart ; l'accord, sa forteresse ; la solidarité, son salut. La Cité, c est le nid tiède, et le bouclier de diamant.

Aussi le vieil Aristote, savant philosophe, disait-il déjà :

« L'homme est un animal constructeur de cités. »

Et, vingt siècles plus tard, Lamartine, poète-philosophe, chantant l'homme, n'a pas manqué de signaler magnifiquement le trait essentiel de son héros :

Il fonde les cités, familles immortelles ;
Et, pour les soutenir, il élève les lois,
Qui, de ces monuments colonnes éternelles,
Du temple social se divisent le poids !

II

Et pourtant l'humanité européenne n'a pas encore réussi à fonder une Cité durable.

Pourquoi ?

Le nid se profile dans le rêve de l'oiseau, avant de se construire dans les ramées. De même, la Cité s'ébauche dans la méditation des poètes et des philosophes avant de s'édifier dans l'histoire. Il faut croire que jusqu'ici la conception a été défectueuse, puisque la mise en œuvre a toujours échoué.

La *République* de Platon, la *Politique* d'Aristote, la *Cité de Dieu* de saint Augustin, la *Cité du Soleil* de Campanella, le *Léviathan* de Hobbes, l'*Utopie* de Thomas Morus, le *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau, le *Grand Être* d'Auguste Comte, l'*Hyperorganisme* de Herbert Spencer, etc., etc., autant de conceptions logiques, mystiques, juridiques, biologiques, proposées par les plus puissants génies aux tâtonnements des peuples !

En vain. Les efforts des nations et des races n'aboutissent pas. Et la Cité, toujours reconstruite, croule toujours.

*
* *

C'est que la Cité a toujours eu deux sortes d'ennemis : les délicats et les brutaux, les *mystiques* qui désertent et les *cyniques* qui se ruent...

Il faut donc défendre la Cité à la fois contre le *Sécessionnisme dolent* et contre l'*Antagonisme sanglant*.

*
* *

Mais, aujourd'hui, il y a pis. Et jamais, sans doute, l'Histoire ne sonna une heure plus critique.

Le grand problème social, n'est-il pas vrai, c'est d'équilibrer justement l'Élite et la Foule dans la Cité.

Or, il faut en convenir, le Passé ne nous montre guère que l'éviction de la Foule par l'Élite ?

Qui sait si l'Avenir, par ostracisme inverse, ne s'apprête pas à nous montrer l'éviction de l'Élite par la Foule ?

Toutes les réactions sont excessives.

Que ne faut-il donc pas craindre de la réaction populaire, depuis que la résignation chrétienne a fait place à la revendication révolutionnaire ?

Que ne faut-il pas craindre de cette contre-oscillation immense, venue du fond du passé, et roulant avec elle des siècles de douleurs et de ressentiments ?

Pour moi, je ne saurais détacher mes yeux de cette ligne inquiétante qui commence à barrer l'horizon, et qui n'est autre chose que la marée grandissante des Foules, capable de déraciner l'Élite et d'emporter la civilisation comme un fétu.

Renan, mourant, nous a laissé cet avertissement solennel : Il y a lieu de craindre pour l'Europe de nouveaux siècles de barbarie...

Oui, il y a lieu de prévoir des représailles terribles : il y a lieu de proclamer la Cité en danger.

Et, surtout, il y a lieu d'indiquer la voie du salut, pour peu qu'on croie l'entrevoir.

Il y a lieu de montrer comment on peut, comment on doit, tout en procurant l'admission loyale et cordiale de la Foule dans la Cité, conjurer ce crime et cette folie : l'éviction de l'Élite.

III

Je sais bien... un dilettante me dira : Bah ! si le cataclysme social se produit, eh bien, mais... nous ferons comme les « sages » d'autrefois, aux siècles de l'invasion barbare :

Les sages méditaient sur ce second déluge,
Ayant leurs livres saints pour cime et pour refuge...
Les prêtres, rattachés aux textes, au-dessus
Des hommes débordés dans le gouffre aperçus,
Laissaient passer sous eux ces mornes avalanches,
Pareils à des serpents enroulés dans les branches...

(V. H.)

Oui, je sais bien ; mais voilà, je ne suis pas un dilettante. Et je donnerais volontiers quelque chose, peu de chose, ma vie, par exemple, pour diminuer de moitié la possibilité du désastre où peut sombrer, pour des siècles, la civilisation d'Occident.

A défaut de mieux, je donne ce livre : du fond de mon impuissance, j'aurai du moins fait acte de bonne volonté.

Jean IZOULET.



RALPH WALDO EMERSON

PAN

O que sont les héros, les prophètes, les hommes,
Sinon des pipeaux à travers lesquels l'haleine de Pan souffle
Une musique du moment. La marée de l'être
S'enfle par ici, et des myriades de formes
Vivent, revêtues de beauté, colorées par le Soleil;
Leur poussière, que pénètrent les nerfs de Dieu,
Palpite avec une sur-maîtrisante énergie,
Sachant et agissant. La marée reflue. — Elles sont couchées,
Creuses coquilles blanches sur la plage déserte,
Mais n'en roule pas moins l'éternelle vague toujours
Pour animer de nouveaux millions, et exhaler
Les races et les planètes, son écume enchantée.

LE LEVER DU SOLEIL

Voudriez-vous savoir quelle joie est cachée
Dans notre vert « Musketaquid »,
Et pour les yeux qui ont voyagé quels charmes
Nous attirent vers ces fermes au milieu de prairies ?
Venez et je vous montrerai à vous tout
Ce qui fait de chaque jour une fête.
Tenez-vous sur cette colline à pâturage,
Tournez-vous vers l'étoile d'Orient jusqu'à ce que
L'œil lent du ciel montre
Le monde au-dessus, le monde au-dessous.

Voyez le miracle !
Tu vis naguère le triste crépuscule,
Et te tenant sous le firmament,
Veilleur sous une sombre tente grise,
Attendant que Dieu créât la terre, —

Voyez la nouvelle naissance majestueuse !
Les nuages soutachés, comme des flocons de laine,
Plongés dans la lumière, sont beaux.
Quel majestueux calme avec recueillement plane
Sur ces solitudes colorées.
Le vaste Orient sommeille dans une paix satisfaite,
Sur la muraille des lointaines montagnes grossissent les fleuves,
Inondant les cieux
De flots jaillissants et de vagues de lumière

Qui autour des îles flottantes s'unissent.
Voyez le monde en dessous
Baptisé du pur élément,
Un clair et glorieux firmament
Touché de vie par chaque rayon.
Je partage le bon avec chaque fleur,
Je bois le nectar de l'heure :
Ceci n'est pas l'ancienne terre
Dont les vieilles chroniques racontent
Les tragiques histoires de crime et de fatalité;
Mais plutôt, comme ses perles de rosée
Et ses violettes chargées de rosée, fraîches et nouvelles,
Une exhalation du temps !
. . . .

CHANT DE LA NATURE

Miens sont la nuit et le matin,
Les puits d'air, le gouffre de l'espace,
Le folâtre soleil, la lune gibbeuse,
Les innombrables jours.

Je me cache dans la gloire solaire,
Je suis muette dans le chant qui retentit,
Je repose sur le sommet du torrent,
Dans le sommeil je suis forte.

Nuls nombres n'ont pu compter mes marques,
Aucune tribu ne peut remplir ma maison,
Je siège auprès de la resplendissante Fontaine de Vie,
Et en déverse le déluge toujours.

Et toujours par des puissances délicates
Cueillant le long des siècles
De race en race les plus rares fleurs,
Ma couronne ne sera jamais incomplète.

Et pendant beaucoup de milliers d'étés
Mes jardins ont bien mûri,
Et la lumière des étoiles qui s'améliorent
Est tombée avec une plus ferme gloire.

J'ai écrit le passé sur un parchemin
Dont les caractères sont de roc et de feu.
C'est la mer de corail que j'ai bâtie,
La houille que j'ai plantée.

Et j'ai pillé les satellites et leurs anneaux
Et j'ai volé les étoiles brisées,
Et, de choses épuisées et vieilles,
J'ai formé le monde à nouveau.

C'était lorsque les Dieux tenaient carnaval,
Attifés d'étoiles et de fleurs,
Et en des formes contournées de gnomes et de sauriens
Emmaillottaient leur trop de puissance.

Le Temps et la Pensée étaient mes intendants,
Ils disposèrent bien leurs plans,
Ils firent bouillir la mer, et empilèrent les assises
De granite, de marne et de coquillages.

Mais lui, l'homme-enfant glorieux,
Où tarde-t-il pendant ce temps ?
L'arc-en-ciel brille, son précurseur,
Le coucher du soleil fait resplendir son sourire.

Mes lumières boréales bondissent vers le ciel,
Tout droit mes planètes roulent,
Et l'homme-enfant n'est toujours pas né,
Le sommet du tout.

Doivent le temps et la marée toujours courir ?
Mes vents n'iront-ils jamais dormir à l'Ouest ?
Mes roues qui font tournoyer le soleil
Et ses satellites ne trouveront-elles jamais le repos ?

Trop de vêtissement et de dévêtissement,
Trop lentement s'évanouit l'arc-en-ciel.
Je me fatigue de ma robe de neige,
De mes feuilles et de mes cascades ;

Je me fatigue des globes et des races,
Trop longtemps le jeu a été joué ;
Qu'est sans lui la pompe de l'été,
Ou l'ombre glacée de l'hiver ?

Je souffre les douleurs de l'enfantement pour lui,
Mes créatures souffrent et attendent;
Ses courriers viennent en escadrons,
Lui ne vient pas à la porte.

Deux fois j'ai moulé une image,
Et trois fois j'ai étendu la main,
Fait un être du jour et de la nuit
Et du sable salé de la mer.

Une fois dans la crèche de Judée,
Et une fois sur les bords de l'Avon,
Une fois auprès des bouches du Nil,
Et une fois dans l'Académie.

J'ai moulé des rois et des sauveurs,
Et des bardes pour régner sur les rois ;
Mais la stellaire influence ne pût parfaire,
Et la coupe ne fut jamais pleine.

Mais que les roues embrasées tournent une fois encore,
Et mêlez le breuvage dans la coupe de nouveau ;
Bouillonnez, Destin ! les antiques éléments,
Le chaud, le froid, l'humide, le sec, la paix et la douleur.

Que la guerre et le trafic et les croyances, et les chants,
Se mêlent, mûrissent de race en race,
Le monde brûlé de soleil engendrera un homme
Avec toutes les zones et les jours sans nombre.

Nul rayon n'a pâli, aucun atome n'est usé,
Ma plus ancienne force est encore comme neuve,
Et la fraîche rose sur cette épine, là-bas,
Rend toujours aux cieux courbés la rosée !

(Traduit par LÉON BAZALGETTE.)

L'ATTENTE ÉTERNELLE[1]

Assurément tous ceux, cinq ou six environ, qui s'étaient réunis, cette nuit de Noël, chez l'illustre explorateur Aveline, ne célébraient pas la nativité en leur cœur. Toutefois, sans être des croyants, ces hommes étaient religieux parce qu'ils admiraient et aimaient les belles idéologies, les mythes harmonieux, les légendes touchantes. Ils étaient familiers avec les métaphysiques et avec les symboles, et, s'ils ne leur accordaient pas la foi absolue qu'ils étaient accoutumés à ne donner qu'à la science, ils les animaient et les considéraient comme vivants, puisqu'ils avaient été de puissants générateurs d'idées et d'images.

Aussi, après le repas qui avait été le prétexte de leur réunion, ils ne conversèrent pas sur de futiles sujets. Ils songeaient, malgré eux, que, en ces temps encore si obscurs, ce minuit était un de ces rares moments susceptibles d'évoquer, en des âmes simples, des sentiments que déprime la vie quotidienne. A tous ceux que les systèmes essentiels, la recherche du vrai et sa poursuite laissent insensibles, cette minute apportait d'inhabituelles et heureuses préoccupations ; elle exaltait leur être et les rendait ainsi plus accessibles, sans doute, à la beauté et à leur bonté éparses qu'ils ne pouvaient concevoir sans intermédiaires. Ils parlaient donc de tout cela et, en même temps, ils ranimaient en leur mémoire les pensées et les visions d'antan.

« Croyez-moi, dit le peintre Nalle, nous sommes plus attachés au passé que nous ne le croyons communément. Sur notre jeune cervelle et dans notre crédule cœur ont été déposées, à notre entrée dans la vie, des croyances que nous ne parvenons pas, hélas ! à tuer par la réflexion. Des fantômes habitent en nous, dont, sans nous en rendre compte, nous entretenons la vie, et souvent ils nous guident, nous poussent, nous entraînent : ils sortent de l'inconscient et apparaissent à nos yeux étonnés. Nous les regardons d'abord comme des étrangers, des intrus qui dérangent nos conceptions, mais nous ne tardons pas à les reconnaître, et nous nous plaisons à nous laisser bercer et tromper par eux.

« — C'est vrai, fit le poète Anselme, et ces fantômes font plus encore. Ils sont capables d'engendrer en nous de nouvelles formes ; ils se combinent avec nos idées actuelles, ils influent sur nos concepts, ils les dénaturent et nous les font voir sous des angles imprévus, sous des aspects étranges.

« — Oh ! interrompit le sculpteur Claude, vous êtes des compliqués, vous Anselme et vous Nalle. Moi qui, comme vous, ne suis plus chrétien,

(1) Ce conte est extrait d'un recueil : *La Porte d'Ivoire*, qui doit paraître incessamment chez l'éditeur Ollendorff.

mais qui suis un simple, je crois de nouveau à Jésus une fois l'an; seulement je n'y crois plus comme au temps où je balbutiais des prières. Quand revient ce Noël, je ne me prosterne pas devant un autel, mais il me semble que le Galiléen, le bon prophète qui vagabondait sur les rives des lacs, va réellement naître encore et apporter du nouveau dans le monde, comme il fit une fois, alors que les hommes étaient, ainsi qu'ils le sont toujours, tourmentés et inquiets.

« Chaque année, quand tintent les douze coups solennels, je songe aux chagrins et aux angoisses des pauvres, aux souffrances, aux iniquités, et j'attends la justice et Jésus qui va renaître.

« — Vous n'êtes pas le seul ainsi, mon cher Claude, dit Aveline qui, jusqu'alors, avait écouté en silence. J'en ai rencontré d'autres, un jour, que hantait le même rêve, et c'est une bien bizarre histoire que celle que je vais vous conter.

« C'était il y a six ans ; après un long voyage en Asie, par les Hauts Plateaux, je revenais en Europe. Au mois de juillet, après quelques jours d'accablantes chaleurs, je fus obligé de m'arrêter en route, au milieu d'une des vallées les plus ignorées du Liban, dans un village dont je n'ai jamais vu le nom figurer sur une carte, un village paisible d'un millier d'habitants, et dont les constructions étaient adossées à la montagne de neige. Abattu par la maladie et la fatigue, je restai là pendant deux semaines dans une maisonnette qu'abritaient des buissons de chênes et de pistachiers sauvages. Après les premières journées de fièvre, je pus me lever et, quoique faible encore, me mêler à la vie de ceux qui m'avaient accueilli. J'en profitai pour les étudier et les interroger.

« Depuis dix années seulement, ce village était bâti. Ceux qui en avaient été les fondateurs l'avaient établi dans cette solitude, non seulement pour être loin du monde, mais aussi pour vivre dans un lieu qui était, à leurs yeux, sanctifié, car, lorsqu'ils quittaient leurs demeures et gravissaient les pentes escarpées, ils pouvaient contempler les cimes du Horeb, du Thabor et du Carmel, et, dans le lointain ils voyaient la montagne des Béatitudes, celle qui entendit le prophète de Nazareth parlant à son humble troupeau.

« Les habitants de ce vallon avaient fui les villes qu'ils trouvaient trop tumultueuses et trop pécheresses ; ils étaient venus chercher la paix et le futur bonheur. Ils avaient tous appartenu à la classe des petits, à cette foule des artisans qui suent et peinent pour le pain quotidien, courbés sur la tâche journalière, quittant le dur travail à la nuit en le reprenant à l'aurore, sans autre horizon que l'établi ou le métier sur lequel ils sont penchés, ignorant des joies immédiates et soutenus seulement le long de l'âpre route par la vague espérance de possibles félicités. Ils avaient été conduits là par un de ces apôtres comme il en surgit souvent en cette terre d'Asie-Mineure, que le sang des premiers martyrs semble avoir imprégnée de ferveur. La parole de cet homme les avait arrachés sans

peine à leur labeur, elle avait fait éclore toutes les fleurs d'espoir qui germaient dans leur cœur ; ils avaient marché derrière lui heureux et enthousiastes, et ils vivaient désormais, pressés comme des brebis autour du berger, auprès de celui qui les avait arrachés au monde, à la douleur et à l'obéissance.

« Ainsi m'avait parlé mon hôte et je brûlai du désir de voir celui qui avait pris sur lui et ses compagnons une telle influence, quand, un matin, il entra dans la maison. C'était un vieillard d'une maigreur extrême, à la barbe blanche et touffue, au front haut et, chose extraordinaire, uni comme celui d'un enfant. Il avait de grands yeux clairs qui parfois se noyaient dans une buée de larmes, un nez busqué et volontaire coupait son visage qui, sans ce bec d'aigle, eût semblé mou et irrésolu, et une chevelure noire encore et bouclée retombait sur ses épaules, contractant étrangement avec les flots pâlis de sa barbe. Il était vêtu d'une longue robe de laine brune, unie, serrée à la taille par une cordelière ; malgré l'ardeur du soleil, nulle coiffure ne couvrait sa tête et il marchait pieds nus, s'appuyant sur un bâton de bois d'olivier. Il s'inclina devant moi et me souhaita la bienvenue. Comme je m'étais levé pour le recevoir, il me fit signe de m'asseoir et, prenant place à mes côtés, il me parla :

« — Viens-tu rester parmi nous ? demanda-t-il.

« — Non, répondis-je. Je suis comme le passant qui s'arrête près du « ruisseau pour y boire, laver ses pieds recrus de lassitude, baigner sa « face et prendre de nouvelles forces pour repartir au grand soleil. »

« Je lui parlai ce langage imagé, parce que je savais que son âme était candide et plus ouverte aux paraboles qu'aux raisonnements. Il réfléchit après m'avoir écouté :

« — Comment peux-tu, interrogea-t-il, puisque tu as goûté, une heure, « le repos, reprendre ta route, aller au-devant des fatigues, des déceptions « et des dangers ? Ici, tu n'aurais pas seulement la paix, tu aurais, ce qui « est inestimable, la liberté. Pendant des jours, des mois, des années, j'ai « parcouru les cités. Je prêchais à ceux que je rencontrais la désobéissance « aux lois des hommes et le respect dû aux divines lois qui ne sont pas « toujours écrites. J'éveillais leur esprit de leur lourd sommeil, je les con- « frontais avec eux-mêmes, je leur apprenais à se connaître eux-mêmes, « à rompre les chaînes dont ils étaient chargés depuis l'heure de leur « naissance, et tous ceux à qui l'esclavage est odieux sont venus avec « moi.

« — Tu as peut-être raison, répliquai-je, et c'est sans doute la vanité qui « m'empêche de rester avec vous dans ce vallon ignoré des hommes, ce « vallon embaumé d'aromates et parfumé du souvenir d'un Dieu. Mais je « crois aussi avoir une mission à remplir, des actes me sollicitent et que « ferais-je ici ?

« — Tu ferais comme nous, tu attendrais.

« — Qu'attendrais-je ? »

« Alors le vieillard s'approcha plus près de moi ; il baissa la voix et il me dit :

« — Tu attendrais la venue du Seigneur, le Noël nouveau. C'est parce « je savais que les temps étaient proches que j'ai amené ces hommes ici. « La terre est surchargée de misère, les fléaux de la justice, de l'autorité « et de la cruauté humaine ont ravagé le sol, ils l'ont jonché de débris et « de ruines et Jésus, ne peut tarder à surgir pour sauver ses fidèles. Une « nuit qu'aux cieux luiront des étoiles ignorées, il voudra encore apparaître « à quelques-uns. C'est pour cela que nous attendons près des collines qui « lui furent familières, et il serait déjà venu nous visiter si ce n'était le Juif.

« — Le Juif, demandai-je, quel Juif ?

« L'apôtre hésita un instant, comme s'il n'osait se confier à moi; puis il se décida à me dire la lamentable aventure. Un jour, dans le village, était arrivé un sordide vagabond. Courbé, les traits flétris, les yeux mornes, la tête dénudée, il semblait porter sur son chef le poids de milliers d'années vécues. Il était ensanglanté par les cailloux des chemins, par les buissons des routes ; il se traînait avec peine et s'affaissa devant la première maison.

« On l'accueillit, on pansa ses plaies, on lui donna des vêtements, et lentement il parut renaître. Après quelques semaines écoulées, le prophète l'interrogea, lui demandant s'il voulait prier avec eux pour la prochaine venue du Seigneur. A cette demande, l'errant répondit que, s'il voulait bien rester en ce coin de douceur et de paix, il ne consentirait pas à mêler sa voix à celle des autres, car il n'avait ni la même foi ni les mêmes désirs. Il priait qu'on le laissât demeurer là, dans ce havre inespéré pour lui et où il attendrait une mort bienvenue et libératrice. Comme on hésitait, il déclara que, ayant aidé à supplicier le Christ, il ne pouvait réclamer son rappel. Après cette déclaration, une grande stupeur envahit le village; on envoya, auprès de ce visiteur qui souillait l'air, les hommes les plus persuasifs pour lui enjoindre de ne pas troubler davantage le repos de ceux qui ne l'avaient pas appelé. Ce fut en vain et, sans doute pour se sauvegarder, le Juif les réunit tous, au crépuscule, et ainsi les harangua :

« — Hommes, vous vous croyez justes, vous pensez être en possession « de la vérité, et votre orgueil est tel que vous ne voulez admettre parmi « vous que ceux qui acceptent vos dogmes. Vous parlez au nom de la liberté « et votre plus naturel effort est d'exercer la contrainte. Vous n'avez échappé « à la violence que pour la pratiquer vous-mêmes ; vous n'avez pas com- « pris que chacun, suivant ses propres forces, marche vers le but qu'il a « choisi. A cause de cet oubli criminel, vous n'êtes pas dignes de ce que « vous espérez et vous devez être punis. Vous ne connaissez donc pas les « prophètes? Je suis le Juif éternel, celui qui, ne voulant pas de maître, ne « s'est pas courbé sous le sang de la croix et n'acceptera pas vos chaînes. « Ne savez-vous pas que Jésus reviendra seulement le jour où je le « reconnaîtrai ? S'il m'a fait porter un lourd et séculaire fardeau, il est

« quand même chargé de mes liens; c'est ma seule volonté qui le peut faire « descendre du ciel où vous l'avez placé et où je l'oblige à rester. Quand « ma nuque dure aura plié devant lui, quand mon front orgueilleux aura « touché ses pieds, alors il sera libre et pourra revenir parmi vous. Mais « l'heure n'est pas venue et, parce que vous m'avez repoussé, mon unique « pouvoir brisera les vôtres. »

En répétant ces terribles paroles, le vieillard sanglotait éperdument. Saisi de curiosité, je le priai de me conduire vers cet Ahasvère. Il accéda à ma demande, et il me mena devant une hutte grossière au fond de laquelle je vis celui qui fut le vagabond. Sur le seuil, nous nous arrêtâmes, car d'un geste bref le juif nous défendit d'entrer, et j'entendis sa voix rauque disant :

« — Il viendra lorsque je le voudrai.

« — Nous l'attendons quand même, me dit le prophète, et lui-même criera un jour après lui. »

« — Ah ! pensai-je, que ton vœu et celui des tiens ne soit pas exaucé. Comme, tel qu'il est, ce Juif est nécessaire à vos pauvres âmes, n'est-ce pas lui qui seul peut supporter leurs désirs, faire vivre leur folle espérance et que cet ironique solitaire est précieux à leurs rêves, que sans lui e temps insensible blesserait à mort.

Le soir même, je quittai la vallée pour n'y plus jamais revenir. Le souvenir de l'apôtre attristé s'effaça de mon esprit ; vous l'avez ranimé par vos propos et, grâce à vous, je me remémore ce jour, lointain déjà, où j'ai cru voir le Juif errant. »

Bernard Lazare.



MAURICE REINHOLD VON STERN (1)



RÊVE D'UNE NUIT DE MARS

Nuit; sombre, orageuse nuit.
La pluie crépite.
Des girouettes grincent —
Mon âme gémit.

(1) *Maurice Reinhold von Stern*, fils du poète Karl Walfried von Stern, est né le 3 avril 1860 à Reval en pays baltique. C'est dans les terres de Friedrichsheim près Fellin, sous l'impression des campagnes riches et passionnantes, au son des immenses forêts, que d'abord apprit à vibrer l'âme de l'enfant, qui plus tard devait retentir dans toute l'ampleur d'une âme de poète et

Des nuages voltigent au vent
Autour de la lune :
Manteau royal,
Tissu de haillons !
D'une chaude haleine
L'humide, la féconde nuit de printemps
Baise le monde.

. . . .

Fumant de rosée, globe pompeux,
Roule, roule dans l'éther sonore !
Terre, c'est toi ma compagne
De voyage à travers l'espace !
De même qu'au combat des chars
Les héros de Corinthe —
Tenant la bride d'un poing de fer —
Parcouraient l'hippodrome : —
De même sur toi, Gaia, je m'élance
Au concours des jeux olympiques
Sur la route du cosmos...
Eternellement, éternellement une partie du tout
Celui-ci éternellement une partie de moi !

. . . .

Nuit ; sombre, orageuse nuit ;
Porte, Porte sur les ailes du rêve
Porte dans l'Univers l'âme souffrante !

---

d'artiste. Ses études faites, Stern fut successivement employé de chemin de fer et rédacteur de journal. Il alla en Allemagne en mai 1881 et partit presque aussitôt pour l'Amérique du Nord. Son séjour dans ce pays lui fit connaître la misère dans presque tous les métiers, formant ainsi le révolutionnaire, qui suivait et dirigeait les réunions ouvrières, et le mouvement du socialisme politique plus tard. Années d'aventures, de souffrances et d'instruction qui parfirent le poète des « chansons des prolétaires », complétant l'homme et préparant le penseur. Ces trois aspects de Stern se manifestèrent dans une douzaine de volumes publiés coups sur coups, livres poignants, vécus, batteries ouvrant le feu sur toute la ligne du combat social et philosophique. C'est à Zurich que Stern s'établit définitivement après son retour d'Amérique en 1885. Il y fonda en 1892 une maison d'édition et son bulletin littéraire de la Suisse. Il abandonne de plus en plus la propagande socialiste pour se vouer à l'art. Son dernier ouvrage est un roman du plus haut intérêt : *Walter Wendrich*. Nos lecteurs jugeront par les quatre extraits de *Ausgewaehlte Gedichte*, que nous traduisons, de la force du poète, là où il est dans son élément, dans la nature. Voici, en outre, ses principaux ouvrages : *Stimmen in Sturm*. Zurich, 1888, Schabelitz, éditeur ; *Hœhenrauch*, 1890, Schabelitz; *Ausgewaehlte Gedichte*, 1891, Pierson édit., Dresden et Leipzig ; *Die Insel Ahasver's*, 1893, Pierson, édit. ; *Mattgold*, 1893, édit. ; Stern's litterarisches Bulletin.

MON AMOUR

Jadis mon courage et mon amour furent faibles,
La haine se mêlant à l'ardeur pure.
Puis l'amour naquit du sein de la terre,
Céleste, aux affinités terrestres — géant !
Les flammes s'élevaient jusqu'à la voûte céleste,
Il s'écoula, torrent large et profond,
Il ne craint plus la nuit et la misère et la mort,
Et il se verse, semblable à l'aurore
Sur le pauvre monde assombri de pressentiments,
Dans ce profond obscur qui s'illumine.
Il emprunte des ailes au jeune aigle,
Il monte au soleil, chaud, lumineux et pur ;
Il déverse des torrents tout à l'entour,
Et se jette, resplendissant, dans la mer éternelle.

JEUNESSE ÉTERNELLE

O délicieuse image ! Dans les feux ardents du soir
Brille la blanche magnificence du marbre ;
Des roses je vois tomber comme des gouttes de sang,
Et sur les lointaines vagues de mer
Flotte la sombre nuit, brodée d'astres.

Alors la lune produit par enchantement
Des cristaux brillants dans la mosaïque des ruines ;
La lumière se transfigure en sonorités,
Et la colonnade, rêvant, retentit
D'une musique surnaturelle.

Me voilà priant à genoux
Devant toi, Anadyomène !
Au son magique des mélodies
Je sens le monde des harmonies
Proche de mon âme coupable.

Je vois la beauté évoluer
Si pleine de joies de l'avenir et d'espérances lointaines !
Dans la lueur crépusculaire je vois s'affirmer
L'éternel Jeune dans l'Ancien —
Ce qui est beau est moderne aussi !

CRÉATION

La terre noire, labourée, rit sous une vapeur de soleil.
Comme trempées dans le bronze, les mottes au parfum de terre
Brillent, foncées, sillonnées, fraîches.
Le chant de l'alouette dans la clarté bleue
Du jour naissant tombe éclatant de perles, sur les campagnes,
Et comme d'un signal de réveil le sol en est frappé :
O Terre, mère nourricière, réveille-toi !...
Alors un doux frémissement se glisse, pareil à celui de l'onde.
Et tout en rêve, comme retournée dans ses profondeurs
Par d'innombrables taupes qui la minent, la terre grosse de vie,
Se lève, et ouvre, hésitante, ses flancs mystérieux.
Luttant, apparaissent dans les mottes noires
Des membres d'une blancheur de neige, baignés de soleil,
Remuant sous le baiser de l'astre ardent.
Ici une charmante, blonde tête d'ange
Aux yeux doucement somnolents se fait jour à travers le sol,
Souriant de béatitude à la lumière chérie.
Là un bras nu, et plus loin un petit pied :
Ainsi pousse, pleine de caprices, la délicieuse semence de la vie,
La race bienheureuse des enfants du soleil,
La chaude, la douce progéniture de l'amante des dieux,
De l'effarouchée créatrice Nature.
Et le genre humain s'est réveillé sanglotant.

. . . .

Maintenant le pays est couvert de morne obscurité,
Une pluie paresseuse murmure dans les champs,
Amollissant les glèbes grises et sales,
Drapant la terre d'un linceul.
Un souffle d'efflorescence et de pourriture
Balaie la plaine et nous étouffe la respiration,
Et sur la couche de la vie, déchirée par les étreintes du désir,
La dissolution rêveuse, semblable à un monstre des jours derniers

Se projette à travers l'espace.
Là-bas, une dernière étincelle de la divinité jaillit,
Un bras d'enfant se crispe vers la brume lourde ;
Dans la froide pluie, un regard chaleureux s'éteint ;
Des convulsions de membres, sauvages, brusques —
L'âme se décompose, liquide,
Et sur la plaque d'or de l'existence terrestre
Toute vie s'efface sans bruit.....

. . . .

Non ! non ! O toi, mère éternelle !
La lumière, la céleste clarté est immortelle.
Le cimetière de la nature exhale vers l'infini
Sa vie éternelle, sous le soleil rajeuni.

(Traduit par OTTO ACKERMANN.)

JOHN DAVIDSON (1)

BALLADE D'UNE NONNE

De Pâques jusqu'à Pâques, dix longues années durant, ses genoux patients gravèrent leur forme sur la pierre, — c'était la plus digne épouse du Christ de tout le diocèse.

Elle triompha de toute terrestre concupiscence ; l'abbesse davantage chaque jour l'aimait, et, gage de son absolue confiance, lui donna la garde de la porte du couvent.

Suspendu au flanc élevé d'une colline, le couvent étendait son regard sur tout un duché, où d'éternelles montagnes jetaient leurs ombres sur tours et villes.

(1) M. John Davidson est un des « jeunes » poètes de l'Angleterre dont l'inspiration est la plus chaude et la langue la plus colorée. L'exquise et séduisante délicatesse de sa forme aussi bien que la hardiesse et la verve de ses images lui donnent une première place parmi les stylistes anglais modernes. L'étrangeté de sa fantaisie qui lui a fait imiter le genre satirico-comique du siècle dernier déroute parfois, mais dans beaucoup de ses œuvres John Davidson montre qu'au fond il est essentiellement moderne et vivant. Ses œuvres sont : *Plays*, *Fleet Street Eclogues*, *A random Itinerary and a Ballad*, *The North Wall*, *Ballads and Songs* (dont le présent poème, sorte de poétique transcription du beau conte de Villiers de l'Isle-Adam est tiré), et son dernier volume *Earl Lavender*. Ces œuvres ont été publiées par John Lane and C°, sauf la dernière, parue chez Ward and Downey.

Les joyaux de leurs neigeuses cimes dressées lançaient la nuit des éclairs de constellations ; au-dessus de leurs crêtes se levait la lune ; la profonde terre frémissait de volupté.

Longtemps avant qu'elle quittât sa nuageuse couche rêvant encore dans le pays de l'Orient, sur le front heureux de mainte montagne, l'Aurore légèrement posa ses mains rosées.

L'aventureux soleil prit les cieux à l'assaut ; les nuages jetèrent largesses de pluies ; les sonores cités, riches et chaudes, fumèrent et brillèrent dans la plaine.

Parfois, c'était un vent errant, parfois le parfum des pins : parfois c'était la pensée des péchés des autres qui tourna son doux sang en vin.

Parfois, elle entendait une sérénade doucement plaintive au loin : elle dit : « Un jeune homme courtise une vierge », et rêvait d'amour jusqu'à l'aube.

Alors elle se flagellait de sa lanière à nœuds, jusqu'à ce qu'elle s'évanouît ; mais toujours c'était le même péché sanglant qu'elle devait expier, pauvre gardienne passionnée du couvent !

Car toujours la nuit déroulait sa nappe d'étoiles et toujours venait le jour comme un torrent : c'était la splendeur de la terre qui lui donnait l'ardent désir d'user de son sang.

A l'hiver, lorsque le carême était proche et que les monts et les plaines furent enveloppés de nuages, elle contempla chaque nuit la ville prochaine qui luisait sous le ciel gelé.

Comme un carillon lointain d'aériennes clochettes, un faible écho de rires venait mourir au-dessus de sa tête, musique portée au gré du souffle irrégulier du vent : « On célèbre le Carnaval », dit-elle.

Son cœur affamé dévorait la ville : « Le ciel me sauve par un miracle ! Si Dieu n'envoie pas un de ses anges, là-bas j'irai, fût-ce aller en enfer ! »

Elle déchira de ses ongles son sein, sanglota, cria, puis soudain défit la chaîne : oiselet fuyant le nid, pâle papillon de nuit s'élançant vers une étoile.

Ses bandeaux et son voile pendaient lacérés, ses cheveux d'or flottaient épars au vent ; elle jeta l'anneau et le bracelet qu'elle portait comme fiancée du Christ. « Le sens profond et le plus cher de la vie je pénétrerai enfin ! Voici que je goûterai enfin à l'amour ! Au loin ! » Elle jeta sa robe que le vent emporta.

Son corps semblait réchauffer les airs ; ses pieds sanglants coururent sur la glace : « Je laisse le Dieu juste, je vais adorer l'homme pécheur. »

Elle arriva à la porte de la cité sonore ; nulle question ne lui posa le gardien, mais la fit entrer : « Sois la bienvenue, folle compagne ! » et le prit pour un fantastique masque.

A demi nue elle parcourut la ville, laissant l'empreinte sanglante de ses pas ; des foules la suivirent de leurs regards pénétrants : ses yeux brillants assombrissaient les torches.

Seul, attentif, un jeune homme au regard grave, à la mise noble, se tenait dans la rue; elle se jeta à ses genoux, lui baisa les pieds ; sa figure avouait son ardent désir.

Il conduisit à sa demeure la nonne : « Etrange dame, que voulez-vous de moi? — Votre amour, votre amour, doux seigneur, dit-elle, je vous apporte ma virginité. »

D'un baiser il guérit les plaies de son sein ; elle lui donna tout le trésor amassé de sa passion et sanglota, et murmura sans cesse : « Voici le sens grand de la vie, bien-aimé seigneur.

« Je ne me soucie de mon vœu violé, quand même Dieu viendrait à l'instant parmi la foudre ; je suis sœur maintenant des montagnes, je suis sœur du soleil et de la lune. »

Par toutes les villes de Belmarie, elle s'avança en triomphe comme une reine. « Elle est, disait-on, quelle qu'elle soit, la plus étrange femme que nous ayons jamais vue.

« Du pays des fées elle a dû venir, ou bien elle est une sirène. » D'autres dirent qu'elle était un démon ou une déesse païenne revenue à la vie.

Mais bientôt son feu devint cendres ; sa beauté se changea en laideur hagarde ; ses cheveux d'or devinrent d'argent : l'heure vint de la dernière étreinte.

A minuit, de son lit solitaire elle se leva et dit : « Ma volonté a été faite. » Elle revêtit l'ancienne robe déchirée et s'enfuit vers le couvent sur la colline.

A demi nue comme avant, elle courut au mur de la ville, remarquée d'aucun dans le bruit et la presse et la splendeur du Carnaval.

Nulle question ne posa le gardien : sa robe déchirée, ses membres émaciés, ses yeux terribles ! « Ce n'est pas un masque ; c'est une louve, décharnée et farouche ! »

Elle courut à travers la plaine glacée : son sang épuisé se figea au contact de la tempête ; ses pas laissèrent une empreinte écarlate ; le visage blanc de la lune regarda avec épouvante.

Elle murmura entre ses dents qui claquaient : « A moi maintenant la paix profonde ; je ne lutterai plus. Oh ! les bonnes lois du couvent qui enterrent vivantes les nonnes folles !

« Une truelle sonnera pour moi le glas, un petit lit dedans le mur, une couverture de pierres ; que je passerai bien là le Carnaval ! »

Comme des clochettes fatiguées carillonnant dans leur sommeil, de faibles échos de rires vinrent portés par le vent ; elle ferma ses oreilles et gravit la pente et frappa fortement à la porte du couvent.

On ouvrit aussitôt ; elle entra et tomba aux pieds de la gardienne : « Je viens expier mes péchés ; enterrez-moi, enfermez-moi dans la pierre. »

La gardienne la releva tendrement ; elle toucha ses yeux fermés et humides : « Vois, sœur ; sœur, regarde-moi ; regarde. Peux-tu me voir à travers mon déguisement ? »

Elle regarda et vit sa propre figure triste et trembla, demandant: « Qui es-tu? — Dieu m'envoya prendre ta place: je suis maintenant la Vierge Marie. »

A ces mots, la mère de Dieu resplendit! L'errante mumura : « Marie, salut! » La vision l'aida à mettre son bracelet, ses bandeaux, son anneau et son voile.

« Tu es sœur des montagnes maintenant et sœur de la nuit et du jour; sœur de Dieu. » Et au front elle la baisa trois fois et la quitta.

Rêvant dans son lit nuageux, loin dans le pays de l'Orient pourpré, sur le front heureux de mainte montagne l'Aurore posa sa main rosée.

(Traduit par LAURENCE JERROLD.)

AMOUR [1]

Une salle de conférences, dans quelques centaines d'années. En chaire, un professeur d'histoire universelle, faisant un cours sur les mœurs et les institutions de la dernière moitié du XIXe siècle.

Aujourd'hui, mes chers frères et chères sœurs, je vais vous entretenir de l'amour... (*S'interrompant:*) Eh quoi ! vous vous levez en signe de déférence, et manifestez ainsi les sentiments de respect que nous vouons à la reine des joies terrestres? Vous croyez sans doute que j'ai l'intention de faire un de ces panégyriques par lesquels nous avons l'habitude de fêter cette source sacrée du plus intense des bonheurs?

Non, non, détrompez-vous, et reprenez vos places. Je vais vous entretenir de l'amour tel qu'il était compris par nos ancêtres, et cela, en vérité, ne comporte pas d'ovation. Car ce n'est pas d'une reine qu'il s'agit, c'est bien plutôt d'une esclave, enchaînée, humiliée, calomniée, traînée dans la poussière.

De tous les maux que les prêtres ont infligés à l'humanité, il n'en est peut-être pas de pire que cette fausse doctrine que l'amour puisse jamais être un péché. Au détriment et pour le malheur du monde, toutes les religions du monde ont toujours enseigné aux hommes et aux femmes de fuir et de renier — comme un péril et comme une honte — leur seul ange. Mais les religions ne peuvent pas lutter contre la nature, et, lorque les amants voyaient éclater leurs ciel dans leurs mutuels regards, ils reconnaissaient cette vérité suprême, qu'une courte journée *ensemble* compense la gloire d'une vie.

Ce passage, qui se trouve dans un auteur du dix-neuvième siècle — Ouida — nous prouve que je n'exprimerai pas des idées entièrement inconnues à cette époque, en étudiant, dans l'esprit de notre temps, la situation cruelle où l'humanité faisait languir son « seul ange ». Il y a cette différence qu'aujourd'hui

(1) Extrait d'un chapitre de *l'Age des machines* (Zurich, Schabelitz), traduit pour le *Magazine International* par l'auteur.


Bertha de Suttner

tout le monde est d'accord à se sujet, tandis qu'alors il était bien rare qu'on osât penser et surtout se prononcer de la sorte.

Il n'est vraiment pas aisé, avec les documents que nous possédons, de nous faire une idée juste des rapports qui existaient alors entre les sexes. D'un côté, nous voyons l'amour porté aux nues, de l'autre voué aux gémonies; d'un côté, une abstinence, un silence, comme si entre gens normaux les joies de l'amour étaient chose inconnue et de l'autre une débauche comme s'il n'y avait que cela au monde. La loi morale et religieuse attachait un si grand prix à la chasteté, que les termes moralité, honnêteté — appliqués aux femmes — ne signifiaient pas que la personne en question n'attenait pas à la bonté ou à la véracité, mais, tout simplement, qu'elle n'avait pas d'amant. Les mauvais livres, ce n'étaient pas par hasard ceux qui répandaient la superstition ou qui incitaient à la haine entre nations, mais ceux qui parlaient, sans les condamner, des plaisirs de l'amour.

Vous croyez sans doute que, sous le régime de pareilles idées, l'amour — sauf entre fiancés — n'existait pas ? que les rapports entre les hommes et les femmes étaient des plus réservés ? qu'un baiser extramatrimonial était chose aussi rare qu'un assassinat ? Vous vous trompez. L'ouragan des passions mugissait avec une égale violence, comme en tous les temps ; les flammes des sens ne brûlaient pas moins ardemment ; seulement, tout cela restait caché, renié, proscrit. Et comme garde du corps de ses lois morales, si unanimement proclamées et si généralement violées, fonctionnaient ce qui aujourd'hui passe pour les plus immoraux des péchés : le mensonge et l'hypocrisie !

Pourtant il existait une catégorie de gens qui avaient secoué le joug de cette loi non pas par une infraction secrète, mais en déclarant cyniquement qu'elle n'était pas faite pour eux. C'était la classe des jeunes hommes. Tacitement d'abord, ouvertement ensuite, il s'était formé une convention mondaine, selon laquelle une vie librement amoureuse n'était ni criminelle ni déhonorante pour les hommes. Les vertus des Josephs ne provoquaient que sourires — même parmi ceux qui se donnaient pour « croyants », — et la liste — de mille et trois — des Dons Juans commandait l'admiration. La condamnation des péchés d'amour ne tombait que sur la femme. Pour tisser l'auréole de gloire qui entoure la figure des grands séducteurs, il fallait que mille et trois victimes fussent vouées au chagrin et à la honte. Ainsi la parure d'honneur d'un chef sauvage se compose des os craniens de ceux qu'il a immolés !

Vous comprenez que cette ignominie que l'intempérance des hommes infligeait aux femmes, le plus grand nombre de celles-ci se refusaient de s'en charger et en étaient sauvegardées par leurs frères et leurs maris. Qu'advenait-il de cet excédent de turpitude ? Toute une classe de créatures, — un terme de commisération les appelait « perdues », — étaient condamnées à y périr : une armée d'esclaves pour les basses besognes du plaisir.

Je vois à vos mines étonnées que vous ne me comprenez pas. Vous ne pouvez pas admettre qu'il se trouvait des êtres qui, volontairement, se mettaient au service de l'opprobre, et vous croyez peut-être que les pouvoirs publics usaient de contrainte, ce qui est en contradiction avec ce que vous savez sur la liberté qui, — sauf en ce qui concerne le service militaire, — était laissée aux individus au sujet du choix de leur carrière. Non, la législation n'imposait pas ce genre d'esclavage, mais elle attendait tranquillement que la force des circonstances

précipitât dans l'abîme une partie de la population féminine. Elle ne faisait rien pour barrer l'accès de cet abîme ; en revanche, elle fermait les chemins du salut en prohibant aux femmes la plupart des moyens de gagner leur vie et en classant leur chute parmi les métiers autorisés.

Et des protestations, des cris d'indignation ne s'élevaient donc pas de tous côtés sur un pareil état de choses ? Non ; car il était de rigueur de se taire sur cette matière. La pruderie — cette cruelle et ridicule gardienne de la nature enchaînée — veillait à ce qu'une institution comportant la perte de millions de femmes et les jouissances secrètes de tous les hommes fût publiquement traitée comme si elle n'existait pas. Parler de ces choses-là ? Ah ! quel manque de délicatesse, quelle inconvenance ! Oui, vraiment, l'âge de la duplicité,— car c'est ainsi qu'on pourrait désigner l'époque qui nous occupe, — était bien favorable à tous les porteurs de masque. Car ce n'était pas la hideuse grimace dissimulée sous le masque qui avait à craindre la réprobation du monde, il n'y avait que le geste d'arracher le masque qui passait pour brutal et qui éveillait l'indignation.

Peut-être me reprocherez-vous que, vous ayant annoncé une conférence sur l'amour, je vous aie parlé si longuement d'une matière qui de la sainte totalité de l'amour ne représente que la moins noble moitié : la moitié sensuelle. Mais c'est précisément en cela qu'éclate l'énorme différence entre la conception actuelle et la conception ancienne. Nos ancêtres de l'âge des machines ne voyaient pas une entité dans l'amour ; ils le coupaient en deux morceaux, dont l'un se perdait dans les nuages, l'autre dans la boue. Exaltation platonique d'un côté, vile débauche de l'autre : c'est ainsi que, de ces deux moitiés, l'une fut dépouillée de ses délices, l'autre de sa dignité. Ce malheureux et insensé partage était la cause de tous les dilemmes et de toutes les tragiques impasses dans lesquels la vie amoureuse s'était fourvoyée. La « reine des joies », — comme la déesse de l'amour s'appelle chez nous, — était devenue une véritable folle, une pauvre folle qui tantôt étouffait sous sa camisole de force, tantôt, en s'en libérant, se livrait à de sauvages excès, qui roulait les yeux dans de surhumaines extases ou bien s'abaissait à des farces lubriques, qui prenait des élans vers des hauteurs inaccessibles ou hurlait sous les coups de ses gardiens.

Et pourquoi la plus auguste des forces de la nature était-elle devenue, à côté de ses joies indestructibles la source de tant de maux et de hontes, de malheurs et de vices ? C'est bien simple : la manie de vouloir séparer la matière et l'esprit, qui avait déjà engendré tant de malentendus sur le terrain de la spéculation, cette même manie, transportée sur le terrain de l'amour, fut cause de tout ce lamentable état de choses.

« Malgré les cris que pousseront les gens sensibles, écrivait Schopenhauer, et surtout les amoureux, sur le réalisme de mon opinion, il n'en est pas moins vrai qu'ils se trompent... Car, ce qui enchaîne l'un à l'autre deux individus de sexes différents, c'est — bien qu'ils l'ignorent — uniquement l'être qu'ils sont appelés à procréer. Plus deux individus sont qualifiés pour concevoir par leur union l'individu qui répond au but de l'espèce, se manifestant dans la volonté de naître, plus leur passion sera violente, et plus brûlant leur désir de s'unir. Dans la flamme réciproquement allumée par leurs regards, dans leurs tentatives de rapprochement, c'est déjà l'individu futur qui, avidement, tend à entrer dans la vie... Et voici pourquoi le désir amoureux se porte de préférence vers la santé, la beauté, la force, c'est-à-dire vers la jeunesse. »

Lorsqu'on prononce de nos jours des vérités aussi simples et aussi indiscu-

tables, il n'y a pas lieu de craindre que des personnes sensibles s'indignent de cet accès de « réalisme » ; car ce qui est réel, c'est-à-dire ce qui est, n'a rien qui nous révolte ; et, loin de nous fâcher du « stratagème » dont, selon le philosophe de Francfort, la volonté de l'espèce se sert envers nous, nous nous résignons volontiers à sa ruse, qui consiste à récompenser l'obéissance à ses commandements par les plus intenses joies. « Non ! non ! » s'exclamaient alors les âmes sensibles, cette théorie est aussi erronée que basse. Car ce ne sont pas uniquement la beauté et la jeunesse qui nous attirent, ce sont les qualités immatérielles. L'esprit, la bonté, qualités qui ne parlent nullement aux sens. »

Et pour cela vous croyez, aurait-on pu répondre, que votre passion est supersensuelle ? Ne voyez-vous donc pas que l'irréparable union du corps et de l'esprit fait que la « volonté de l'espèce » tend tout aussi passionnément à la perpétuation de la beauté et de la force spirituelles, qu'à celle des qualités physiques ? et que les Bons, les Raisonnables, les Affinés demandent tout aussi avidement à entrer dans la vie, que les Beaux et les Forts, mais qu'ils ne peuvent pas formuler leur désir autrement, que par la voie des sens, et ne peuvent naître que par leur assouvissement ?

Ah ! malheur à l'ineptie de votre dualisme, de votre ridicule mépris de la nature, d'où vous découlent tant de maux et qui vous rend si hypocrites et si cruels ! Comment, vous rougissez de ce que la base de votre sentiment le plus pur et le plus élevé soit un instinct que vous partagez avec le monde animal, et pour cela vous voulez, sinon l'étouffer, du moins le renier ? Mais alors pourquoi n'avez-vous pas honte de votre besoin de vous nourrir, que vous ressentez avec les bêtes, pourquoi pas de l'aspiration vers la lumière du soleil que partagent avec vous même toutes les plantes ? C'est que vous ne l'avez pas reconnu, ce lien sacré qui vous unit à l'univers, et, opiniâtrement, vous persistez à vous croire en dehors, au-dessus de la nature. Voilà pourquoi vous avez opéré cette violente scission de votre être, et vous avez inventé l'amour immatériel. A cet amour-là, que vous qualifiez de noble et pur, vous contestez le droit d'aspirer à l'union corporelle, et plus vous éprouvez que votre amour est élevé et affiné, plus vous tâchez de l'arracher de la matérialité où il a ses racines. Vous ne trouvez dignes d'inspirer un pareil sentiment que les femmes qui aimeraient mieux mourir que se donner, ou bien qui, si elles appartenaient à la classe des jeunes filles suffisamment dotées pour être épousées, soient tellement innocentes qu'elles ne doivent même pas *savoir* ce que le mariage leur réserve. Vous ne comprenez pas qu'en estropiant ainsi l'amour idéal, vous créez le vice de la débauche, celle-ci étant précisément la recherche des plaisirs de l'amour *sans amour*. Un vice dont aujourd'hui tout honnête homme rougirait autant que les femmes rougissaient jadis de tout abandon non sanctionné à la mairie.

La volupté ! Mais le mot même ne doit pas franchir des lèvres pures... Toutes les souffrances de l'amour vous paraissent sacrées, et vous les chantez en vers et en prose ; il n'y a que ses joies que vous couvrez de mépris. Ces joies sont toutes physiques, dites-vous dédaigneusement, elles appartiennent au règne de la grossière matière, qui est l'antithèse du règne divin, à l'image duquel l'homme fut créé... Mais, malheureux, ne voyez-vous donc pas que la nature, tant calomniée, est divine elle-même ? Certes, la volupté est ressentie par les plus infimes bestioles, mais ne voyez-vous pas que par là cette nature, que vous accusez d'insensibilité et de cruauté, répand sur ses créatures autant, — non, cent fois

plus de joies qu'elle ne leur inflige de douleurs, et cent fois plus de vie que de mort? Car enfin, chaque créature ne peut mourir qu'une seule fois, et cent fois elle peut transmettre le flambeau de la vie. Les souffrances, la peur, le désespoir qui s'attachent à la mort et qui doivent s'y attacher afin que les créatures la fuient sont pleinement compensés par les ravissements, les douces langueurs, les extases suprêmes qui accompagnent l'œuvre de vie. Même les affres de la maladie, les infirmités de l'âge dont la mort est précédée, trouvent leur équivalent dans la lente naissance du mal d'amour, dans les rêves enflammés de la la jeunesse, qui sont le prélude du bonheur d'aimer. De même que la mort ne comporte pas seulement le moment unique où le fil de la vie est coupé, mais bien souvent de longues décadences et de longues souffrances intérieures, ainsi l'amour ne se réduit pas à une minute d'extase, mais parcourt toute une gamme de délices, depuis le premier battement accéléré du cœur jusqu'à l'abandon complet; mais il n'est pas une heure d'agonie aussi cruelle que sont douces les heures qui précèdent le premier rendez-vous ; et, tandis que la sentence qui annonce au condamné qu'il mourra demain ne peut être prononcée qu'une fois l'amoureux peut bien souvent entendre le message tout aussi doux que l'autre est amer : « Viens, je t'attends cette nuit ! » A travers la nature entière, où vous vous plaignez de voir régner l'anéantissement, se répand le torrent de la vie sans cesse renouvelée ; pour chaque gémissement d'agonie qui monte au ciel s'élèvent en même temps mille soupirs amoureux. Dans les coups incendiaires de la foudre, dans le souffle des vents chargés de semences, dans le vol des papillons messagers des baisers de la rose, jusque dans la fusion des éléments physiques, l'amour fécond remplit la nature de son cri d'allégresse... Seulement là où vous, pauvre humanité, avez forgé vos piètres lois, vous avez réussi à métamorphoser en une souffrance nouvelle cette joie qui devait vous compenser, avec usure, de toutes les peines et de toutes les morts. Une joie qui — bien que d'origine corporelle, comme tout ce qui est humain — se spiritualise et s'affine, à mesure que s'affine notre spiritualité ; une joie qui comporte un si complet apaisement de tous les désirs, une récompense si grande, que, malgré toutes les punitions de mort dont certaines législations la frappaient, on a toujours tenté de l'atteindre ; vous avez réussi, en le stigmatisant « péché », d'en faire l'objet de la plus douloureuse renonciation ou de vices ignobles. La néfaste et sombre erreur — un reste de la crainte sauvage de mauvais esprits et de dieux jaloux — que votre Dieu d'amour s'honore par vos douleurs et s'offense par vos jouissances, cette erreur vous inspire la plus grande méfiance contre la plus grande des joies. Tandis que vous respectez la mort et le meurtre au point d'exalter au-dessus de tout les gloires de la bataille, il n'y a rien que vous méprisiez si fort et dont vous vous cachiez si bien que la génération de la vie ; la mort la plus glorieuse est celle qu'on rencontre en tuant, et vous appelez « nés dans le péché » les enfants de l'amour. La mort vous paraît si sublime que vous la trouvez digne d'être subie — douloureuse, sanglante, gémissante — par le fils de votre Dieu même, et l'antithèse de la mort infligée dans les tortures, c'est-à-dire la vie générée dans les delices, vous la comptez parmi les œuvres de Satan !...

BERTHE DE SUTTNER.



TARACE GRIGORIEVITCH CHEVTCHENKO

TESTAMENT

Quand je mourrai, alors enterrez-moi
Dans un kourgane
Au milieu de la steppe large,
Dans la chère Ukraïne ;
Que les champs qui s'étendent au loin
Et les vallons et le Dnièpre
Soient visibles, et que vers moi monte
Sa puissante rumeur impérieuse.

Quand sera charrié de l'Ukraïne
Vers la mer bleue
Le sang des ennemis,
Oui, alors,
Et champs et montagnes
J'abandonnerai tout,
Et je planerai
Jusqu'à Dieu lui-même
Pour prier!...
Mais jusque-là
Je ne connais pas Dieu.

Enterrez-moi, et levez-vous,
Arrachez vos fers,
Et du sang odieux des ennemis
Arrosez la liberté ;

Tarace Grigorievitch Chevtchenko, le plus connu des écrivains petit-russiens. Né serf en 1814, dans le gouvernement de Kiev, fut envoyé à Pétersbourg par son maître, qui espérait tirer profit de ses dispositions pour le dessin. Là, grâce au poète Joukovski et au peintre Brioulov, il fut racheté et entra à l'Académie des beaux-arts. A sa sortie de l'Académie, gagnant difficilement sa vie comme dessinateur, il fit des vers dans sa langue maternelle. Mais ses idées libérales le firent arrêter en 1847. Envoyé à Orenbourg comme soldat, il lui fut interdit, par ordre de l'empereur Nicolas Ier, d'écrire et de dessiner. Ce n'est qu'en 1857 que des amis puissants obtinrent d'Alexandre II sa grâce. Il lui fut même permis de faire un voyage dans sa patrie, mais le spectacle de son peuple et de ses proches encore dans la servitude n'étaient pas pour lui donner beaucoup de joie. De nouveau arrêté pour des propos trop indépendants, il put pourtant retourner à Pétersbourg, où il mourut peu après, en 1861. On l'enterra dans un kourgane au-dessus du Dniépre.

Et dans la grande famille
Dans la famille libre, nouvelle,
N'oubliez pas d'évoquer ma mémoire
En des paroles douces, amicales.

Si vous saviez, mes jeunes seigneurs,
Où les hommes vivent en pleurant,
Alors des idylles, vous n'en feriez pas,
Et vous ne loueriez pas Dieu outre mesure
En riant de nos larmes.
Je ne sais pas pourquoi on appelle
La chaumière dans un petit bois, un tranquille paradis!
Dans la chaumière j'ai souffert jadis,
Là, mes larmes ont coulé.
Mes toutes premières larmes! Je ne sais pas
Si Dieu possède un mal féroce
Qui n'ait vécu dans cette chaumière !
Et on appelle cette chaumière un paradis!

Je ne l'appelle pas un paradis,
Cette chaumière près d'un petit bois
Près du clair étang, au bout du village.
Là, ma mère me mit au monde
Et en m'emmaillottant chanta.
Et versa sa tristesse
Dans son enfant; dans ce bois,
Dans cette chaumière, dans ce paradis,
J'ai vu l'enfer... Là, la servitude,
Le lourd travail, jamais
De prier ne donnent le loisir.
Là ma bonne mère,
Jeune encore — au tombeau
La misère et le labeur l'ont mise ;
Là, mon père, tremblant pour ses enfants
(Et nous étions petits et nus),
Ne supportant pas un sort impitoyable
Est mort à la corvée !... Et nous,
Nous nous sommes dispersés parmi les hommes
Comme de petites souris : moi à l'école —
Je portais l'eau aux écoliers —
Mes frères allèrent à la corvée
Jusqu'au moment où on leur rasa le front.

Et mes sœurs !... mes sœurs ? Malheur à vous,
Mes petites colombes !
Pour qui vivez-vous en ce monde ?
Nées servantes, vous avez grandi abandonnées,
Et dans la servitude vos cheveux blanchiront,
Et dans la servitude, mes sœurs, vous mourrez.

J'ai même peur, quand je revois
Cette chaumière au bout du village,
Ce que nous faisons, mon Dieu,
Dans notre paradis !
Sur ta terre de justice
Nous avons installé un enfer dans un paradis,
Et de toi nous en attendons un autre.
Avec nos frères, nous vivons en bonne intelligence,
Car nous usons de nos frères, comme de bœufs, pour cultiver
[nos champs,
Que nous arrosons de leurs larmes.
Si pourtant il se pouvait... Non, je ne sais pas,
Mais il me semble que toi-même tu y es pour quelque chose
(Car sans ta volonté, Seigneur,
Nous ne souffririons pas, nus dans notre paradis),
Et peut-être, toi-même dans les cieux,
Nous railles-tu, ô père,
Et peut-être te concertes-tu avec les seigneurs
Pour gouverner le monde ?! Car regarde :
Voilà le petit bois verdoyant qui s'incline pensif,
Et voilà, regardant de derrière le bois,
Pareil à un linge, l'étang.
Et les saules, vois, au bord de l'étang,
Doucement baignent
Leurs rameaux verts... En vérité, un paradis ?,
Mais examine et observe
Ce qui se fait dans ce paradis ?!
Des transports de joie, des louanges
Vers toi, l'unique saint,
Pour tes œuvres merveilleuses ?
Oh non ! Rien de tout cela !... Louanges à personne.
Mais sang, larmes, accusation,
Accusation contre tout !... Rien ! rien !
Rien de saint sur la terre !
Il me semble que toi-même
Les hommes t'ont déjà maudit.



IVAN SAVITCH NIKITINE [1]

Lentement se meut le temps, —
Aie foi, espère et attends...
Mûris, notre jeune peuple!
Ta voie est large dans l'avenir.
La foudre nous éclaira.
Nous sommes où se croisent les routes.
Les morts en paix reposent,
C'est affaire maintenant aux vivants.

On a semé, durant des siècles, —
Les racines dans la terre sont profondes.
Les forêts tombent sous la hache, —
Arracher le mal n'est pas facile:
On nous l'inculqua dans notre enfance,
Nos pères ont vécu avec lui.
Les morts en paix reposent,
C'est affaire maintenant aux vivants.

Honte à qui sans raison s'afflige,
Les feuilles chuchotteront: il est muet!
Gloire à qui sert la vérité,
A la vérité sacrifie tout!
Nous avons ouvert tard les yeux,
Ensemble mettons-nous vite à l'œuvre...
Les morts en paix reposent,
C'est affaire maintenant aux vivants.

Le sol léger est prêt,
Semez pendant le printemps!
Des bonnes actions et des bonnes paroles
La semence ne se perdra pas.
Où et comment nous l'obtînmes,

(1) *Ivan Savitch Nikitine*, né à Vorenej (grande Russie) en 1824, avait pour père un ancien prêtre devenu marchand qui d'abord fit de bonnes affaires puis perdit presque tout ce qu'il avait et se mit à boire. Le poète fit de bonnes études au séminaire de Voronej, mais à sa sortie il fut contraint de tenir une auberge. En 1853 parurent pour la première fois de ses poésies qui le mirent d'un seul coup à côté de Koltsov. Mais il fallait vivre. En 1859 il put ouvrir une librairie, toujours à Voronej, où s'écoula toute sa vie, et où il mourut, malade et miné par des souffrances morales, en 1861, laissant une œuvre d'un douloureux mais puissant réalisme.

Nous en rendrons compte à nos neveux...
Les morts en paix reposent,
C'est affaire maintenant aux vivants.

SUR UN MORT

Ni nuages, ni vent, et les champs sont muets ;
Le chaud soleil brûle et arde.
Et de poussière couverte, comme morte,
L'herbe est immobile sous le ciel de feu.
Et seul s'entend dans le silence du jour
Des joyeux grillons le cri — le crépitement.

Au milieu des champs gît un cheval de labour,
Sur le corps du cheval un corbeau noir se tient ;
Qui lève par instants son bec ensanglanté
Et croasse, avertisseur funèbre.
Oh ! cheval docile, serviteur du paysan,
Serviteur fidèle et vaillant,
Coups et faim, tu enduras tout,
Et tu rendis le souffle au labour, à la charrue.

Le malheureux paysan avec un geste résigné,
L'a dépouillé, et sans un mot a soupiré,
Soupiré, puis en pleurant : Rien à faire, s'est-il dit !
Il a traîné la peau humide au cabaret.
Là il a chanté des chansons, sifflé comme un rossignol.
« Que tout croule, que tout flambe ! »
Les gens branlaient la tête en riant.
« Voyez, disent-ils, vous autres, il a perdu l'esprit.
Il veut en s'amusant, égayer son cœur attristé
Il honore la mémoire d'une bête crevée ! »

(Traduit par SERGE MURAT.)

JONAS LIE

DEN FREMSYNTE (LE VISIONNAIRE)

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE Ier — A LA MAISON

Mon père était marchand à la campagne; il possédait la maison de commerce de *** dans le West Lofoden. En réalité, il était de Trondhjem, d'où il était venu vers le Nord, gamin miséreux, dans un de ces petits bateaux qui s'en vont de cette ville à Lofoden pour faire le trafic pendant la saison de la pêche. Dans sa jeunesse il avait passé par bien du malheur et avait même travaillé comme simple matelot avant d'arriver à l'obtention d'une petite place chez Erlandsen, le négociant dont il devint plus tard le gendre.

Mon père, à l'âge mûr, était un bel homme, aux cheveux noirs, de complexion brune, avec des traits nets et énergiques ; il était plutôt de petite taille, toujours il portait une veste de marin en molleton de laine brune et une coiffure vernie. Il était sérieux, peu accessible ; l'on disait aussi qu'il était peu tendre, ce qu'il fallait attribuer à ses souffrances d'autrefois. Si, d'un côté, il avait, à cause de cela, peu d'amis, d'autre part il en avait acquis un plus grand crédit en affaires, pour lesquelles il déployait beaucoup d'activité, réclamant toujours jusqu'à l'extrême ce qu'il considérait comme lui étant dû. On le craignait, et l'on s'efforçait de rester en bons termes avec lui.

Des événements qui ont précédé notre huitième année, le plus souvent nous n'avons que des souvenirs soudainement éclatants comme des éclairs, mais ils brillent à travers notre vie entière. C'est ainsi que j'ai souvenance de ma pauvre mère. Je la connais mieux d'après tout ce que j'en ai entendu dire depuis sa mort ; et, d'après cela, elle devait avoir des cheveux blonds et des yeux d'un tendre bleu, être pâle et délicate et de taille plutôt petite. Aussi, elle était très calme et mélancolique.

Elle était la fille unique d'Erlandsen, et mon père l'avait épousée lorsqu'il était encore employé chez lui ; l'on disait que le vieillard avait désiré cette union, avec l'idée qu'il assurerait ainsi l'avenir de son enfant.

Je me souviens d'un jour d'été : les faucheurs, en manches de chemises, fauchaient avec leurs longues faux l'herbe de la prairie ; j'étais avec ma

mère ; nous passâmes à côté d'eux ; ma mère tricotait en marchant. Au delà de la barrière il était une petite colline presque nue derrière laquelle on avait installé un banc pour mère ; au-dessus de ce banc, parmi les roches, des framboisiers et quelques bouleaux. Tandis que j'étais occupé à grimper dans les pierres, cueillant des framboises, mère fut appelée par mon père. Et, après qu'elle fut partie, vint à moi, de l'autre côté de la colline, une dame grande et pâle, qui semblait plus âgée que mère, vêtue de noir, avec une collerette montante, froncée et blanche ; elle me regarda d'un œil bon et me tendit une branche de rosier sauvage qu'elle tenait à la main.

Je ne me sentais pas le moins du monde effrayé ; je n'avais pas l'impression qu'elle fût une étrangère pour moi. Elle fit un geste de la tête, en signe d'adieu et s'en alla comme elle était venue.

Quand mère revint, je lui racontai qu'une si bonne et étrange dame avait été là, qui semblait être très triste, et que maintenant elle était partie.

Mère, — je m'en souviens comme si c'était hier, — resta un instant stupéfaite, blanche comme un linge, me regardant avec des yeux angoissés, comme si tous deux nous allions mourir, puis, se prenant la tête dans les mains, elle tomba.

J'étais trop frappé de terreur pour pleurer, mais je me rappelle que, tandis qu'elle gisait là, tout à fait insensible, sur l'herbe, à côté du banc, je me jetai sur elle en criant : « Mère ! Mère ! »

Quelques instants après, j'étais accouru près de mon père, qui était en bras de chemise, avec les autres faucheurs, dans la prairie, et je lui avais dit, au milieu de sanglots, que mère était morte.

Dès l'instant où mère tomba évanouie, elle avait l'esprit atteint. Pendant bien des années, il fallut attentivement la surveiller dans sa chambre, et mon père eut des heures bien navrantes. Plus tard, elle fut transportée dans un asile d'aliénés à Trondhjem où, deux ans après, elle décéda, sans jamais avoir recouvré la raison.

La personne qui eut charge de moi pendant tout ce temps s'appelait Anne Kvaen, une femme déjà vieille, marquée de la petite vérole et d'allures masculines, avec de petits yeux bruns, des cheveux gris de fer très durs, et des traits vigoureux ; on eût dit une sorcière avec, habituellement, une courte pipe en terre aux dents. Elle avait été la nourrice de mère et lui était, de toute son âme, dévouée. Quand la raison de mère fut atteinte, elle demanda instamment d'être sa gardienne dans la chambre bleue ; mais on n'avait pu satisfaire à sa demande, car il était évident que sa présence agitait, précisément, au plus haut point la malade. Mon père, non plus, ne pouvait paraître devant ma mère, et, quant à moi, on n'osait pas me montrer à elle.

La vieille Anne Kvaen avait toujours été la seule confidente de mère. Elle était très superstitieuse et très étrange. Dans son imagination, les

lutins et les gnômes occupaient le magasin et le hangar aux bateaux, aussi sûrement que mon père résidait dans la maison d'habitation ; et sous la montagne, à l'est du port, ils faisaient, invisibles, leur trafic de pêche avec Bergen, de la même façon que mon père, visiblement, le faisait à la surface de la terre.

Certainement la vieille femme avait imprégné de sa mystique superstition l'esprit de ma mère au moins autant que le mien. Il y avait toutes sortes de signes et d'avertissements qu'il fallait ne pas omettre, du matin jusqu'au soir, et toujours elle jetait à la dérobée un regard inquiet, comme si elle se gardait de quelqu'un ou de quelque chose. Quand un bateau entrait au port, il était indispensable de se tourner vers la mer, de cracher et de murmurer quelques paroles contre les esprits des flots. Elle pouvait voir « le double » de chacun. Sur l'ordre de ce « double », la porte devait être immédiatement fermée après le départ de n'importe qui ; et toujours elle était avertie par quelque pressentiment quand mon père rentrait de voyage.

Lorsque Anne Kvaen se vit refuser l'accès auprès de mère dans la chambre bleue, elle alla, silencieuse, accomplir au dehors toute une cérémonie. Je la vois encore debout dans l'escalier, puis faisant des saluts et des révérences, mouillant un doigt, de temps à autre, et dessinant avec ce doigt quelque chose sur la porte, tout en murmurant. Je m'enfuis, terrifié.

Dans ses formules d'incantation, le mot « Jumala » revenait souvent ; c'était le nom d'une ancienne divinité des Bjarmers, dont la mémoire, à l'extrême Nord, n'est pas aussi complètement éteinte qu'on pourrait le croire, et en l'honneur de qui existent peut être encore dans les vastes solitudes montagneuses de la Finlande quelques pierres de sacrifice expiatoire. Contre la sorcellerie lapone, — et elle la redoutait toute les fois qu'un bateau lapon arrivait au port — elle se pouvait défendre aussi par des charmes ; pour combattre cette sorcellerie, apparemment elle confondait la théogonie finnoise avec la théogonie chrétienne dans ses mystiques incantations.

C'est parmi ces impressions que je grandis.

Le presbytère avec, à côté de lui, l'église surmontée d'une blanche tour, était assez voisin de nous, plus bas près de la mer, sur la droite de la baie, en regardant de notre maison, qui était située plus à l'intérieur.

Il y avait un professeur dans la petite ville (on l'appelait aussi « l'étudiant »). J'allais chez lui prendre des leçons, chaque jour, avec les deux enfants du ministre, un joyeux garçon appelé Carl, qui était plus jeune que moi d'une année (il avait douze ans), et sa sœur Suzanne, qui avait exactement le même âge que moi. Suzanne avait des yeux bleus très vifs et une opulente chevelure d'un blond pâle, dont souvent elle était forcée de dégager son front ; chaque fois qu'elle le pouvait sans risquer d'être surprise par « l'étudiant », elle nous adressait toutes sortes de grimaces pour nous faire rire.

Le professeur était, vraiment, très sévère et nous inspirait le plus grand respect. Quelle torture pour nous de rester sur nos bancs à l'école, sans oser nous regarder pour ne pas éclater de rire ! Et, quand nous ne pouvions plus nous retenir, cela n'allait pas bien pour nous ! On nous tirait les oreilles, on nous gratifiait de soufflets et, pour finir, c'étaient de longues « observations » au sujet de notre conduite dans notre « journal de classe ».

Souvent Suzanne se montrait sans pitié : il suffisait qu'elle fît le plus léger clin-d'œil pour nous mettre dans un état horrible : nos joues, alors, devenaient rouges comme des pommes ; nous nous penchions avec acharnement sur nos livres jusqu'à l'instant où il n'y avait plus moyen de résister. C'était sur moi, spécialement, qu'elle s'exerçait, sachant, cependant, qu'à la maison on me faisait payer cher mes éclats de rire ; car père était un homme sévère, qui avait très peu la compréhension de l'enfance.

Quand venait la récréation, nous nous en donnions à cœur joie, plus animés encore que ne le sont d'habitude les enfants.

Comme contraste avec la vie triste et stricte à la maison, d'où père était exclu, tantôt occupé au dehors, tantôt renfermé dans ses bureaux, tandis que de la chambre bleue partaient des cris, souvent, poussés par ma pauvre mère folle, et que la vieille Anne Kvaen, çà et là, vaguait comme un fantôme errant, jouer avec les enfants du presbytère, c'était vraiment vivre dans un pays de soleil et de bonheur, en un autre coin du globe !

(Traduit du norwégien par GEORGES KHNOPFF.)

POL DE MONT (1)

DE « LA LÉGENDE DE JESCHŒA-BEN-JOSSEF »

A NAZARETH

Lorsque, le soir bien tard, Jésus allait dormir,
Toujours onze anges lui faisaient suite,

(1) Charles-Marie Polydore de Mont, dit Pol de Mont, est né le 15 avril 1857 à Wambeek, près Bruxelles. Il est professeur à l'Athénée Royal d'Anvers depuis 1882, et professeur de littérature contemporaine depuis 1886 à l'Académie royale des Beaux-Arts. Ses œuvres sont : *Klimopzankskens* (Guirlande de lierre) (1877) ; *Waarheid en Leven* (Vérité et Vie) (1877) ; *Jonglingsleven* (Vie de jeune homme) (1878) ; *Ryzende Sterren* (Etoiles filantes) (1879) ; *De eerste Mensch* (Le premier homme, récit biblique) (1878) ; *Gedichten* (poésies choisies dans les

Tenant bien haut — pour éclairer ses pas —
Nombre d'étoiles aux doux rayons d'argent.
Et, lorsqu'il était étendu sur sa couche,
Ils s'approchaient, saisis d'un saint respect,
Et, se prenant, doucement, par les mains,
Ils dansaient autour de son lit,
Et chantonnaient, oh ! combien doux ! des chansons
Comme des rossignols dans les nuits de printemps,
Alors, quand les yeux de l'Enfant se fermaient,
Ils éteignaient bien vite leurs étoiles,
Et chacun, sans bruit, se choisissait une place
Pour y rester la nuit entière.
Deux s'asseyaient, verts comme la mer montante,
A son chevet et à ses pieds.
A droite et à gauche, sur les dures planches,
Se tenaient deux autres, blancs comme neige.
Deux ne faisaient que couvrir l'Enfant,
Ils étaient d'azur comme la nuit d'été.
Deux devaient, le matin, l'éveiller d'un baiser ;
Ils étaient habillés des lueurs de l'aurore.
Deux tenaient leurs ailes grandes ouvertes
Comme un dais vivant au-dessus du Petiot :
Leur habit ressemblait à l'aube rose,
Et leur visage rayonnait de lumière,
Et sur sa tête chacun portait
Un étincelant chapeau de roses.....
Un seul se tenait à l'écart, tout seul,
Et ne se hasardait jusqu'à avancer.....
Celui-là, d'un œil mouillé de larmes,
De loin contemplait l'Enfant endormi :
Il avait sur la tête un chapeau d'épines,
Ses mains et ses pieds dégouttaient de sang !

(Traduit pour le *Magazine International* par l'auteur.)



volumes précédents) qui remportèrent le grand prix quinquennal de littérature flamande pour la période 1875-1880 ; *Lentesotternyen* (Facéties printanières) (1882) ; *Loreley* (1882) ; *Idyllen* (1883) ; *Idyllen en andere gedichten* (1885) ; *Fladderende Vlinders* (Essaims de papillons) (1887) ; *du Nord en Zuid* (1888) ; *Hendrik Conscience*. *Jan Van Beers* (le poète flamand), études critiques ; *Losse Schetzen uit de litterkundigen geschichten van onzer Tijd* (Esquisses détachées de l'histoire littéraire de notre temps) 3 vol., Allemagne, France et Provence, pays néerlandais (1890-91) ; *Op myn Dorpken* (Au village), contes en partie autobiographiques (1888) ; *Claribella*, roman en vers (1883) ; *Iris* (1884) ; *Peter Benoit*, étude sur le maître flamand.

FRIEDRICH NIETZSCHE

APHORISMES (1)

L'égoïsme idéal — Y a-t-il un état plus vénérable que celui de la grossesse? Faire tout ce qu'on fait dans la persuasion intime que c'est profitable d'une manière ou d'une autre à ce qui devient en nous! Que cela doit augmenter sa mystérieuse valeur à laquelle nous pensons avec délice! Alors on évite bien des choses, sans avoir besoin de se faire violence. Alors on réprime une parole brusque; conciliant, on donne la main: du plus doux et du meilleur, l'enfant doit éclore. Notre dureté et notre brusquerie nous font frémir, comme si elles versaient à l'inconnu bien-aimé une goutte fatale dans la coupe de sa vie. Tout est voilé, plein de pressentiments; d'aucune chose nous ne savons comment elle advient, nous attendons et nous cherchons à être prêts. En même temps il règne en nous un sentiment pur et purifiant de profonde irresponsabilité, semblable à celui que le spectateur éprouve devant la toile baissée, cela croît, cela apparaît au jour: il ne nous est donné d'apprécier aucune chose, de connaître ni sa valeur ni son heure. Nous sommes limités aux influences bienfaisantes ét persévatrices seules. Ce qui pousse ici est quelque chose de plus grand que nous-mêmes: voilà notre espérance la plus secrète; pour lui, nous préparons tout, afin qu'il arrive au monde sainement: non seulement tout l'utile, mais encore les cordialités et les couronnes de notre âme. En ce culte on doit vivre, on peut vivre! Et que l'Attendu soit une pensée, une action: avec toute création essentielle nous n'avons d'autres rapports que ceux de la grossesse, et nous devrions renoncer à ces dires vaniteux de « vouloir » et de « création ». Voilà le vrai égoïsme idéal: toujours prévoir et veiller et garder le calme de l'âme, afin que notre fécondité se termine en beauté. Ainsi, de cette façon immédiate, nous subvenons et nous veillons au profit de tous; et la disposition dans laquelle nous vivons, cette humeur fière et douce, est une huile qui se répand autour de nous, au loin, sur les âmes inquiètes. Mais elles sont fantasques, les enceintes! Soyons donc fantasques aussi et ne leur en veuillons pas, si elles doivent l'être. Et même là, où cela dévie vers le mal et le dangereux: dans la vénération de ce qui devient, ne demeurons pas en arrière de la justice séculière, qui ne permet pas au juge et au bourreau de toucher une femme enceinte.

Les destructeurs du monde. — A celui-ci quelque chose ne réussit pas; à la fin il s'écrie, révolté: « Que le monde entier périsse donc! » Ce sentiment odieux

(1) Notre distingué collaborateur Henri Albert, aux soins duquel a été confiée l'édition française de l'Œuvre complète de Nietzsche, a bien voulu nous autoriser à publier quelques fragments du second volume des Aphorismes, intitulé *Morgenrœthe* (Aurore), dont nous préparons la traduction pour la fin de l'année. O. A.

est le comble de la jalousie, qui conclue : parce que je ne peux pas avoir quelque chose, tout le monde ne doit avoir rien, tout le monde ne doit être rien !

Les petites doses. — Si une transformation doit, autant que possible, aller au fond, qu'on donne le remède dans les plus petites doses, mais continuellement et pendant de longues périodes ! Qu'y a-t-il de grand à créer d'un seul jet ? Ainsi nous voulons nous garder de changer précipitamment et à l'aide de violences l'état de la morale auquel nous sommes habitués, contre une nouvelle évaluation des choses; non, nous voulons continuer à vivre en lui encore longtemps, longtemps, jusqu'à ce que, très tard probablement, nous nous apercevions que la nouvelle appréciation est devenue en nous la force dominante, et que les petites doses, auxquelles nous devons nous habituer dès à présent, ont fondé une nouvelle nature en nous. On commence bien aussi à se rendre compte de ceci : c'est que le dernier essai d'un grand changement dans les appréciations et cela en fait de choses politiques — la « grande Révolution » — n'a pas été plus qu'une charlatanerie pathétique et sanglante, qui savait, par des crises momentanées faire goûter à l'Europe crédule l'espérance d'une guérison subite, et qui a rendu par cela même tous les malades en politique jusqu'à nos jours, impatients et dangereux.

La règle pour moi est toujours plus intéressante que l'exception. — Qui sent ainsi est très avancé dans la connaissance des choses et appartient aux initiés.

(Traduit par OTTO ACKERMANN).



ADA NEGRI



TOI SEUL

Ici... toi seul, toi seul. — Oh ! laisse, laisse,
Que j'exhale sur ton cœur tous les sanglots,
Depuis tant d'années dans ma poitrine accumulés,
Toutes les anxiétés et les désirs cachés...

J'ai besoin de pleurs.

Sur ton sein palpitant, oh ! laisse, laisse,
Que je repose ma tête lasse,

Comme le timide oiseau sous l'aile,
Comme la rose arrachée et penchée...

J'ai besoin de paix.

Sur ton jeune front, oh! laisse, laisse,
Que je presse la lèvre brûlante et tremblante,
Que je te chuchotte l'unique parole
Qui enivre dans le délire d'un instant...

J'ai besoin d'amour.

CHEVAL ARABE

Tu songes peut-être aux jaunes clairières
Tu songes peut-être aux chaudes plaines
Dorées de soleil?
Aux vastes images des sables brûlants,
Aux courses de chevaux audacieux, et hennissants
Sur le sol de la patrie ?

Quand tu secoues l'abondante crinière,
Et poses à terre le pied guerrier,
Rongeant ton frein,
Quand tu hennis avec un hurlement sauvage,
Un désir subit de voyage nouveau
Enflamme mon sein.

Tu ne sais pas?... Les plages sereines m'attirent;
Tu ne sais pas?... Les sables éclatants m'attirent
Dorés de soleil.
Viens, que je saute sur ta croupe agile ;
Brun coursier, galoppe, galoppe,
Dévore le sol!...

Fuis les brouillards humides répandus sur les plaines,
Sur cette ignoble foule d'humains
Passe en les foulant du pied :
Fends en courant les broussailles hérissées,
Fuis, galoppe à travers les vallées et les forêts,
Libre et roi!

Derrière toi laisse les abîmes et les précipices,
Les torrents gonflés, les lianes brisées,
Piétine les fleurs.
En avant toujours, si le chemin est long,
Jusqu'à ce que moi avec toi dans la poussière je tombe
Mon coursier...

Oh ! flammes rosées des tranquilles soirées,
Oh ! rapides visions des bouquets de palmiers
Reflétés dans la mer ;
Des monts aux profils escarpés et rocheux,
Des chants funèbres Arabes, dans les horizons glauques
Rauques et vibrants !...

Les étincelles jaillissent du sable enflammé ;
Ahmed galoppe !... La course effrénée
Ne s'arrête plus.
Vers l'inconnu, tu t'élances et te précipites ;
Je défie tout, si le vent sur mon visage souffle
La liberté !...

Extraits de *Fatalità* (chez Fratelli Treves Milan), traduits par LOUISE ROGET.

Dr FÉLIX GOTTHELF

L'ESSENCE DE LA MUSIQUE

La Musique est un Art transcendantal. Elle n'a pas d'image dans la Nature, sa substance ne peut être définie par des notions ou des idées, et pourtant son action est une des plus profondes et des plus puissantes. Elle est, par conséquent, d'autant plus compréhensible pour tout être qui sent. Comment pourrions-nous concevoir cet Art, à la fois sensuel et abstrait, par les subtilités de l'Intelligence ? — Comment pouvons-nous définir par des mots un Art dont l'essence intime, véritable se trouve dans l'Inexprimable ?

La musique est un membre d'une famille d'origine divine, qui vit au milieu des Hommes pour les faire souvenir éternellement de la Divinité. Elle appartient à la famille des Arts en qualité de sœur plus jeune, mais aussi plus céleste.

Interrogeons donc les autres sœurs qui vivent depuis plus longtemps parmi nous, et sont, pour cette cause, plus proches, plus familières des choses de la terre. Si elles peuvent nous renseigner sur leur Etre, nous pourrons nous permettre quelques conclusions sur l'essence de leur plus jeune sœur. Adressons-nous d'abord à la vieille Architecture: la sublime fixité de sa physionomie nous permet de distinguer clairement les traits de parenté. Si elle ne peut nous dévoiler le fond de l'Ame de sa sœur, c'est elle qui nous apppend le mieux à juger son apparence extérieure. Posons notre deuxième question à la Danse. Elle nous donnera les meilleurs renseignements sur l'essence intime de la Musique, car elle est sa sœur jumelle et forme avec elle la plus parfaite des alliances. Mais, la divine Musique surpasse cette sœur enchaînée à la terre, et s'arrache à ses étreintes pour aspirer aux sublimes élans des sphères infinies de la spiritualité.

Là, la Poésie, son alliée originelle, se rapproche, rappelle la fugitive, pour former avec elle et la danse une union plus élevée qui sera l'auguste trinité des Arts dans la Tragédie (ou, comme nous l'appelons aujourd'hui : le *Drame musical*).

Chacune des trois sœurs y joue son véritable rôle. La puissante dominatrice de cette union, la Poésie, devra, elle aussi, répondre à nos questions, afin que nous puissions soulever le dernier voile sous lequel est encore cachée l'essence véritable de la Musique.

CHAPITRE Ier

Musique et Architecture

Combien les deux sœurs sont différentes ! L'une est immobile et muette, dans un éternel et sublime repos; l'autre est pleine de vie et de mouvement, son expression est toujours changeante. Et, pourtant, leurs traits de ressemblance sont évidents. Ce fut un grand poète, un grand connaisseur en Art, qui, le premier, trouva cette parenté : Gœthe a dit que l'on pouvait appeler l'Architecture une « Musique engourdie ». Il pensait sûrement à l'Architecture gothique. Car c'est dans l'Art gothique, le dernier indépendant, presque délivré de la matière pour entrer dans le domaine spirituel, que se montrent de la façon la plus significative les traits de famille.

L'Architecture et la Musique agissent immédiatement sur notre sentiment par les sens, sans avoir besoin, comme les autres Arts, du secours de l'imagination et de la pensée. Si nous voyons un tableau ou une statue, il faut d'abord nous représenter les objets exposés à nos yeux ; il faut les reproduire par l'Imagination et, par la pensée, les rapprocher de la Nature. Alors seulement nous comprenons le sentiment qui est la base de l'œuvre. Toutefois, dans un tableau, il n'est pas besoin d'intermédiaire pour que le coloris influe directement sur notre sentiment par le sens de la vue ; c'est pourquoi l'action de la Peinture offre quelque ressemblance avec celle de la Musique, mais elle n'agit pas seule, elle est toujours liée aux objets représentés, même dans les plus osées de nos modernes « symphonies des couleurs ». Si nous lisons un poème, nous reconstruisons dans notre imagination les images poétiques, nous les joignons par la pensée, et ce n'est qu'à ce moment que nous participons aux sensations que le poète a voulu nous faire éprouver.

Si, au contraire, nous entendons une Musique saisissante, nous ne nous repré-

sentons rien, nous ne pensons rien ; l'impression de l'ouïe se transforme de suite en sentiments esthétiques. C'est la même chose lorsque nous contemplons un monument d'Architecture: nous recevons immédiatement, sans réflexion, le sentiment du sublime, de la joie... que l'architecte a voulu évoquer. Ces sentiments peuvent, chez l'artiste, être éveillés par des images ou des pensées ; ils peuvent aussi être éveillés chez un autre, mais ces influences ne sont que secondaires et accessoires en Musique et en Architecture, tandis qu'elles tiennent le premier rang et sont essentielles dans tous les autres arts.

Le matériel de l'Architecture, c'est la *Matière façonnée symétriquement*. L'effet artistique ne résulte pas de la matière, mais de la *symétrie de sa forme*. La matière ne fait que porter la forme ; elle est le moyen extérieur dont se sert l'artiste pour communiquer au monde l'œuvre qui existe dans son esprit à l'état immatériel et qui est l'*image symétrique d'un espace*. Cette communication a lieu par l'œil. L'espace architectural exclut les mouvements de ses membres, il *repose*.

Le matériel de la Musique, c'est le son. Or le son n'existe pas par lui-même il n'est qu'une fonction de notre oreille, qui est mise en mouvement par une matière qui vibre régulièrement, c'est-à-dire dans des espaces de temps égaux. Ici, comme dans l'Architecture, la matière ne joue qu'un rôle secondaire.

Il s'agit seulement de la rapidité des vibrations, c'est-à-dire d'une division rythmique du temps. Donc le son, comme idée, n'a rien à faire, dans la tête du compositeur, avec les vibrations de l'air. Il est une image rythmique du temps, comme l'élément architectural représente un espace symétrique. Le *Rythme* qui repose sur la division du temps, le mouvement rythmique, est l'élément fondamental de la Musique, de même que la division de l'espace reposant sur la symétrie est l'élément fondamental de l'Architecture. L'*Architecture* est l'Art de l'*espace*, du *repos*, la *Musique* celui du *temps*, du *mouvement*. Sans nul doute, cet élément de la forme architecturale est soumis, ainsi que son emploi dans l'œuvre artistique, aux lois de la symétrie ; il est également indubitable qu'une œuvre musicale, dans ses parties et dans son tout soit soumise aux lois du rythme.

Nous avons reconnu que l'élément fondamental de la Musique, le son, est un rhythme. La mélodie et l'harmonie, par leur essence même, ne sont autre chose que des rythmes. Pour la mélodie, elle saute aux yeux, car elle est une suite rythmique de sons qui sont eux-mêmes des rythmes. — Il est facile de le prouver pour l'harmonie : elle repose sur la consonance de plusieurs sons qui résonnent en même temps. Supposons donc que, de deux sons résonnant en même temps, l'un vibre deux fois plus vite que l'autre (octave), la deuxième vibration de l'un coïncidera toujours avec une vibration de l'autre pour la renforcer. Si le nombre des vibrations est dans le rapport de 2 : 3 (quinte), la deuxième et la troisième vibration coïncideront réciproquement. Les vibrations ainsi renforcées forment encore un rythme qui leur est propre, et de l'espèce de ce rythme dépend la consonance ou la dissonance des sons qui résonnent en même temps. Nous voyons par là que l'essence de l'harmonie repose aussi sur le rythme. Nous pouvons ainsi rapporter tous les éléments de la Musique, la mélodie, le rythme et l'harmonie à un élément originaire : le *rythme*.

Cherchons dans l'Architecture quelque chose qui réponde à l'harmonie : nous le trouvons dans la disposition verticale de ses membres, dans la pluralité des

étages du monument, qui, comme la structure horizontale, répondant à la mélodie, est basée sur la symétrie. La pluralité des étages répond à la polyphonie. Il est très intéressant de remarquer que le développement historique des deux arts part de l'étage unique et de la monophonie, pour arriver à la pluralité des étages et à la polyphonie. Le temple grec n'avait qu'un étage. La Musique chez les anciens Grecs était essentiellement monophone, purement rythmique et mélodique. Les anciens n'avaient aucune idée de l'harmonie ou de la polyphonie qui forme l'essence de la Musique moderne. Du temple à un étage se développe peu à peu, chez les Romains, l'Architecture à plusieurs étages ; elle passe par l'art byzantin et romain pour célébrer dans l'art gothique ses plus grands triomphes.

Ainsi de la Monodie grecque. Du chant d'église sort le chant harmonique et plusieurs voix de Palestrina, qui nous conduit enfin à la magnifique oraison de la polyphonie de Bach. Qui ne sentirait un souffle de parenté entre l'art gothique et Bach ? L'un est l'art le plus grand du temps et du rythme. Le temps et l'espace sont les formes éternellement différentes et pourtant originairement semblables, sous lesquelles le monde est apparu à l'âme des hommes. Enfermée dans le corps, l'âme ne peut contempler le monde que par ces deux fenêtres : l'oreille, l'œil. Si elle pouvait voir par l'oreille, la Fugue de Bach lui apparaîtrait comme une sublime cathédrale ; si elle pouvait entendre par l'œil, la cathédrale lui semblerait la plus magnifique des Fugues, un chœur aux mille voix qui célébrerait la gloire de Dieu.

(*A suivre.*) (Traduit par DAVID ROGET.)



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET PHILOSOPHIQUE

LETTRE DE POLOGNE

Le chroniqueur des jours futurs, à qui la destinée réservera l'honneur de prononcer l'arrêt de l'histoire sur la fin de notre siècle, se trouvera, il faut l'avouer, dans une situation bien embarrassante. Jamais, depuis les temps de la décadence romaine, l'Europe n'offrit le spectacle d'un tel chaos, d'un tel trouble dans la vie morale et intellectuelle des peuples du vieux continent.

Expression des tendances de son temps, la littérature porte avant tout les stigmates du mal latent ; infectée par les virus de tous les maux d'une société qui s'en va, la littérature de nos jours ressemble de plus en plus à une femme hystérique et maniaque qui se plaît dans toutes les excentricités les plus raffinées et les plus incohérentes, ressemblance que confirme d'ailleurs cette vérité bien triste que l'hystérie et l'excentricité maniaque sont les phénomènes vulgaires, maladies locales et stables de nos jours.

Et presque chaque heure nous apporte des œuvres étranges, incompréhensibles, presque folles, élucubrations d'esprits malades ou détraqués, quelquefois conceptions d'égotistes vaniteux qui, sous une forme bizarre, chaotique et mystérieuse, voilent le néant de leurs pensées. Et il est temps, bien temps même, de faire enfin le bilan de nos connaissances actuelles, d'établir « l'avoir et le doit » de notre situation morale et intellectuelle, de décider quel chemin suivre, où aller et quel mot d'ordre broder sur la bannière de l'humanité au seuil du siècle à venir.

Max Nordau, dans sa « dégénérescence », a entrepris un des premiers cette tâche. Son analyse de la littérature contemporaine sera un curieux document pour l'hystérie de l'avenir. Mais, malgré sa grande érudition, malgré une analyse consciencieuse et systématique, Nordau, emporté par la passion et le désir de cloîtrer dans une maison de santé toutes les productions de la littérature et des beaux-arts contemporains, n'a pas hésité à mettre au même rang, les enveloppant du même qualificatif de « dégénérés », Nietzsche, Zola, Wagner, Mæterlinck et Tolstoï. C'est excessif. Le critique, avant tout, pour être critique, doit posséder, outre son art, un sang-froid hors ligne et une éloquence à peu près diplomatique, ce qui fait défaut chez le savant critique allemand. Comme pour servir de complément et faire suite à l'œuvre de Nordau et combler les lacunes qu'il a laissées, un savant critique littéraire de Varsovie, romancier justement apprécié, M. Théodore Jeske-Choiuski, a entrepris l'immense tâche d'une analyse succincte de la littérature contemporaine du monde entier dans un travail dont on vient de faire paraître la seconde édition, intitulé *A la fin du siècle*. L'auteur divise son excellent travail en trois parties. Dans la première, qui porte le sous-titre : « Les Causes », Jeske-Choiuski analyse la genèse et la marche progressive du positivisme, de l'évolutionnisme et du matérialisme. Constatant avec un douloureux regret la déchéance des croyances anciennes, balayées par le souffle sec et aride de la science positive, il passe en revue les œuvres et les idées des principaux créateurs du mouvement positiviste, et de ceux qui, comme Flaubert et Zola pour les belles-lettres, Ferri et Lombroso pour le droit pénal, Spencer pour la sociologie et l'éthique, Taine pour la critique, Darwin pour la biologie, ont contribué le plus à la révolution et à la transfiguration de monde intellectuel de la deuxième moitié de notre siècle. Dans l'épilogue de la première partie, Jeske-Choiuski pense que le positivisme comme système philosophique appartient aux pays des rêves, ne laisse rien, sinon peut-être une méthode scientifique qu'on peut appliquer avec succès aux sciences exactes.

Dans la seconde partie : « Les Conséquences », l'auteur s'applique à l'analyse et à l'exposition des résultats immédiats du positivisme dans tous les domaines de la pensée humaine ainsi que dans la vie pratique. C'est là qu'il nous présente et analyse les œuvres et les bases théorétiques du naturalisme français (Zola, Maupassant, Goncourts et autres), du naturalisme polonais dont il anathématise l'unique, première et dernière représentatrice, Mme Gabrielle Lapolska, l'allemand, l'italien et enfin le naturalisme ténébreux d'Ibsen et autres Scandinaves... Le deuxième chapitre de cette partie est consacré à l'étude des conséquences des théories de négation et de positivisme pour la vie pratique. C'est là que nous trouvons la diagnose de ce chaos moral de nos jours et la psychologie de notre supercivilisation dont le résultat bien prévu est la décadence. C'est à ce mouvement qu'est consacré le troisième chapitre. Tous y passent : les décadents, les

mystiques, ainsi que leur philosophe Nietzsche. Ce chapitre mérite à lui seul une étude à part, tant il est curieux, instructif, écrit avec une connaissance profonde des choses ainsi qu'avec une impartialité parfaite. L'analyse de Baudelaire, d'Huysmans, Barrès est parfaite.

La troisième partie porte le titre « Réaction ! » C'est au mouvement de retour, à la marche rétrograde vers les journées lointaines du mysticisme et de ténèbres occultes que Choiuski réserve cette partie où il commence par l'étude du mouvement spirite, occulte, théosophe et symboliste du moment actuel. Ici il faut mentionner comme très réussies l'analyse et la critique des œuvres de Maeterlinck. Le dernier chapitre est consacré à l'étude de la littérature russe et française du dernier temps ; Tolstoï, Bourget, Rabusson, Melchior de Vogüé, Charles Secrétan, Paul Desjardins, Edouard Rod, passent sous le feu d'une critique juste et sympathique s'il y a lieu.

L'épilogue contient les conclusions dans lesquelles l'auteur croit que la littérature de l'avenir, rejetant loin d'elle le mystérieux symbolisme et la naturaliste crudité, saura redevenir l'expression des meilleures tendances de l'homme, et, nous donnant l'affirmation au lieu de la négation, relèvera et raffermira l'énergie de l'humanité croulante de nos jours. Je ne saurais trop recommander aux traducteurs de donner promptement une version française de cette magistrale étude qui, traduite, semblera inédite, tant la tournure et le contenu y sont français. Parmi les critiques de la littérature de nos jours, c'est celle qui, étant la plus ample, est en même temps la plus savante et la mieux élaborée.

Passant aux derniers volumes parus dans le domaine des belles-lettres, je dois signaler le recueil des *Nouvelles* du subtil poète Victor Goumlicki. Une surtout frappe l'attention. Dans *Un nouveau* l'auteur nous montre un type absolument inédit chez nous, le type du décadent raisonneur, cousin lointain de « Des Esseintes » de Huysmans. Le décadent de Goumlicki nourrit sa bien-aimée de la poésie de Baudelaire. *La charogne* est son hymne favori. L'analyse de ce malheureux type est menée par Goumlicki avec un art surprenant, et, quoique bien connu et justement apprécié pour son talent, c'est par ce volume qu'il arrive à son apogée, se détachant avec bonheur sur la masse grise des nouvellistes dont les œuvres ne nous apportent que des productions banales et d'un bien médiocre intérêt.

A citer encore parmi les nouveautés du jour : Anatol Krzyzanowski, *Pour les fautes d'autrui ;* M. Gawalewicz, *De Demain, les Ames qui s'en vont ;* Jordan, *Œuvres*, 6 volumes d'un des plus populaires écrivains polonais ; esquisses et études de la vie rurale, types très heureux de la petite noblesse et de la vie de province ; Tiepka, *l'Angleterre et les Anglais*. Enfin H. Sienkiewicz l'un des maîtres de la littérature polonaise, publie sa *Famille Polaniecki*, roman contemporain, dont je me réserve l'analyse pour plus tard. Du même auteur paraît, dans un des journaux de Varsovie, *Quo Vadis*, récit historique du temps du Christ.

* * *

Notre colonie artistique vient de perdre un de ceux qui, bafoués et ridiculisés durant leur vie, arrivent d'un seul bond à la célébrité après la mort.

Un des peu nombreux représentants de l'école impressionniste, Ladislas Podkowiriski vient de mourir. Né le 4 février 1866, dès sa tendre enfance il fit preuve

d'un réel sentiment artistique, qui lui valut le surnom d' « enfant miraculeux ». Plus tard, ses premières études faites, il fut un des meilleurs illustrateurs de nos journaux illustrés. Sa carrière artistique date cependant de l'année 1889 où, après un séjour à Paris pendant lequel il subit l'influence de Monet, de Renouard, le jeune artiste se voua aux nouveaux courants. Né poète, doué d'une imagination fantastique, immense, il sentait en lui un enfer de pensées qui bouillonnaient échevelées, confuses, se refusant de prendre corps sous le pinceau du jeune maître. Il dédaigna les sujets banals ; son idéal fut la reproduction de ces grands facteurs, de ces grandes abstractions qui constituent la nature humaine. Donc il fut et dut être symboliste.

Son histoire fut presque tragique. Malade depuis longtemps d'une phtisie qui l'emporta il y a trois mois, il travailla avec acharnement à son œuvre dernière qui symbolisa « L'Emportement, la Folie des sens ». Ce tableau représente une femme nue aux cheveux épars qui s'envole dans une auréole de feu, accroupie sur le dos d'un cheval monstre, qui se cabre au bord d'un précipice. L'expression du visage de la femme plein d'un enivrement, d'une volupté infinis, l'ensemble du groupe où on devine une force surhumaine, une folie réelle d'un emportement, d'une fougue qui ne connaît pas de frein, sont saisis avec un art sans égal. Mais la technique bronche à chaque pas. Aussi la critique compétente accueillit l'œuvre du jeune artiste avec un froid glacial. Enervé, enfiévré, l'artiste arrive un beau matin et troue de plusieurs coups de canne l'œuvre de longue journée d'un travail acharné.

Peu de mois après, on se réunit près de sa tombe.

Aujourd'hui dans les salons de la « Société pour l'avancement et la protection des beaux-arts à Varsovie », on expose au bénéfice de la mère du défunt ses principales œuvres, entre autres sa *Folie des sens*, heureusement restaurée par le peintre Urbainski.

Parmi les autres productions du regretté artiste, je dois mentionner *la Marche funèbre* suivant Chopin, fantaisie pleine de charme et d'un puissant symbolisme ; *la Nocturne*, qui sert de pendant à la précédente étude ; *l'Ironie*, œuvre étrange, symbolique; *la Résurrection* ; enfin *Midi* et *l'Étang avant le coucher du soleil*. Ce sont les dernières œuvres de Podkowiriski et aussi ses premiers paysages. Dans les deux l'eau est peinte avec une technique et un effet que je n'ai pas eu le loisir de voir jamais ailleurs. Ces deux paysages à eux seuls méritent un voyage. Rien ne peut égaler la transparence du miroir de l'eau où se reflètent des arbres ; quelques nénuphars y surnagent. Il serait à désirer que quelqu'un d'entre les protecteurs des arts ou artistes tentât d'obtenir l'envoi de ces tableaux à Paris, où ils feraient sûrement sensation, comme produits d'un talent réellement immense qui se démène contre l'étroite routine et contre une malveillance qu'on ne saurait trop blâmer.

Casimir de DANILOWICZ-STRZELBICKI.



LA JEUNESSE ESPAGNOLE

La vie littéraire en Espagne est pleine de difficultés, et la lutte pour la gloire est dure. L'artiste nouveau rencontre à chaque pas l'éternel mur dont parlait Larra, notre humoriste inimitable. Il doit vaincre d'abord l'indifférence de la critique — et quelle critique que la nôtre! — puis l'indifférence du public. Entre nous soit dit, le public est un compérage. Les journaux même les mieux rédigés ne s'occupent point de bibliographie, beaucoup n'accusent même pas réception des livres qu'on leur envoie.

Pour notre presse la vie nationale se résume en les bavardages du salon des conférences, ou des causeries des antichambres ministérielles.

Voici ce que dit Galdos, le grand dramaturge espagnol que je demanderais à Octave Mirbeau de « révéler » comme il a « révélé » Maeterlinck dans les colonnes du *Figaro*. « Ce qui montre le mieux le dédain du quatrième pouvoir de l'Etat envers toutes les formes de littérature, c'est que des auteurs éminents, — dont le nom ne nous importe pas — ont donné des œuvres au public pendant ces derniers dix ans, qui feront époque dans notre histoire artistique, sans qu'ils aient été mentionnés dans les journaux les plus connus de Madrid à l'époque de leur apparition, ni même pendant de longues années après. Je pourrais citer des romans magistraux, des études de haute critique et des encyclopédies de savoir esthétique que l'on a ainsi traités. Lisez soigneusement les collections des journaux importants, vous ne trouverez aucun examen critique de ces œuvres, merveilles du génie et gloire de la patrie; même les annonces, courtes et dédaigneuses, de leurs apparition sont difficiles à découvrir. »

Cependant la même presse qui refuse une note bibliographique aux livres de vrais savants (et Menendez Pelayo me donnera raison) ou de jeunes gens laborieux (Altamira par exemple) déclare à haute voix avec une insistance irritante *illustres* et *fameux* des versificateurs, des critiques et des romanciers qui, comme je pourrais le faire voir, ne savent même pas ce qu'est la psychologie expérimentale.

Nous sommes ainsi. Nous dépensons de grandes sommes pour couronner un poète, et nous laissons des savants comme Quiroga mourir dans l'indigence. Nous donnons des aumônes de 1,000 francs à un malheureux rimeur, et nous permettons que Ramon Cajal, le savant histologue, souffre mille privations avant d'arriver à payer les dépenses de ses investigations scientifiques. Nous vivons dans l'époque maligne de Quevedo et Mendoza; l'artiste est un pauvre martyr qui souffre mille peines et qui, d'après la phrase célèbre, saute d'un lundi à un samedi sans rencontrer un « garbanzo », qui meurt dans la misère, laissant ses fils sans pain.

La jeunesse littéraire en Espagne compte de très brillants représentants. Me permettrez-vous de citer quelques noms? Le premier qui me vient à l'esprit est celui d'Emilio Bobadilla (Fray Candil) le critique éminent et populaire. Bobadilla, quoique jeune, s'est déjà conquis un nom dans nos lettres qu'on peut lui envier, une réputation qu'il a acquise petit à petit grâce à un rude et difficile labeur lit-

téraire. La sincérité est son trait caractéristique. Combien de prétendus maîtres n'a-t-il pas couverts de ridicules en démontrant la fausseté de leur savoir, en enlevant la dorure qui recouvrait la statue de bois !

Bobadilla est un critique psychologue, un véritable artiste littéraire, qui s'identifie avec l'œuvre qu'il juge, l'analysant, la sentant avec la passion et la chaleur d'une âme d'élite. Il est, si on me permet la comparaison, ce qu'est Maurice Spronck en France. Les pages de critique, comme par exemple celles dédiées aux classiques espagnols, à Echegaray, à Maupassant, et ses contes, « de vrais poèmes débordant d'une idéalité merveilleuse », comme j'ai dit ailleurs, vivront dans notre histoire littéraire au premier rang de ce que cette époque a de plus marquant. Il a actuellement sous presse un volume intitulé *Novelas en germen.*

Francisco A. de Icaza est un poète inspiré, génial. Récemment il s'est fait connaître comme savant de goût délicat, comme observateur sagace, par son livre *Examen de criticos*, dans lequel il passe en revue les plus illustres personnes de l'Espagne et de l'étranger.

Un autre jeune homme de grande habileté et d'un talent remarquable est Rafael Altamira, secrétaire du Musée pédagogique de Madrid. Son *Enseñanza de la historia* (dont la seconde édition amplement corrigée a été publiée dernièrement) a été loué par les revues professionnelles de l'étranger. De lui sont aussi la *Historia de la propriedad comunal* et *Mi primera campaña,* livre de critique qui contient des études intéressantes, comme par exemple celle qui est dédiée aux femmes de Daudet. Altamira est aussi romancier, et romancier psychologue; mais sa psychologie — sa *Fatalité* le montre — pèche par l'aridité, par la sécheresse, et c'est parce que Altamira a passé les ans courbé sur les livres, enfoui dans l'étude, et que toute son expérience, toutes ses observations de la vie ont été puisées dans des pages imprimées et non pas à l'air libre, dans les pages palpitantes de la nature.

Luis Bonafoux est un artiste de la boutade, un boulevardier. Il débuta en lançant des fusillades contre les souteneurs de la littérature, sous le nom de guerre *Aramis,* et il a fini par abandonner son mousquet et écrire des contes ravissants, comme tous ceux du volume *Ensayos noveleseos,* édité par la maison Garnier frères. Il est actuellement à Paris, correspondant du *Heraldo de Madrid.* Ses chroniques ont de nombreux lecteurs et choisis, qui se plaisent au langage sincère et harmonieux de l'ancien mousquetaire.

Devrai-je citer l'un après l'autre tous les littérateurs qui constituent « la jeune Espagne » ? Il suffit de donner les noms de J. Dicenta, le dramaturge ; Salvador Rueda, le poète andaloux ; Pompeyo Gener, membre de la Société d'anthropologie de Paris, auteur de *la Mort et le Diable* avec prologue de Littré ; Manuel Sanguily, le distingué critique cubain ; Juan Ochoa, Tomas Carretero, Miguel E. Pardo, Eduardo Zamacois, etc.

La jeunesse espagnole est animée de nobles enthousiasmes. Elle travaille dans l'art et dans la science pour le bien de la collectivité. Elle ne sent pas dans le cœur le pessimisme qui annule la volonté, qui détruit la foi. Elle tient les yeux fixés sur l'orient d'où elle espère voir se lever un soleil de liberté et d'amour.

Elle triomphera !

J. MARTINEZ RUIZ.



BIBLIOGRAPHIE

Une œuvre capitale, où l'intensité et la modernité de l'idée égalent la puissance et la beauté de la forme, est *la Mêlée sociale* de Georges Clémenceau, recueil d'articles publiés dans la *Justice*, auquel l'auteur a préfixé une préface d'une éloquence passionnée. La première et la plus longue partie donne un tableau d'une saisissante force tragique de la lutte qui est la condition de la vie, que les atomes ont dû soutenir pour que les plus forts sortissent de la nébuleuse et formassent les planètes, que les myriades de formes d'existence sur ces globes ont dû continuer, avant que les plus aptes se soient développés jusqu'aux plantes et aux animaux et finalement jusqu'à l'homme. Les hommes ont dû encore lutter pour leur vie contre ces êtres inférieurs dont ils étaient sortis, puis, devenus plus nombreux, contre eux-mêmes. Alors commença la « mêlée sociale ». D'abord l'homme tua l'homme pour s'en nourrir. Puis, — et il y a déjà progrès, — il s'est avisé d'asservir son frère plus faible que lui, et d'en tirer un travail, que l'esclave seul accomplit et dont le maître profite. Enfin, — et il y a encore progrès, — l'esclavage est répudié, — il n'y a pas si longtemps, — et le combat se livre avec d'autres armes, des armes économiques, la loi de « l'offre et de la demande ». Le plus faible n'est plus l'esclave, mais le salarié. Il utilise une partie du produit de son labeur, mais le plus fort veille à ce que sa portion soit la plus grande et la plus grande possible. Et, cependant, la lutte, qui n'est plus sanglante quoique aussi meurtrière d'homme à homme, continue toujours, aussi sauvage qu'aux époques primitives, de nation à nation. Pourtant la bonté est née, le vainqueur épargne quelquefois le vaincu. La lutte est universelle, mais aussi la charité, la fraternité, la confiance, la mutuelle protection sont universelles. Car, dans la lutte même, l'un aide l'autre à combattre, et le soutien mutuel suppose la confiance et la fraternité. Et les hommes comprendront peu à peu le vrai socialisme, sauront un jour véritablement s'entr'aider, se soutenir, se défendre l'un l'autre, s'associer, non par bataillons pour s'entr'égorger, mais en une vaste armée pour combattre la déchéance et les ténèbres et marcher vers la lumière et la vie supérieure. L'œuvre sera ardue et le mal social ne sera pas de sitôt guéri. Et, qu'il le soit, le jour n'arrivera-t-il pas où le globe, où les mondes, décherront eux-mêmes enfin, ayant vécu leur vie, et retomberont dans l'éternelle nuit, solitaires, glacés et morts ? Mais l'homme aura vécu, la plus sublime fleur des mondes se sera épanouie, ne fût-ce qu'un instant — la conscience, et avec elle la pensée, l'idée, l'amour. La parole de Clémenceau est consolante parce qu'elle est fière, et sa foi nous réconforte, parce que, quelque douloureusement qu'il ressente la terreur et la misère de la lutte, il croit en l'homme et en sa dignité.

Figures contemporaines, de Bernard Lazare, recueil de courtes et brillantes critiques sur « ceux d'aujourd'hui » et « ceux de demain », dont plusieurs ont été publiées dans le supplément du *Figaro*, viennent de paraître en librairie. Ces « instantanés », en quelque sorte, sont écrits d'une plume mordante, avec une incisive pénétration, une sûreté et avec une justesse étonnantes, dans un style d'une sobriété et d'une perfection rares.

L. J.

Ein Verrueckter, Kampf und Ende eines Lehrers de Josef Ruederer. Munich, E. Albert Separat-Conto.

Il n'y a, si vous voulez, rien d'absolument nouveau dans ce livre. C'est la vie d'un maître d'école doué, dévoué, sauvegardant et développant son individualité à travers les misères qu'accumulaient sur son chemin l'ignorance et l'hypocrisie. Pour sauver son « moi », il doit enfin se tuer, et ce n'est que devant la tombe ouverte que la meute, affolée, s'arrête. Quelle vigueur dramatique dans ce simple roman et combien réels sont ces dignes personnages, honorables et criminels, que le poète a agrandis et élevés jusqu'au niveau de l'art ! Autant que fin observateur et psychologue, Ruederer est artiste, poète surtout. Les paysages, les nuits dans la forêt, l'impression de la nature, en un mot, qu'il reçoit et donne sont d'une originalité forte et d'une saisissante grandeur.

Die Fahnenweihe, comédie en trois actes du même auteur. Franz Josef Brackl, Munich.

Ruederer connaît la corruption des paysans, toujours prête à se manifester lorsque arrive un étranger, qui, vaniteux lui-même, veut jouer un rôle dans sa nouvelle petite patrie. Il s'attire la jalousie et la haine de tous, et sa présence fomente les intrigues où tous s'immiscent. Pénétrant observateur, sachant admirablement montrer le fatal développement du caractère inné de ses personnages, l'auteur nous présente des scènes d'un comique irrésistible, d'une verve étonnante qui n'est nullement grossière. Ce n'est pas souvent que la jeune Allemagne nous déride ainsi, il est vrai que les temps n'y prêtent guère. Avec Ruederer on rit de bon cœur.

Gedichte de Karl Bienenstein. Zurich et Leipzig, Verlag von Sterns litterarischem Bulletin der Schweiz.

Vous souvient-il de ces doux fruits, nés loin des hommes, qui se développent lentement et deviennent enfin si mûrs, si lourds de sève et de vie future, que l'aile légère d'une mélancolique nuit, l'inattendu frisson de la branche qui tremble sous les premiers frimas de l'automne, les chasse du sein qui les a portés ? Ils tombent silencieux au son du chant rythmé de la nature marquant le pas des saisons sur la route de l'Être vers l'infini. Ainsi du cœur saignant de beauté, tombent goutte à goutte les impressions et les croyances mûries, perles, sonores, couleur de soleil et de sang !

C'est l'impression que laissent les poèmes de ce maître de la forme et du rythme qu'est l'Autrichien Bienenstein, ce poète dont la langue est suave et si harmonieuse et sonore qu'on le croirait musicien et peintre aussi doué qu'il est consommé poète.

La Fédération ibérique, par Magalhaes Lima, directeur de *O Secolo* de Lisbonne. Guillard, Aillaud et Cie, boulevard du Montparnasse.

« Républicain convaincu, je concentre mes efforts pour arriver à la République portugaise et ensuite à une fédération entre l'Espagne et le Portugal. La république proclamée dans ces deux pays aura comme conséquence la fédération ibérique. — Ce sera le premier pas vers la fédération humaine, but vers lequel tendent tous les philosophes et les penseurs contemporains. » Nous ne pourrions mieux que l'auteur l'a fait lui-même dans les lignes précédentes exposer l'œuvre à laquelle il consacre la plus grande partie de sa vie. Et personne mieux que lui n'aurait su réunir et exprimer en une forme savante autant que littéraire les faits et la théorie de la propagande républicaine et fédéraliste en Portugal et en

Espagne. Il en est le chef. L'étendue de son savoir, son talent d'orateur, d'écrivain et de journaliste, le charme profond de sa personnalité, lui assurent un succès de propagande que nul autre ne pourrait espérer. Ils sont si rares, les hommes qui ont le courage et la bonne foi de vivre eux-mêmes ce qu'il prescrivent aux autres, et chez qui la noblesse et la générosité de l'acte rendent plus efficaces encore la parole forte et claire !

Romanzero und Lieder eines Werdenden, d'Ottokar Stauff von der March. — La partie principale du livre qui reflète sans doute les sentiments les plus intimes de l'auteur, retentit de chansons guerrières, de récits de batailles et d'aventures chevaleresques, et reproduit l'esprit de vantardise des chroniques moyenâgeuses, dans une forme souvent belle, quelquefois vraiment magistrale. Puisque le cœur lui en dit, nous engageons fortement l'auteur à poursuivre ses fouilles archéologiques. De la sorte il ne prendra pas la place aux vivants.

Durcheinander : ausgewœhlte Humoresken und Satiren, de J.-A. Seebaum Chicago, Ill., Edward Beeh, 59 Clybourn Avenue.

Recueil de contes drôlatiques en vers et en prose, réels ou inventés, à propos de personnages en vue aux Etats-Unis, en Europe même. Des éclats de rire, gaîetés burlesques, souvent spirituelles jamais sans talent.

O. A.

De la romancière bien connue Mlle Juliane Déry un recueil de nouvelles, intitulé *Katastrophen*, où à une fine observation se joint tantôt une délicate ironie, tantôt une réelle émotion.

S. M.

Nous avons également reçu :

De France : *A Lourdes avec Emile Zola*, de Félix Lacaze ; *Œuvres de Michel Bakounine*, de la Bibliothèque Sociologique, de Tresse et Stock, études inédites du socialiste russe ; le premier fascicule des *Lettres prolétariennes* de notre distingué collaborateur Bernard Lazare, sur l'Antisémitisme et la Révolution.

D'Allemagne : Verlag von Sterns litterarischem. Bulletin der Schweiz, Zurich et Leipzig : *Walter Wendrich, Roman aus der Gegenwart*, de Maurice Reinhold von Stern, volume Ier ; *Stimmen der Stille, Gedanken über Gott, Natur und Leben*, du même auteur ; *Die baltischen Lande in Liedern ihrer Dichter*, anthologie de Heinrick Johanson ; *Lenz in Briefen*, du Dr F. Waldmann ; *Das Gesetz der Genialitœt und dessen Entdecker, Wilhem von Lenz*, de Paul Falk. — Verlags-Magazin J. Schabelitz, Zurich : *Karl Henckell. Ein moderner Dichter*, du Dr Frantz Blei. — Verlag S. Fischer, Berlin : *Zwischen den Künsten, Beitrœge zur modernen Aesthetik*, d'Oscar Bie.

D'Angleterre: *Merrie England 10*^e^ de Robert Blatchford.

D'Amérique : Open Court publishing Company : *Fundamental Problems, The Gospel of Buddha, Primer of Philosophy, Homilies of Science, The Nature of the State, Our Need of Philosophy, Science a Religious Revelation, The Religion of Science, The Philosophy of the Tool*, du Dr Paul Carus. — Chez Edward Beeh, Chicago, Ill., 59 Clybourn Avenue : de J.-A. Seebaum, le *Tam Tam Almanach*.

D'Espagne : Chez Fernando Fé, Madrid : *Notas sociales, Vulgarizacion*, de notre collaborateur J. Martinez Ruiz.

D'Italie : Chez Chiesa et Guindani, Milan : *Il libro delle Figurazioni ideali*, de Gian Pietro Lucini.

De Pologne : *Geosofia*, du Dr Julius Weinberg.

LES REVUES

Le numéro de mars de l'**Ermitage** contient une étude de M. Fernand Weyl sur le sculpteur *Dampt*, des notes de M. de Brinn'Gaubast sur la littérature portugaise, et, ce qui est plus important, un intéressant chapitre de M. William Ritter sur *Bœcklin*. C'est la seconde étude que publie l'*Ermitage* (et nous lui en sommes vivement reconnaissant) sur le grand artiste dont se nourrit l'Allemagne nouvelle. Pour être franc, elle ne vaut pas la première, plus énergique et plus vivante d'Ola Hanson. M. Ritter, tout en rendant justice à la fulgurante originalité de l'artiste suisse, à son débordement de vitalité rénovée, n'affirme pas assez clairement le rôle que joue Bœklin dans l'évolution artistique et mentale moderne. Nous aimons plus d'énergie et de profondeur dans la critique ; toutefois l'étude de M. Ritter dénote un goût excellent, une haute culture, et mérite tout l'intérêt et toute la reconnaissance du public.

Depuis ses traductions de fragments d'Havelock Ellis et de Novalis, l'**Art et la Vie** n'avait rien publié d'aussi attachant que la splendide étude sur la grande Italienne Ada Negri due à M. Edouard Schuré (numéro de mars) L'ardent intérêt qui nous pousse vers tout ce que publie l'auteur des *Grands Initiés* nous a fait acaccueillir avec une joie mêlée de reconnaissance ces pages profondes *Une Voix du peuple : Ada Negri*, où la plus magnifique nature de femme ruisselante de vie et de génialité est amoureusement sondée par un esprit de sa parenté. Il faut lire cette étude qui est une révélation, même pour les rares admirateurs de la poétesse, par la bouche de laquelle notre monde fait retentir ses chants les plus intimes, les plus larges et les plus sincères.

Dans le même numéro, quatre pages très vivantes de M. Lucien Besnard sur le *Dessin moderne*.

L. B.

Le dernier **Mercure de France** est particulièrement intéressant parce qu'il contient le résultat, facile à prévoir du reste, de l' « Enquête franco-allemande. » Cette question admet-elle, en effet, deux réponses : « Êtes-vous partisan de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne ? » Aussi, à part une ou deux voix discordantes et négligeables, tous ceux, Allemands et Français, qu'a consultés le *Mercure* se déclarent ardents partisans d'un rapprochement entre les deux pays, qui du reste est depuis quelques années en voie de s'opérer pleinement et rapidement. Quant à nous, il est évident que ce rapprochement est un de nos plus ardents souhaits, puisque c'est là justement une partie de l'œuvre que nous nous sommes proposée, — comme l'a fait observer M. Alber Jhouney, — en fondant le *Magazine International*. Remarquons

qu'en éliminant de la question le point de vue politique, le *Mercure de France* a laissé passer une occasion de faire ressortir l'importance énorme, pour le rapprochement souhaité des deux pays, d'un événement qui a eu par avance un grand retentissement : l'entrevue projetée de Kiel, à laquelle l'empereur Guillaume a probablement l'intention d'étonner l'Europe par quelque « coup » sensationnel. N'est-on pas allé jusqu'à parler d'un projet de Congrès international de désarmement dont l'empereur voudrait jeter les bases à Kiel ? Ce serait trop beau sans doute. Mais c'est déjà quelque chose qu'un « on dit » de ce genre.

Quoi qu'il en soit, le *Mercure de France* et la *Neue Deutsche Rundschau* en prenant l'initiative d'une « enquête franco-allemande, » ont mérité la reconnaissance de tous les hommes éclairés.

Dans **The Monist** de janvier 1895, signalons un très intéressant et très fort article de Francis Ellingwood Abbot intitulé : *The advancement of Ethics.* En voici les premières lignes qui en donnent le programme : « Par *avancement de l'éthique* nous entendons deux choses : 1° La substitution de l'universalisme à l'individualisme, comme principe fondamental de la théorie de l'éthique, c'est-à-dire, le développement scientifique de cette vérité, à savoir que la société est un organisme, que la vie de l'individu et la vie de la société sont une même vie organique et ne possèdent de signification éthique que si elles existent l'une dans l'autre et l'une par l'autre. 2° La substitution de la justice objective à toutes considérations purement subjectives, comme principe fondamental de l'éhtique pratique, c'est-à-dire, en premier lieu, l'acceptation par l'individu de l'idéal social comme « loi plus haute » de toute conduite individuelle, et, en second lieu, l'acceptation par la société de l'idéal personnel comme « loi plus haute » de toute conduite associée ; en d'autres termes, le libre *self-government* de l'individu par l'idéal social, et le libre *self-government* de la société par l'idéal personnel, comme étant le seul moyen d'accomplir l'œuvre si singulièrement complexe de constituer éthiquement la communauté en organisme de personnes, dont la loi souveraine soit la justice objective égale. » Un même principe est à la base de l'éthique du Dr Abbot et de celle de M. Izoulet, — l'association. C'est bien vers la « Cité moderne » que semblent tendre les aspirations des philosophes et des sociologues de ce temps.

Les derniers numéros de la **Société Nouvelle** sont à tout point intéressants. Signalons surtout de très belles pages de I. Will sur « la Joie », le premier article de la « Pléiade shakespearienne » qui traite de Marlowe, par Georges Eckhoud, des vers d'Emile Verhaeren, « l'Antéchrist » de Nietzsche traduit par Henri Albert, la suite d'articles très documentés de Georges Kennan sur la Sibérie et les « déplacés par voie administrative », enfin des pages inédites de Bakounine.

J.

Die Gesellschaft. A lire dans les numéros de cette année l'article plein de force de M. G. Conrad : « Jugend. » De Mathieu Schwann, deux essais, dont l'un surtout, « Individuum und Volksleben » est spécialement intéressant. De Hans Mérian, « Mausfallen », satire mordante de la société actuelle qui voit s'écrouler l'autel, le trône, le capital et le mariage sous le souffle d'un monde nouveau. Hans Mérian est humoriste, observateur plein d'esprit, ironiste profond, et de plus conteur de verve. Sa prose est toute personnelle, la musique et le rythme varié

en sont frappants, et combien elle est préférable à la plupart des vers rimés cette prose toujours vivante, se pliant à l'individualité de la pensée. Richard Dehmel est représenté par une poésie « Mein Heine-Denkmal » et un article *Sozusagen Kultur-Aesthetik, polemische Epistel*, dont chaque ligne est une pensée réconfortante et consolante.

O. A.

Nous avons également reçu, de France, la **Revue des Revues**, dont les derniers numéros contiennent de très intéressants articles de Ola Hansson sur « le Petit Eyolf et autres Germains », de George Barlow sur « la Pieuse Angleterre », et surtout une étude extrêmement utile et documentée sur les « Jeunes Viennois », de Henri Albert ; les **Essais d'Art libre** ; la **Question Sociale** ; les **Essais de Jeunes**, de Toulouse ; le **Courrier littéraire**, organe de l'Association nationale des littérateurs français et de la décentralisation littéraire ; le **Rêve et l'Idée**, le si utile **Etranger** ; la **Revue internationale**, etc. De Belgique, **Stella** avec, dans le numéro de février, de beaux vers d'Emile Verhaeren, « Vers l'Amour » ; **l'Art jeune**, dont le dernier numéro contient des vers remarquables de Viélé-Griffin ; la **Jeune Belgique**, **Die Vlaamsche School**, etc. D'Allemagne, le premier numéro de **Der Sozialistische Akademiker**, très bien conçu ; **Jung Deutschland und jung Elsass**, etc. De Suisse, **Sterns literarisches Bulletin**, très complet et précieux pour la bibliographie, etc. D'Angleterre, **The Bookman**, qui donne toujours une très utile statistique du « marché des livres » ; **The Clarion**, journal de propagande populaire socialiste. D'Amérique, **Der arme Teufel**, de Detroit, auquel collaborent des hommes comme M. G. Conrad, Arno Holtz, Richard Dehmel, O.-J. Bierbaum, H. von Reder, etc. ; le **Saint Louis Observer**. D'Espagne, **las Bellos Artes**, organe de l'Asociacion de Escritores y Artistos. D'Italie, **la Vita Italiana**, etc.

PEINTURE

Cette année enfin, la jeune société *Kunstlerhaus*, à Zurich, a brillamment inauguré sa « Sécession » en peinture. La valeur artistique de l'exposition est très grande ; les œuvres qui y ont été rassemblées sont peu nombreuses, mais toutes sont signées de noms de peintres de valeur exceptionnelle, tels que Grützner, Piglheim, Franz Stuck, Richard Kissling, Gabriel Max, Koller, Arnold Bœcklin. Les trois tableaux du maître bâlois, *Burgruine am Meer*, *Trauernde Magdalena*, *Nacht*, sortent pour la première fois de l'atelier.

Signalons, au dernier moment, un tableau très intéressant qu'expose un jeune peintre bavarois, Edouard Lammert, au Champ-de-Mars, *Les Abandonnés*, œuvre d'une conception très puissante et d'un art très subtil mais très sincère.

O. A.

THÉATRES

A son quatrième spectacle, l'*Œuvre* a donné le « Chariot de terre cuite », adaptation abrégée par M. V. Barrucand du drame sanscrit. Le traducteur a réussi à ne pas déflorer l'exquise fraîcheur de la pièce originale, aussi bien qu'à n'affaiblir en rien la forte pensée et la philosophie qu'elle récèle. Le drame fut joué avec conviction et sincérité par tous les acteurs. Le cinquième spectacle comportait un programme un peu bizarre et étrangement varié. On se demande pour quelle raison l'*Œuvre* a donné par exemple « la Vérité dans le vin », et « les Pieds nickelés ». Quant à la pièce capitale, « l'Interieur », de M. Maeterlinck, elle est d'un indubitable intérêt. Quoi qu'on pense de Materlinck, il faut le prendre tel qu'il est, et certainement l'impression qu'il a voulu donner dans « Intérieur », la courte et saisissante émotion que produit le contraste entre la paix dans la douce demeure que l'on entrevoit et les deux sombres personnages, symboles de danger et de malheur, est rendue d'une manière frappante. Mais la pièce — la scène — est beaucoup trop longue, et, l'effet voulu étant produit avant le milieu du drame, toute la seconde partie demeure inutile et fatigante.

M. Lugué-Poe a interprété de façon remarquable le vieillard.

Il n'est possible que de féliciter Mme Tola Dorian pour l'artistique dévouement et l'infatigable énergie dont elle fait preuve dans l'œuvre qu'elle a entreprise, — la réprésentation des drames de Villiers de l'Isle-Adam. Le dernier qu'elle a mis à la scène est le beau drame de jeunesse de l'auteur d'*Axel*, la romantique œuvre *Elën*. Espérons que Mme Dorian entreprendra de republier le drame après l'avoir joué, de sorte que l'on pourra étudier à loisir les deux admirables caractères de l'étudiant Samuel et d'Elën.

Mme Sarah Bernhardt a eu la louable initiative de faire connaître aux Parisiens le beaux drame social de Hermann Sudermann, *Magda*. Elle a donné une magnifique interprétation à la Renaissance de la femme fière, héroïque, aimante, qui songe, attendrie, à céder aux instances de son père rigidement bourgeois, mais soudainement se révolte, et, dans un beau mouvement de rébellion superbe contre d'iniques conventions, refuse de « réparer » par un mariage abominable un amour dont on peu dire « Ihr Verbrechen war ein guter Wahn. »

J.

La représentation en allemand des deux comédies *Ich und meine Schwiegermutter*, un acte, par Paul Perron, et *Tolli*, quatre actes, de Francis Stahl, dans la salle de l'Hôtel des Sociétés savantes, a pleinement réussi.

Les acteurs, membres de la Société pour la propagation des langues étrangères en France, ont joué avec beaucoup de naturel et une simplicité qui nous repose des gestes stéréotypés et des théâtrales émotions des cabotins.

O. A.



MUSIQUE

Les concerts Lamoureux, dont le dernier a été donné, suivant la tradition, le vendredi saint, furent d'un intérêt exceptionnel cette année. Outre l'occasion, dont tous les amateurs de musique ont profité, d'y entendre Mmes Materna et Lili Lehmann chanter superbement toutes les deux le rôle d'Yseult, et M. Kalisch interpréter en vrai artiste celui de Tristan, les fidèles du Cirque d'Eté ont encore eu le bonheur d'assister à deux auditions de la *Neuvième Symphonie* que l'orchestre a merveilleusement rendue. Mais surtout c'était une vraie et artistique jouissance que de pouvoir enfin entendre le chœur de l'*Ode à la joie* (à propos, pourquoi cette substitution de Freiheit à Freude dans le texte ?) traduit à la perfection par des chanteurs consommés et disciplinés.

Les chœurs de M. Lamoureux égalent maintenant les meilleurs chœurs allemands, et surpassent de beaucoup tous ceux que l'on a jamais pu réunir en France.

J.

L'Exposition de l'industrie et du commerce, qui aura lieu cet été à Strasbourg, s'est assuré le concours de trois des meilleurs orchestres contemporains. L'orchestre de la Société philharmonique de Berlin y jouera les 21 et 27 mai ; celui de la Scala de Milan (100 exécutants), les 11 et 12 juin ; enfin l'orchestre Colonne s'y fera entendre les 25 et 26 juin. (*Schweizer Musik Zeitung*) ; A. Niggli, Zürich.

NÉCROLOGIE

Le 5 mars dernier est mort le Dr Georges de Gizycki, professeur de logique, de psychologie et d'éthique à l'Université de Berlin. La philosophie utilitariste perd en lui un de ses plus actifs et plus savants représentants. Il avait traduit en allemand les principales œuvres traitant de cette matière. C'était le plus radical des professeurs d'universités allemandes, aussi bien en politique qu'en philosophie. Mme Lili de Gizycki, qui collabora avec son mari aux œuvres de ces dernières années et surtout à la revue *Etische Kultur* (1), fondée par lui pour soutenir le « mouvement éthique » en Allemagne, dont il était le chef, veut bien nous promettre d'exposer dans le *Magazine International* le but de ce puissant mouvement humanitaire.

O. A.

(1) *Etische Kultur*, chez Ferdinand Dümmler, 94, Zimmerstrasse, Berlin S. W.

LE MOUVEMENT PACIFIQUE

PROJET D'UN TRAITÉ D'ARBITRAGE INTERNATIONAL PERMANENT

Notre ami et collaborateur M. Emile Arnaud, président de la *Ligue Internationale de la Paix et de la Liberté*, veut bien nous donner un article dont nous extrayons le projet-modèle d'un traité d'arbitrage international permanent. Après avoir fait remarquer que le dernier Congrès de la Paix, tenu à Anvers en septembre de l'année dernière, et la conférence interparlementaire de La Haye de la même époque, ont l'un et l'autre inscrit en première ligne sur leur ordre du jour la question de l'établissement d'un traité de ce genre, et que la Ligue Internationale de la Paix et de la Liberté a proposé dernièrement ce sujet de concours à ses membres : *De la conclusion d'un traité d'arbitrage permanent entre les nations européennes*, etc., M. Arnaud fait un court mais lumineux historique de la question que nous ne pouvons malheureusement donner, faute de place, puis cite Kant, Charles Lemonnier et Michel Revon, qui tous les trois ont éloquemment soutenu le principe de l'arbitrage.

Réfutant les objections qu'on a faites au principe d'un traité d'arbitrage, M. Arnaud expose son projot, qu'il a proposé dans l'étude sur les traités d'arbitrage permanents qu'il a publiée récemment dans la *Revue libérale internationate*, et qui est une modification de celui que prépara le Conseil fédéral helvétique en 1893 sur la demande du gouvernement des Etats-Unis.

Ce projet est également analogue à celui qui fut soumis en 1890 par la Ligue Internationale de la Paix et de la Liberté aux gouvernements des Républiques françaises et nord-américaine. Voici le projet *in extenso :*

PROJET-MODÈLE

Entre : . . . .

Il est conclu, dans les termes suivants, un traité d'arbitrage permanent :

I. — Les Etats contractants reconnaissent réciproquement leur pleine autonomie et indépendance.

II. — Les deux Etats s'engagent à soumettre à un tribunal arbitral jugeant sans appel et en dernier ressort tous les conflits et différends qui pourraient naître entre eux pendant la durée du présent traité, quels que puissent être la cause, la nature et l'objet de ces difficultés ; ils renoncent en conséquence sans aucune exception ni réserve à user l'un vis-à-vis de l'autre, soit directement, soit indirectement, d'aucun moyen ni procédé de guerre pendant cette durée.

III. — Le tribunal arbitral sera composé de trois personnes. Chacun des Etats désignera l'un des arbitres. Il le choisira parmi les personnes qui ne sont ni ressortissants de l'un des Etats contractants, ni habitants de leur territoire continental ou colonial. Les deux arbitres choisiront eux-mêmes le troisième.

S'ils ne peuvent s'entendre sur ce choix, le tiers arbitre sera désigné par le Conseil fédéral helvétique ou tout autre gouvernement d'une puissance neutre.

IV. — Le tribunal, réuni par les soins du tiers arbitre, fera rédiger immédiatement un compromis qui fixera l'objet du litige, la composition du tribunal, le caractère et la durée des pouvoirs de ce dernier. Le compromis sera signé par les représentants des parties et par les arbitres.

V. — Les arbitres détermineront leur procédure et le lieu de réunion du tribunal, dont les audiences seront publiques.

Ils useront, pour éclairer leur justice, de tous les moyens d'information qu'ils jugeront nécessaires, les parties s'engageant à les mettre à leur disposition. Leur sentence sera notifiée aux parties dans les trois jours; elle sera exécutoire de plein droit un mois après cette notification.

VI. — Chacune des parties s'engage à observer et à exécuter loyalement cette sentence.

Les parties pourront, par une clause spéciale du compromis, donner aux arbitres le pouvoir et les moyens de sanctionner leur sentence.

VII. — Le présent traité est fait pour trente années consécutives qui courront à partir de l'échange des ratifications. S'il n'est pas dénoncé avant le commencement de la trentième année, il continuera d'avoir effet entre les parties, par voie de tacite réconduction, pendant une autre période de trente ans, et toujours ainsi par la suite.

EMILE ARNAUD.

EWIGER FRIEDE

Drame en vers de MAX ERNST MAYER, dédié à Mme la baronne BERTHE DE SUTTNER et représenté pour la première fois à Mannheim le 7 décembre 1894.

La première conception de ce drame émouvant se rapportait au roi de France Henri IV et aux idées de son ministre Sully, comme l'indiquent les noms et les caractères des personnages : le roi Henri, philanthrope et pacifique, la reine Marie, ambitieuse et sans cœur, le cardinal Concini, amant de la reine, le baron de Rosny, premier ministre intelligent et loyal, le général Biron, qui trahit son roi. L'auteur s'est éloigné peu à peu de la donnée purement historique, tout en conservant l'idée essentielle du drame; on peut donc placer l'action dans un pays quelconque.

Le roi Henri est en guerre avec un État voisin pour des revendications territoriales. Les deux armées sont en présence, mais le roi, qui est au camp et de qui l'on attend l'ordre d'attaquer l'ennemi, s'effraie de la responsabilité morale qu'il assume en donnant cet ordre. Les flots de sang qui vont être répandus lui font horreur, et il se demande, en proie à de mortelles angoisses, s'il a bien le droit de pousser à la boucherie tant d'êtres humains qui n'ont aucun grief personnel les uns contre les autres.

Un rêve vient raffermir sa résolution de tenter, par l'exemple de la modération et de l'équité, la conclusion d'une paix perpétuelle entre les nations : « Non ! point de guerre, dit-il, que la paix nous sourie pour toujours ! »

Son premier ministre vient prendre ses ordres et reste stupéfait devant la décision du roi de faire quitter à ses troupes les positions avancées qui leur permettaient une victoire facile. Il essaie en vain de le persuader de n'en rien faire et, pour triompher de ses scrupules, lui présente tous les arguments puisés dans le code du droit du plus fort.

Un armistice est offert à l'ennemi pour des négociations sur la base du partage du territoire en litige.

Pendant ce temps les ambitieux et les militaristes intriguent. La reine, chargée de la régence pendant l'absence du roi, désire garder le pouvoir et le partager avec le cardinal. Le maréchal, âme droite, mais esprit assez étroit, gémit de l'armistice qui lui paraît absurde. Le premier ministre continue à ne pas comprendre les idées généreuses du roi. Dans l'armée les avis diffèrent, surtout depuis que la reine et le cardinal, accourus au camp, s'efforcent d'exciter les troupes contre ce qu'ils appellent un acte de trahison et de lâcheté.

Les négociations pour la paix n'aboutissent pas dans la première entrevue, et le roi consent à prolonger l'armistice; mais le général Biron, poussé par la reine et le cardinal, contrevient aux ordres du souverain et entraîne une partie des troupes à l'attaque en pleine trêve afin de rendre la mêlée inévitable.

Au moment où, cédant aux obsessions de son entourage, le roi tire l'épée pour aller avec le gros de l'armée au secours des troupes lancées par le général il voit réapparaître sa vision de la veille, mais la reine détruit le charme qui le tient, et la bataille est engagée.

Le roi triomphe, on le proclame héros, mais la responsabilité du sang versé par la faute de son entourage pèse lourdement sur son cœur, et il prend la résolution de poursuivre l'œuvre de la paix.

Au dernier acte la reine et son confident le cardinal apprennent, à la résidence, la victoire de l'armée et le retour du roi qui, vainqueur, a conclu un traité de paix équitable. Ils songent à le faire assassiner à son entrée dans sa capitale, mais ils sont prévenus par l'arrivée soudaine du souverain, qui vient reprendre les rênes de l'État. Le premier ministre a fini par comprendre et par admettre avec enthousiasme les hautes et généreuses visées du roi. Ce dernier se réconcilie avec le maréchal. Le général Biron, qui avait enfreint ses ordres, s'est fait tuer hier dans la bataille. Il semble que tout va rentrer dans l'ordre et marcher à souhait, mais la reine a versé du poison dans la coupe du roi, qui meurt à la suite du banquet préparé en son honneur et pardonne au coupable. Le premier ministre confond la reine et la fait exiler. La dernière scène est un monologue émouvant qui se termine par cette invocation :

O paix ! tu viendras à nous ;
Mais il n'a été donné à personne
De pouvoir dire d'une manière certaine
Quand ce bonheur nous écherra.
Alors le soleil sortira
Des crêpes sombres des nuages,
Et devant ton char d'or
Des esprits divins porteront les couronnes
De ceux qui auront accompli cette grande œuvre
Et détruit la puissance de la guerre.
Alors, ô roi ! la couronne
Te sera donnée pour prix de tes efforts.
Alors vous serez tous inondés
De la lumière que vous aurez produite.
Au-dessous de vous, l'humanité
Vous adressera l'hommage de sa reconnaissance.
Comme sortant d'une nuit obscure,
Elle célébrera la gloire de la paix.

Au même instant un rayon de soleil
Eclairera les hommes,
Qui se croiront transportés dans les sphères supérieures,
Et leur foi sera durable
Comme la paix perpétuelle.
Que le bonheur règne éternellement !

Cette courte exquisse ne peut donner qu'une idée incomplète de l'œuvre magistrale de Max Ernst Mayer. Il faut lire le drame dans le texte original pour en goûter le charme apaisant et en apprécier les beautés sous le double rapport littéraire et moral.

ELIE DUCOMMUN.

BULLETIN DU MOUVEMENT PACIFIQUE

Vous avez bien raison de vous réunir pour empêcher la guerre. Je l'ai faite, moi, de mon mieux, comme c'était mon devoir, mais je la connais : c'est une vilaine chose : tâchez qu'on ne la fasse plus.

CANROBERT.

(Lettre à la conférence Interparlementaire de Londres 1890).

Le nombre des sociétés à tendances pacifiques augmente dans des proportions imprévues. L'idée de faciliter l'entrée collective des sociétés ouvrières dans les sociétés de paix existantes, idée émise par les délégués français au Congrès d'Anvers, était heureuse et semble destinée à propager le mouvement en le rendant populaire. Les sociétés de paix, au nombre de 140, se répartissent entre les différents pays de la façon suivante : Angleterre 12, Autriche 4, Allemagne 20, Belgique 1, Danemark 1, France 14, Hollande 3, Hongrie 1 (qui se constitue), Italie 7, Norvège 1, Suisse 30, Etats-Unis 45. En outre, environ 30 revues propagent les idées de paix. La presse, qui ne s'en occupait que par curiosité il y a deux ans, à l'heure qu'il est a suivi leurs traces et combat avec elles.

Les correspondants des grands quotidiens se rendront au septième Congrès de Paix qui se réunira le 5 août à Luxembourg et à la conférence interparlementaire du 12 août à Bruxelles. Déjà au Congrès d'Anvers une centaine de journaux s'étaient fait représenter et ont donné à leurs lecteurs des comptes rendus détaillés des débats et des résolutions prises.

A lire dans les revues spéciales : LA PAIX PAR LE DROIT : *Réception de la Société française pour l'Arbitrage entre nations*, par le garde des sceaux. *La Paix par la science*, de Raoul Pictet. *L'Enquête de M. Gaston Moch* (*Patiens*) *sur le rôle des sociétés de paix. Une nouvelle société de paix à Lyon.* — LES ETATS-UNIS D'EUROPE : Le livre de M. Michel Revon : l'*Arbitrage international*, traduit en allemand par notre correspondant de Berlin, M. A. H. Fried. *France et Allemagne*, réponse de M. E. Arnaud, le rédacteur en chef, à l'enquête du *Mercure de France* et de la *Neue Deutsche Rundschau.* — CORRESPONDANCE AUTOGRAPHIÉE : *Mission Randal Cre-*

mer, qui présente à M. Cleveland, Président des Etats-Unis, une pétition signée par 396 membres du parlement anglais en faveur d'un traité d'arbitrage anglo-américain. *Le Projet Boyer et Bluhm*, soumis au Folkething Danois : un don de 500 couronnes au Bureau de Berne, 1,600 couronnes d'indemnité de voyage pour les députés danois allant à la Conférence de Bruxelles. — CONCORD : *Deux Nouveaux Cas d'arbitrage* : l'Italie arbitre dans la question des frontières entre l'Angleterre et le Portugal dans le pays de Manica ; la Hollande consent à soumettre à un arbitrage le différend avec l'Angleterre à propos de la confiscation d'un vaisseau. — DIE WAFFEN NIEDER : *Le Maréchal Canrobert*, par la Baronne de Suttner. *A la France*, poésie de Berger. *Revue des Revues*, de Léopold Katscher, auteur de *Friedenstimmen* (Leipzig, chez Ernest Koppe ; Berne, Elie Ducommun ; Zürich J. E. Wundsam ; Paris, au bureau du Magazine International).

La revue de Pétersbourg VESTNIK INOSTRANOI LITERATURI, a donné dans son numéro de décembre 1894 un essai remarquable de M. Engelhardt : *La Paix et le désarmement*, M. Bulgakow, rédacteur en chef, et rédacteur en même temps à la *Novoïe Vremia*, a traduit en russe le roman *A bas les armes*, dont la seconde édition a paru récemment. Les sociétés suisses ont l'intention de pétitionner le gouvernement suisse, afin qu'il s'occupe d'un projet de désarmement à soumettre à un Congrès des Puissances dont il solliciterait lui-même la réunion.

A nos lecteurs étrangers signalons tout particulièrement les articles suivants dans les quotidiens de Paris : l'EPOQUE, 18 février, *Lettre de Potonié-Pierre à Hodgson Pratt*. — FIGARO, 16 janvier, *Lettre de la Baronne de Suttner*. — JUSTICE, 13 février : *Germania triumphans* de Georges Clémenceau. — JOURNAL, 13 février *la Force créatrice*, de Gustave Geffroy.

BIBLIOGRAPHIE : *Disciplin oder Abrüsten* (Discipline ou désarmement), de FRITZ GERTSCH, commandant à l'état-major de l'armée suisse. Berne, Grœpper et Lehmann, édit.). — Au moment même où le Reichstag et les revues militaires allemandes se voient forcés de constater les heureux résultats du système militaire suisse et proposent de remplacer l'armée permanente par une milice nationale, un officier de l'état-major de la République helvétique s'efforce de prouver à son pays qu'il serait incapable de se défendre suffisamment dans une guerre éventuelle. Il faudrait, d'après lui, arriver à obtenir plus de discipline, plus d'esprit guerrier, et — qui sait ? — s'acheminer tout doucement vers l'établissement d'une armée permanente. Le livre contient quelques bonnes pages sur la réorganisation du service intérieur et sur l'instruction. L'auteur professe à l'égard des non-militaires des opinions dont la brutalité et le cynisme étonnent, même de la part d'un militaire professionnel.

Et ce goût du métier qui nous manque, c'est l'esprit guerrier. — Encore une fois, nous pouvons arriver à la discipline des armées permanentes, à la vraie discipline. Et, puisque nous le pouvons, nous le devons faire. Nous y arriverons sans faire violence au sentiment républicain, au contraire. — Dans l'armée, nous avons besoin de soldats qui obéissent et non d'hommes en uniforme, chez qui il faut « respecter partout le citoyen souverain. » — Si la véritable manière de penser en soldat ne peut même pas prendre racine dans l'armée, comment voudrions-nous l'exiger des journalistes ? — La liberté de la presse soulage la conscience publique ou l'a déjà atrophiée... Si l'on peut trouver un bon côté à ce malheur, c'est bien la consolation, un peu amère, de penser qu'à l'occasion d'une mobilisation de notre armée, dont Dieu nous préserve pendant quelques années au moins, les autorités sauront avant tout quelle presse devra être saisie. Cela fera même partie intégrante de la mobilisation : emprisonner pendant la durée de la guerre les journalistes dangereux, dans l'intérêt du secret militaire.

N'oublions pas que ces lignes ont été écrites par un Suisse en Suisse. La patrie démocratique courbant la nuque sous la botte d'un nouveau dieu anonyme, la patrie-caserne, voilà qui promet pour la fin de ce siècle.

O. A.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

I

E pur si muove !..

Il est un fait incontestable, observé même par les intelligences médiocres : l'organisme social souffre d'un malaise grandissant. Un frisson douloureux secoue tout le corps de la Société actuelle ; un murmure de mécontentement gronde, de plus en plus intense. Sont-ce les signes précurseurs de la décadence? Est-ce la dégénérescence de l'Etre ? Cette hypothèse me paraît inadmissible.

Qui donc osera prétendre que l'Humanité a déjà passé par tous les degrés du développement intellectuel, qu'elle a atteint la dernière limite de la perfection et n'a plus devant elle qu'une descente lamentable vers la tombe?

Non. Elle n'est pas encore assez vieille, l'Humanité. Je la croirais plutôt à peine sortie de l'enfance. Sa perception devient plus nette, sa sensibilité augmente, sa conscience répercute dans son âme l'immensité de la vie. L'Etre Social à peine a quitté les limbes du rêve confus. A demi éveillé, il tourne ses innombrables yeux vers le passé et aperçoit les traces hésitantes de ses premiers pas. Il commence à distinguer les voies nouvelles, mais la lumière l'aveugle encore. Sa vigueur naissante le pousse vers l'action, mais il trébuche... il remarque soudain combien d'entraves emmaillotent ses membres, et il commence à les rejeter, une à une, lentement. Il ne sait pas encore s'en débarrasser et il souffre. Mais cette souffrance est salutaire.

Trêve du symbole. L'organisme social évolue. Nous sentons tous le renouveau inévitable.

*
* *

La femme, cette moitié de l'Etre humain, ne peut être, en réalité, détachée du corps social, et elle subit les mêmes transformations. Cependant l'étude des origines de la Société nous démontre des faits qui nous paraissent à présent étranges. Nous voyons, aux commencements de la civilisation, l'élément féminin prédominer sur l'élément masculin. Dans la famille primitive, le mâle fut voué au rôle subalterne, celui de reproducteur et de bête de somme, qu'il joue encore de nos jours au Thibet, à l'île de Ceylan, en Mongolie, chez les Todas, dans l'Inde méridionale, chez les Naïrs, sur la côte de Malabar, dans les tribus touaregs de l'Atlas, etc. Dans ces pays, comme dans la société ancienne, tout entière, la femme occupe une position sociale exactement semblable à celle dont l'homme s'est emparé depuis longtemps dans les contrées européennes. Elle

établit les relations de parenté basées sur la filiation maternelle, dicte des lois, pratique ouvertement la polyandrie, et soutient le principe du *matriarcat*, remplaçant en tous points le système *patriarcal* qui nous gouverne peut-être avec moins de justesse et de précision. En effet, le terrible doute, dont les héros des pièces de M. Strindberg se chagrinent jusqu'à en perdre la tête, n'a plus aucune raison de les assaillir, du moment que la conception de la famille, basée sur un fait indéniable : la maternité, rend absolument nulle la responsabilité morale et pécuniaire de l'homme. Dans cette famille matriarcale, le mari est délivré de tout souci et sûr d'être aimé pour lui-même.

Cet avantage n'a pas pourtant arrêté l'homme dans ses efforts pour conquérir une position moins secondaire, et cela ne nous étonne point. Quelle que soit celle des deux moitiés du genre humain qui subisse la domination de l'autre, il s'ensuit toujours que l'Unité humaine en souffre et se trouve lésée dans ses droits. Ainsi, sous la pression de l'instinct de la justice, innée (quoi qu'on dise) dans la race humaine, l'élément masculin se révolta contre la prédominance de l'élément féminin.

Malgré les traditions des guerres sanglantes contre les amazones, vaincues à cause de leurs abondantes et longues chevelures que tiraient les vigoureux poings des hommes farouches, il est démontré que la conquête du pouvoir ne se fit pas d'un coup. Les occupations, les attributions, les droits de chaque sexe se sont modifiés peu à peu. Le mâle s'apprêta à une revanche complète. Cependant l'inimitié des tribus, leurs hostilités réciproques, ont précipité la chute du pouvoir féminin, car les hommes employés comme défenseurs s'habituèrent au butin vivant et trouvèrent préférable de violer les esclaves, que d'attendre le bon plaisir de la maîtresse du foyer. Enfin, il a su, par tous les moyens, appliquer le principe, désormais bien connu, de : « Ote-toi de là, que je m'y mette. »

L'équité de l'Etre social a été encore une fois compromise. Les dominatrices se trouvèrent tombées aux pieds de leurs anciens esclaves. La réaction fut brutale. Il ne faut pas oublier qu'elle dure encore un peu partout, à l'exception des pays cités, immuables dans leurs anciennes lois. Mais dans maints Etats prétendus civilisés, il suffit de jeter un regard impartial sur la situation actuelle de la femme, au point de vue économique, familial, pour constater avec quel soin jaloux l'homme s'est opposé à toute libre expansion de l'activité féminine autre que celle qui donne satisfaction aux besoins et aux goût personnels du Maître. La femme à travers les siècles, connut toutes les humiliations et toutes les misères. Elle fut la servante des serfs et le jouet des fous. *E pur si muove !* Lentement aussi, doucement, patiemment, la femme commence à secouer le joug qui la meurtrit, à ôter les chaînes qui entravent sa marche vers la lumière, La femme s'affranchit à son tour. Un courant s'affirme ; il est absurde et inutile de nier sa force irrésistible.

Faut-il nous attendre à un revirement analogue à celui qui amena le règne de l'homme, tyrannique à outrance? Non certes. En se basant sur l'étude comparative du passé et du présent, en suivant aussi l'évolution des idées, on peut présumer que la troisième phase dans laquelle entre l'Humanité s'annonce comme celle d'*amélioration*. Il ne s'agit plus de dominer ni de conquérir. Les plus ardentes revendicatrices féminines ne songent point à combattre les hommes ni à les assujettir au gré d'un égoïsme mesquin. Ceux qui se sont donné la peine de suivre de près le mouvement féministe ne peuvent contester qu'un grand

souffle de bonté, de justice, émane de ces milieux réputés à tort batailleurs. Toutes ces femmes qui demandent l'abolition du dernier vestige de l'asservissement, aspirent aussi vers l'Idéal d'un avenir également radieux pour tous.

***

Parmi les signes précurseurs de l'ère nouvelle, il est à noter que les hommes eux-mêmes, ont d'ores et déjà reconnu combien le principe de l'omnipotence masculine et du complet effacement de la femme est faux et méprisable.

Les nations anglo-saxonnes et slaves ont été les premières à effacer de leurs lois ce qui portait le plus grand préjudice à la femme. L'autorité maritale a été réduite considérablement, et l'indépendance économique assurée.

La race latine, jusqu'à présent très récalcitrante à toute concession sur ce terrain, commence à comprendre qu'elle ne peut pas se laisser distancer par tous les pays, elle qui avait acquis la réputation d'être la première de toutes par la générosité de ses sentiments et la supériorité de son esprit d'initiative. On peut dire même que, si la majorité se montre encore très peu au courant de la question féminine, il se trouve, parmi l'élite de l'intelligence parisienne, quelques apôtres de l'équité sociale, qui, par leur sincérité, leur clairvoyance, et par la puissance de leur talent d'écrivain, doublé d'une profonde philosophie, et surtout par leur dévouement à la cause féministe, sont arrivés, certes, bons premiers parmi les plus glorieux de nos militants. Tel Léopold Lacour, l'éloquent conférencier, qui, tout récemment, a fait connaître à l'élégant public parisien, l'historique des revendications féministes. Orateur hors ligne, logicien épris de la verité, il traça magistralement le tableau de nos luttes et répudia bravement « l'Antique privilège du Masculin. »

Tel aussi Jules Bois, poète et penseur profond, au cœur d'apôtre. Ses conférences alternant avec celles de Léopold Lacour, à la Bodinière attirèrent non seulement l'élite de l'intelligence féminine, mais aussi beaucoup d'hommes que j'ai vus s'émouvoir, s'assouplir au contact intellectuel de sa parole finement ciselée, et applaudir avec un murmure d'approbation fervente. « C'est la même « âme qui nous inspire, lui et moi dans nos prédications à la Bodinière, écrit « Lacoar dans une de ses merveilleuses chroniques, la même âme de générale « charité, — de générale justice à mieux dire — car la charité, sous ses plus « trompeurs déguisements, c'est tout de même l'aumône, et nous n'en voulons « plus pour l'Egale de l'homme. Nous exigeons la Justice, toute Justice, et vous « verrez que nous l'obtiendrons. »

Je l'espère...

MARYA CHÉLIGA-LOÉVY.

Madame Chéliga-Loévy, apôtre ardent et applaudi du féminisme, est aussi un écrivain d'une grande valeur. Elle est l'auteur des romans *Comtesse Elodie*, *Sans appui*, *Avant l'aube*, *A travers le combat*, qui seront prochainement traduits du polonais en français, et qui font presque regretter qu'elle ait abondonné la littérature pure pour se dévouer à la cause féministe. Mais c'est qu'elle a la foi.

Comme le dit M. Jacques Turbin dans une chaleureuse poésie dédiée à Mme Chéliga-Loévy, *le Fruit*, « nous, les convaincus de ce siècle sans foi »,

Nous croyons au pouvoir magique de l'exemple
A l'efficacité des colères, pleuvant
En âpres coups de fouet sur les vendeurs du temple.
Nous croyons à la marche, à la marche en avant !
Oui, tout arrivera ! Tout ce que l'homme juste
Désire, espère, annonce, attend, arrivera.
La tige jaillira de la graine, et l'arbuste
Deviendra l'arbre immense, et l'arbre fleurira!
Et les vents voyageurs, vibrant dans l'arbre immense
Féconderont la Fleur aux pétales de sang :
Et du pistil gonflé de sève et d'espérance
Naîtra le Fruit parfait, le mets rafraîchissant.

Ajoutons que Mme Chéliga-Loévy a elle-même fait dernièrement une conférence très applaudie sur ce sujet : « Féministe contre féminin. » Mettant une parole chaude et colorée au service d'idées généreuses et vraies, elle a ardemment combattu la thèse de ceux qui, sous prétexte que « la femme doit rester femme », lui refusent non seulement ses droits civils et politiques, mais encore l'instruction et les moyens de se développer, et a proclamé avec enthousiasme que la femme se devait à elle-même de s'arroger le droit de s'éclairer et de s'instruire. Mme Chéliga-Loévy a encore, le 6 avril, fait une conférence fort intéressante à la mairie de la rue Drouot, sur l' « Infériorité de la Femme ». Signalons enfin une conférence extrêmement documentée et fort curieuse sur « la Femme en Orient », de l'Emir Emin Arslan, directeur du journal arabe *Kashful Nicab*, à la mairie du IXe arrondissement, à une assemblée que présidait Mme Marie Pierre, doctoresse en médecine.

Bibliographie : *Prostitution oder Produktion. Eigenthum oder Ehe*, de Johanna Loewenherz, Neuwied. — Un livre original sous tous les rapports. L'auteur s'efforce de prouver que la maternité, l'amour de l'être pour sa progéniture, est la cause première de la prétendue infériorité de la femme. Une mère ne saurait tuer ses enfants ni ceux d'une autre mère. De là son manque d'aptitudes guerrières et brutales et, comme dernière conséquence, son esclavage économique, social et politique. J'avoue n'avoir jamais vu développer cette idée. Dans ce livre, elle est exposée d'une façon si logique et si documentée que je m'incline sans difficulté. Mme Johanna Lœwenherz dans son livre dévoile les foyers de la prostitution dans le Berlin de nos jours. Sociale-démocrate militante, armée d'un étonnant savoir, elle fait une critique impitoyable du régime capitaliste actuel. Comme conclusion positive, elle exhorte ses lectrices à travailler surtout à l'instruction, au relèvement, au groupement des ouvrières. Car c'est d'en bas, de la femme devenue indispensable et inévitable à l'industrie, de la femme qui travaille à la machine, que partira la révolution du sexe féminin, Nous signalons ce livre à Mmes Chéliga-Loévy, Potonié Pierre, Henri Schmahl ; à MM. Léopold Lacour et Jules Bois.

Les Revues : *Schweizer Frauen-Zeitung*, Elisa Honegger, 7, Wienerberg, St-Gall.— Le droit de vote pour les femmes existe dans l'Etat de Wyoming (Etats-Unis de l'Amérique du Nord) depuis vingt-cinq ans. Le 2 décembre 1894, la Chambre des représentants de l'Etat de Wyoming a voté la résolution suivante : « La possession et l'exercice du droit de vote par les femmes de l'Etat de Wyoming n'a entraîné

aucun mauvais résultat, mais a eu d'heureuses conséquences; elle a supérieurement contribué à faire disparaître le crime et la misère, et tout cela sans l'emploi de la force brutale. Les votes ont lieu dans le plus grand calme et avec le plus grand ordre; le gouvernement qui en résulte est bon, le maintien de l'ordre public est devenu chose facile, et nous sommes fiers de ce qu'après vingt-cinq ans que les femmes ont le droit de voter, aucun district de Wyoming ne possède de maison de pauvres, que nos prisons sont pour ainsi dire inhabitées, et que le crime devient de plus en plus inconnu parmi nous. Le résultat de notre expérience nous impose le devoir de nous adresser à tous les Etats civilisés et de les exhorter à accorder sans hésitation le droit de vote aux femmes. Une copie authentique de cette résolution sera envoyée par le gouverneur de cet Etat aux gouvernements de tous les Etats d'Amérique et du monde entier, et à tous les corps législatifs. Et nous prions la presse du monde civilisé d'attirer l'attention de ses lecteurs sur notre résolution. »

Die Frauenbewegung, Revue fur die Interessen der Frau; Minna Cauer, rédacteur en chef, Berlin. — Le numéro contient deux articles qui intéresseront nos lectrices: « Frei, selbstændig, mild », de la baronne de Suttner; « Bericht uber die Frauenbewegung im Ausland », de Mme Lily de Gizycki.

Die Frau, monatschrift fur das gesammte Frauenleben unserer Zeit; Hélène Lang rédacteur en chef, W. Mœser, Hofbuchhandlung, Berlin. S. — Cette revue compte parmi ses collaborateurs les chefs du mouvement féministe allemand. Nous aurons souvent l'occasion d'y puiser des renseignements précieux.

O. A.

A lire dans l'*Englishwomen's Review*, dirigée par Helen Blackburn et Antoinette Mackenzie, un article très intéressant de la baronne Gripenberg sur le travail des femmes en Finlande, numéro du 15 janvier; la liste des femmes élues, conformément au Local Government Act de 1894, pour siéger aux conseils de paroisse, aux conseils de district et comme Poor Law Guardians; enfin de nombreuses revues de livres d'un intérêt spécial pour les femmes, très sérieusement faites.

J.

Nécrologie. — La *Schweizer Frauen-Zeitung* nous apprend la mort, à Christiania, de Mme Camilla Collet, qui a la première combattu en Norvège pour l'émancipation féminine.

O. A.

Le Gérant: Léon Bazalgette.

1-5-5. — Tours, imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



D'après la photographie de Braun-Clément et Cie.

SOCIÉTÉ

INTERNATIONALE ARTISTIQUE

SIÈGE : 3, PLACE WAGRAM

PARIS

COMITÉ D'HONNEUR :

MM. Michel George Conrad (Munich);
Karl Henckell (Zurich);
Havelock Ellis (Londres);
Jean Izoulet, professeur de philosophie au Lycée Condorcet (Paris);
Elie Ducommun, directeur du *Bureau international de Paix* (Berne);
Baron de Suttner, château de Harmannsdorff (Autriche);
Paul Carus, directeur du *Monist;*
Charles Lamoureux, directeur des Concerts Lamoureux;
Félix Mottl, chef d'orchestre au Théâtre royal de Karlsruhe;
Patrick Geddes, professeur à l'Université royale d'Edimbourg;
Pol de Mont (Anvers).

BUT DE LA SOCIÉTÉ

La Société Internationale Artistique a pour but :

D'établir un lien entre les écrivains, artistes et penseurs nouveaux de tous pays, dont les œuvres contribuent à un degré supérieur à l'évolution de la vie moderne ;

D'embrasser dans la mesure la plus large toutes les manifestations de la pensée moderne exprimée par les poètes, sculpteurs, musiciens, philosophes, littérateurs, savants, peintres, sociologues, etc. ;

De contribuer à les faire connaître en France et à l'Étranger et d'élargir leur influence ;

De créer à Paris un *centre d'internationalisme* pour le mouvement intellectuel, littéraire, artistique contemporain.

MOYENS D'ACTION

Le moyen d'action principal de la Société Internationale Artistique est actuellement la publication d'une revue trimestrielle : le *Magazine International*, qui, dans chaque numéro, à côté d'œuvres françaises et d'articles critiques, donne des traductions d'œuvres littéraires de tous pays, des portraits ou reproductions artistiques et un Bulletin critique qui contient un compte rendu de l'ensemble du mouvement littéraire, artistique et philosophique contemporain ; le *Magazine International* s'efforce de grouper en un tout vivant l'universel effort poétique d'aujourd'hui et d'en dégager l'idée nouvelle qui en résulte.

Au moment où la Société en s'élargissant pourra donner sa pleine expression, elle embrassera toute la vie moderne. Ses moyens d'action doivent alors se composer :

Du *Magazine International* devenu mensuel avec un service de correspondance plus étendu et une plus riche variété d'œuvres traduites ou originales ;

De numéros exceptionnels qui viendront augmenter l'action de la revue mensuelle ;

D'un office de traductions : la Société, entretenant des rapports avec les écrivains et les éditeurs français et étrangers, s'efforcera de faire connaître par des traductions le plus d'œuvres possible ;

De la publication annuelle d'un volume illustré de portraits et de reproduc-

tions, l'*Année Internationale*, auquel collaboreront des écrivains et des artistes de tous les pays;

D'expositions annuelles auxquelles seront envoyées des œuvres de tous pays, et des expositions particulières consacrées à un artiste ou à un pays ;

De représentations dramatiques où seront jouées des œuvres modernes françaises et étrangères. La Société dirigera tous ses efforts vers la création d'un théâtre spécial ;

D'auditions musicales où les œuvres de jeunes compositeurs seront exécutées par les soins de la société ;

De conférences, lectures et réunions par invitation ou par entrée. Des écrivains, etc., étrangers viendront y prendre la parole;

D'une salle de lecture (bibliothèque, gravures, photographies, etc.), avec une salle de vente centralisant la production étrangère et fournissant gratuitement tous renseignements internationaux. Les écrivains étrangers à Paris y trouveront toujours la plus cordiale sympathie ;

Des membres correspondants et représentants de la Société en tous pays;

Des rapports intimes et continuels entre les membres de la Société.

Tous les membres jouissent des avantages offerts par la Société au fur et à mesure de leur création.

L'extension de l'action extérieure de la Société se produira toujours dans le sens de l'universalité et de la nouveauté.

STATUTS

La Société Internationale Artistique est dirigée par un comité réélu tous les cinq ans à la majorité absolue des membres. Les membres de l'ancien comité sont rééligibles.

Les membres sont nommés par le comité.

Les membres ont droit à tous les avantages offerts à la Société et droit de vote dans les réunions de la Société.

La Cotisation des membres est de 20 francs par an. Le comité se réserve le droit de recevoir des membres non payants suivant son propre jugement.

Les cotisations, les dons et les bénéfices composent les fonds de la Société et sont administrés par le comité, qui en dispose au profit de celle-ci, après consultation facultative des membres.

La Société se réunit en assemblée générale une fois par an et en autre temps suivant la décision du comité. Les membres absents devront faire parvenir au comité leur avis ou leur vote dans la quinzaine précédant la réunion.

Le comité de direction de la Société Internationale est distinct du comité de

rédaction du *Magazine International*, qui est administré en propre et en dehors de la Société. Les fonctions du comité de rédaction du *Magazine International* sont permanentes et non sujettes à la réélection.

Le montant de l'abonnement au *Magazine International* est compris dans la cotisation des membres de la Société et appartient au comité de rédaction du *Magazine International*.

Le Comité de direction de la Société Internationale Artistique,
comité de rédaction du « Magazine International »,

Otto Ackermann,
Léon Bazalgette,
Serge Murat,
Laurence Jerrold.

20-8-5. — Tours, imp. E. Arrault et Cie.



Michel George Conrad

MICHAEL GEORG CONRAD

MIRACLE D'UNE NUIT DE PRINTEMPS

Hier j'étais souffrant, épuisé, plein de morgue.
Mon regard était hébété, mon œil voilé d'un crêpe.
Mes oreilles n'entendaient plus rien.
Ma main pendait flasque et sans énergie,
Ma démarche était pénible, mes pieds semblaient de plomb.
Aujourd'hui ?
Mes sens fleurissent d'une flamme vive,
Mon âme chante des psaumes d'allégresse,
Mon sang projette des hymnes,
Mes membres se gonflent de force pour tout travail.
La joie, la radieuse prospérité reposent en tout.
Il n'est ni hauteur, ni obstacle,
Ni distance, ni chemin,
Ni témérité, ni folie,
Que mon pied bondissant n'ose franchir d'un saut.
Je me moque du monde et de moi-même.
Qu'y a-t-il entre hier et aujourd'hui, pour produire ce changement ?
Une nuit !
Des roses de pourpre sur un fond bleu-noir,
Orné d'étoiles et bardé d'éclairs :
Une nuit de printemps créa le miracle,
Dans les bras voluptueux de l'Amour.
Salut à toi, mon épouse divine !

Traduit par DAVID ROGET.



RALPH WALDO EMERSON

L'HOMME PENSANT

Discours prononcé devant la *Phi-Bêta-Kappa Society* a Cambridge, Etats-Unis, 31 aout 1837. (1)

Monsieur le Président et Messieurs,

Je vous salue au recommencement de notre année littéraire. Notre anniversaire est un anniversaire d'espoir, et peut-être pas assez de travail. Nous ne nous réunissons pas pour des jeux de force ou d'adresse, pour la récitation d'histoires, de tragédies et d'odes, comme les anciens Grecs; pour des parlements d'amour et de poésie, comme les troubadours; ni pour le progrès de la science, comme nos contemporains dans les capitales anglaises et européennes. Jusqu'ici, notre fête a été simplement un amical témoignage de la survivance de l'amour des lettres, parmi un peuple trop

(1) Carlyle, dans une de ses lettres à Emerson, a jugé ce discours d'une façon définitive, en quelques phrases si fortement significatives, que nous n'essayerons pas d'y ajouter notre propre jugement. Cette lettre de Carlyle est citée par Mme A. Levoz dans son excellente et vivante biographie d'Emerson. « Jamais le célèbre orateur, dit Mme Levoz, n'a élevé son éloquence à une aussi grande hauteur que le jour où il traita « Le Savant Américain » devant la Phi-Bêta-Kappa Society. Parker disait que c'était le cinquième évangile des jeunes Américains. C'est en effet une éloquente proclamation de la grandeur de l'homme et de sa puissance quand il est instruit, qu'il s'est développé sous l'influence de tous les moyens mis à sa disposition: le passé, les livres et surtout la nature, la grande nature où il puise la force et la vie. Lowell n'est pas moins élogieux: « Ce fut un événement sans aucun précédent dans nos annales littéraires, une scène à rester éternellement gravée dans la mémoire pour son pittoresque et son inspiration. »

Carlyle écrit à Emerson à ce sujet (8 décembre 1837): « Et maintenant, sans transition, j'arrive à votre *Discours*. Mon ami! vous ne savez pas ce que vous avez fait là pour moi! Depuis de longues années je n'avais entendu que d'insignifiants bavardages, des querelles et des cris inarticulés; mon âme, triste et abattue, se disait qu'il n'y avait plus de langage intelligible et qu'elle était isolée au milieu de créatures étrangères. Mais écoutez, voilà que de l'Occident arrive une parole claire, une voix vraiment humaine, et j'ai un compagnon, un frère! Que Dieu en soit loué! J'étais prêt à pleurer en lisant ce discours dont la pure et haute mélodie me pénétrait le cœur. Je dis à ma femme: lis ceci. Elle le lut et me le rendit. Pour réponse, elle me charge de vous dire que l'on n'a rien vu de semblable, depuis que Schiller est mort. Mon brave Emerson! Et tout cela est resté muet et tranquille en lui pendant ces sept dernières années; la *platitude vociférante* (*vociferous platitude*) lui écorchait les oreilles de toutes parts, et tranquillement, il ne répondait rien. Tout un monde de *Pensées* s'est silencieusement édifié dans ces calmes profondeurs, et, le jour étant venu, il dit doucement, comme si c'était une chose ordinaire: Oui, je suis là, moi aussi. »

Nous ne donnons dans ce numéro que la première partie du discours, partie qui embrasse le triple rapport de l'Homme pensant avec la nature, avec les livres ou l'esprit du Passé, avec le monde social. La deuxième partie, que nous regrettons de ne pouvoir donner en même temps, concerne les devoirs du savant.

affairé pour donner aux lettres quelque chose de plus. Comme tel, ceci est précieux comme le témoignage d'un indestructible instinct. Peut-être le temps est déjà venu que cela doive être et soit quelque chose d'autre, quand l'intelligence paresseuse de ce continent regardera du dessous de ses paupières de fer, et comblera l'attente prolongée du monde avec quelque chose de meilleur que les efforts de l'habileté mécanique. Notre jour de dépendance, notre long apprentissage du savoir des autres terres, tire à sa fin. Les millions qui se précipitent autour de nous dans la vie ne peuvent toujours être dévorés sur les restes flétris des moissons étrangères. Des événements, des actions s'élèvent qui doivent être chantés, qui se chanteront eux-mêmes. Qui peut douter que la poésie revivra et dans un âge nouveau nous conduira, comme l'étoile dans la constellation de la Lyre, qui maintenant flamboie dans notre zénith, sera un jour, annoncent les astronomes, l'étoile polaire pour un millier d'années ?

A la lumière de cet espoir, j'accepte le sujet que non seulement l'usage, mais la nature de notre association semble prescrire à ce jour, le Savant Américain. Chaque année, nous venons ici lire un chapitre de plus de sa biographie. Cherchons quelles nouvelles lumières de nouveaux événements et plus de jours ont jetées sur son caractère, ses devoirs et ses espérances.

C'est une de ces fables qui, sorties d'une antiquité inconnue, expriment une sagesse inattendue, que les dieux, dans le commencement, divisèrent l'Homme en hommes, pour qu'il pût être plus secourable envers lui-même ; comme la main était divisée en doigts, afin de mieux répondre à son dessein.

L'antique fable couvre une doctrine toujours nouvelle et sublime ; qu'il y a un homme, — présent chez tous les hommes particuliers seulement en partie, ou à travers une faculté, et que l'on doit prendre la société tout entière pour trouver l'homme tout entier. L'homme n'est pas fermier, ou professeur, ou ingénieur, mais il est tout cela. L'homme est prêtre, et savant, et homme d'État, et producteur, et soldat. Dans l'état *divisé* ou social, ces fonctions sont partagées entre les individus, dont chacun tend à accomplir sa portion de l'œuvre commune, pendant que chacun des autres accomplit la sienne.

La fable implique que l'individu, pour se posséder lui-même, doit parfois quitter son propre travail pour embrasser tous les autres travailleurs. Mais malheureusement cette originaire unité, cette fontaine de puissance a été tellement distribuée aux multitudes, a été si minutieusement subdivisée et colportée, qu'elle s'est répandue en gouttes et ne peut être recueillie. L'état de la société est un état dans lequel les membres ont souffert l'amputation du tronc, et se prélassent fièrement comme autant de monstres, — un bon doigt, un cou, un estomac, un coude, mais nulle part un homme.

L'homme est ainsi métamorphosé en une chose, en beaucoup de

choses. Le planteur, qui est l'Homme envoyé dans le champ pour amasser l'aliment, est rarement animé par une idée de la Dignité véritable de son ministère. Il voit son boisseau et sa charrette, et rien au delà, et se laisse tomber jusqu'au fermier, au lieu d'être l'Homme dans la ferme. Le commerçant ne donne presque jamais une valeur idéale à son œuvre, mais il est conduit par la routine de son métier, et l'âme est sujette des dollars. Le prêtre devient une formule; l'avocat un livre de lois; le mécanicien une machine, le matelot un cordage d'un vaisseau.

Dans cette distribution de fonctions, le savant est l'intelligence déléguée. Dans le juste état, il est l'*Homme Pensant*.

Dans un état dégénéré, quand il est la victime de la société, il tend à ne devenir qu'un simple penseur, ou, ce qui est encore pire, le perroquet des autres hommes pensant.

Dans cette vision de l'Homme Pensant, comme tel, toute la théorie de sa charge est contenue. La nature le sollicite par tous ses tableaux sereins et avertisseurs. Le passé l'instruit. Le futur l'invite. Chaque homme n'est-il pas en vérité un étudiant, et toutes choses n'existent-elles pas au profit de l'étudiant? Et finalement le vrai savant n'est-il pas le seul vrai maître? Mais, comme le dit le vieil oracle : « Toutes les choses ont deux bouts. Prenez garde au mauvais bout. » Trop souvent dans la vie le savant s'égare avec l'humanité et forfait à son privilège. Voyons-le dans son école et considérons-le à l'égard des principales influences qu'il reçoit.

I. — La première dans le temps et la première en importance de ces influences sur l'esprit est celle de la nature. Chaque jour, le soleil ; et après le coucher du soleil, la nuit et ses étoiles. Toujours soufflent les vents ; toujours le gazon pousse. Chaque jour, les hommes et les femmes s'entretiennent, regardent et sont regardés. Le Savant est forcé de se tenir attentif et admirant devant ce grand spectacle. Il doit en fixer la valeur dans son esprit. Qu'est la nature pour lui ?

Il n'y a jamais de commencement, il n'y a jamais de fin à l'inexplicable continuité de ce tissu de Dieu, mais toujours une puissance circulaire retournant sur elle-même. En cela elle ressemble à son propre esprit, dont il ne peut jamais trouver le commencement ni la fin, tellement entier, tellement infini. Aussi loin même que ses splendeurs brillent, système sur système, jaillissant comme des rayons en haut, en bas, sans centre, sans circonférence, — dans la masse et dans la partie, la nature s'empresse de rendre compte d'elle-même à l'esprit. La classification commence. Pour le jeune esprit, chaque chose est individuelle, se tient par elle-même. Peu à peu, il trouve comment joindre deux choses, et voir en elles une seule nature; puis trois, puis trois mille; et ainsi tyrannisé par son propre instinct unificateur, il continue de joindre les choses entre elles, de diminuer les anomalies, de découvrir des racines courant sous le sol, par lesquelles les choses contraires et

lointaines se tiennent attachées, et fleurissent sur une seule tige. Bientôt il apprend que, depuis l'aube de l'histoire, il y a eu une constante accumulation et classification de faits.

Mais qu'est-ce que la classification, sinon la perception que ces objets ne sont pas chaotiques et ne sont pas étrangers, mais possèdent une loi, qui est aussi une loi de l'esprit humain? L'astronome découvre que la géométrie, une pure abstraction de l'esprit humain, est la mesure du mouvement planétaire. Le chimiste trouve des proportions et une méthode intelligible d'un bout à l'autre de la matière; et la science n'est que la trouvaille de l'analogie, de l'identité, dans ses parties les plus lointaines. L'âme ambitieuse s'arrête devant chaque fait rebelle; l'une après l'autre elle réduit toutes les constitutions étranges, toutes les forces nouvelles, à leur classe et à leur loi, et continue toujours d'animer la fibre dernière de l'organisation, les confins de la nature, par la connaissance.

Ainsi à lui, à cet écolier sous le dôme recourbé du jour, est inspirée cette idée, que lui et son esprit procèdent d'une seule racine ; l'un est une feuille et l'autre est une fleur ; rapport, sympathie, s'agitant dans chaque veine. Et quelle est cette racine ? N'est-ce pas elle qui est l'âme de son âme? — Pensée trop hardie, — Rêve trop fantastique. Mais, quand cette lumière spirituelle aura révélé la loi des natures plus terrestres — quand il aura appris à adorer l'âme, et à voir que la philosophie de la nature qui est maintenant est seulement le premier tâtonnement de sa main gigantesque, il jettera ses regards en avant vers un savoir toujours s'épanouissant comme vers un créateur qui devient.

Il verra que la nature est la face opposée de l'âme, lui répondant dans toutes ses parties. L'une est le sceau, et l'autre est l'empreinte. Sa beauté est la beauté de son propre esprit. Ses lois sont les lois de son propre esprit. Alors la Nature devient pour lui la mesure de ses connaissances. Autant il est ignorant de la nature, autant il ne possède pas de son propre esprit. Et, en somme, l'ancien précepte : « Connais-toi toi-même » et le moderne précepte « Étudie la nature » deviennent au fond une seule maxime.

II. — La grande influence qui vient ensuite dans l'esprit du savant est l'esprit du Passé, dans quelque forme, soit en littérature, en art, dans les institutions, que cet esprit soit gravé. Les livres sont les meilleurs types de l'influence du passé, et peut-être parviendrons-nous à la vérité, à apprendre la somme de cette influence plus commodément, en considérant leur valeur seule.

La théorie des livres est noble. Le savant du premier âge reçut en lui le monde tout autour ; il médita là-dessus ; il donna à cela l'arrangement nouveau de son propre esprit, et le révéla une seconde fois. Le monde entra en lui, — vie ; il sortit de lui, — vérité. Il vint vers lui, — actions de courte durée ; il sortit de lui, — immortelles pensées. Il vint de lui,

— affaires ; il sortit de lui, — poésie. Il était — fait mort ; maintenant, il est — vivante pensée. Il restera en place et il marchera. Tantôt il endure, tantôt il s'envole, tantôt il inspire. Précisément en proportion de la profondeur de l'esprit duquel il est issu, son essor est d'autant plus élevé, son chant d'autant plus long.

Ou bien, je puis dire, cela dépend du point où en était arrivée l'opération de transmuer la vie en vérité. La pureté et le caractère impérissable du produit sera en rapport avec la perfection de la distillation. Mais aucun n'est absolument parfait. De même qu'une machine pneumatique ne peut par aucun moyen faire un vide parfait, de même aucun artiste ne peut entièrement exclure de son livre le conventionnel, le local, le périssable, ou écrire un livre de pensée pure qui sera aussi efficace, à tous égards, envers une postérité lointaine, qu'envers ses contemporains, ou plutôt ceux du deuxième âge. Chaque âge, cela est prouvé, doit écrire ses propres livres ; ou plutôt chaque génération, pour celle qui lui succède. Les livres d'une période plus ancienne ne s'adaptent pas à celle-ci.

Toutefois de ceci naît un grave dommage. Le caractère sacré qui s'attache à l'acte de la création, — l'acte de la pensée, — est instantanément transféré au même récit de l'acte. Le poète chantant, on le sentait un homme divin. Désormais le chant est aussi divin. L'écrivain était un esprit juste et sage. A l'avenir l'esprit est fixé, le livre est parfait ; ainsi l'amour du héros dégénère en culte de la statue. A l'instant, le livre devient nuisible. Le guide est un tyran. Nous cherchions un frère, et voici un gouvernant. L'esprit indolent et perverti de la multitude, tarde toujours à s'ouvrir aux incursions de la Raison, une fois ouvert, ayant une fois reçu ce livre, s'arrête sur lui, et pousse une clameur s'il est critiqué. Les collèges sont bâtis sur cela. Des livres sont écrits là-dessus par des penseurs, non par l'Homme Pensant, par des hommes de talent, qui se fourvoyent dès le premier pas, qui partent de dogmes acceptés, et non de principes inspirés de leur propre vision. Des jeunes hommes d'humeur douce, grandissent dans les bibliothèques, croyant que leur devoir est d'accepter les vues que Cicéron, que Locke, que Baron ont données, oubliant que Cicéron, Locke et Bacon n'étaient que des jeunes hommes dans des bibliothèques lorsqu'ils écrivaient ces livres.

De là, au lieu de l'Homme Pensant, le ver rongeur de livres. De là la classe, qui a la science des livres, qui prise les livres, comme tels ; non comme se rapportant à la nature et à la constitution humaine, mais comme faisant une sorte de troisième Etat avec le monde et l'âme. De là, ceux qui restituent les textes, les correcteurs, les bibliomanes de tous les degrés.

Cela est mauvais ; cela est plus mauvais qu'il ne semble. Les livres sont les meilleures des choses, quand on en use bien ; quand on abuse, ils sont parmi les plus mauvaises. Quel est le juste usage ? Quelle est la vraie fin que tous les moyens doivent produire ? Ils ne sont rien si ce

n'est inspirer. Il me vaudrait mieux ne jamais voir un livre que d'être dévoyé par son attraction de ma propre orbite, et fait un satellite au lieu d'un système. La seule chose de valeur dans le monde est l'âme agissante, l'âme libre, souveraine, en action. Tout homme a droit et qualité pour cela ; tout homme contient cela en lui, quoique dans presque tous les hommes cela soit obstrué, et jusqu'ici pas encore né. L'âme en action voit l'absolue vérité ; et elle révèle la vérité ou la crée. Dans cette action, elle est le génie, non pas le privilège d'un favori d'ici et de là ; mais l'inaliénable patrimoine de tout homme.

Dans son essence, le génie est progressif. Le livre, le collège, l'école des arts, l'institution de quelque espèce s'arrêtent à quelque révélation passée du génie. Cela est bon, disent-ils, tenons-nous à cela. Ils me clouent. Ils regardent en arrière et non en avant. Mais le génie regarde toujours en avant. Les yeux de l'homme sont placés devant sa tête, non pas derrière sa tête. L'homme espère. Le génie crée. Créer, — créer, — est la preuve de la présence divine. Quels que puissent être ses talents, si l'homme ne crée pas, le pur effluve de la Divinité n'est pas sien ; — cela peut être des cendres et de la fumée, mais non pas de la flamme. Il y a des manières qui créent, il y a des actions qui créent, et des mots qui créent ; manières, actions, paroles qui n'indiquent ni la coutume ni l'autorité. Mais qui jaillissent spontanément du propre sentiment du bon et du beau qui est dans l'esprit.

D'autre part, au lieu d'être son propre voyant, qu'il reçoive toujours d'un autre esprit sa vérité, bien que ce soit dans des torrents de lumière, sans périodes de solitude, sans recherche et recouvrement de soi-même, et un fatal mauvais service lui sera rendu. Le génie est toujours suffisamment l'ennemi du génie par trop d'influence. J'en appelle aux littératures de toutes les nations. Les poètes dramatiques anglais ont « shakspearisé » pendant deux cents ans.

Sans doute, il y a une juste façon de lire pourvu qu'on donne à la lecture un rôle strictement subordonné. L'Homme Pensant ne doit pas être dominé par ses instruments. Les livres sont pour les moments de loisir du savant. Quand il peut lire Dieu directement, l'heure est trop précieuse pour être gaspillée dans les transcriptions faites par d'autres hommes de leurs propres lectures. Mais, quand viennent des intervalles de ténèbres comme ils doivent venir, — quand l'âme ne voit pas, quand le soleil est caché, et quand les étoiles refusent leur éclat, — nous nous dirigeons vers les lampes qui furent allumées par leur rayon, pour guider nos pas de nouveau vers l'Est, où est l'aurore. Nous entendons, afin de parler. Le proverbe arabe dit : « Un figuier regardant un figuier devient fructueux. »

Remarquable est le caractère du plaisir qui dérive pour nous des meilleurs livres. Ils impriment toujours en nous la conviction qu'une nature les écrivit et que la même les lit. Nous lisons des vers de l'un

des grands poètes anglais, de Chaucer, de Marvell, de Dryden, avec la joie la plus moderne, — avec un plaisir, je veux dire, qui est en grande partie causé par l'abstraction de toute époque de leurs vers. Il y a une certaine révérencieuse crainte mêlée à la joie de notre surprise, quand ce poète, qui vécut dans quelque monde passé, il y a deux ou trois cents ans, dit ce qui repose enfermé dans ma propre âme, ce que j'avais aussi presque pensé et dit. Si ceci ne démontrait d'une façon évidente la doctrine philosophique de l'identité de tous les esprits, nous supposerions quelque harmonie préétablie, quelque prévision des âmes à venir et quelque préparation d'aliments pour leurs futurs désirs, comme le fait observé chez les insectes, qui laissent de la nourriture avant la mort pour le jeune ver qu'ils ne connaîtront jamais.

Je ne voudrais pas être entraîné par aucun amour de système, par aucune exagération d'instincts, à attaquer le livre. Nous savons tous que, de même que le corps humain peut être nourri par toute sorte de nourriture, voire de l'herbe bouillie et du bouillon de vieux souliers, ainsi l'esprit humain peut être nourri par toute espèce de connaissance. Et des hommes grands et héroïques ont existé qui n'avaient presque aucune autre information que celle de la page imprimée. Je dirai seulement qu'il faut une forte tête pour supporter ce régime. Il faut être un inventeur pour lire bien... Comme dit le proverbe : « Qui voudrait rapporter la richesse des Indes, doit riche partir aux Indes. » De plus, il y a la lecture qui crée aussi bien que l'écrit qui crée. Quand l'esprit est fortifié par le travail et l'invention, la page de n'importe quel livre que nous lisons devient lumineuse de multiples allusions. Chaque sentence est doublement significative, et le sens de notre auteur est aussi vaste que le monde.

Nous voyons alors, ce qui est toujours vrai, que, de même que l'heure de vision du voyant est courte et rare parmi les jours et les mois pesants, ainsi son témoignage est peut-être la moindre partie de son volume. Le perspicace ne lira, dans son Platon ou son Shakspeare, que cette plus petite partie, — que l'authentique parole de l'oracle, — et tout le reste, il le rejettera, serait-ce cent fois de Platon ou de Shakespeare.

Naturellement, il y a une partie de lecture entièrement indispensable à un homme sage. Il doit apprendre l'histoire et la science exacte par une laborieuse lecture. Les collèges, d'une manière semblable, ont leur office indispensable, d'enseigner les éléments. Mais ils ne peuvent nous être hautement utiles que lorsqu'ils tendent non pas à faire faire l'exercice, mais à créer ; quand ils rassemblent de loin tous les rayons du génie varié vers leurs grandes salles hospitalières, et par des feux concentrés, mettent en flamme le cœur de leur jeunesse. La pensée et le savoir sont des natures dans lesquelles l'apparat et la prétention ne servent à rien. Les robes et les fondations pécuniaires, même dans des villes d'or, ne peuvent jamais compenser la moindre sentence ou syllable de sagesse. Oubliez cela, et nos collèges américains perdront de leur impor-

tance publique, bien qu'ils puissent croître en richesse chaque année.

III. — Une notion parcourt le monde, qui veut que le savant soit un reclus, un valétudinaire, — aussi peu propre à tout ouvrage manuel du labeur public, qu'un canif à servir de hache. Les soi-disant « hommes pratiques » raillent les hommes spéculatifs, comme si, parce qu'ils spéculent ou *voient*, ils ne faisaient rien. J'ai entendu dire qu'on doit parler au clergé, — dont les membres sont toujours, plus universellement qu'aucune autre classe, les savants de leur temps, — comme on parle aux femmes ; qu'ils n'entendent pas la conversation rude, spontanée des hommes, mais seulement un discours apprêté et délayé. Ils sont souvent privés virtuellement de leurs franchises ; et, même, d'aucuns veulent pour eux le célibat. Ceci est en partie vrai des classes studieuses et ce n'est ni juste ni sage. L'action est pour le savant subordonnée, mais elle est essentielle. Sans elle, il n'est pas homme. Sans elle, la pensée ne peut jamais mûrir en vérité. Tandis que le monde flotte devant l'œil comme un nuage de beauté, nous ne pouvons même pas voir sa beauté. L'inaction est de la couardise, mais il ne peut y avoir de savant sans l'esprit héroïque. Le préambule de la pensée, la transition à travers laquelle elle passe de l'inconscient au conscient est l'action. Je ne connais qu'autant que j'ai vécu. Nous reconnaissons immédiatement les paroles qui sont chargées de vie et celles qui ne le sont pas.

Le monde, cette ombre de l'âme ou cet *autre moi*, s'étend immense tout autour. Ses attractions sont les clefs qui ouvrent mes pensées et me font connaître moi-même. Je me lance avec ardeur dans ce tumulte résonnant. J'étreins les mains de ceux qui sont auprès de moi, et je prends ma place dans le cercle pour souffrir et pour travailler, instruit par un instinct, qu'ainsi l'abîme muet prendra une voix avec des paroles. Je pénètre son ordre ; je dissipe sa crainte ; je dispose de lui dans les limites du circuit de mon expansion vitale. Autant je connais de la vie par expérience, autant ai-je vaincu et planté de désert, ou aussi loin ai-je étendu mon être, ma domination. Je ne vois pas comment un homme peut être assez riche pour se permettre de s'abstenir, à cause de ses nerfs et de son repos, d'une action à laquelle il peut participer. Ce sont des perles et des rubis pour son intelligence.

Les durs travaux, le malheur, l'exaspération, le besoin, sont des instructeurs en éloquence et en sagesse. Le vrai savant se reproche toute occasion d'action qu'il a laissé échapper comme une perte de puissance.

C'est la matière première dont l'intelligence façonne ses splendides produits. Une étrange opération aussi que celle-là, par laquelle l'expérience est convertie en pensée comme une feuille de mûrier est convertie en satin. La manufacture fonctionne à toute heure.

Les actions et les événements de notre enfance et de notre jeunesse sont maintenant les matières de la plus calme observation. Ils flottent comme de belles peintures dans l'air. Il n'en est pas ainsi avec nos

récentes actions, avec les affaires que nous avons maintenant en main. Sur celles-là, nous sommes complètement incapables de spéculer. Nos affections jusqu'ici circulent à travers elles. Nous ne les sentons ou ne les connaissons pas plus que nous ne sentons les pieds, ou la main, ou le cerveau de notre corps. L'acte nouveau est encore une portion de vie, — il demeure pour un temps submergé dans notre vie inconsciente. En quelque heure contemplative, il se détache de la vie comme un fruit mûr, pour devenir une pensée de l'esprit. A l'instant il est surélevé, transfiguré ; le corruptible a pris la figure de l'incorruptible. Maintenant il est toujours un objet de beauté, quelque bas que soient son origine et son voisinage. Observez de plus l'impossibilité d'anticiper sur cet acte. Dans son état de ver, il ne peut voler, il ne peut briller, — c'est un ver stupide. Mais soudainement, sans observation, le même être déploie des ailes splendides, et devient un ange de sagesse. Ainsi il n'y a aucun fait, aucun événement dans notre histoire privée qui ne perdra, tôt ou tard, sa forme adhérente, inerte, et ne nous frappera d'étonnement en s'élançant de notre corps dans l'empyrée. Le berceau et l'enfance, l'école et la cour de récréation, la terreur des garçons, et les chiens, et les férules, l'amour des petites filles, et les baies, et beaucoup d'autres faits qui remplissent un moment le ciel tout entier, s'en sont allés déjà ; ami, et parent, profession et parti, ville et pays, nation et monde doivent aussi prendre leur essor et chanter.

Naturellement, celui qui a déployé sa force totale dans des actions dignes a le plus riche retour de sagesse. Je ne veux pas fermer moi-même à ce globe d'action, et transplanter un chêne dans un pot de fleur, pour qu'il soit affamé et languisse ; ni me fier au revenu d'une seule faculté, ni épuiser une veine de pensée, un peu comme ces Savoyards qui, trouvant leurs moyens d'existence à sculpter des bergers, des bergères, et des Hollandais qui fument, pour toute l'Europe, s'en allèrent un jour à la montagne pour trouver du bois et découvrirent qu'ils avaient taillé le dernier de leurs pins. Nous avons en nombre des auteurs qui ont épuisé leur veine à écrire et qui, poussés par une louable prudence, font voile pour la Grèce ou la Palestine, suivre le trappeur dans la prairie, ou errer autour d'Alger pour refaire leur fonds d'approvisionnements.

Ne fût-ce que pour un vocabulaire, le savant serait avide d'action. La vie est notre dictionnaire. Les uns se consument bien en travaux des champs ; à la ville, — dans la connaissance des métiers et manufactures : dans la libre intercourse de beaucoup d'hommes et de femmes ; en science, en art ; dans le seul but d'apprendre dans tous leurs faits, un langage pour illustrer et incarner nos perceptions. J'apprends immédiatement d'un orateur combien il a déjà vécu, à travers la pauvreté ou la splendeur de son discours. La vie est devant nous comme la carrière d'où nous tirons les tuiles et les pierres de couronnement pour la maçon-

nerie d'aujourd'hui. Voilà le moyen d'apprendre la grammaire. Les collèges et les livres copient seulement le langage que font le champ et le chantier.

Mais la valeur finale de l'action, comme celle des livres, et mieux que les livres, est qu'elle est une ressource. Ce grand principe d'Ondulation dans la nature, qui se montre dans la respiration et l'expiration du souffle, dans le désir et la satiété ; dans le reflux et le flux de la mer ; dans le jour et la nuit ; dans le chaud et le froid ; qui encore plus profondément imprégnée dans chaque atome et chaque fluide, nous est connue sous le nom de Polarité, — ces « secousses de libres transmission et réflexion », comme Newton les appelle, sont la loi de la nature parce qu'elles sont la loi de l'esprit.

L'esprit tantôt pense, tantôt agit ; et chaque secousse reproduit l'autre. Quand l'artiste a épuisé ses matériaux, quand la fantaisie ne peint plus, quand les pensées ne se conçoivent plus, et que les livres sont une lassitude, il a toujours la ressource *de vivre*. Le caractère est plus élevé que l'intelligence. Penser est la fonction. Vivre est le fonctionnaire. Le fleuve revient à sa source. Une âme grande sera forte pour vivre, comme elle est forte pour penser. N'a-t-il plus d'organe ou d'intermédiaire pour faire part de ses vérités ? Il peut encore se rejeter sur cette force élémentaire de les vivre. Ceci est un acte total. Penser est un acte partiel. Que la grandeur de la justice resplendisse dans ses affaires. Que la beauté de l'affection réjouisse son humble toit. Ceux qui « loin de la renommée » demeurent et agissent avec lui, sentiront la force de sa constitution dans les faits et les événements du jour, mieux que s'ils devaient la mesurer en quelque œuvre d'apparat public et intentionnel. Le temps lui enseignera que le savant ne perd aucune des heures que l'homme vit. En cela il développe le germe sacré de son instinct, soustrait à l'influence. Ce qui est perdu en grâce est gagné en force. Ce n'est pas de ceux-là, dont les systèmes d'éducation ont épuisé la culture, que sort le géant secourable pour détruire l'ancien, ou construire de nouveau, mais c'est de la sauvage nature non encore usée, de terribles Druides et Berserkirs, que sortent enfin Alfred et Shakspeare.

J'entends donc avec joie tout ce que l'on commence à dire de la dignité et de la nécessité du travail pour chaque citoyen. Il y a de la vertu dans la houe et la bêche, pour les mains incultes comme pour celles qui sont cultivées. Et le travail est partout bienvenu ; nous sommes toujours invités au travail ; il faut observer seulement cette limite qu'un homme ne devra pas, pour l'amour d'une plus large activité, sacrifier aucune opinion aux jugements et aux modes d'action populaires.

Traduit par LÉON BAZALGETTE.

(*La fin prochainement.*)



L'HYPOTHÈSE

... Ce jour-là, qui était un jour du mois de février, fut plus extraordinaire encore de chaleur que tous les jours déjà brûlants qui l'avaient précédé. Les gelées avaient cessé de bonne heure bien avant janvier. Depuis, une moiteur, d'abord,envahit l'air. On avait cru à la pluie. La pluie n'était pas tombée. La moiteur avait fait place à une sécheresse chaude, à la température d'un été calciné, où l'orage rôde sans cesse et toujours avorte. Une anxiété pesait sur les gens, surpris par tout l'insolite de cette saison tellement en avance : le sol couvert d'herbes, de fleurs immédiatement fanées, les arbres verts, le ciel inaltérablement lumineux, depuis l'aurore jusqu'au soir, les nuits tièdes.

On parlait, chez Denise, de ce calendrier à l'envers, de ce beau temps inquiétant. Lucien avait invité deux ou trois amis, et au cours du déjeuner, installé proche la fenêtre, à l'ombre du store, devant l'immense ciel flamboyant, la conversation prit un tour de science, de poésie et de fantaisie puisées dans le spectacle des choses.

« — N'avez-vous pas lu dans un journal, dit l'un des convives, l'annonce de la fin du monde prochaine ? C'est un professeur de l'Université d'Iéna qui s'est chargé de nous apprendre cette nouvelle définitive. Cette fois, il paraît qu'il n'y a pas à dire mon bel ami ! Il va falloir se résigner et dévider les réflexions dernières. Le savant qui s'est fait le maître des cérémonies de ces obsèques du globe a bien pris ses renseignements et donné des conclusions inattaquables à son enquête. La même comète qui nous a déjà tourné autour en je ne sais plus quelles années va décidément toucher et carboniser la terre. »

« — Malheureusement, dit Lucien, le spectacle inouï que donnerait cette traversée de brasier ne pourra pas être contemplé par les intéressés. Pendant quelques semaines, quelques mois, les yeux épouvantés verront se roser, rougeoyer et s'empourprer les cieux. L'agonie du monde s'éclairera d'abord de la douceur infinie d'un jour mourant. Mais la tranquillité apaisée de ce crépuscule deviendra bientôt tragique, les nuages écarlates passeront sur un horizon cramoisi, la lumière s'épandra sur toutes choses comme un sang noir. Jusqu'au jour où cette rougeur funèbre se dorera faiblement de la première lueur du feu en marche. Un point brillant apparaîtra dans les profondeurs de l'océan atmosphérique; il grossira, viendra sur nous comme une irrésistible locomotive de l'espace, mais nous n'aurons pas le temps de le voir grossir et venir. L'incomparable incendie

nous aura consumés de la première vapeur de son haleine avant que nous ayons pu le voir se manifester visiblement. La comète affolée passera sur un affreux silence, sur la stupeur de la matière, elle disparaîtra dans un vertigineux abîme de vapeurs, laissant derrière elle la triste boule chauve, calcinée, et déserte... »

Il se tut pendant un instant. On absorba quelques fruits disposés avec précaution proche de morceaux de glace. On but des boissons frappées. Denise était restée silencieuse, ses beaux yeux grands ouverts avec une expression vague et inquiète. Lucien reprit en souriant :

« — La songerie entrevoit ainsi la fin fulgurante de la Terre à travers l'algèbre du professeur d'Iéna. Il arrivera donc ceci : c'est que beaucoup de ceux qui méditeront trop sur ce calcul annonçant un cataclysme, beaucoup de ceux qui croient aux évangiles scientifiques et aux prédiction des astrologues, vont s'inquiéter de la marche oblique de cette comète qui nous vise depuis des siècles sans doute, et qui se rapproche davantage à chacunes de ses courses elliptiques. Ils consulteront avec effarement la topographie céleste, observeront les apparitions de lumières suspectes, les tombées inquiétantes d'étoiles. L'indécision s'installera en leurs âmes, ils resteront cois et perplexes jusqu'à la date menaçante, tout surpris de voir finir une année et d'en voir commencer une autre sans que la catastrophe promise soit venue interrompre le cours des jours... »

La jeune femme s'arrêta de contempler les champs infinis par lesquels courait son imgination :

« — Mais toi, Lucien, y crois-tu ? »

« — Tout est possible, ma chère Denise. Et vraiment, je ne sais s'il n'y aurait pas une joie immense à faire partie de cette humanité dernière. Notre malheur et notre tourment, c'est de savoir que nous partons et qu'il y aura encore tant de choses après nous : de beaux spectacles, des manifestations curieuses, des péripéties émouvantes, tout un drame sans fin auquel nous n'assisterons pas et que nous ne pouvons même pas prévoir et concevoir. Malgré nous, l'égoïsme vital est au fond de notre être, règne sur notre esprit. Il faut que nous fassions effort pour admettre que nous ne servons qu'aux transitions, que nous jouons des rôles d'utilités au profit de la race et de la nature. Il faut nous forcer à éprouver de belles pensées, nous exciter par de fortes paroles, faire des efforts vers l'abnégation, pour songer à l'avenir de la terre et nous réjouir de l'humanité future, dont nous ne serons pas. Certains accepteraient donc, je crois, avec une certaine satisfaction, l'échéance promulguée par le professeur... »

« — Oui, peut-être, dit quelqu'un. Mais ceux-là ne seraient pas nombreux. Ce seraient seulement les réfléchis, les souffrants, ceux qui ont

trop ruminé le problème de la destinée. Mais les autres ? La grande masse qui vit par l'instinct, sûrement, aurait une autre attitude. »

« — C'est là, affirma Lucien, que serait le spectacle. Les dernières années que vivrait l'humanité actuelle comporteraient des scènes bien extraordinaires de passions naturelles à la place des restreints dialogues de comédies sociales que nous sommes condamnés à entendre. La diversité des tempéraments et des caractères s'affirmerait avec une violence inouïe, bien inutile, puisqu'il ne s'ensuivrait aucun effet et que les observateurs, s'ils persistaient à observer, ne pourraient fixer aucune trace de leurs observations. Pendant que les désolés se lamenteraient, que les apathiques, les indifférents, resteraient immobiles, se souciant peu des lamentations vaines et des efforts superflus, les actifs vivraient avec frénésie la vie qui leur serait encore concédée.

« Des êtres nombreux s'efforceraient de connaître, pendant ces dernières minutes d'existence, les sensations auxquelles ils n'auraient jamais osé prétendre aux époques où les saisons se succédaient régulières, où les comètes passaient au large. Il est à supposer que les grandes occupations d'aujourd'hui chômeraient, que la politique ferait trêve, que nul ne se soucierait de parfaire une œuvre d'art. Mais tout le mouvement nerveux et tout l'afflux sanguin de l'être se manifesteraient en actes pressés, désordonnés, irrésistibles. La curiosité ardente et anxieuse s'attachant férocement à ce reste d'existence, l'instinct rageur qui livre des batailles, l'amour insouciant de ce qui n'est pas lui... oui, ce seraient là les derniers sentiments des derniers hommes, — avides de connaître leur sort, — se ruant farouchement, les poings armés, les uns contre les autres, — cherchant l'ivresse des sens, sans plus de souci des conventions et des pudeurs, dans la hâte fiévreuse des derniers soupirs... »

Il rêva un instant devant le ciel embrasé, se releva, alla vers la fenêtre grande ouverte sur l'éther d'or et de sang :

« — On se battrait sûrement. Rappelez-vous les coups de couteau donnés pendant l'incendie de l'Opéra-Comique. On s'aimerait aussi... Le sentiment de Renan dans *l'Abbesse de Jouarre* est le vrai. L'idée de la mort, qui donne le désir de se survivre, ferait faire le simulacre de créer. »

Plusieurs paroles encore furent prononcés. Puis, le café étant pris et les cigares fumés, les convives sortirent, et Lucien aussi, après l'au revoir et l'adieu à Denise.

« — Oui, peut-être adieu, » murmura-t-elle avec un sourire gêné.

Restée seule, elle fut longtemps assise à l'angle de la fenêtre, et très vite, dans le silence, les réflexions la submergèrent. Elle crut subitement à la prochaine fin du monde. Le vieil univers, fané, ridé, crevassé, si fatigué et si obstiné à vivre, lui apparut comme précipitant sa course dans l'espace, en route vers son heure suprême. L'imagination de la jeune femme erra par les plaines sans fin du ciel, suivit les allées et venues

régulières et fatales de la comète qui était déjà entrée en notre système planétaire aux années indiquées, à des dates toujours de moins en moins éloignées : il y avait eu des milliers, puis des centaines d'années, et cent ans, finalement. Le dernier répit s'annonçait, la course diminuait, l'orbe parcouru allait se rétrécissant. Il n'y avait plus à douter de la fin de ces évolutions rapides, de plus en plus approchantes, et, c'était bien sûr, les calculs donnaient la date du prochain rendez-vous. Bientôt, l'astre obstiné effleurerait la Terre de sa chevelure de flamme, brûlerait, anéantirait tout ce qui se meut, tout ce qui respire, tout ce qui vit de la vie végétative et animale, depuis le brin d'herbe jusqu'à l'homme.

Elle eut un sursaut, il lui sembla que le ciel s'assombrissait encore, que la chaleur augmentait, que l'instant de la collision était proche. Elle pleura :

« — Pourquoi est-il parti, alors? Il disait que, si la catastrophe venait, on profiterait des derniers jours pour se dire vite que l'on s'aime, pour rester l'un près de l'autre. »

Et dans cet esprit de femme vouée à l'amour, une vérité surgit, une croyance farouche s'affirma, et ce raisonnement courut en elle comme un éclair :

« — Si l'amour est la chose essentielle, qu'importent les prédictions et la fin du monde? C'est toujours la fin du monde, puisque notre existence est si courte, si incertaine. Il faut toujours vivre aujourd'hui comme si l'on devait mourir demain. »

Elle voulut se lever, agir, aller retrouver Lucien. Une torpeur et un désespoir la prirent à la fois. Elle resta, suffoquant dans l'air de feu devenu intolérable, attendant impatiemment le retour de son amant avant la réalisation de l'hypothèse par laquelle on l'avait exaltée et éclairée.

Gustave Geffroy.



CONRAD FERDINAND MEYER

RAMES RENTRÉES (1)

L'eau coule de mes rames rentrées ;
Des gouttes tombent lentement dans le gouffre.
Rien qui me chagrinât ! rien qui me réjouît !
Un « Aujourd'hui » sans douleur s'écoule !

Au-dessous de moi — hélas ! disparues de la lumière
Rêvent déjà les plus belles de mes heures.
Des profondeurs bleus « hier » s'écrie :
Quelques-unes de mes sœurs sont-elles encore sous le soleil ?

LÉTHÉ

Dernièrement je vis en rêve une barque,
Sans rames, voguer sur les flots ;
Le ciel et l'eau étaient colorés de teintes vagues
Comme au lever du jour ou à son déclin.

De jeunes garçons étaient assis couronnés de lotus,
Des jeunes filles se penchaient, souples, par-dessus bord.
Je vis briller une coupe circulant parmi les rangs :
Chacun y buvait.

Alors retentit un chant plein de douce mélancolie
Que chantait le groupe des camarades aux couronnes.
Je reconnus ta nuque pleine de modestie.
Ta voix qui dominait le chœur.

Je plongeai dans les flots. Je frissonnai
Jusqu'à la moelle, tant ils étaient singulièrement froids !
J'atteignis la barque qui voguait doucement
Et pénétrai au milieu de la troupe sacrée.

(1) Les poésies que nous traduisons de Conrad Ferdinand Meyer et qui ne donnent qu'une faible idée de l'œuvre de ce grand Religieux, amoureux de la Vie et de la Solitude, sont extraits du volume *Gedichte* (Leipzig, H. Haessel).

C'était à ton tour de boire ;
Tu élevas alors ta coupe pleine,
Tu me dis d'un regard chargé de tendresse :
« Mon cher amour, je bois à l'oubli ! »

Dans l'audace de mon ardeur amoureuse,
Je t'arrachai la coupe et la jetai dans les flots.
Elle disparut, et soudain ta joue
Se colora d'une apparence de sang.

Suppliant, je t'embrassai, rempli d'une douleur sauvage,
Lorsque tu m'offris sans résistance ta lèvre pâle ;
Puis tu fondis dans mes bras en souriant :
Alors je me souviens — tu es morte.

LA CHANSON DE LA MER

Nuages, mes enfants, vous voulez partir ?
Bon voyage ! Au revoir !
Vos formes changeantes
Je ne puis les retenir en des liens maternels.

Vous vous ennuyez sur mes vagues,
Là-bas la terre vous attire :
Les côtes, les rochers, et les feux des phares !
Allez, enfants ! Courez les aventures !

Faites voile, navigateurs audacieux, dans les airs !
Cherchez les cimes ! Reposez-vous sur les abîmes !
Bâtissez des tours, lancez des éclairs, livrez des batailles !
Revêtez d'un combat ardent les habits de pourpre !

Mugissez au milieu de la pluie ! Murmurez dans les sources,
Remplissez les fontaines ! Bruissez parmi les vagues !
Faites gronder vos tempêtes à travers les mondes,
Revenez, mes enfants, revenez !

ORAGE PENDANT LA MOISSON

Un éclair subit. Le char de la moisson chancelle.
De ses gerbes se lèvent en sursaut des filles.
Elles s'élancent en criant dans la nuit.
Un éclair. Sur une gerbe d'or trône
Une fille téméraire, pas encore chassée,
Dont la chevelure dénouée fouette la nuque.
Elle lève un verre plein de son bras nu,
Comme pour l'offrir à l'ardeur des flammes qui l'entourent
Et le vide d'un seul trait. Elle le jette au loin
Dans l'obscurité et glisse à la suite de sa coupe.
Un éclair. Deux chevaux noirs se cabrent,
Le fouet claque. Ils se mettent en route. C'est passé.

VEILLEUSE D'AMOUR

Le soir, ma mère me dit:
« Enfant! prends garde à la lampe! »
Récemment j'ai rêvé de feu,
Puis il fait un vent terrible. »

La petite flamme de la lampe,
Je l'éteins avec prudence;
La lumière qui est dans mon cœur
Brûle pendant toute la nuit.

Ma mère m'appelle le matin:
« Enfant, lève-toi, il fait jour! »
Elle frappe à ma porte
Trois fois avec force.

Elle croit m'avoir cruellement
Arrachée au sommeil.
La lumière qui est dans mon cœur
Depuis longtemps m'avait éveillée.

SOLEIL COUCHANT DANS LA FORÊT

Je me suis réfugié dans la forêt,
Bête sauvage traquée à mort,
Alors que les dernières ardeurs du soleil
Ruissellent le long des arbres lisses.

Je suis couché haletant. A mes côtés,
Vois, la mousse et les pierres saignent.
Le sang s'écoule-t-il de mes blessures ?
Ou bien est-ce le rouge du soir ?

EN DES NUITS D'AFFLICTION

Souvent j'étendais douloureusement la main
En des nuits d'affliction,
Et je la sentais pressée inespérément
Par une autre main.
Ce qu'est Dieu, jamais
Aucun homme ne le pourra pénétrer.
Pourtant, toujours fidèle, il veut
S'unir à nous.

REQUIEM

Pendant la course du soleil couchant,
Lorsqu'un village a perdu ses feux,
Son obscurité raconte aux autres sa plainte
En des sons familiers.

Une seule clochette s'est tue
Sur la hauteur jusqu'à la fin.
Maintenant elle commence à se balancer :
Écoute, maintenant mon Kilchberg (1) sonne.

Traduit par DAVID ROGET.

(1) Kilchberg est un village, au bord du lac de Zurich, où habite le poète.

PAUL CARUS

LE PRIX DE L'ÉTERNELLE JEUNESSE (1)

Une crainte inutile de la mort est répandue parmi les hommes, une crainte qui ne naît que d'une maladive imagination. Des hommes qui n'ont pas peur de la douleur reculent parfois devant l'idée même de risquer leur vie. Ce ne sont pas les affres de l'agonie dont ils ont peur, ce n'est pas ce qui vient après la mort, ce n'en est pas l'éternel repos, qui leur paraît effroyable, — mais le moment même de mourir, c'est là ce qu'ils redoutent le plus. C'est le passage de la vie à la mort, où ils franchiront cette porte

> « Que chaque homme voudrait bien, se dérobant, éviter,
> Devant laquelle l'esprit s'impose des tortures qu'il se crée à lui-même,
> Et dont l'étroite entrée flamboie dans les feux de l'enfer. »

Cette crainte n'est pas nécessaire ; elle est née d'une fausse idée de la mort ; elle se fonde sur des erreurs qu'on peut et doit dissiper.

Nous apprîmes au collège que les anciens physiciens expliquaient par un *horror vacui*, certains phénomènes naturels. La croyance à cet *horror vacui* est, nous le savons aujourd'hui, une erreur, tout autant que la crainte de la mort.

Il est avéré que les mourants, lorsque cesse la douleur de l'agonie, croient à une crise passagère et à une amélioration prochaine de leur état. Cette sensation provient de l'affaiblissement des nerfs et organes sensoriels émoussés et peut se comparer à la sensation de bien-être qui accompagne l'assoupissement produit par la fatigue. Dans le sommeil, les impressions des sens s'amortissent graduellement et de douces images de rêves flottent dans l'esprit, jusqu'à ce que le léger sommeil s'approfondisse et que toute conscience cesse. Il n'y a pas plus de raison pour redouter la mort qu'il n'y en aurait à envisager avec horreur le moment où l'on s'endort.

Un sage de l'antiquité a dit : « Pourquoi craindre la mort ? La mort n'est pas là où nous sommes. Et, lorsque la mort est là, nous n'y sommes plus. »

Il nous faut envisager la mort avec l'esprit qui fit accepter à l'impérial

(1) Les deux essais que nous traduisons sont tirés des *Homilies of Science*. (Voir Bibliographie.)

philosophe stoïcien tous les dons de la nature. Il dit : Tout s'harmonise avec moi qui est en harmonie avec toi, ô Cosmos. Rien ne me vient trop tôt ou trop tard qui vient à temps pour toi. Toute chose est fruit pour moi que tes saisons apportent, ô Nature. De toi sont toutes choses, en toi sont toutes choses, à toi toutes choses retournent.

La mort est un phénomène naturel tout autant que la naissance ; et les affres de la mort sont généralement moins douloureuses que les douleurs de l'enfantement. Le problème de la mort est intimement lié au problème de la naissance, de sorte qu'on ne peut résoudre l'un sans examiner l'autre.

La naissance, nos auteurs scientifiques nous l'apprennent, est la croissance de l'individu au delà de son individualité. Il est de la nature des êtres vivants de vivre et de croître. Les animaux les plus bas ne meurent point; ils croissent et se divisent et ainsi se multiplient. L'amibe peut mourir par violence. écrasée sous le pied, elle peut mourir de faim, mais elle ne connaît pas de mort naturelle. Les animalcules que l'on voit aujourd'hui sont les mêmes êtres que ceux qui vécurent il y a des milliers d'années, longtemps avant que l'homme apparût sur la terre. L'immortalité est leur état naturel.

Comment se fait-il que la mort soit venue dans le monde de la vie, dans le royaume de l'immortalité ? Est-ce que la mort est la part du péché, effet de la violation des lois de la nature ? Est-ce l'effet d'un développement naturel ? Et dans ce cas, de quel développement ?

La mort vint au monde, sœur de la naissance, et la mort devint nécessaire, quand la naissance, par son pouvoir rajeunissant, éleva la vie organique d'un degré dans le cours de son évolution, afin de lui permettre un progrès constamment renouvelé, afin de créer d'innombrables nouveaux commencements et de donner à la vie de nouveaux points de départ, de nouvelles possibilités de développement.

La naissance est la croissance au delà des bornes de l'individualité. Ainsi l'être qui naît est le même être que sa mère et son père, tout autant que les deux amibes sont la substance même, identiquement, de l'amibe mère avant sa division. Mais l'être né a un grand avantage sur ses parents. Il peut commencer la vie de nouveau. Il est identique à ses parents, mais il reproduit ses parents sous une forme si peu stable et si peu définitive, si jeune, si intacte, si pure, comme la fraîche rosée qui brille au soleil du matin, qu'il peut prendre un nouvel élan, frayer de nouveaux chemins, s'élever à de plus hauts niveaux qui semblaient inaccessibles à ses ancêtres.

Non seulement les hommes, mais tous les êtres sont de leur nature partiels ; ils se développent vers la partialité par leurs occupations et leur expérience, et le deviennent de plus en plus avec l'âge. Que peut-elle désirer, la vie, de mieux, que d'avoir la faculté de se dépouiller fréquemment des nouveaux préjugés constamment acquis, que nous regar-

dons même comme justifiables dans ceux qui les ont? Mais nous savons qu'ils seraient nuisibles si l'humanité s'y attachait pour toujours. C'est pour le mieux de l'humanité, qu'il lui est donné de se défaire des erreurs qui sont peut-être, nous l'accordons volontiers, des vérités partielles. L'humanité doit y gagner non seulement une vigueur renouvelée, mais encore la virginité dans la vie et dans l'amour, dans ses expériences et dans ses aspirations idéales.

Ceci se fait par l'introduction de la naissance dans l'empire de la vie. Et c'est ceci qui permet à la vie d'être toujours jeune, vierge, et pleine d'un courage et d'un intérêt sans cesse renaissants.

Est-ce que le bonheur d'un rajeunissement constant de la race par la naissance est trop chèrement acheté au prix de la renonciation à l'existence qui est la mort? Certes non, si les meilleurs traits des individus peuvent être transmis à leurs descendants, si leur mort n'est que l'oblitération partielle de la vie, lorsqu'elle a perdu la faculté d'un effort progressif, que l'impartialité de jugement n'est plus telle que nous puissions voir la lumière, quand pointe une nouvelle aurore avec de plus grandes et de plus hautes possibilités

La nature ne veut point ossifier la vie, elle la rend plastique, et afin de préserver la plasticité, la vigueur et la virginité de la vie, la nature l'a douée non seulement d'une immortalité qui par l'acte de naître force la vie à s'étendre et à s'accroître hors des limites de l'existence individuelle, mais en même temps elle lui a fait, par les mêmes moyens de la naissance, ce don si merveilleux et désirable de la jeunesse éternelle, sans laquelle l'immortalité deviendrait un fardeau insupportable.

Que peut être la vie, que peut signifier l'immortalité, sinon la jeunesse éternelle? Si l'humanité doit acheter l'éternelle jeunesse au prix de la mort, — de la mort des individus, — ce n'est certes pas l'acheter trop cher.

La mort donc est une nécessité; mais pour sérieuses que doivent être les pensées qu'inspire la mort, celle-ci n'est cependant pas terrible; quelque grande qu'elle puisse être, il ne faut pas qu'elle nous dépasse. La mort est comme un soleil couchant boréal. Le crépuscule du soir nous indique le lever d'un nouveau matin. Les ténèbres nocturnes de la fin de la vie annoncent un nouveau jour, paré d'éternelle jeunesse.

Que j'exprime cette leçon que donne la mort par les paroles de notre poète (1).

> Que telle soit la vie que, lorsque à l'appel tu viens rejoindre
> L'innombrable caravane qui se meut
> Vers les pâles royaumes des ombres, où chacun prendra
> Sa chambre dans le silencieux palais de la mort,
> Tu n'ailles pas, comme va l'esclave des carrières, la nuit,

(1) William Cullen Bryant.

Pourchassé, à son donjon, mais que, soutenu et calme
D'une foi immuable, tu approches ta tombe
Comme celui qui se draperait sur sa couche
Et s'étendrait pour rêver de doux rêves.

L'IDÉAL AMÉRICAIN

Les Etats-Unis de l'Amérique du Nord sont une nation sans nom. Les poètes saluent notre pays du nom de Colombie (1), et les Européens nous appellent simplement Américains. Mais ces appellations ne sont pas, à proprement parler, des noms. On a essayé de donner à la nation un nom, mais jusqu'ici tous les essais de ce genre ont échoué.

Il n'est pas besoin que nous ayons souci d'un nom. Quand nous aurons besoin d'un nom, il nous sera donné. Il serait bien plus difficile de donner des idéals à une nation; mais, heureusement, quoique nous soyons une nation sans nom, nous ne sommes pas une nation sans idéals.

Nous avons des idéals grands et élevés, bien que souvent on les néglige et les oublie; et quelques-uns de nos politiciens qui ont le plus d'influence les foulent traîtreusement au pied. Nous pouvons le dire sans nous vanter, nos idéals sont les plus nobles, les plus larges, les plus élevés qu'il y ait au monde.

Nos idéals sont sublimes parce qu'ils sont humanitaires, et ainsi la grande république de l'Ouest est devenue un rempart contre les malfaisantes puissances d'erreurs héritées et de faux conservatisme. Aussi longtemps qu'elle demeurera fidèle aux principes sur lesquels est fondée sa constitution, cette république sera une promesse et une espérance de progrès pour l'humanité.

Il y a en Europe des préjugés contre les idéals de l'Amérique. Il est de bon ton dans le vieux monde de parler de l'Europe comme du continent des idéales aspirations, et de traiter l'Amérique de pays du tout-puissant dollar. Les Allemands surtout aiment à louer la patrie de l'idéal qui est la leur, tandis que le nouveau monde est censé être le domaine de l'avarice et de l'égoïsme.

Ceci n'est ni juste ni vrai, car il s'accomplit d'aussi grands et d'aussi nombreux sacrifices pour des fins tout idéales de ce côté de l'Atlantique que de l'autre. Nous soutenons que l'Europe est moins idéaliste que l'Amérique. Une statistique impartiale montrerait que les dons et legs faits aux œuvres d'intérêt public, aux œuvres artistiques, scientifiques et religieuses, sont beaucoup plus considérables en Amérique qu'en Europe. En

(1) Un des chants nationaux Américains est intitulé : *Hail Colombia.*

Allemagne le gouvernement doit tout faire. Il lui faut bâtir les églises, doter les universités, fonder les entreprises artistiques et industrielles. S'il ne voulait plus le faire, tout travail idéal serait négligé, la science serait abandonnée et l'église disparaîtrait ou resterait pendant longtemps dans une position des plus malheureuses et des moins dignes.

Cet état de choses ne résulte nullement d'un manque d'idéalisme parmi les habitants de l'ancien monde, mais est l'effet des soins paternels des gouvernements. Le gouvernement pourvoit aux besoins d'idéal de ses sujets ; donc ils s'habituent à être soignés. Il n'y a presque personne qui considère comme son devoir de travailler au progrès, sauf ceux qui ne peuvent faire autrement, dans des affaires privées, dans les emplois industriels et commerciaux. A peine s'il y en a qui songent à faire un sacrifice pour l'art, la science, ou pour le bien public, et la science et le bien public sont regardés comme l'affaire des rois et des magistrats.

Nous vivons dans une république, et les idéals des institutions républicaines sont un héritage sacré des fondateurs de cette nation. Nous ne sommes pas sujets d'un tsar ou d'un empereur, car dans une république tout citoyen est roi et le gouvernement est l'employé des citoyens. Le plus haut fonctionnaire de notre gouvernement, le président des Etats-Unis, est fier, en quittant la « White House », d'avoir essayé d'être un fidèle serviteur du public en avançant le bien général de son mieux.

Il est vrai que nous sommes loin, très loin, d'avoir réalisé nos idéals. Notre politique est pleine d'actes indignes, et mainte chose se passe dont nous avons, ou devrions avoir, honte de croire même possible « parmi les braves et les libres ». Il est vrai aussi que plusieurs de nos lois, loin d'exprimer le sentiment de la justice et de la bienveillance envers toute humanité, sont dictées par la cupidité et l'égoïsme ; de plus, il est vrai que le chauvinisme national et la vanité nationale sont dé veloppés au point de nous rendre odieuse toute critique, même des plus sincères, de nos fautes nationales. Néanmoins nous avons des idéals et le caractère de nos idéals.

Combien y en a-t-il de ceux qui croient à l'influence bienfaisante des petits avantages injustement gagnés en renonçant aux lois plus hautes de la justice et du droit ! Combien de ceux qui suppriment l'esprit cosmopolite de nos idéals et encouragent un esprit d'exclusion bornée, qu'ils se plaisent à appeler patriotisme ! Ce patriotisme-là n'avancera jamais notre pays mais lui causera de graves dommages.

Nos orateurs du 4 juillet prononcent de trop grandes et de trop audacieuses flatteries sur nos capacités et parlent trop peu de nos devoirs, quand ils nous représentent comme une nation dont le développement décidera du sort de l'humanité. On parle trop de notre liberté comme n'en avait jamais existé avant la déclaration d'indépendance. Quelle dégradation pour les âmes de nos ancêtres ! N'était-ce pas l'amour de la

liberté qui déploya les voiles de la *Mayflower* (1); est-ce que l'amour de la liberté ne battait pas dans les cœurs de toutes les nationalités qui composent notre nation? Les Saxons, les Teutons, les fils d'Erin, les Suisses, les Français, les Italiens, n'étaient-ils pas jaloux de leur liberté? Leur histoire ne montre-t-elle pas combien orgueilleusement ils défendaient leurs droits et s'assuraient la dignité d'homme? L'amour de la .iberté combattait dans la forêt de Teutoburg avant même que les Saxons se séparassent de leurs pères germains pour fonder la nation anglaise. L'amour de la liberté était notée par Tacite comme le trait national des barbares du Nord, dont les institutions et les mœurs et la langue ont été transmises avec de certaines modifications jusqu'à la présente génération qui vit aujourd'hui en Amérique.

Que nous ne dépréciοns pas nos aïeux à la faveur d'un patriotisme local; reconnaissons pleinement cette vérité : la plus précieuse partie de nos idéals est un héritage des âges qui nous précèdent.

En comprenant ainsi comment notre vie civique à ses racines dans le passé, nous regarderons en même temps avec confiance dans les ténèbres des ères futures. Notre état présent n'est que le seuil d'une réalisation de plus hauts idéals, car le progrès possible de l'humanité est infini, et nos incapacités mêmes nous rappellent le travail qu'il nous reste encore à faire.

Cultivons le patriotisme de ceux qui s'enorgueillissent des idéals humanitaires de notre nation.

Avec nos idéals humanitaires nous persisterons, et sans eux nous périrons. Tant que nos côtes restent le refuge des persécutés, tant que notre bannière apparaît comme l'étoile de l'espérance aux opprimés, tant que notre politique, nos mœurs, nos principes évoquent la sympathie des hommes amoureux de liberté, notre nation croîtra et prospérera; l'esprit de progrès trouvera ici sa demeure, et la race humaine atteindra le degré de développement le plus haut qu'elle aura jamais vu sur terre.

Toutefois ce grand but ne peut être atteint que par une foi ferme dans la justice, et cet idéal ne peut triompher qu'à force de persévérance et lutte sincère; par un saint zèle pour la justice dans les petites actions autant que dans les grandes; en maintenant sans fléchir l'indépendance personnelle et la liberté pour tout citoyen loyal; et en observant rigoureusement tous les devoirs politiques et autres, de sorte que les électeurs donnent leur vote en tout honneur, et les élus remplissent leurs charges avec intégrité.

Les recherches historiques ont prouvé que l'âge d'or ne se trouve point dans le passé. Ne pouvons-nous pas espérer qu'il nous soit en réserve pour l'avenir? Sans croire à un milléunium sur terre, un état de

(1) Vaisseau qui transporta en Amérique les Puritains qui se fixèrent dans la « Nouvelle Angleterre » et furent les fondateurs des Etats-Unis.

perfection idéale ou un paradis de pur bonheur, cependant nous sommes confiants que nous pouvons travailler avec succès à une réalisation de l'âge d'or dans notre chère demeure du continent occidental, où les conditions sont telles qu'elles ne nous réservent que deux alternatives: ou les classes dépourvues d'éducation (qui comprennent quelques-uns de nos plus riches citoyens) grâce à leurs votes et leur influence politique ruineront le pays; ou bien, après mainte expérience chèrement payée, ils seront éduqués et élevés jusqu'à plus haut niveau moral.

Travaillons pour l'Idéal américain et espérons pour l'avenir.

(*Traduit par* Allan L. Jerrold.)

PROMENADES

En rêve !

Nous marcherons tout un long jour
Dans l'air du ciel et la lumière,
Et nous respirerons l'ivresse printanière
De la Nature et de l'Amour !

A l'aurore, à travers le soir,
Dans les sentiers et sur les grèves,
Nous verrons s'élever et décroître nos rêves,
Flots éphémères de l'espoir.

Nous entendrons errer des mots,
Subtilisés comme des flammes,
Des mots miraculeux dont s'émeuvent les âmes,
Frissonnants comme des sanglots.

Le regard profond de mes yeux
Et le charme de ton sourire
Seront deux fiancés que conduit une lyre
A l'horizon harmonieux,

Où s'entrelaceront nos mains
Dans un geste doux de caresse,
Et nous traverserons une mer de tendresse,
Vers de lumineux lendemains !

En forêt !

I

Les nuages légers et floconneux du ciel,
Versant des perles d'or sur la lente campagne,
D'un voile transparent nous cachent la montagne :
Des prés mouillés s'exhale une senteur de miel.

Respirons doucement la profonde forêt !
Courbant nos fronts, baignés d'ombre mystérieuse,
Ne parlons pas, vivons l'heure mélodieuse
Qui nuance ce jour pâle qui disparaît !

Est-ce que le bonheur, oiseau silencieux,
De son aile invisible effleurerait nos âmes ?
J'interroge tes yeux charmés, et tu proclames
L'enchantement divin qui pleure sous les cieux.

Et je rêve qu'un jour, s'éteignant la douleur
De vivre, tout pareil au sapin funéraire,
Pour d'immortels étés, végétal centenaire,
J'étendrai mes rameaux sur toi, charmante fleur!

II

Nous sommes revenus dans la forêt en fête :
L'air tiède et parfumé cherchait l'ombre discrète,

Et le soleil riait sous ce joyeux décor
Où nos rêves se promenaient, constellés d'or!

La majesté, la paix, la fraîcheur du silence,
Et le ciel infini vers où le cœur s'élance,

Accueillaient nos esprits, pleins de mille pensées,
Et rapprochaient nos cœurs dans l'extase enlacés !

Mais nos cœurs palpitants qu'un long exil dévore
Au champ de l'avenir craignent d'entendre encore

Quelque chose d'heureux et d'inquiet à la fois
Chanter dans la nature et pleurer dans nos voix.

Reines des prés, œillets, fougères, sombres mousses,
Ah ! ne nous dites pas que les heures sont douces,

Et ne parfumez pas d'espoir ces beaux chemins,
Alors que le bonheur se fane entre nos mains !

III

Une tendresse d'or semble émouvoir la terre :
Sur les bouleaux, pensifs en leur grâce légère,

Les rayons du soleil vibrent comme des flammes.

De silence et de calme amour nos âmes sont éprises,
Et sur les troncs d'argent et sur les feuilles grises

Les rayons du soleil vibrent comme des flammes !

Tout n'est-il pas douceur et vivante allégresse ?
Il semble que ce jour nous aime et nous caresse :

Les rayons du soleil vibrent comme des flammes !

O beau matin, pourquoi l'heure est-elle dolente ?
Sur l'eau du fleuve clair, sur les fleurs et la plante

Les rayons du soleil vibrent comme des flammes !

C'est que nous entendons aux ramures prochaines
Glisser, sinistre vent qui déliera nos chaînes,
Le souffle de l'adieu qui fait trembler nos âmes !...

Les rayons du soleil vibraient comme des flammes !

MAURICE FABRE.



HENDRIK IBSEN

EMPEREUR ET GALILÉEN [1]

Traduit par Ch. de Casanove

Nous donnons un fragment d'*Empereur et Galiléen* d'Ibsen, drame historique et dans le même temps philosophique, et par la personnalité du héros Julien l'Apostat, et par le sujet, en apparence le dernier épisode de la lutte entre le paganisme et le christianisme, réellement l'opposition encore étrangement actuelle entre la chair et l'esprit qui doit se résoudre quelque jour en une conciliation qui ne pourra être que le complet développement de la libre individualité devenue consciente d'elle-même, expression de la *volonté universelle.* Dans cette scène; Maximos, mystique et voyant, annonce à son ami le philosophe empereur la venue de ce « troisième royaume ».

JULIEN EMPEREUR

Acte III (fragment).

Clair de lune. — Ruines du temple d'Apollon.

Julien et Maximos, tous les deux en longues robes, paraissent dans le fond au milieu des colonnes renversées.

Maximos. — Où vas-tu, mon frère ?

Julien. — Où la solitude est la plus complète.

Maximos. — Quoi ?... dans cette abomination ? Au milieu des monceaux de décombres... ?

Julien. — La terre entière n'est-elle pas un monceau de décombres ?

Maximos. — Tu as prouvé pourtant que ce qui est tombé peut être relevé.

Julien. — Moqueur ! A Athènes, j'ai vu un savetier qui avait établi son échoppe dans le temple de Thésée. A Rome, dit-on, un coin de la basilique Julia sert d'étable à dès buffles. Appelles-tu *cela* aussi relever ?

Maximos. — Pourquoi pas? Tout ne se fait-il pas pièce à pièce ? Un entier, qu'est-ce autre chose que la somme de toutes les parties ?

Julien. — Sagesse insensée ! *(Il montre la statue d'Apollon renversée.)* Vois cette tête sans nez. Vois ce coude écrasé, ces reins brisés. La somme de toutes ces difformités constitue-t-elle la beauté complète, absolue, divine, d'autrefois ?

(1) Doit paraître prochainement chez Savine, 1 vol. in-8, avec préface du traducteur.

MAXIMOS. — Comment sais-tu que cette beauté d'autrefois était belle, en elle-même, abstraction faite de l'idée que s'en faisaient ses contemplateurs ?

JULIEN. — Ah ! Maximos, *tout* est là précisément. Qu'est-ce qui *existe* en soi ? Je ne saurais rien citer après ce jour. (*Il pousse du pied la tête d'Apollon.*)

As-tu jamais senti augmenter ta puissance ?

C'est une chose singulière, Maximos, qu'il puisse y avoir de la force dans l'erreur. Regarde les Galiléens. Et regarde-moi, autrefois, quand je croyais possible de relever le monde perdu de la beauté.

MAXIMOS. — Ami,... si l'erreur est une nécessité pour toi, retourne parmi les Galiléens. Ils te recevront à bras ouverts.

JULIEN. — Tu sais bien que c'est impossible. Empereur et Galiléen ! Comment unir les contradictoires ?

Oui, ce Jésus-Christ est le plus grand révolté qui ait jamais vécu. Auprès de *lui*, que fut Brutus, que fut Cassius ? Ils n'assassinèrent que le seul Jules César ; mais *lui*, il assassine les Césars et les Augustes, présents et à venir. D'ailleurs, peut-on songer à concilier le Galiléen et l'empereur ? Y a-t-il place pour tous les deux ici-bas ? Et il est vivant ici-bas, Maximos,... le Galiléen est vivant, te dis-je, si fondés que soient les Juifs comme les Romains à croire qu'ils l'ont tué,... il est vivant dans l'esprit rebelle des hommes ; il est vivant dans leurs défis et leurs railleries à toutes les puissances visibles.

« Donne à l'empereur ce qui appartient à l'empereur, et à Dieu ce qui appartient à Dieu ! » Jamais bouche humaine n'a prononcé parole plus insidieuse. Qu'y a-t-il là-dessous ? Qu'est-ce qui revient à l'empereur, et dans quelle mesure ? Cette parole est comme une masse d'armes qui abat la couronne de la tête de l'empereur.

MAXIMOS. — Pourtant Constantin le Grand a su vivre en bonne harmonie avec le Galiléen... et ton prédécesseur également.

JULIEN. — Cela se pourrait, mais à la condition de ne pas être plus exigeant qu'eux. Est-ce que tu appelles *cela* gouverner le royaume de la terre ? Constantin a reculé les limites de son empire. Mais n'a-t-il pas resserré dans des limites étroites son esprit et sa volonté ? Vous placez cet homme trop haut en lui décernant le titre de Grand. Quant à mon prédécesseur, je ne veux rien dire de lui ; il fut plus un esclave qu'un empereur, et je ne puis insister sur le nom qu'il mérite.

Non, non, il ne faut pas songer à un accord en pareilles matières. Et cependant... céder ! O Maximos, après cet échec, il m'est impossible de rester empereur,... et il m'est aussi impossible de renoncer à l'être.

Maximos, toi qui sais interpréter les présages, dont le sens mystérieux échappe à tous les autres, toi qui peux lire dans le livre des astres éternels,... peux-tu me dire l'issue de cette lutte ?

MAXIMOS. — Oui, mon frère, je le peux.

Julien. — Tu le peux ? Alors, dis-le-moi ! Lequel vaincra, l'empereur ou le Galiléen ?

Maximos. — Tous les deux disparaîtront, l'empereur comme le Galiléen.

Julien. — Ils disparaîtront ?... L'un et l'autre ?...

Maximos. — L'un et l'autre. Sera-ce de nos jours, ou bien dans des centaines d'années, je l'ignore ; mais cela arrivera quand viendra le vrai maître.

Julien. — Et qui est-il ?

Maximos. — Celui qui doit absorber l'empereur comme le Galiléen.

Julien. — Tu résous l'énigme par une énigme plus obscure encore.

Maximos. — Ecoute-moi, ami de la vérité et frère ! Je te dis qu'ils disparaîtront tous les deux,... mais non pas qu'ils périront.

Est-ce que l'enfant ne disparaît pas dans l'adolescent, et l'adolescent à son tour dans l'homme ? Mais ni l'enfant ni l'adolescent ne périssent.

O toi, mon disciple préféré, as-tu oublié nos entretiens d'Ephèse sur les trois royaumes ?

Julien. — Ah ! Maximos, il y a des années de cela. Parle !

Maximos. — Tu sais que je n'ai jamais approuvé ce que tu as accompli comme empereur. Tu as voulu refaire de l'adolescent un enfant. Le royaume de la chair est absorbé par le royaume de l'esprit. Mais le royaume de l'esprit n'est pas le terme final, pas plus que ne l'est l'adolescence. Tu as voulu empêcher l'adolescent de grandir, l'empêcher de devenir un homme. O insensé, qui as tiré l'épée contre ce qui doit venir,... contre le troisième royaume, où doit commander le maître à deux faces !

Julien. — Et ce maître ?...

Maximos. — Les Juifs lui donnent un nom. Ils l'appellent le Messie et ils l'attendent.

Julien, *lentement et pensif.* — Le Messie ?... Ni empereur ni Rédempteur ?

Maximos. — Les deux en un seul et un seul dans les deux.

Julien. — Empereur-Dieu ;... Dieu-Empereur. Empereur dans le royaume de l'esprit,... et Dieu dans celui de la chair.

Maximos. — Voilà le troisième royaume, Julien.

Julien. — Oui, Maximos, voilà le troisième royaume.

Maximos. — Dans *ce* royaume, le mot séditieux de provisoire est devenu une vérité.

Julien. — « Donne à l'empereur ce qui appartient à l'empereur, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Oui certes,... c'est là l'empereur en Dieu, et Dieu en l'empereur... Ah ! rêves, rêves ; qui brisera la puissance du Galiléen ?

Maximos. — En quoi consiste la puissance du Galiléen ?

Julien. — C'est en vain que j'ai cherché à le découvrir.

Maximos. — Il est écrit quelque part : « Tu ne me préféreras pas les dieux étrangers. »

Julien. — Oui, oui, oui !

Maximos. — Le voyant de Nazareth n'a pas annoncé tel ou tel dieu ; il a dit : Dieu... c'est moi ; je suis Dieu.

Julien. — Oui, cela à part!... Voilà pourquoi l'empereur est sans puissance.

Le troisième royaume ? Le Messie ? Non pas le Messie des Juifs, mais celui du royaume de l'esprit et de l'empire du monde ?

Maximos. — Le Dieu-Empereur.

Julien. — L'Empereur-Dieu.

Maximos. — Logos dans Pan... Pan dans Logos.

Julien. — Maximos, comment arrivera-t-il à l'être ?

Maximos. — Il y arrivera dans celui qui aura une volonté consciente d'elle-même.

Julien. — Mon maître bien-aimé,... il faut que je te quitte.

Maximos. — Où vas-tu ?

Julien. — A la ville. Le roi des Perses m'a fait des propositions de paix, je les ai acceptées sans réflexion. Mes messagers sont déjà en route. Il faut les rejoindre et les rappeler.

Maximos. — Tu veux recommencer la guerre contre le roi Sapor.

Julien. — Je veux ce que Cyrus a rêvé et ce qu'Alexandre a essayé.

Maximos. — Julien !

Julien. — Je veux être le maître du monde... Bonne nuit, mon cher Maximos ! (*Il lui fait de la main un signe d'adieu et s'éloigne rapidement. Maximos, pensif, le suit des yeux.*)

Chœur des chanteuses de psaumes, *dans le lointain, sur les tombeaux des martyrs.*

Dieux mortels d'argent et d'or,...
Vous tomberez en poussière !



ANNA CROISSANT-RUST

MON COUSIN (1)

J'étais une enfant de quatorze ans lorsque j'allai voir pour la première fois mon cousin à son moulin, mais il m'apparaît encore très nettement dans sa vigueur et sa santé avec ses épaules carrées, sa poitrine bombée; c'était un homme grand, sur le visage frais et large duquel étincelait une paire d'yeux bleus sous d'épais sourcils presque joints. Du reste, ce dernier détail donnait à son visage quelque chose de pensif plutôt que de sombre. Il était si dispos et si plein de bonhomie, qu'il semblait avoir absorbé en lui toute la lumière du soleil à la ronde, toute sa personne était ensoleillée et tant accueillante avec la chevelure blonde et bouclée qui recouvrait son puissant crâne, ses lèvres rouges et son corps tout saupoudré de farine. Sa santé, sa vigueur et sa force exerçaient un tel prestige sur l'enfant maladif de la ville que j'étais, que près de lui je me sentais à l'aise et à l'abri. Il me semblait pouvoir me garantir de tout. Quand il me regardait, je devais faire ce qu'il voulait; toute dissimulation, tout ce qu'il y a dans l'enfance de haïssable, s'évanouissait en moi à son contact. Et je courais toute la journée après le grand et vigoureux cousin, je me blottissais dans le moulin près des roues.

Je montais avec lui dans les greniers à blé et à farine, je l'accompagnais dans ses promenades, dans les prés et les champs. Pour être complètement tranquille, il me suffisait de le voir travailler.

Il y avait tant de réflexion et de décision dans tout ce qu'il faisait et dans sa manière de le faire que mon seul désir était de rester et de grandir dans cette atmosphère de force paisiblement employée.

La même joie de produire planait sur toute la maison; sans s'arrêter les roues tournaient, la machine allait et grondait, l'eau mugissait, un vent humide soufflait dans le vaste moulin dans lequel sans interruption travaillaient les roues géantes. En haut, au-dessus, étaient les fenêtres; une lumière verte arrivait parmi les branches d'arbres. Sous les pieds le plancher tremblait, en bas on entendait le gargouillement de l'eau. Une fine poussière de farine emplissait l'espace et des milliers de petits grains de poussière blancs montaient et descendaient en dansant dans un large rayon que le soleil envoyait obliquement. Je pouvais demeurer des heures à regarder les roues accomplir, infatigables, leur tâche, tourner avec une tranquille assurance, les rais plonger et les gouttes d'eau retomber; je pouvais écouter les secousses et le vacarme, je me laissais envelopper par l'air crépusculaire et par le chant des ouvriers qui me parvenait assoupissant.

Et dehors, aussi, un labeur incessant. Là grinçait la scie, et planches tombées étaient empilées en grands tas; les chevaux emportaient les sacs blancs de farine

(1) Mme Anna Croissant-Rust veut bien nous autoriser à traduire cette nouvelle tirée des *Lebenstücke*.

et des charriots apportaient le blé. C'était un trépignement de chevaux et un roulement de voitures ininterrompus ; les gens attelaient, les ouvriers portaient les sacs du moulin, les charretiers juraient, le bétail mugissait, les pigeons roucoulaient, et les poules grattaient la terre et caquetaient. Dans le jardin, au bord du ruisseau, tout poussait et fleurissait sans relâche ; des rosiers inclinaient leurs têtes fleuries sur la palissade, un fouilli de lierre et de vigne vierge enfermait les planches où s'étalaient de gros choux et de brillantes salades ; des résédas exhalaient leur parfum doucement pénétrant, et de forts œillets retombaient de la galerie de bois de la maison. Dans le verger, le soleil donnait toute la journée et faisait monter plus abondante la sève dans les troncs des arbres en sorte qu'ils fussent couverts de bouquets de fleurs, que leurs branches s'inclinassent jusqu'à terre sous le poids des fruits. — Dans la cuisine le feu pétillait dans l'âtre ouvert, les servantes cuisaient et rôtissaient; au mur noirci reluisaient les casseroles de cuivre et par la petite fenêtre regardaient les feuilles larges d'un sureau. — C'était une vieille maison qui appartenait déjà aux ancêtres de mon cousin ; il la laissait telle quelle dans toute son intimité, comme de leur temps ; comme alors le sable craquait dans la salle commune et s'étalait le poêle vert. Une table de chêne écartait ses pieds entre les deux fenêtres ; à une des parois s'adossait une armoire avec des tulipes peintes, à l'autre une commode avec des griffes de bronze. Deux images de piété toujours pendues de travers à la muraille peinte en bleu, et un crucifix avec un bouquet de chatons de houx, s'harmonisaient autant avec l'air satisfait de la pièce que le miroir avec son lourd cadre rococo.

Dans toute la chambre s'élevait la forte odeur du blé qui par l'escalier se glissait dans la chambre à coucher et de nouveau descendait du grenier, de la farine nouvelle.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu quelqu'un de la maison, durant le jour, assis dans la chambre en dehors des heures de repas. Tout le monde travaillait animé d'un même entrain et d'un même zèle, si bien que je n'entendis jamais mon cousin obligé de gronder. Je ne voyais que des mines riantes. Quand les gens et les servantes revenaient des champs, leurs visages, rougis par la chaleur, étaient rayonnants de la joie du travail et de santé.

Et que n'avait point fait mon cousin avec ses mains jamais inactives ! Sa maison, cette même métairie blanche et basse, avec de grosses pierres sur le toit couvert de bardeaux què sa famille possédait auparavant avec un morceau de terre, était comme enfouie au milieu des biens d'alentour dans la vallée. On la nommait le Manoir. Aussi loin qu'on pouvait voir de l'autre côté du ruisseau, les grandes prairies, plus loin les champs de blés, les labours, les bois adossés à la colline, le bétail sur les pâturages, les arbres fruitiers, tout, tout était à lui.

Mais comme il avait aussi combattu et arraché à la terre sa fécondité, c'est en murmurant qu'elle avait laissé déchirer ses flancs par la charrue, et c'est malgré elle qu'elle portait le pesant fardeau de ses fruits. Mais il lui avait donné toutes les fibres de son être, et cependant, après toutes ces luttes, il ne pouvait pas l'appeler sienne ; si elle portait sa maison, ses champs, chaque jour il n'en devait pas moins recommencer le combat, sans trêve, sans repos.

Il arrivait que des masses glacées venaient heurter leurs bords solides à la roue et les retenaient comme enchaînées, le vent gelait de son haleine les arbres qui se remettaient à croître, la neige s'amoncelait dans ses forêts et couvrait les

branches des arbres qui sous son poids se fendaient jusqu'à la racine. Le printemps survenait avec la pluie chaude, les ruisseaux débordaient, la neige descendait des montagnes en une eau grise, tumultueuse qui ensevelissait les champs sous une onde trouble, enlevait des morceaux de terre et ravageait les prairies.

Son ruisseau était devenu un ennemi malicieux; cet ami, qui passait si gaiement près de la maison et faisait tourner avec tant de sécurité et de rapidité les roues, s'était élargi et agrandi. Il roulait ses eaux sombres; les arbres sur ses rives étaient renversés, et, infatigable, il venait battre la maison, montant toujours plus haut et plus haut. Le moulin se taisait. On aurait dit que la mort était dans la maison. Chacun parlait à voix basse, comme accablé; on glissait sur la pointe des pieds, tout son paraissait importun et retentissait dans la maison désolée, maintenant que l'on n'entendait plus le vacarme du moulin. Un air de marais emplissait l'espace. L'eau filtrait par les fentes, et les nuages passaient devant les fenêtres, glissant sur les eaux sales dont la clameur devenait de plus en plus sauvage. Mon cousin se tenait au milieu des flots, bâtissant une digue, construisant une levée, faisant creuser des fossés, jusqu'à ce qu'il domptât l'ennemi qui avait détruit son bien.

Puis c'étaient les ardeurs de l'été qui brûlait la vallée, roussissait les feuilles des arbres, buvait avidement la sève et desséchait les fruits; de la vallée montaient les lourdes vapeurs vers les montagnes, un mur fauve de nuages se dressait derrière la forêt. Sur des prairies desséchées ne passait aucune brise, mais le soleil s'abattait. Une vapeur chaude s'élevait de la terre gercée, des murs, des champs morts. Une clameur sourde parcourait la vallée, née en haut dans la montagne; la forêt mugissait: quelque chose approchait de plus en plus près. Dans un manteau de poussière, à travers la nuit, cela arrivait sur la maison, le vent rugissait, la grêle pétillait et les murs chancelaient. Chaque coup de vent apportait des grelons glacés. Et les voici qui s'abattaient toujours sur le blé jusqu'à ce qu'il fût anéanti, couché par terre.

L'automne dans son habit de nuages regardait avec un air morose, chagrin, les fruits demi-mûrs; pas de ciel clair pendant toute une semaine, pas de soleil jusqu'au moment où les fruits étaient à demi-pourris par l'humidité et des torrents de pluie froide. Et quand après une longue période de pluie brillait le premier ciel serein, pendant la nuit la gelée s'abattait sur la moisson, pénétrait dans le sol et glaçait son sein. Sur les monts de Bohême s'amassaient d'âpres ouragans qui hurlaient au travers de la vallée, voyageaient à travers les bois et écrasaient des rangs entiers de troncs gigantesques. Mon cousin me contait tout cela quand nous étions assis le soir dans la pièce commune, près de la fenêtre ouverte enveloppés par le grincement du moulin et le murmure du ruisseau. Il étendait ses bras nerveux et redressait son corps puissant. Il n'avait pas été vaincu dans la lutte, il la continuait: fièrement son bois se dressait, ses champs s'étendaient. A sa terre appartenait son cœur, son corps, sa force; il y avait près de quarante ans qu'il luttait aussi joyeusement, toujours seul cependant, sans femme, sans enfant.

Quand je revois le matin toute la maison avec le rythme de travail, j'éprouve un sentiment de respect pour ce grand enfant qui marchait si fier et si joyeux à travers ses champs à mes côtés.

(Traduit par SERGE MURAT).



KARL BIENENSTEIN

LA TROMBE [1]

Le tonnerre gronde sauvage dans la nuit !
Les abîmes retentissent ;
Au milieu des airs
La fiancée du vent crie
De toute sa force :
Le vois-tu chevaucher,
Haut, haut, dans la nuit noire comme la mort ?
Sur un étalon qui se cabre, écumant,
Le vieux chevauche.
Des éclairs jaillissent en sifflant des sabots,
Des éclairs sillonnent l'air en sortant des narines et des yeux
De l'étalon à la crinière flottante.
Le vieux chevauche.
Au milieu de l'orage voltigent
Sa barbe blanche et ses boucles blanches,
Derrière lui viennent des corbeaux aux cris perçants,
Le loup-garou qui grogne avide.
Le vieux chevauche,
Et traîne à côté de lui
Parmi les glaces de cette nuit d'orage qui mugit,
En l'épanouissement de sa fleur printanière,
Un corps de femme nu, d'une blancheur de cygne.
La main de fer du vieux tient avec force
La chevelure souple,
Blonde comme les blés,
Brillante
Comme l'écume des vagues et la lumière pâle de la lune.
Puis il soulève
Sur sa poitrine cuirassée d'airain
La femme,
Qui méprisa l'amour terrestre
Et choisit l'ouragan pour son fiancé.

(1) Ce poème et le suivant sont extraits de *Gedichte* (Zurich, M. R. von Stern).

Il la soulève,
Si bien que les nuages, se déchirant dans leur course,
Retentissent du cri de douleur de la femme.
Pourtant le vieux chevauche.
Plus loin,
Sans pitié,
Là-bas, parmi les hurlements de la tempête dans la nuit noire,
Les abîmes retentissent
Au milieu des airs.
La fiancée du vent crie
De toute sa force !

FANTOME DE MOISSON [1]

Dans les arbres sombres mugit un vent effroyable.
Le ciel est chargé de nuages orageux,
Sur la forêt de pins seule, qui se dresse sombre,
S'étend encore brûlante une bande de rouge vif.
L'eau glousse en sa chute rapide.
Alors de la campagne sans épis,
Qui couve dans la tristesse d'une lumière hybride,
Emerge un fantôme nocturne aux yeux humains morts.
Autour de la tête flottent, emmêlés, les écheveaux de la chevelure,
Et lentement il élève une main pâle,
Dans laquelle une faucille brille d'une lueur terne,
Comme recevant un rayon de lune incertain.
Puis doucement, doucement, il commence à parler :
« Depuis que sont apparues les premières traces de vie,
Je parcours ce monde de tristesses et de douleurs,
Et tout ce qui est mûr tombe sous mes coups.
Aujourd'hui ce sont des épis lourds de prospérité,
Demain ce ne seront peut-être que des herbes stériles,
Comme c'était hier une fleur que j'emportai.
Peu m'importe à moi que ce ne soient que des épis,
Ou encore une tête humaine consumée par la fièvre,
Qui, sous l'ardent baiser du soleil de la vie,
Soient mûrs pour la mort.
Que m'importe l'épi ou l'ivraie ?

(1) Cette poésie a été écrite pour *Der Friede*, organe de la Société Académique de Paix à Zurich et des sociétés de paix suisses.

Ce n'est pas à moi de juger ni de choisir.
Depuis que sont apparues les premières traces de vie,
Je parcours ce monde plein de tristesses et de désolations,
Et tout ce qui est mûr m'appartient. »

OTTO ERICH HARTLEBEN

LA PAIX UNIVERSELLE

Jour naissant, par tes rayons
Anéantis la vieille nuit,
Délivre-nous de ses tourments
Que font durer des temps si cruels !
Que le calme soit donné au monde
Qu'il se repose des douleurs du combat,
Car les peuples veulent la Paix,
Tous les cœurs humains veulent la Paix.

Que le sang et le fer ne soient pas plus longtemps
Les liens de l'humanité.
L'amour doit nous conduire par les sentiers
Que nous parcourrons la main dans la main.
Que les peuples fuient les querelles,
Que les armes des guerriers se rouillent,
Car les peuples veulent la Paix,
Tous les cœurs humains veulent la Paix.

Paix universelle ! Paix universelle !
Dernière victoire que nous demandons en grâce,
Sois le refrain de nos chansons
Jusqu'à ce que nous voyions ta beauté,
Jusqu'à ce que ton calme nous soit donné,
Chantons aux étoiles :
Tous les peuples veulent la Paix,
Tous les cœurs humains veulent la Paix.

(Traduit par DAVID ROGET).

MARYA CHÉLIGA

A TRAVERS LE COMBAT[1]

Tome I, Chapitre IV

La conversation languissait. Oh ! cette pluie fine qui persiste à battre les carreaux avec une si énervante monotonie !... La suspension au-dessus de la table répandait une lumière tremblotante, et sur les murs nus, blanchis à la chaux, les silhouettes des convives s'allongeaient indéfiniment, toujours les mêmes. Aucune gaîté autour de ce foyer domestique vénérable, mais suintant l'ennui. Grand'mère disait de temps à autre à travers un bâillement à demi étouffé :

— Ah ! mon Dieu, nous voilà au commencement de l'automne.

— Les journées diminuent, ajoutait tante Annette de sa voix flûtée, timide.

— En effet, répondait Mme Dormunt, le regard tourné vers son mari, cherchant son approbation. Mais Dormunt s'obstinait à boire son thé, silencieusement, sans faire attention au bavardage des femmes.

Natalka demeurait silencieuse comme lui. Mais, au moment où il se leva pour aller s'enfermer dans sa chambre, comme d'habitude, afin de vérifier les comptes apportés par le régisseur, la jeune fille lui barra le passage, résolument :

— Père, j'ai à vous parler.

Ces dames surprises eurent un sursaut.

— Hein ? quoi ?... demanda Dormunt non moins étonné qu'elles. Mais il se maîtrisa et ajouta assez doucement :

— Allons, me voilà, ma fille, parle.

Il s'assit sur une chaise, tandis qu'elle restait devant lui, debout, très pâle, les paupières baissées. Après une seconde d'hésitation, elle commença lentement, d'une voix blanche :

— Père, j'ai vingt-huit ans,

— Vingt sept et demi, rectifia la mère.

— Tais-toi, femme, grogna Dormunt.

— Père... avez-vous jamais pensé à mon avenir ?

S'il y avait pensé ? Mais ce n'est qu'à cause de cela, que sa vie est comme empoisonnée par l'amertume et la désespérance !... Toutefois, il se garda bien d'avouer

(1) Madame Marya Chéliga-Loévy (née Marya Szeliga de Mireska), veut bien traduire à notre intention un fragment, malheureusement bien court, — la faute en est à notre format restreint — de son roman « Na Przeboj » (A travers le combat), qui eut un grand retentissement en Pologne à son apparition et défraya la critique pendant deux ans. Mlle Marya Szeliga était en effet le premier auteur polonais qui se fût occupé des étudiantes, et elle s'acquit d'emblée le titre d'historiographe des doctoresses. Une traduction de « A travers le combat » a paru en allemand. (Note de la Rédaction.)

sincèrement ce qui le minait d'un si gros chagrin; il chercha un biais, et répondit en toussotant, très digne :

— Mais... sans doute... j'y ai pensé... parfois...

Natalka reprit, de plus en plus calme en apparence :

— Père, me voilà presque une vieille fille. C'est inutile désormais de m'envoyer, comme hier, au bal, autrement dit : à la foire aux maris...

— Quelqu'un manqua-t-il d'égards envers toi?... Dis-moi tout! — Et le poing paternel machinalement levé, menaçait un ennemi imaginaire.

— Non, père, tranquillisez-vous : personne ne m'a reproché le ridicule de ma situation, mais je l'ai senti moi-même. On m'a menée là sous prétexte de me faire plaisir, et j'en suis sortie l'âme pleine d'ennui et d'amertume... Enfin... ce n'est pas de cela que je voulais vous entretenir, ce qui me préoccupe en ce moment, c'est la question de mon avenir.

Dormunt, à son tour, baissa les paupières. Il y a si longtemps que cette question lui faisait peur, car il ne savait guère comment la résoudre.

— Dois-je vous rappeler tous les détails de notre situation présente, pour vous convaincre combien mon propre sort me paraît incertain?...

Il secoua lentement sa tête blanchie dans les peines. Il ne la connaissait que trop, cette situation de gentilhomme pauvre, voulant quand même soutenir l'éclat et l'honneur de la noble maison qui ressemblait à un sépulcre où tout s'émiettait en poussière. Mais il croyait jusqu'à ce moment être seul à s'en apercevoir. Il ne concevait pas que sa fille, *l'enfant*, pût atteindre le même degré de clairvoyance que lui.

Natalka, toujours debout, mais ferme et précise dans sa parole, continuait:

— Si, à ma place, vous aviez un fils, il vous aurait donné dès le jour de sa naissance la joie, le bonheur. Car, c'est lui qui deviendrait à son tour votre soutien, votre consolation, l'espoir de votre vie, de la vieillesse tranquille et assurée...

— Mais oui — soupira Dormunt malgré lui — un fils, c'est différent...

— Ah! mon Dieu, ajouta la mère tout attendrie, s'il avait vécu, notre petit Jean, mon premier né, il aurait déjà vingt neuf ans!...

— Et serait déjà, supposons, docteur en médecine, continuait Natalka sur le même ton. Il ferait ses études dans une grande ville, d'où il viendrait chaque été passer ses vacances auprès de vous, réjouissant vos cœurs, qui tout en se serrant un peu le jour de son départ, conserveraient cependant l'espoir de le voir arriver muni de tous ses diplômes, indépendant et sûr de lui-même, plein de courage pour la lutte dans la vie. Et puis, qui sait, peut-être, au lieu de vous quitter pour aller s'installer dans la ville, il réfléchirait, qu'ici le peuple reste abandonné et si pauvre; que les malades meurent faute de secours; que dans ce coin perdu il n'y a ni médecin ni pharmacie, et que les paysans comme des sauvages vont demander conseil à un rebouteur ignorant, ou à notre grand'mère, qui ne connait qu'un seul remède à tous les maux : l'émétique.

— Cela soulage tous les malades, interrompit la grand'mère s'apprêtant à défendre sa méthode si inopinément attaquée.

— Sans compter ceux que cela tue, riposta Natalka. Je ne dis pas cela pour vous vexer, grand'mère, mais, s'il y avait ici, auprès de vous, un docteur en médecine, qui tous les jours irait voir ses malades, charitable, comme vous, mais

savant, et s'il était la vraie providence des indigents, et votre gloire à vous tous fiers de son savoir et de son cœur...

— Voyons, ma fille, à quoi bon éveiller nos regrets... objecta la mère prête à pleurer. Mon petit Jean est mort.

— Il est mort, votre fils, mais votre fille vit, répondit Natalka levant le front, le regard brillant. C'est vrai, que jusqu'à présent j'ai vécu comme un être propre à rien, et je n'ai été que l'objet de vos incessants soucis. Une fille sans dot, une demoiselle si bien élevée qu'elle ne sait rien faire... quelle charge! et pas moyen de la marier convenablement, quelle désolation!... Voyons, mon père, et vous maman, est-ce que je ne dis pas la vérité? rien que la plus triste des vérités?

— Oui... mais, à quoi bon? murmura Mme Dormunt fondant en larmes, qui montaient si facilement à ses yeux bleus de vieil enfant.

— Voilà : désormais, vous avez perdu l'espoir de me trouver un mari. Permettez-moi donc d'écouter la voix de *ma* raison et de suivre *ma* vocation.

— Tu veux te faire religieuse? interrompit Dormunt violemment. Non! tant que je vivrai je ne donnerai jamais mon consentement. Après ma mort, tu feras ce qui bon te semblera.

Et il se leva précipitamment, tirant sa moustache d'un geste fébril, lui aussi sentant les sanglots l'étouffer.

— Non, père, protesta doucement Natalka, le retenant par la manche de son veston à brandebourg, je ne veux pas me faire religieuse. Je veux partir, pour étudier.

— Etudier quoi? demanda le père bourru.

— La médecine.

— Quoi?! s'écrièrent les trois vieilles femmes à l'unisson.

— Je veux aller à Paris, étudier la médecine, obtenir mes diplômes, revenir ici, passer les examens obligatoires, et m'établir auprès de vous, en qualité de médecin du village, récita d'un trait Natalka.

— Tu es devenue folle, s'écria le père suffoqué par tant d'audace. Une femme devenir docteur en médecine!... d'où te vient un pareil projet?

— Pourquoi pas? puisqu'il y a des universités où on admet les femmes comme étudiantes.

— Mais c'est impossible! s'écria la mère. Partir, à l'étranger, seule...

— A mon âge, répliqua tranquillement Natalka, je peux bien me passer de chaperon.

— Quelle sottise! disait Dormunt. Qui viendrait consulter un médecin en jupons!

— Comment, mon père, ne connaissez-vous pas la famille du comte Borski, partie aux environs de Münich afin de consulter une femme guérisseuse, la *Wunderfrau?* Et nos paysans ne viennent-ils pas tous les jours chez la grand'mère qui depuis des années pratique la médecine dans nos domaines? Si j'avais la science et les diplômes...

— C'est impossible! tonna Dormunt. C'est de la démence.

— Mais les femmes étudient la médecine depuis longtemps.

— Quelles femmes? je te le demande? crois-tu qu'une demoiselle bien née bien élevée, puisse à ce point oublier toute pudeur, et aller se mêler aux hommes, dans les écoles et les hôpitaux?

— Oubliez-vous, mon père, que dans les hôpitaux il y a certainement plus de

femmes que d'hommes? les malades d'abord, puis les infirmières, ou les sœurs de charité? Et quant à nous mêler aux hommes, il me semble, que dans une salle de bal, entraînées par les bras des danseurs, demi-nues, nous exposons notre pudeur à une bien plus sensible épreuve. Les étudiantes sont autrement respectables et respectées dans les écoles.

— D'où sais-tu cela? demanda Dormunt furieux.

Natalka ne répondit point, n'osant prononcer le nom de son amie ni raconter les circonstances bien que si simples dans lesquelles la fille de Dormunt avait l'avantage de faire connaissance d'Esther l'étudiante.

— Est-ce hier, à ce bal qu'on t'a inculqué des pareilles idées? interrogea Dormunt soupçonneux.

— Oh! hier, à ce bal, on m'enseignait des principes bien différents, éclata Natalka d'un rire très ironique, se rappelant les tentatives de séduction du bel Othon, le mari de « la plus heureuse des femmes ».

— Mais qu'est ce qui te prend, Natalka, dit la mère, craignant qu'elle n'attirât contre elle la colère de Dormunt lui reprochant de ne pas avoir suffisamment chaperonné sa fille. J'étais tout le temps à côté de toi, et tout le monde fut pour toi d'une politesse exquise...

— Père, dit encore Natalka bien décidée de ne pas renoncer à ses projets; si j'étais fiancée, vous me donneriez un trousseau?

— Certainement, affirma la mère.

— Au lieu de cela, je vous demande une petite somme pour faire mon voyage, et une modique pension mensuelle pendant cinq ou six ans. Je reviendrai docteur.

— Jamais, jamais je ne me prêterai à cette folie, s'écria Dormunt.

— Réfléchissez, père!

— J'ai dit.

— Ce n'est pas votre dernier mot?

— Si.

Et repoussant les mains suppliantes de Natalka qui essayait encore de le retenir, il sortit. Mais les regards du père et de la fille se sont croisés auparavent, et Dormunt a vu dans les yeux de Natalka une volonté capable de le braver.

Tome II. Chapitre III

La visite à travers les salles fut, cette fois, de courte durée. Le chef, entouré d'étudiants se dirigea en passant par la cour et le jardin, vers les laboratoires.

— Il y aura une autopsie, dit Esther à Natalka. Allons.

Mais, se ravisant:

— Dites donc, si c'est pour la première fois que vous allez assister à ça, préparez-vous à voir quelque chose de bien terrible!

— Puisqu'il le faut, répondit bravement Natalka. Allons!...

Elles s'approchèrent d'un pavillon, qui, aux yeux de Natalka impressionnée, sembla avoir un aspect lugubre. Avant de franchir le seuil, elle suffoqua presque à cause d'abominables odeurs; une bouffée venait de frapper ses narines encore sensibles. Dieu, que cela sentait mauvais... *Cela*, quoi donc? Craintive, elle plongea son regard à l'intérieur de la salle, et... ses jambes s'amollirent subitement, ses mains cherchèrent un point d'appui, tremblantes.

Sur une des tables grises, oblongues, hideuses, un corps nu gisait, marbré

des taches violettes et verdâtres, la poitrine ensanglantée, ouverte de haut en bas d'une énorme incision. Les mains d'un interne y fouillaient, et les éclaboussures du sang coagulé souillaient son tablier blanc. Un petit groupe d'étudiants palpait les entrailles éparpillées sur l'autre bout de la table, et, à côté d'eux une jeune fille, blonde, svelte, idéalement jolie, examinait attentivement un lambeau sanglant qui fut les poumons de l'autopsié.

A travers la seconde table, le prosecteur venait de jeter comme des colombes mortes, trois cadavres blancs, de tous petits enfants.

La salle était vaste, nue, sans sièges, avec, dans un coin, un lavabo, surmonté d'une glace. Sur la cheminée, un flacon de l'eau de Cologne, et un grand étui plein des couteaux bizarres, dont la forme seule donnait le frisson. Malgré les fenêtres grand'ouvertes l'air était horrible, saturé des odeurs cadavériques mêlées aux nauséabondes senteurs du phénol.

Le docteur en chef choisit, parmi les bistouris étalés sur la cheminée, celui qui convenait le mieux et s'approcha d'un des petits cadavres.

Natalka ferma les yeux, pensa s'évanouir.

Dans ce terrible moment, où tout son être physique et moral tendait à avouer sa faiblesse, en s'écriant « Je ne peux pas », et en s'abandonnant à l'affreuse impression, Natalka sentit peser sur elle un regard. Elle rouvrit les paupières et vit les yeux d'Emile Rochat fixés sur sa figure, et son sourire méchant, moqueur, qui lui disait encore: « Votre place n'est pas ici; vous voilà déjà à moitié évanouie, et je vais dans un instant vous emporter hors de cette salle dans mes bras, faible créature ; et je vais rire de votre prétendu courage ! »

— Vous vous trouvez mal ? demanda tout bas Esther à sa compagne lui prenant le bras.

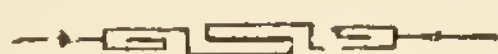
— Non, non !... Et par un suprême effort de sa volonté, Natalka Dormunt ne s'évanouit point. Elle se raidit, et s'approcha de l'horrible table, elle se rangea à côté du chef. Elle n'eut pas un sursaut, lorsque le couteau s'enfonça dans la poitrine de l'enfant; elle ne détourna pas ses yeux lorsque l'interne découpa avec des ciseaux le crâne, et présenta le cerveau découvert comme au fond d'un calice.

Elle se penchait avec les autres étudiants et suivait la leçon du maître, qui de son doigt montrait quelques taches sur le cerveau, expliquait le parcours de la maladie. Elle ne broncha plus, lorsque après avoir arraché et coupé le petit cœur, il désigna les traces du mal.

— Cela vous intéresse, Mademoiselle ? lui demanda à voix basse Emile Rochat, dont elle avait fini par oublier complètement la présence.

— Oui, répondit-elle, très sincère. Je voudrais tant savoir empêcher de mourir les petits enfants !...

(Traduit du polonais par l'auteur pour le *Magazine International.*)



PROÈME

(Extrait de *The Evergreen*) (1)

Pour tous les peuples simples de l'histoire, comme pour les jeunes dans tous les temps, les saisons disent beaucoup : non seulement traçant les voies de l'action et emplissant la coupe des sens, mais colorant la pensée et la fantaisie de teintes changeantes. Et même parmi nous aujourd'hui, quelque fragile que soit le lien qui nous unit à la nature première des choses, il semble que les plus harmonieuses vies — entrevues par instants — soient celles dont les époques d'effort et de repos, les temps de croître et de mûrir, suivent le rythme de la terre en ses saisons. C'est là l'ultime système où nous vivons ; et il nous y faut répondre, fût-ce de mauvais gré, comme le doigt reconnaît les battements du cœur et le fiord la pulsation de la marée. Ainsi, en ce temps, la voix du Printemps retentit en nous tous, et semble le message porté par la marée jusque dans les terres intérieures de notre être. L'*evergreen* le sent, même. Car, bien que jamais ses branches ne se dénudent, à lui comme à toutes choses vivantes est versé le flot de féconde sève.

Le soleil a franchi Aries, le vent d'ouest souffle, les pluies ont amolli la terre, et voici que le monde est jeune de nouveau et voyant! La belle au bois dormant s'est réveillée dans les parfums; Proserpine, échappée de l'Hadès, va joyeuse par les champs écouter la poussée du blé, l'ascension de la sève, l'infime clameur des bourgeons s'ouvrant nouvellement à la vie. Quelques-uns des Errants qui partirent l'automne dernier sont revenus avec le soleil, et les coteaux clament leur joie. C'est là un temps de Renaissance. Et non seulement nous nous réjouissons parce que ce qui a été doit être encore, mais nous sentons que chaque printemps marque l'aurore d'un âge nouveau. Ce temps de naissance est aussi le temps des variations, où de nouvelles formes et de nouvelles coutumes coulent de la source originelle des changements.

Et ainsi ce ne sera pas à tort que nous essaierons en cet avant-propos de donner quelque idée de ce que peut être notre variation propre, de ce que sera notre conception de ce présent qui est notre point de départ et de ce futur vers lequel nous tendons, unanimement quoique en rangs dispersés. Car, si nous sommes un, nous sommes aussi plusieurs; et les paroles et les traits qui forment notre livre montreront combien sont variées les interprétations que donne chacun et chacune de nous à la mélodie des saisons, — la véritable harmonie des sphères, — que tous nous saluons.

Et d'abord nous voudrions dire que nous ne méconnaissons pas la décadence. Nous le voudrions, que nous ne le pourrions pas. Car, tandis qu'à tel degré social, par toute la contrée, elle offre à la vue une vision de sordides demeures et emplit l'ouïe de cris d'une abjecte bassesse et d'un crétinisme insane, à tel

(1) Nous donnons, de la nouvelle revue qui vient de paraître à Edimbourg, l'avant-propos qui en exprime les belles et généreuses tendances. Par *evergreen*, la langue anglaise entend toute plante dont les feuilles demeurent toujours vertes (voir Revues).

autre elle retentit comme un chant de gloire, se porte comme un insigne, s'étudie comme l'ultime parole de la sagesse du monde.

Tant d'habiles écrivains rivalisant d'efforts dans un vignoble en ruine, tant de jeunes hommes sains avides de la distinction d'être pourris ! Et cependant, bien qu'ils soient hors de la vue l'un de l'autre, un seul pas sépare ces deux mondes, et leur parenté n'est pas méconnaissable !

Cette littérature au style raffiné et à la moralité vulgaire est en vérité le résultat de ce même processus qui dans nos rues plus misérables a produit une dégénération du type humain pire que ce qui suit une famine. Nous voyons aussi, en haut et en bas, le même désir insatiable d'ignoble excitation, l'universel triomphe du procédé national pour brûler les jeunes pousses qu'est notre système d'éducation, la science devenue l'art de râtisser le fumier, notre religion devenue le symbole d'un vaisseau à la dérive.

Nous voyons toutes ces choses, bien qu'à leur égard nous restions pour la plupart silencieux. Il se peut qu'elles soient une partie de nous ; car, même de l' « evergreen », les feuilles tombent isolément en ces temps de très grande espérance. Par réaction du moins et par contre-influence, nous voudrions de tout cœur que notre relation envers elles fût certifiée et chose dont on se souvienne. Il y a plus, déjà sur le fond de décadence il nous semble voir le contour vague mais de plus en plus s'estompant d'une image de Nouvelle Naissance.

Et, comme le mal a commencé d'être dans la sphère économique et sociale, de même, c'est là que s'accusent les premiers commencements réformateurs d'un nouvel ordre de choses. Il y a une ou deux générations, en un âge voué à l'aride industrialisme et à la vie pratique la plus aiguë, les hommes rencontrèrent par hasard une demi-pensée égarée par la science dans le monde du marché. Cette pensée était la conception de la lutte pour la vie comme unique mode de progrès de la nature. C'était là, en vérité, diffamer la nature, mais la pensée contenait assez de vérité pour être malfaisante pendant un temps. Car la foi pitoyable de l'individualisme — « chacun pour soi » — semblait dès lors acquérir une sanction inattendue, était un processus cosmique. L'égoïsme et l'insouciance, à la condition de pratiquer sur une grande échelle et au dehors, étaient des forces évolutives aussi justifiables que la lumière du soleil, et tendant finalement vers le bien de la race. Il n'y a pas à s'étonner, dès lors, que l'individualiste grandit en arrogance, que son œuvre prospérât, qu'il bâtit des villes qui sont une dégradation jusqu'à ce jour.

Mais toute erreur est une végétation sans durée ; les vérités et les plantes toujours vertes seules sont perpétuelles. La science, accomplissant son œuvre en conscience dans son domaine propre, a vu à temps combien faussé et loin du fait naturel était la théorie, et a fait l'amende honorable en reconnaissant à la nature une méthode plus logique et un plus noble caractère. Elle a montré combien primordiales, combien organiques et impératives sont les vertus sociales ; combien l'amour, non l'égoïsme, est le motif que justifie la finale histoire de chaque espèce ; combien nourricière et non vorace est l'essentielle loi de l'ascension de la vie. La conclusion pratique en a été bientôt tirée : que la règle de conduite — « chacun pour soi » — qui n'est pas à moitié assez bonne pour les bêtes n'a que bien peu de sens dans les rapports humains et l'action sociale.

C'est ainsi que le bon sens et les sympathies des hommes et des femmes les

meilleurs se trouvent ne plus être une hérésie en désaccord avec les enseignements acceptés de leurs temps. Le souffle de commune sympathie qui a commencé de vivifier la conscience est l'une des plus remarquables caractéristiques de l'histoire récente ; de plus, une foi croissante dans la valeur de tout bon exemple et une plus forte et plus confiante acceptation de la croyance que le gain de celui-ci n'est pas nécessairement pour toujours la perte de celui-là. Des expériences de coopération ont fourni d'effectives leçons de choses au citoyen ; l'union des travailleurs sera plus très prochainement que le simple article du code de la guerre, qu'il fut d'abord. Et ceci devait être. Car l'organisme social doit s'intégrer ou périr sous l'effort de sa propre énergie : et nous ne fonderons jamais nos espérances sur quelque groupement qui ne ferait que rendre le pain et le beurre meilleur marché, moins encore sur quelque assemblage d'intérêts similaires qui permettrait à une légion de triompher d'une phalange, ou à une ville de prospérer aux dépens d'un comté. Encore moins pouvons-nous avoir affaire avec les énergumènes qui poursuivent de chimériques réformes. Notre foi est plutôt dans la méthode qui suit les indications plus subtiles que donne la Nature à qui étudie son économie : qui s'efforce de ramener les plus divers intérêts sous la domination d'un idéal civique commun et de les former en ce que les naturalistes nomment une « symbiosis » — où la force de l'un appellera, au lieu d'annuler la force de l'autre, où chacun aura sa place, ses privilèges même, sans que nul ne les lui marchande, mais sentira qu'il les possède par et pour tous.

Un second moyen de salut nous est rappelé lorsque nous ouvrons nos fenêtres à l'air du matin. Le temps du chant des oiseaux est venu, et dans les murs de la ville des milliers de voix bavardent, causant des champs verts au dehors, nous appelant vers la campagne. Le décadent de la paresse appareille son yacht le décadent d'un autre ordre s'achète un oiseau chanteur — acte pathétique en vérité, à faire pleurer les anges ! Tous deux témoignent d'une même vérité, qui en est une ancienne : qu'on a beau chasser la nature à coups de fourche ou de progrès matériel, elle s'efforce toujours de revenir. Nous ne pouvons jamais perdre tout à fait la sympathie avec les vieux souvenirs et les vieilles habitudes de la race, à moins de nous perdre complètement nous-mêmes. Le désir en est un héritage organique de notre cœur, et le besoin en hante notre esprit en chaque génération. Nous sommes assez enclins à chercher la santé dans la manière rurale de vivre où nous reporte presque tout de suite notre généalogie ; mais l'idée ne nous vient pas que notre manière de penser aussi serait plus saine et plus sage si nous suivions les conseils des oiseaux, ou prenions comme prémisses de nos raisonnements les arbres dans le square de la ville :

> « Peuvent de telles délices être dans la ville
> Et les champs ouverts, et n'être pas vues par nous ?
> Venez, nous irons au dehors ; obéissons
> La proclamation de mai ! »

De l'urbain au rural, de la fièvre au plein air, — tel pourra être à juste titre le second mot de ralliement de la Renaissance.

Que nul ne traduise trop vite notre dire et ne nous accuse de méconnaître les forces qui lient l'homme à son destin. Les cités sont et doivent être, et c'est dans les cités que souvent aujourd'hui il faut œuvrer et gagner son pain. Mais élargir la route qui mène de la ville à la campagne, ce n'est sans doute pas une œuvre

impossible à accomplir, et il n'est pas non plus nécessaire de voyager toujours dans le même sens. Au moins serait-il possible d'empêcher que l'on oublie que les champs s'étendent toujours sous le libre ciel, que la besogne d'Adam s'accomplit encore, que la nature des choses et la relation de l'homme avec la terre sont jeunes encore comme à la création, à quelque dix milles de la ville. De la valeur morale que déjà aurait même cette seule connaissance, et du besoin qu'en ressent le jour présent, il y aurait beaucoup à dire. Mais ici nous dirons plutôt que le salut n'est pas dans quelque migration inespérée vers les lieux solitaires du pays, mais dans une transformation des centres populaires. Tandis que croît la ville, bien malgré notre cœur, nous pouvons jusqu'à un certain point déterminer les aspects qu'elle devra prendre. Des espaces pourront être laissés que remplira le soleil, des arbres rachèteront la morne tristesse des rues, une architecture appropriée naîtra, stimulant l'orgueil du citoyen. De sylvestres attraits braveront le voisinage de l'usine, et la culture des fleurs deviendra une école de mœurs. Ainsi nous pouvons nous rapprocher un peu de la Cité Belle — la ville rurale — où habite la joie et où la probité a quelque chance de croître.

Et nous avons beaucoup de cités qui sont appelées à un splendide avenir, si seulement les hommes étaient sages. Avant toutes, il y a la nôtre, unique au monde : « une cité plantée sur une colline ». Les maisons sont en deuil, et ses rues ont été lavées de larmes ; mais elle a gardé sa vue sur la mer et la terre et ses bienfaits propres, la raison et l'ardeur. Historique par ses pierres mêmes, remplie des échos de la légende, riche d'une tradition intellectuelle continue — que ne pourrait devenir cette cité ! En attendant, elle envoie ses fils, à qui elle a peu de travail à donner, poursuivre l'épuisant labeur de cette vie de la métropole qui ressemble tellement à la marche envahissante d'un cancer. Pourtant les tressaillements de choses meilleures sont aussi visibles ici ; certains n'hésitent pas à discuter déjà les tendances de la Renaissance locale comme d'une chose déjà assurée. Quoi qu'il en soit, il y a dans le pays beaucoup d'endroits qui semblent désignés pour que l'espoir y descende. Une vision de joyeuses cités — des maisons belles ou sur le point de le devenir — doit comprendre la ville grise de l'Est, que les embruns fouettent, qu'entourent les verts champs et le paradis des joueurs de golf ; et la cité de l'Ouest, maîtresse de beaucoup de vaisseaux, faisant le commerce avec toutes nations ; et la cité de granit du Nord, froide et claire, définie jusqu'à la dignité, douce comme une musique. Au-dessus d'elles toutes plane l'ombre fuyante d'un regret, pointe la lumière naissante d'une promesse. Nous les voyons — avec Durham, York et Liverpool, Manchester, Bristol, Dundee et Perth — toutes se débattant et sublimes, toutes désordonnées et deshonorées, toutes vivantes et pleines d'espoir !

Encore une pensée. C'est maintenant la saison des choses jeunes, des bourgeons et des graines qui éclosent, des agneaux et autres enfants. Autour de la terre a volé un cri de résurrection, et la vie se renouvelle de point en point. C'était, semble-t-il, en vain que l'Automne a flétri et que l'Hiver a désolé, car, voici l'appel des jeunes vies, la splendeur des fraîches énergies. L'aubépine, qui, dénudée par le tailleur de haies, était restée maigre squelette, a revêtu de nouvelles feuilles vertes, et parmi les feuilles est l'étincellement des fleurs. Et regardant les fleurs nous pensons aux enfants. Par eux aussi la réparation sans cesse s'accomplit. La poussière de la vie se dessèche dans les cœurs d'une génération ; le caractère s'épuise dans les tourments des pratiques basses, la pensée elle-

même, gaspillée, devient expédient mesquin et vues incohérentes (et c'est pourquoi, notez-le bien, chaque âge et chaque milieu vicieux use volontiers de l'épigramme comme d'un masque pour cacher son impuissance d'émotion, sa banqueroute de généreuses qualités humaines). Grâce à cet avilissement, l'on est porté à croire que l'opulence morale de l'homme s'amoindrit, que le capital commun en sera bientôt dépensé, que la moyenne humaine s'abaisse d'une façon continue. Mais de telles peurs sont fantaisistes; contre de telles issues, il est une éternelle sauvegarde. Car, tant que l'amour d'homme et de vierge sera une journalière découverte pour quelqu'un à la ville et au village, et tant que l'amour plus grand auquel il conduit demeurera le plus puissant motif de la vie et le plus pénétrant, la nature humaine ne pourra jamais subir d'atteinte permanente a sa dignité ou à sa force. Les vérités plus hautes sont en la garde de chaque foyer, tant que les femmes élèvent et que les enfants mènent la race. Par eux en chaque génération, la nature conserve son bien et retourne toujours à la normale pour chaque nouvel essai. Nous avons donc raison de sentir, lorsque nous regardons les enfants, que la fleur est d'un prix plus élevé que l'arbre. Une autre voie de la Renaissance sera sûrement celle qui développera suivant le bien ceux-ci, veillera sur le nouveau qui est en eux, parfera leurs puissances, leur apprendra à aimer, leur aidera à apprendre en vivant.

Ceci donc, au Printemps, serait notre variation propre, si seulement nous pouvions l'accomplir en perfection : de penser et de rêver, de rimer et de peindre, en harmonie avec la musique de la Renaissance. De cette musique nous n'entendons encore que des échappées sans lien. Mais dans ces échappées quatre accords résonnent, que nous aimerions à garder en nos cœurs : Que l'on peut encore avoir foi dans l'amitié des compagnons ; que l'amour du pays n'est pas une cause perdue; que l'amour des femmes est le chemin de la vie; et que dans l'éternelle nouveauté de chaque enfant est une impérissable promesse pour la race.

WILLIAM MACDONALD.
J. ARTHUR THOMPSON.

(Traduit par LAURENCE JERROLD).



L'ÉVANGILE ET L'ANARCHIE

(Chapitre d'un ouvrage en préparation : *Christianisme et Anarchisme*).

A plusieurs reprises, depuis qu'on parle tant d'anarchistes et d'anarchie, d'aucuns ont affirmé que Jésus était un précurseur des théoriciens de l'anarchie. En une étude, publiée il y a tantôt trois ans dans *The Arena*, n'avait-on pu lire cette phrase typique : « *Le Christ a réellement prêché le communisme le plus complet et l'anarchie.* »

Qu'y avait-il de vrai dans ces assertions sans preuves ? Il nous a paru autant curieux qu'intéressant de le rechercher, mais en ayant bien soin de se placer à un point de vue purement philosophique, sans apprécier la valeur des doctrines en cause. En un mot, cette étude impartiale devait être faite avec la sérénité de l'homme de science, indifférent aux événements politiques et sociaux. L'étude, d'ailleurs, se borne à la recherche de la similitude ou de la différenciation des doctrines chrétienne et anarchique.

Le résultat auquel nous sommes arrivés est piquant, le lecteur en jugera. Il ressort en effet que les théories anarchistes-communistes, celles qui se trouvent exposées par exemple dans la *Conquête du Pain,* dans la *Société Mourante et l'Anarchie* ou résumées dans le *Péril Anarchiste* sont assez semblables à la doctrine du Christ telle qu'on la lit dans les Evangiles et les Pères de l'Eglise.

Par essence, la doctrine, élaborée par les Kropotkine, les Grave et les Merlino, est libertaire. Point de maître, dit-elle.

Et Jésus exprime la même idée en ces versets :

« *Mais vous, ne vous faites point appeler : Maître, car vous n'avez qu'un maître, le Christ ; et pour vous, vous êtes tous frères.*

Et n'appelez personne sur la terre votre père ; car vous n'avez sur la terre qu'un seul Père, celui qui est dans les Cieux. (*Evangile s. Mathieu*, XXIII 8, 9) (1).

En dehors de Dieu, du Christ, c'est-à-dire de la Vérité, il n'y a point de maître, enseigne Jésus, et la conséquence logique est : Aucun homme n'a pouvoir sur un autre homme.

Aussi, Augustin, que l'Eglise catholique romaine vénère comme un de ses plus grands saints, commente-t-il ces paroles du crucifié :

« *Dieu, dit-il, n'a point établi la domination de l'homme sur l'homme, mais de l'homme sur la brute.* »

Donc, de même que la doctrine anarchiste, la doctrine chrétienne dit : pas de maître.

∴

De même aussi, dans l'idéale cité de Dieu et dans l'idéal état d'anarchie, tous les hommes étant frères, tous les hommes sont égaux. Il n'y a plus ni maîtres ni serviteurs, il n'y a que des égaux.

Ils abondent, les textes qui prouvent cet enseignement de Jésus. Dans la

(1) Le texte évangélique est celui de la version de J. F. Ostervald.

description du Jugement dernier (*Evangile s. Matthieu*, xxv, 35-40), le Martyr du Golgotha dit :

« *Je vous dis en vérité qu'en tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me les avez faites.* »

Ne pourrions-nous encore citer le verset 42 du chapitre x de l'Evangile selon Matthieu, ou bien cette catégorique parole :

« *Que celui qui est le plus grand parmi vous soit comme le moindre et celui qui gouverne comme celui qui sert.* » (*Evangile s. Luc*, xxii, 26.)

On le voit, Jésus prêche l'égalité des hommes de même que maintenant le font les anarchistes. Le Christ va même plus loin : en un apologue célèbre, il ne craint point de formuler cette maxime anarchique : « A chacun selon ses besoins. » Nous avons tous lu la parabole des ouvriers loués à des heures différentes, et nous avons tous été à priori surpris que le salaire fût égal pour d'inégaux travaux (*Evangile s. Matthieu*, xx, 1-14). Jésus sous cette forme allégorique affirmait que tous les hommes ont des besoins qu'ils doivent satisfaire et que leur salaire — quel que soit le travail exécuté — doit être tel qu'il permette la satisfaction de ces besoins.

Les ouvriers pour une journée acceptent un denier de salaire parce qu'il est l'équivalent de leur nourriture, de leur vêture, etc. Le patron le sait, et il sait aussi qu'un salaire moindre ne permettrait pas la satisfaction des besoins primordiaux, et alors il donne le même salaire à tous, sans souci du travail, car tous ont les mêmes besoins de se nourrir, de se vêtir, de se loger.

Cette parabole signifie bien, et le lecteur peut s'en assurer : « A chacun selon ses besoins, » quelle que soit l'œuvre accomplie.

*
* *

La doctrine anarchiste professée par les Reclus, les Malato, etc., dénie à l'individu et à la collectivité le droit de juger et de condamner un autre individu. Celui qui, sur le Calvaire, a subi l'infamant supplice, a, là encore, devancé les anarchistes.

Dans le Sermon sur la montagne (*Evangile s. Matthieu*, vii, 1), il dit textuellement :

« *Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés.* »

Et Luc (*Evangile*, vi, 37) met dans la bouche de Jésus ces paroles :

« *Ne condamnez point et vous ne serez point condamnés.* »

Les anarchistes sont grands contempteurs de la magistrature, cependant jamais dans leurs critiques ils n'ont été aussi sanglants que le Crucifié du Golgotha dans son sermon sur la montagne. (*Evangile s. Matthieu*, v. 25, 26) ; voir aussi *Evangile s. Luc*, xii, 58, 59.)

Ainsi le Nazaréen s'élève contre les magistrats, enseigne de ne point juger. Et, oh ! ironie des choses ! en tous les prétoires de la Justice moderne figure l'image christiale !

*
* *

Essentiellement déterministes, les théoriciens de l'anarchie prétendent que l'homme est irresponsable. Les actes sont des résultantes de multiples forces. Dans son livre *la Société Mourante et l'Anarchie*, Jean Grave a singulièrement élucidé ce point de la doctrine.

Il y a dix-huit siècles, Jésus prévoyait cette thèse scientifique, que nettement il exprimait sous cette forme :

« *Père! pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!* » (*Evang. s. Matthieu*, v, 44).

Ils agissent ainsi, nécessairement; par conséquent ils faut leur pardonner; ils sont irresponsables, car ils ne pouvaient faire autrement qu'ils ont fait.

* * *

Le Nazaréen chasse les marchands du Temple, et il leur dit :

« *Il est écrit : ma maison sera appelée une maison de prière, mais vous en avez fait une caverne de voleurs.* » (*Evang. s. Matthieu*, XXI, 13; *s. Marc*, XI, 17; *s. Luc*, XIX, 46.)

En vain, dans les écrits anarchistes on chercherait passage plus amer contre le commerce et les commerçants!

A chaque instant, Jésus stigmatise riches et richesses :

« *Je vous le dis encore une fois, il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.* » (*Evang. s. Matthieu*, XIX, 24.)

C'est la condamnation formelles des richesses et de leurs possesseurs; mais plus acerbes sont encore les Pères de l'Église en leurs éloquentes vitupérations. Ecoutez saint Basile le Grand s'adressant aux riches :

« Vous parez les chevaux de housses précieuses et très riches et vous méprisez votre frère qui est couvert de haillons! Vous laissez pourrir ou ronger du blé dans des granges ou des greniers, et ne daignez point jeter les yeux sur ceux qui n'ont pas de pain !... Vous me direz : « A qui ai-je fait tort, si je retiens et « conserve ce qui est à moi? » Et moi je vous demande quelles sont les choses que vous dites être à vous? De qui les avez-vous reçues? Vous faites comme un homme qui, étant dans l'amphithéâtre et s'étant hâté de prendre les places que les autres pourraient prendre, les voudrait tous empêcher d'entrer, appliquant à son seul usage ce qui est là pour l'usage de tous. *C'est ainsi que font les riches et s'étant mis les premiers en possession des choses qui sont communes, ils se les rendent propres en les possédant;* car, si chacun ne prenait que ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance et qu'on donnât le reste aux indigents, *il n'y aurait ni riches ni pauvres.* »

Répéterons-nous ces paroles de saint Jérôme :

« *L'opulence est le produit du vol. S'il n'a été commis par le propriétaire actuel, il l'a été par ses ancêtres.* »

Il nous serait loisible de rappeler le réquisitoire de saint Grégoire de Nysse contre les rentiers, lui qui appelait *vol* et *parricide* l'intérêt du capital.

« *Ce que vous pouvez vous réserver à vous-même,* a dit saint Jean Chrysostome, *c'est le pur nécessaire; tout le reste est au pauvre, sa propriété et non la vôtre.* »

Ces quelques citations prouvent combien Jésus et les Pères de l'Eglise ont contemné les richesses, les riches. Sans cesse, ils tonnent contre, avec plus de vigueur encore que ne le font les anarchistes.

Même, Jésus condamne l'épargne que l'on préconise maintenant! Ne dit-il point dans son sermon sur la montagne (VI, 34) :

« *Ne soyez donc point en souci pour le lendemain; car le lendemain aura soin de ce qui le regarde. A chaque jour suffit sa peine.* »

Et par la parabole de l'homme riche (*S. Luc*, XII, 16-22), le Christ accentue sa condamnation de l'épargne.

*
* *

D'ailleurs, comment le Supplicié du Calvaire ne s'élèverait-il pas contre les richesses, lui qui prône le communisme? Combien sont expressifs à cet égard les versets 35-40 du chapitre XXV de saint Matthieu, les versets 10 et 11 du chapitre III de saint Luc et ces paroles des actes des apôtres, confirmatives des versets 44, chapitre II, 34 et 37 du chapitre IV !

« *La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme; et personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui en particulier; mais toutes choses étaient communes entre eux.* » (IV, 32).

Nul doute n'est possible, Jésus est communiste et use de son ardent prosélytisme à propager le communisme, tout comme actuellement le font les anarchistes.

Le communisme du Christ est si certain que souventes fois les Pères de l'Église l'on affirmé en leur homélies, discours, etc. Tant sont nombreux les textes que le choix est difficile. Il faut savoir se borner.

« *La vie commune est obligatoire pour tous les hommes*, dit saint Clément. *En bonne justice tout devrait appartenir à tous. C'est l'iniquité qui a fait la propriété privée. De là est venue la discorde entre les hommes.* »

Et saint Ambroise de s'écrier :

« *La nature a donc fait le droit de communauté, l'usurpation a fait le droit privé. La terre a été donnée en commun aux hommes...* »

Deux siècles plus tard, au VIe, saint Grégoire le Grand écrivait :

« *La terre est commune à tous les hommes. Ce n'est pas assez de ne pas ravir le bien d'autrui, en vain ceux-là se croient innocents qui s'approprient à eux seuls les biens que Dieu a rendus communs : en ne donnant pas aux autres ce qu'ils ont reçu, ils deviennent meurtriers et homicides, parce que, retenant pour eux seuls le bien qui aurait soulagé les pauvres, on peut dire qu'ils en tuent tout les jours autant qu'ils en auraient pu nourrir.* »

Jamais les anarchistes communistes, les Jean Grave, les Kropotkine, les E. Reclus, les Malato, n'ont été plus communistes. Jamais ils n'ont été aussi violents, fût-ce même dans leurs placards. Jamais aussi brutalement ils n'ont flétri les riches et leurs propriétés.

La famille, le militarisme, la patrie, que les anarchistes attaquent si vivement, ont été l'objet d'attaques non moins vives de la part de Jésus et ses disciples. Qu'on lise l'Évangile selon Matthieu (X, 37-42 ; XII, 47-50; XXVI, 52, etc.) et on s'en assurera.

Il nous serait encore loisible de rappeler que saint Thomas d'Aquin a affirmé le droit au vol pour l'individu dénué, sans pain. Pourquoi insisterions-nous davantage ? Les textes cités sont suffisamment clairs.

L'auteur de l'étude, publiée dans *The Arena* sous le titre de : *New Basis of Church Life*, voyait donc juste quand il écrivait : « Le Christ a réellement prêché le communisme le plus complet et l'anarchie. »

Toutefois il existe une différenciation entre les doctrines de Jésus et les théories

de Kropotkine et des Malatesta, différenciation qui n'existe point si l'on considère la doctrine anarchiste élaborée par Tolstoï.

En effet, alors que les Reclus et les Malato comptent sur la révolution *violente* pour transformer la société capitaliste en une société anarchique, Jésus, lui, repousse la violence et conseille la *douceur :*

« *Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui fait le mal; mais, si quel-* « *qu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre; et, si quelqu'un veut* « *t'ôter ta robe laisse-lui encore l'habit; et, si quelqu'un te veut contraindre d'aller* « *une lieue avec lui, vas-en deux.* » (*Evang. s. Matthieu*, v, 39-41).

A. HAMON.

LA MUSIQUE RUSSE

I

Elle ne date pas de bien loin. Et c'est un phénomène remarquable, peut-être unique dans l'histoire de l'art, que le développement subit, intense de cette jeune école si féconde et si originale. Au commencement du siècle, elle n'existait pas, aujourd'hui elle occupe l'une des premières places à la tête du mouvement musical contemporain.

Il est fort difficile d'assigner une nationalité à la musique de tel ou tel compositeur; on manque souvent de données sérieuses et les classifications généralement adoptées sont peu satisfaisantes. Pour nous, le cas est beaucoup moins compliqué si nous étudions l'évolution de la musique russe à partir de Michel Glinka (1), considéré à juste titre comme le fondateur de l'école. — La grande majorité des compositeurs dont nous avons à nous occuper forme en effet un groupe bien défini. Tous se distinguent par une parfaite indépendance d'idées relativement aux œuvres des maîtres universellement admirés. Au point de vue technique, ils ont souvent été rebelles aux nombreuses règles dont on a peut-être trop l'habitude d'accabler les maîtres futurs. Les casse-cou de l'harmonie ont pour eux peu d'attraits. « Un sévère contre-point n'est pas toujours salutaire à d'ardentes imaginations », disait Glinka, qui a commencé tard de sérieuses études théoriques et les a du reste menées à bonne fin en fort peu de temps. Mais ce qui distingue ces compositeurs et donne à leur musique un caractère réellement national, c'est le parti qu'ils ont su tirer de la chanson populaire. Ils ont compris et apprécié les richesses immenses contenues dans ces chants enfantés sous le soleil brûlant des steppes ou dans la misère de l'isba, ils s'en sont pénétrés; artistes conscients, ils en ont créé d'autres, de même nature bien qu'originaux et ils ont régénéré la vieille science musicale, venue toute faite de l'Occident, en puisant à la source vivifiante de la pure mélodie populaire.

Dans ce vaste amalgame de tribus si différentes de caractère, de race et de

(1) Michel Ginka est né le 20 mai 1804.

croyances que l'on nomme l'empire russe, la chanson et la danse jouent un rôle très important : il y en a pour toutes les occasions, chansons païennes ou chansons chrétiennes, que l'on exécute aux mariages, aux grandes fêtes. Autant de peuplades, autant de coutumes différentes, de danses et de chansons caractéristiques; les unes sont franchement orientales, d'autres sont slaves ou finnoises, et si l'on voulait entrer dans le détail, on trouverait des divisions et des subdivisions sans nombre, de quoi mettre en désaccord les ethnographes les plus compétents. On retrouve encore en Russie les danses chorales et mimiques des *clans communautaires*; le *mir* a son *Khorovod*, sa ronde commune avec danses chant et spectacle scénique. Ajoutez à cela les légendes, les superstitions sans nombre, les *bylines* (chansons historiques ou épiques), toutes les mélodies gaies ou tristes que le paysan improvise à tout propos, et vous aurez un aperçu des sources d'inspirations poétiques et musicales qu'ont à leur disposition les compositeurs.

Les prédécesseurs et les contemporains de Glinka, Fomine, Titov, Cavos (1), ont fort peu emprunté à la musique populaire. Leurs œuvres sont oubliées de nos jours, à l'exception toutefois de l'hymne russe de Lvov (1833) : c'étaient de pâles imitations des opéras de Boïeldieu, de Grétry, de Berton, de Dalayrac, qui figuraient au répertoire du théâtre impérial avec quelques œuvres de Spontini, de Cherubini, de Paër et de Cimarosa. Pendant tout le règne d'Alexandre Ier, il a été donné à Saint-Pétersbourg quatorze opéras d'origine russe dus à quatre compositeurs seulement; les dix années suivantes ont encore fourni quatre auteurs nouveaux : en tout huit noms en trente-cinq ans!

En ce qui concerne les interprètes, la situation n'était pas meilleure; parfois, l'on manquait de chanteurs que l'on remplaçait par des acteurs n'ayant aucune notion de la musique.

Vers 1830, on a fait un pas en avant : le répertoire est changé, les opéras de Mercadante, de Carafa et de Rossini sont fort goûtés, on apprécie même la *Muette*, *Zampa* et *Robert-le-Diable*, mais les compositeurs russes n'ont toujours rien produit de personnel. Il faut cependant mentionner en 1835 le succès de *la Tombe d'Askold* de Verstovsky. Moitié vaudeville, moitié opéra, cette œuvre, en dépit de certaines analogies avec le *Freischütz* de Weber, est d'une valeur médiocre au point de vue musical; le seul mérite qu'on puisse reconnaître à l'auteur est un emploi assez heureux de certaines mélodies dans le style populaire.

Quelques mois plus tard, on donnait la *Vie pour le Tsar* de Glinka (novembre 1836). Ce fut un gros événement; les dimensions de cet ouvrage, sa facture et surtout la tournure mélodique étaient neuves : la chanson populaire avait fait son apparition définitive au théâtre et l'opéra russe était créé. Quelques aristocrates mélomanes parlèrent de « musique de cocher » ; malgré cette appréciation peu flatteuse en apparence, le succès fut très grand et l'œuvre devint en fort peu de temps l'opéra national par excellence.

Sans vouloir porter de jugement sur sa valeur intrinsèque, il est difficile de ne pas s'étonner qu'un artiste ait pu créer d'emblée une œuvre aussi complète et aussi originale lorsque rien ne faisait prévoir qu'un monument aussi imposant pût s'élever comme un palais au milieu du désert. Nous ferons remarquer que Glinka et Meyerbeer ont tous deux éprouvé, presque en même temps, le besoin

(1) Cavos, né à Venise en 1775, s'établit à Saint-Pétersbourg en 1798.

d'élargir le cadre de l'ancien opéra, et qu'il y a plus d'un trait de ressemblance entre la *Vie pour le Tsar* et les grands opéras de Meyerbeer; seulement Glinka, et c'est là son mérite, ne s'est pas borné à faire mieux et plus grand que ses prédécesseurs : il a créé des mélodies véritablement neuves et fécondes et plus tard, après avoir écrit son chef-d'œuvre, *Rousslan et Loudmilla*, il est devenu le chef de toute une école ; tandis que Meyerbeer n'a apporté aucun élément essentiellement nouveau dans sa réforme et se trouve être le glorieux, mais aussi le dernier défenseur d'un genre qui paraît avoir cessé de prospérer.

L'évolution qui s'est produite dans l'esprit et les tendances de Glinka, et que l'on peut suivre plus ou moins dans toutes ses œuvres s'est accusée d'une façon définitive dans son second et dernier opéra *Rousslan et Loudmilla* (novembre 1842). C'est à proprement parler une féerie qui, sous la forme que lui a donnée le librettiste, se prête peu à une action dramatique. Du reste le talent de Glinka était surtout lyrique et ce n'est pas à lui qu'il devait appartenir de faire éclore les germes de poésie et de musique dramatique contenus en abondance dans la chanson populaire. Cette gloire était réservée à un autre compositeur, Dargomijsky, dont nous aurons à nous occuper un peu plus tard.

Glinka a conservé dans *Rousslan* l'ancienne coupe, avec duos, airs et cavatines : cependant cette œuvre est déjà très différente de l'opéra italien et nous y trouvons beaucoup plus d'unité que dans la *Vie pour le Tsar*, un style plus large, plus original. Cette partition contient nombre de bijoux mélodiques finement harmonisés. A côté de l'élément slave prépondérant Glinka y a donné une place à l'élément oriental et l'orchestration est d'une richesse et d'une variété de coloris qui fait penser aux tons irisés de l'arc-en-ciel.

A son apparition, *Rousslan* obtint beaucoup moins de succès que la *Vie pour le Tsar*. Cependant la première année (trois mois de saison théâtrale), il fut joué trente-deux fois; l'année suivante (1842-43) sur vingt-huit représentations données, nous trouvons la répartition suivante : *Rousslan*, 12; la *Tombe d'Askold*, 6; la *Vie pour le Tsar*, 4; *Robert-le-Diable*, 3; la *Norma*, 2 ; les *Capulets*, 1. En 1843-44, trente spectacles et *Rousslan* ne fut joué que 6 fois; à cette époque, du reste, l'attention du public était entièrement absorbée par l'installation à Saint-Pétersbourg d'une troupe italienne qui devait complètement éclipser l'opéra russe pendant une quinzaine d'années.

Glinka pensa, à tort ou à raison, avoir subi un échec ; découragé, il mourut, en 1857, sans avoir plus rien écrit pour le théâtre.

La grande faveur dont commençait à jouir l'opéra italien montre combien le public était encore peu préparé à comprendre et à apprécier l'art national ; la réelle portée de l'œuvre géniale de Glinka ne se fit sentir que beaucoup plus tard grâce à une campagne acharnée soutenue par une pléiade de jeunes compositeurs, les *Rousslanistes* ou fondateurs de la *nouvelle école*. Ce qui prouve bien que l'esprit des contemporains de Glinka n'était pas mûr pour les réformes accomplies presque inconsciemment par lui, c'est le fait assez curieux que Dargomijsky, né seulement neuf ans après Glinka, mit quarante ans pour arriver dans son *Ondine*, une œuvre plus ou moins personnelle, de beaucoup inférieure à *Rousslan*, mais nationale cependant à beaucoup d'égards.

Un autre compositeur russe, Sérov, né un peu après Dargomijsky, en 1820, n'a également commencé à produire que vers sa quarantième année. Le fait s'explique peut-être mieux pour ce dernier, qui s'était surtout consacré à la critique musicale,

tandis que Dargomijsky composait et il a publié un grand nombre d'œuvres vocales dans lesquelles il s'est inspiré beaucoup des romances de Glinka ; dans ses opéras au contraire on peut facilement reconnaître l'influence d'Auber et d'Halévy, Dargomijsky fit exécuter ainsi en 1847 *Esmeralda*, opéra tiré de *Notre-Dame de Paris*, et présenta l'année suivante un opéra-ballet, le *Triomphe de Bacchus*, que la direction du théâtre lui retourna du reste sans aucune explication.

Le sujet du *Triomphe de Bacchus* est emprunté à Pouchkine, et Dargomijsky en a fait d'abord une cantate, mais, plus tard, il l'a transformée en un opéra-ballet, ce qui a donné à cette œuvre assez faible une tournure toute spéciale : la partie chorégraphique y est la plus importante, les parties vocales sont confiées à des personnages tout à fait secondaires qui ne chantent les vers de Pouchkine que pour expliquer la danse et la minique.

En composant son *Roussalka* (Ondine), Dargomijsky a voulu développer les éléments dramatiques que lui offraient la musique et la chanson populaire, éléments, avons-nous dit, presque entièrement négligés par Glinka. « Je désire que le son exprime directement le sens des mots; je désire la vérité, le public ne veut pas le comprendre », écrivait Dargomijski en 1857, un an après la première représentation de la *Roussalka*. Et, en effet, l'accueil fait à son opéra ne fut pas des plus chaleureux et découragea l'auteur (1).

Plus de la moitié de la *Roussalka* est conçue dans la forme traditionnelle ; les airs, les duos et les trios n'offrent rien de bien saillant; on y reconnaît l'influence de l'auteur de *Rousslan* et surtout celle d'Auber. Dargomijsky n'avait pas le don mélodique de Glinka, ni son étonnante facilité à s'approprier la tournure mélodique de la chanson populaire ; on le devine même un peu gêné sur ce terrain, et toutes les parties purement lyriques de son œuvre se ressentent de ce défaut. Il faut cependant faire exception pour les chœurs, bien soutenus dans le style national. Le triomphe de Dargomijsky était le récitatif; il avait une remarquable souplesse pour suivre toutes les fluctuations et toutes les intonations de sa langue nationale et pouvait atteindre ainsi une netteté et une vérité d'expression musicale qui lui ont permis d'obtenir dans quelques scènes un puissant effet dramatique. C'est à ce titre surtout que *Roussalka* mérite l'attention; Dargomijsky règne en maître partout où il a cru devoir laisser de côté les formules consacrées et traiter des scènes entières en récitatifs.

Il est une particularité de la chanson populaire que nous avons différé de signaler jusqu'ici : c'est la subordination complète de la musique aux exigences prosodiques du texte. Le peuple russe semble y attacher une importance capitale (2). Dargomijsky, guidé en cela par ses aptitudes naturelles, s'est approprié cette particularité; tout comme Glinka, il mérite le titre de compositeur national : l'un a plus utilisé l'élément *lyrique* et *épique*, l'autre l'élément *comique* et *dramatique*.

Nous dépasserions les limites où nous sommes tenus de nous renfermer si nous voulions étudier à ce double point de vue les œuvres, et principalement les romances de Glinka et de Dargomijsky, mais nous avons cru devoir insister sur cette dualité de caractères, y voyant une indication précieuse

(1) Il ne recommença à composer que vingt ans après; son œuvre nouvelle fut le *Convive de pierre*.

(2) Cela rend très naturels des rythmes particuliers, des mesures à 5 et à 7 temps qui, sans texte, peuvent paraître bizarres.

pour qui voudrait entreprendre une étude approfondie de la musique russe. Tous les musiciens de la nouvelle école procèdent de Glinka et de Dargomijsky, on peut rapprocher les uns de l'auteur de *Rousslan* et les autres de l'auteur de la *Roussalka* et du *Convive de pierre*. Tous se sont essayés dans l'opéra et dans la romance, mais les premiers, tels que Balakirev, Borodine, Rimsky-Korsakov Glasounov, sont plutôt *symphonistes;* les autres, comme Cui et Moussorgsky, sont plutôt compositeurs dramatiques.

II

La musique a suivi de près l'évolution de la littérature en Russie et l'histoire des deux sœurs a plus d'un trait de ressemblance. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que cet éveil intellectuel ne s'est pas borné à l'art, un grand souffle de liberté a passé sur la Russie asservie et a touché plus d'un cœur généreux.

Vers le milieu du siècle, de jeunes musiciens se sont groupés sous l'étendard artistique de Glinka et de Dargomijsky et, forts de leur talent, ont commencé une lutte acharnée contre les vieilles formules et la banalité officielle. On se réunissait, on causait, on travaillait en commun. Presque toute la littérature musicale a été passée ainsi en revue; l'un critiquait telle œuvre, un autre la défendait; de là des discussions souvent très longues, mais toujours fructueuses. Les grands y passaient comme les petits, et souvent tel air de Mozart était traité de vulgaire cavatine italienne, tandis que Berlioz et Liszt, peu connus à l'époque, étaient admirés.

D'autres fois, c'était une composition de l'un des leurs qu'il fallait juger: l'auteur exposait son plan, ses idées; ses camarades donnaient leur avis, l'encourageaient; et on se quittait heureux, surtout si l'œuvre était intéressante et originale. La musique n'était pas le seul but de ces réunions, on y causait littérature, art et philosophie. Tous avaient reçu une bonne éducation, et plusieurs avaient des occupations en dehors de leur activité artistique.

On composait en commun quelquefois, et toujours avec le même entrain, la même conviction. Chacun pouvait donner pleine carrière à son individualité et se développer suivant ses aptitudes, et cependant ces amis tendaient tous au même but élevé et leur grande force était la sympathie et le respect absolu qu'ils professaient l'un pour l'autre.

L'âme de toutes ces réunions était Balakirev. Venu à Saint-Pétersbourg en 1855, à l'âge de dix-huit ans, il ne tarda pas à se faire remarquer dans le monde musical. Profondément artiste et doué d'un sens critique peu ordinaire, il possédait déjà une érudition musicale très complète. Après avoir épuisé toutes les ressources artistiques que lui offrait la province où il était né, Balakirev se tourna vers la capitale. Là, vers 1860, il entra en relation avec deux autres jeunes musiciens, César Cui et Moussorgsky et quelques années plus tard Rimsky-Korsakov et Borodine vinrent compléter ce groupe d'amis qui devint en fort peu de temps un puissant foyer d'activité musicale. Tout en travaillant lui-même, Balakirev instruisait et formait, pour ainsi dire, ses camarades qui n'étaient cependant pas des commençants et avaient déjà produit quelques œuvres de peu d'importance.

L'idéal commun aux membres de ce petit groupe leur apparut bientôt plus

nettement et nos jeunes révolutionnaires ne tardèrent pas à publier des compositions de plus en plus nombreuses. Balakirev avait déjà fait paraître un certain nombre de romances et une ouverture composée sur des thèmes russes. Plus tard, il écrivit d'autres œuvres symphoniques, à programme, comme presque tout ce que la jeune école a produit dans ce domaine de l'art.

César Cui avait fait à quinze ans ses premières études d'harmonie sous la direction du compositeur polonais Monuisko. On remarque dans les œuvres de sa première jeunesse une certaine imitation d'Auber; plus tard Cui se prend de passion pour Schumann, tandis que sous l'influence de Balakirev, son talent semble s'affirmer de plus en plus; il publie un certain nombre de romances dont quelques-unes sont fort appréciées.

Enfin vers 1864, ses tendances sont assez nettement définies pour lui permettre d'engager dans la presse une violente polémique en faveur des idées chères à son groupe, et en 1869, il fait représenter son premier opéra *William Ratcliff*, œuvre passionnée et forte malgré de nombreux défauts.

Presque à la même époque Rimsky-Kosakov fit entendre deux de ses meilleures œuvres symphoniques, *Sadko* et *Antar*, si belles et si colorées que seules elles suffiraient à justifier à leur auteur le titre de maître de la symphonie moderne. Officier de la marine impériale, Rimsky-Korsakov étudia seul l'harmonie et l'orchestration. Théoricien remarquable, il est avant tout symphoniste; ses harmonies fines et originales, toujours élégantes, font de lui l'un des plus brillants compositeurs du XIXe siècle.

La personnalité de Moussorgsky est sans aucun doute l'une des plus intéressantes qui aient jamais existé. Nous extrayons d'une lettre de Borodine (1) la description suivante : « Moussorgsky était ce qu'on appelle un bel officier, élégant de personne et de mise, petits pieds, chevelure soignée, ongles corrects, mains aristocratiques, maintien distingué, conversation recherchée ; il parlait du bout des lèvres et parsemait son discours de phrases françaises un peu prétentieuses. Choyé des dames, il se mettait au piano pour jouer avec grâce et douceur des fragments du *Trovatore* ou de la *Traviata*, ravi d'entendre son auditoire féminin chuchoter ses louanges. »

Ce portrait date de 1856 ; l'année suivante, Moussorgsky fit la connaissance de Dargomijsky et de Balakirev et changea complètement d'idéal artistique. Après de rapides et incomplètes études théoriques, il se mit à composer. Pour se consacrer plus entièrement à l'art qui était devenu sa passion, il quitta le service militaire, mais bientôt après, obligé de trouver des moyens d'existence, il dut accepter un emploi de petit fonctionnaire qui lui prenait la majeure partie de son temps.

Moussorgsky n'a pas beaucoup écrit ; musicien peu instruit, il doit tout à son talent naturel. Ne s'inquiétant guère de la possibilité de tel ou tel enchaînement harmonique, il composait à grands traits des scènes d'un réalisme surprenant. La forme symphonique lui était complètement étrangère, mais il était maître en déclamation, aucun texte ne pouvait l'embarrasser; du reste, lorsqu'il le trouvait nécessaire, il remplaçait le vers par de la prose.

Alexandre Borodine naquit en 1834 à Saint-Pétersbourg. Bien que naturelle-

(1) *Alfred Habets. Alexandre Borodine*, d'après sa correspondance publiée par W. Stassoff et Fischbacher, 1890.

ment porté vers la musique, il ne se destinait pas à la carrière artistique ; il entra en 1850 à l'Académie de médecine où il étudia plus spécialement la chimie avec le professeur Zinine dont il devint plus tard le successeur.

Les relations qui s'établirent en 1862 entre le groupe de Balakirev et Borodine furent pour ce dernier d'une importance capitale. Il est fort probable que sans cette circonstance heureuse, l'art musical ne se serait pas enrichi d'œuvres remarquables comme la romance de la *Princesse endormie*, la *symphonie en si mineur* ou bien encore le tableau symphonique bien connu *Dans les steppes de l'Asie centrale*. Jusqu'alors, en effet, Borodine se considérait comme un amateur et attachait peu d'importance à ses compositions, les reproches de Balakireff le firent changer d'avis, et son premier essai sérieux fut ainsi la symphonie en mi bémol majeur.

Il est inutile, croyons-nous, d'insister sur le caractère très attrayant, à la fois original et national, de la musique de Borodine ; parmi les compositeurs de la nouvelle école russe, il est peut être le plus apprécié en Europe. Toutes ses œuvres vocales et instrumentales, malheureusement peu nombreuses, ont une réelle valeur artistique. Il laisse en outre un opéra, *le Prince Igor*, terminé et orchestré par Rimsky-Korsakov et Glassounov (1) et pas moins de vingt mémoires sur la chimie, dont quelques-uns ont attiré l'attention du monde scientifique.

Outre les cinq fondateurs de la « puissante coterie », titre ironique quelquefois appliqué à la nouvelle école, il faut encore citer comme ayant joué un rôle important dans les réunions du groupe, deux femmes, les sœurs Pourgold. L'aînée était cantatrice, élève de Dargomijsky et de Moussorgsky : elle interprétait toutes les œuvres vocales de la jeune école avec beaucoup de talent et de sens musical. La seconde sœur (Mme Rimsky-Korsakov) était elle-même compositeur et excellente pianiste ; sans compter quelques œuvres personnelles, elle a fait un grand nombre d'arrangements pour piano à quatre mains et orchestré des scènes de la *Pskovitanie* que Rimsky-Korsakov fit représenter en 1873.

Mais revenons un peu en arrière et disons deux mots de la lutte qu'eut à soutenir la nouvelle école pour conquérir la place qu'elle occupe de nos jours. En 1860 furent fondés les concerts de la Société Russe de musique et deux ans plus tard le Conservatoire de Saint-Pétersbourg, dont le but était nécessairement l'éducation rationnelle de la jeunesse suivant les sages et immuables principes acceptés par l'Europe entière. Les partisans de ces deux institutions étaient quelquefois désignés sous le nom de *parti allemand*, par opposition au *parti national* représenté par la puissante coterie qui avait aussi fondé une école gratuite de musique et donnait des concerts sous la direction de Balakirev.

Le chef des conservateurs était Antoine Rubinstein, mais, disons-le tout de suite, ce grand artiste s'est toujours tenu au-dessus de toute espèce de polémique. Comme directeur du Conservatoire, il s'est attaché à placer cet établissement à la hauteur des institutions analogues des grandes villes d'Europe et a pleinement réussi dans cette tâche difficile, grâce à son énergie et à sa grande érudition. Il avait parfaitement compris qu'un conservatoire ne pouvait avoir d'influence directe sur la nature du talent de ses élèves, mais devait surtout leur donner dans toutes les branches les connaissances nécessaires, et prendre garde que

(1) Glassounov a reconstitué l'ouverture de mémoire.

l'enseignement ne paralysât les aptitudes personnelles de chacun. A cet égard Rubinstein a également réussi dans la mesure du possible. Parmi les compositeurs élèves du Conservatoire, nous devons citer en première ligne: Tschaïkovsky, Soloviev, Arensky, Glasounov et Liadov (1).

A côté du parti conservateur et du parti radical qui allaient entrer en lutte, il faut citer Séroff comme ayant pris une part active à toutes les batailles artistiques livrées « dans les années soixante ». Sérov était seul de son parti ; encore peu connu comme compositeur (son premier opéra *Judith* fut représenté en 1863, *Rognéda* en 1865, et la *Force Maligne* en 1871). Fort estimé comme critique, malgré le peu de stabilité de ses opinions, il était le seul musicien russe qui eût subi l'influence des théories wagnériennes, et ses premiers ennemis furent tout naturellement les partisans du Conservatoire; la nouvelle école lui était sympathique au commencement, mais il ne tarda pas à l'attaquer violemment dès que les tendances de celles-ci commencèrent à s'accentuer. Séroff finit même par ménager le parti allemand et se joindre à lui, en quelque sorte, pour mieux combattre l'ennemi commun.

La situation devint tellement tendue en 1869 que Balakirev crut devoir se retirer complètement de la lutte et quitter son poste de directeur de l'école gratuite de musique où il fut remplacé par Rimsky-Korsakov. La victoire des conservateurs ne paraît pas avoir été due à un combat parfaitement loyal, puisque Tschaïkovsky, qui a toujours été sympathique au groupe de Balakirev sans en avoir jamais fait partie, publia une protestation indignée. Le départ de Balakirev ne désorganisa point son groupe, dont les membres étaient arrivés au plein développement de leurs facultés. La lutte devenait de plus en plus vive, l'agitation gagna sérieusement le public, la nouvelle école tenait bon et n'était point la moins agressive : elle avait parmi les littérateurs de vaillants défenseurs, comme M. W. Stassov qui a rompu plus d'une lance en sa faveur. Dargomijsky aussi s'était franchement rangé du côté des novateurs; depuis sa *Roussalka* il n'avait rien composé pour le théâtre, mais l'évolution dont nous avons constaté les premiers symptômes dans ses récitatifs aboutit, sous l'influence des idées nouvelles, à une conception d'un genre inconnu jusqu'alors. Dargomijsky eut l'idée de mettre en musique le *Convive de pierre* de Pouchkine sans y changer un seul vers ; malade, il se mit au travail avec acharnement, vivement encouragé par ses jeunes amis. Il termina l'œuvre sur son lit de mort; César Cui et Rimsky-Korsakov se chargèrent des quelques retouches nécessaires et de l'orchestration inachevée. Grâce à une souscription publique, le *Convive de pierre* fut représenté en 1872, trois ans après la mort de son auteur. Le scandale fut énorme aux premières galeries, le bel étage, comme on dit là-bas, pendant que le haut du théâtre, rempli d'étudiants et de personnes heureuses de pouvoir acclamer un révolutionnaire, croulait sous les applaudissements.

On pourrait écrire des volumes de dissertation sur le *Convive de pierre*, Dargomijsky y a abordé l'un des problèmes les plus complexes et les plus discutés de nos jours. Quoi qu'il en soit, cette œuvre occupe dans l'histoire de l'opéra une place à part à côté des grands drames de R. Wagner. Elle est l'expression de tendances diamétralement opposées à celle du novateur allemand, tendances qui

(1) Les deux derniers compositeurs font partie des groupe de Balakireff, avec Ladigensky, Stcherbatcheff et quelques autres.

ne se sont plus manifestées d'une façon aussi nette si ce n'est tout récemment dans le *Flibustier* de M. César Cui.

Il nous est impossible de donner ici une analyse même très sommaire du *Convive de pierre* où chaque note a son importance. Disons cependant que malgré le sujet qui n'a rien de national et malgré l'absence complète du moindre air populaire, cette œuvre peut être considérée comme essentiellement russe à cause du respect scrupuleux témoigné par le compositeur aux vers de Pouchkine, de son effort pour faire de sa partition une sorte d'illustration musicale du texte, et pour ne rien laisser perdre du génie propre à la langue du grand poète.

Le *Convive de pierre* a définitivement fixé tout un côté important des théories émises par la majorité des représentants de la nouvelle école. Pour bien se rendre compte des tendances de cette école, il aurait fallu passer en revue tous les opéras russes parus dans ces vingt dernières années, en laissant toutefois de côté les œuvres de Tschaïkovsky et surtout celles de Rubinstein qui appartiennent plutôt à l'art international qu'à l'art russe.

Peu à peu la lutte des partis devint moins vive ; au *Convive de pierre*, que la jeune école proclame devoir être avec *Rousslan* le point de départ d'un art nouveau, succédèrent plusieurs opéras à tendances moins avancées ; chaque compositeur obéissait plutôt à son inspiration qu'à une théorie nettement définie, sans pourtant jamais faire de concessions au goût du public, qui, de son côté, finit par comprendre et par apprécier les œuvres qu'on lui présentait.

Nous osons espérer, en terminant, que toutes les personnes à qui le présent aperçu, si incomplet qu'il puisse être, aura le bonheur d'inspirer de l'intérêt ou de la sympathie pour la Nouvelle Ecole russe, voudront bien parcourir les partitions de la *Pskovitaine*, de *Boris Godounov*, *d'Angelo*, de la *Snégourotchka*, de la *Nuit de Mai*, de *Mlada*, du *Prince Igor* (1) et nous croyons que leurs efforts seront souvent récompensés par de grandes jouissances d'art ; elles pourront en outre se convaincre que le trait capital qui caractérise ces œuvres *est un effort puissant et original* pour trouver la forme artistique la plus complète à donner au drame lyrique.

F.-M. OSTROGA.



UNE ANECDOTE DE LA VIE DE BENOIT MALON

J'ai connu Malon vers 1865, lors de ses premiers balbutiements socialistes, au temps où, simple homme de peine à la teinturerie de Puteaux, il commençait à s'occuper des questions ouvrières, à rêver non seulement une amélioration pour le sort des travailleurs, mais une transformation absolue de la société qui, devant être basée sur la Justice, puisse assurer la pratique des droits et le bonheur pour tous les êtres humains.

Dans le front large et haut du jeune homme enthousiaste et bon, dans ses yeux doux, clairs et profonds, aux chauds rayonnements, aux magnétiques

(1) On peut trouver ces deux dernières partitions chez M. E. Baudoux, éditeur, 30, boulevard Haussmann.

effluves, on pouvait déjà pressentir le savant sociologue, le philosophe humanitaire qu'il serait un jour, devenant par ses fortes et persistantes études, sa haute science et son persévérant amour des faibles, des opprimés, des exploités, un des maîtres incontestés du socialisme moderne.

De mêmes idées sur le devenir social, de semblables enthousiasmes, la même haine du mal et de l'hypocrisie, le même dévouement dans le combat engagé pour l'affranchissement des victimes de la société capitaliste : le peuple et la femme, unirent nos pensées et nous firent frères ; frères de lutte, d'aspirations, d'espérances, et cette amitié fraternelle ne se démentit jamais.

Aussi je reçus de Malon d'intimes confidences et fus témoin d'un acte de sa vie que ses plus chers amis ont eux-mêmes ignoré.

Après la chute de la Commune, nous étions l'un et l'autre en exil à Genève, vers la fin de l'année 1871.

Benoît Malon y était venu avec le passeport et l'argent d'Ottin, sculpteur d'un grand mérite, son ami sincère, qui l'avait caché à Paris pendant de longs jours et pour lequel Malon garda toute sa vie une profonde reconnaissance.

Sans ressources comme la plupart d'entre nous, — et cependant on a accusé les communards d'avoir volé des millions ! — Malon se mit courageusement à apprendre l'état de vannier chez Gaffiot, un proscrit du Creusot, et fabriqua des petits paniers, tout en écrivant le soir, chez lui, son volume : *la Troisième défaite du prolétariat*, qui eut un grand succès ; ce fut le premier livre qui parut sur les événements communalistes.

Malgré sa pauvreté, Malon n'en était pas moins très considéré à Genève : ancien député de Paris, ancien membre de la Commune, un des fondateurs de l'*Internationale*, il était parmi les plus marquants de la proscription; sa douceur, sa bonté toujours si grande le rendaient sympathique à chacun, attiraient la confiance de tous nos camarades.

J'étais en très bons termes avec lui, mais le fréquentais fort peu, n'ayant jamais aimé faire la cour aux personnalités quelles qu'elles fussent.

Un jour, Malon arriva chez moi tout bouleversé.

— Ma chère amie, me dit-il fort ému, je viens vous demander de me donner un bon conseil et de me rendre un grand service.

— Qu'y a-t-il donc ? fis-je inquiète.

— Voilà, reprit-il vivement, une de nos camarades d'exil, la petite H..., que vous connaissez bien, sort de chez moi; elle vient de m'adresser une singulière demande.

— Quoi donc?

— C'est un peu délicat à expliquer, dit Malon en souriant, gêné quand même. Vous savez que Mlle H... a vécu maritalement avec un de nos amis, un des plus braves fédérés du XVIIe arrondissement dont j'étais le maire.

— Oui, après?

— La pauvre enfant qui n'a pas encore vingt ans va être mère.

— Pauvre petite! mais je ne vois pas dans tout cela.....

— C'est que le père de son enfant, son mari suivant nous, est mort, tué sur une barricade pour la défense de nos droits et que le pauvre petit n'aura pas de père.

— C'est triste, oh! bien triste, certes, mais qu'y pouvez-vous faire?

— Voilà, acheva Malon rougissant, la petite H..., une très honnête femme vous

le savez, est venue, tout en larmes, me demander d'être le père de son enfant.

— En aidant à l'élever? Ce serait une lourde charge que vous prendriez là, mon ami, mais, si vous vous sentez la force de la supporter, acceptez, mon ami, acceptez.

— Bien mieux que cela : elle me demande de reconnaître son enfant, de lui donner mon nom.

Je bondis.

— Par exemple ! la chose est forte !

— Oui, elle prétend que ses parents ne lui en voudraient pas si elle pouvait avouer le père de son enfant, qu'elle rentrerait même en grâce auprès d'eux, surtout si je passais pour être le papa. Que me conseillez-vous de faire ?

J'étais abasourdie. Certes, la proposition était étrange, l'acte demandé à Malon bien grave; mais, puisqu'il s'agissait de rendre un service de cette importance, de sauver une mère et son enfant...

— Acceptez, mon ami, répondis-je en regardant Malon avec attendrissement, acceptez. Mais c'est une bien lourde responsabilité que vous allez prendre; vous risquez de compromettre votre nom peut-être : qui sait ce que sera cet enfant un jour ?

Mon ami haussa les épaules en un mouvement charmant.

— Bah ! qu'importe, on n'est jamais responsable que de ses actes. Si je puis, en donnant mon nom, aider au bonheur du pauvre petit et à celui de sa mère, c'est tout ce dont je me préoccupe.

— Vous êtes un noble et grand cœur, fis-je vivement émue en lui serrant la main.

— Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète, reprit-il, c'est Mme A. L...

C'était la femme qu'il aimait depuis longtemps et à laquelle il allait s'unir. — Que dira-t-elle si elle apprend quelque chose? Elle ne croira pas ce qui est, et je risque de me fâcher avec elle. J'ai compté sur vous, ma chère amie, pour m'éviter cela.

— Que puis-je faire pour vous? Dites vite, mon bon ami ?

— Il faudrait que vous puissiez emmener la jeune mère à Lausanne, Neufchâtel, que sais-je ? Cela éviterait tous les cancans.

J'acceptai la délicate mission.

Je partis avec la jeune mère à Neufchâtel; au moment critique, Malon, averti par moi, accourut aussitôt; il reconnut l'enfant comme étant le sien, lui donna son nom, s'occupa de lui autant qu'il le put.

La jeune mère rentra en France, fut reçue par ses parents, pardonnée par eux, parce qu'elle leur apportait non pas un bâtard, mais un fils de Malon.

Pendant plusieurs années nous reçûmes des nouvelles de la mère et de l'enfant. Puis les lettres cessèrent : la mère était-elle remariée, l'enfant mort? Nous ne le pûmes savoir.

Tel était l'homme qui donna jusqu'à son nom pour être utile à une pauvre femme désespérée, à un enfant sans père...

PAULE MINK.



LA SANTO ESTELLO

Le 21 mai 1854, quelques jeunes poètes de Provence se réunissaient au château de Fontségugne, tout près d'Avignon, et, là, enthousiastes conjurés d'une foi nouvelle, juraient de consacrer tous leurs efforts, toutes leurs énergies, à faire revivre dans son antique splendeur la souple et harmonieuse langue d'oc. Parmi ces jeunes novateurs se trouvaient Mistral, le chantre génial de *Mireille* et *Calendal;* Roumanille, l'exquis conteur des *Papalino* et de *Sounjarello;* Aubanel, le délicieux poète des *Filho d'Avignoun* et de la *Miougrano entre duberto;* Anselme Mathieu, le poète des *Poutoun;* Brunet, Giera, Tavan. Le jour de cette réunion se trouvant être la Sainte-Estelle, ils prirent cette sainte pour patronne et décidèrent que tous les ans ils se réuniraient en un banquet qui porterait le nom de *Banquet de la Sainte-Estelle.* Comme armes de la nouvelle association, on adopta une étoile d'or.

Cette étoile mystique aux sept rayons, dont les lumineuses pointes d'or symbolisent les provinces où se parlait et se parle encore la langue des troubadours, cette *Santo Estello* est devenu le signe de ralliement de tous les esprits qui ont encore conscience de leur personnalité, de leur race, et qui ne veulent pas laisser fondre dans la monstrueuse centralisation qui nous étouffe les perles du particularisme qui se trouvent encore dans leur province.

Ainsi que je le disais plus haut, tous les ans un banquet réunit les délégués de félibrige des provinces méridionales dans la communion du même amour, de la même foi.

La dernière fête à laquelle j'ai assisté se tenait en Avignon et était présidée par Félix Gras, le capoulie — c'est-à-dire le chef du félibrige. — A ses côté se tenait Mistral et Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française.

Après le magnifique discours du président, Mistral, dont la haute stature et le profil olympien se détachaient vigoureusement sur le fond bleu ciel du grand étendard du félibrige, se leva, et, recevant des mains de Félix Gras la coupe sainte, entonna le fameux hymne félibrien — le *Chant du Départ* des félibres — repris en chœur par tous les assistants.

En voici la traduction :

— Provençaux, voici la coupe — qui nous vient des Catalans; tour à tour buvons ensemble — le vin pur de notre cru.

— Coupe sainte — et débordante, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts!

D'une race qui regerme — peut-être sommes-nous les premiers jets; — de la patrie peut-être nous sommes — les piliers et les chefs.

Coupe sainte, etc.

Verse-nous les espérances — et les rêves de la jeunesse, — le souvenir du passé — et la foi dans l'an qui vient.

Coupe sainte, etc.

Verse-nous la connaissance — du Vrai comme du Beau — et les hautes jouissances — qui se rient de la tombe.

Coupe sainte, etc.

Verse-nous la poésie — pour chanter tout ce qui vit, — car c'est elle l'Ambroisie — qui transforme l'homme en Dieu.

Coupe sainte, etc.

Pour la gloire du pays, — vous enfin nos complices, — Catalans, de loin, ô frères, — tous ensemble communions!

Coupe sainte — et débordante, — verse à pleins bords, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts!

Ce chant fut composé — par Mistral — pour la réception d'une coupe en argent ciselé, envoyée par les amis de Balaguer en remerciement de la splendide réception faite aux Catalans et en particulier à l'homme d'Etat espagnol lors de son expulsion par la reine Isabelle. Cette œuvre d'art, modelée par le statuaire Fulconis, et qui ne sert qu'une fois l'an — dans les banquets félibriens, — consiste en une vasque supportée par un palmier autour duquel sont groupées deux figurines représentant la Catalogne et la Provence qui se donnent le bras. Autour de la coupe est gravée cette inscription catalane :

« Recort ofert per patricis catalans als felibres provenzals par la hospitalitat donada al poete catala Victor Balaguer, 1867 (1). »

Bonaparte Wyse, ce gentilhomme irlandais, ce poète épris de notre langue d'oc, lui-même auteur de deux intéressants volumes écrits en dialecte provençal et dont l'esprit était hanté par les légendes celtiques, contribua beaucoup à faire adopter l'usage de boire à la ronde, ainsi que le faisaient jadis les anciens bardes et les chevaliers du saint Graal.

Aujourd'hui, nous n'avons fait qu'esquisser la principale cérémonie félibrienne, c'est-à-dire le banquet annuel de la Sainte-Estelle. Dans un prochain article nous étudierons les origines du félibrige, son organisation, ses progrès, ses conséquences, et nous verrons que ce mouvement, qui ne fut d'abord que linguistique, est devenu aujourd'hui un véritable mouvement d'émancipation de races qui peut avoir pour les provinces françaises les plus heureux résultats.

RAOUL CHARBONNEL.

(1) Coupe offerte par les patriotes catalans aux félibres provençaux pour l'hospitalité donnée au poète catalan Victor Balaguer, 1867.

LE MOUVEMENT PACIFIQUE

GENÈSE DES ORGANES DE LA PAIX

Que l'Europe fasse cela et elle aura posé pour l'avenir le germe de la plus féconde institution, je veux dire d'une autorité centrale, sorte de Congrès des États-Unis d'Europe, jugeant les nations, s'imposant à elles, et corrigeant le principe de nationalité par le principe des fédérations...

(Lettre de E. Renan à David Srauss, *Journal des Débats*, 16 sept. 1870.)

I

Seuls les gens aveuglés par l'ancestral préjugé que la guerre, ayant toujours existé entre les peuples européens, se renouvellera forcément entre eux de siècles en siècles, *in sæcula sæculorum*, seuls ces gens primitifs ne s'aperçoivent pas du progrès accompli par l'idée de la paix au sein des diverses nations les plus batailleuses surtout depuis six ans, et cela, il faut bien le dire, grâce à l'impulsion de certains esprits avancés.

Si l'on réfléchit qu'en 1889, à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, le Congrès international de la paix a décidé qu'il se répétera dorénavant, chaque année, en se transportant de capitale en capitale, et qu'à la même époque des parlementaires du monde entier ébauchaient dans une première réunion tenue également à Paris les conditions d'existence d'un véritable parlement européen, on peut légitimement supposer que cette date de 1889 marquera pour la solidarité des peuples, comme celle de 1789 a marqué pour leur émancipation.

L'annualité des Congrès internationaux de la paix, lesquels ne s'étaient réunis jusqu'en 1889 qu'accidentellement et à de rares intervalles, la création d'une conférence interparlementaire, qui n'est autre chose qu'un embryon de parlement européen : voilà non plus des visées chimériques, mais des faits positifs et considérables. Un troisième fait n'est ni moins positif ni moins considérable, et mérite aussi d'être noté : nous voulons parler de la fondation, datant du Congrès de Berne de 1892, d'un Bureau international des sociétés de la paix.

Congrès international annuel, conférence interparlementaire annuelle, bureau international : tels sont les trois organes puissants qui assurent désormais le fonctionnement de notre propagande pacifique.

Mais parmi ceux-là mêmes qui se passionnent le plus pour cette propagande, beaucoup, s'ils sont néophytes, ne savent pas la véritable origine de la conférence interparlementaire, du Bureau international; d'autres, plus malins, feignent de les ignorer pour s'attribuer l'honneur de l'invention en 1889.

La vérité sur ce point est bonne à connaître.



Elie Ducommun

II

C'est au Congrès international des sociétés de la paix tenu à Paris les 26, 27, 28 et 30 septembre et le 1er octobre 1878 que ces deux idées qui, bien conduites, pourront changer de face de l'Europe, ont été non seulement lancées, mais formulées avec une précision absolue. Et c'est le modeste auteur du présent article qui a eu le grand honneur de développer devant les membres du Congrès de 1878, c'est-à-dire onze ans avant qu'elle fût réalisée, l'idée d'une conférence interparlementaire.

Après avoir exprimé le vœu que les divers parlements européens nommassent, chaque année, une délégation chargée à titre officiel de conférer avec des délégations similaires sur les intérêts communs à tous les peuples d'Europe, l'auteur du présent article ajoutait :

« Cependant, pour mettre les choses au pis, j'admets qu'il soit impossible d'instituer un parlement international, le droit de l'instituer faisant défaut aux divers parlements.

« Eh bien ! nous n'en aurions pas moins un acte considérable à accomplir, qui serait de provoquer, de la part des législateurs sympathiques à notre idée, dans chaque pays, une délégation *officieuse* à un Congrès annuel exclusivement composé de parlementaires appartenant aux diverses nations, Congrès qui se réunirait extraordinairement pour émettre son avis sur tout conflit international et se donnerait le titre de *Parlement européen.*

« Sans aucun doute les décisions de ce parlement européen, réuni officieusement, ne seraient pas de nature à engager d'une manière directe les gouvernements, mais l'influence qu'elles exerceraient sur l'opinion publique se répercuterait sur les gouvernements et orienterait leur politique.

« J'ajoute que ces réunions absolument licites de parlementaires de diverses nations auraient l'avantage immense d'habituer peu à peu l'Europe, si routinière et comme figée dans sa diplomatie antédiluvienne, au mécanisme fédéral, le seul d'où puisse sortir la paix définitive entre peuples européens. »

Cette proposition, alors renvoyée à un comité international permanent que le Congrès avait chargé son bureau de constituer, *qui ne fut jamais constitué, grâce au mauvais vouloir de quelques-uns des personnages les plus importants du Bureau*, cette proposition, nous l'avons déjà dit, ne devait aboutir qu'en 1889, onze ans plus tard !

Quant à la création du fameux comité international permanent, décidée en 1878 sur la proposition du marquis Pepoli, ce n'est qu'au bout de quatorze ans seulement qu'elle fut réalisée par le congrès de Rome sous le nom de Bureau international.

Ajoutons que le Comité international permanent avait reçu mission du Congrès de 1878, toujours sur la proposition du marquis Pepoli, d'organiser la fédération de toutes les sociétés de la paix et de convoquer un nouveau Congrès pour l'année 1879, ce qui impliquait, dès ce temps-là, l'annualité des congrès de la paix.

Au point de vue historique, il serait certes fort curieux d'étudier, documents en mains, grâce à quel mauvais vouloir, fondé sur un manque absolu de clairvoyance de quelques-uns des chefs les plus considérables du mouvement

pacifique d'alors, une évolution qui aurait dû commencer dès 1879 a été retardée de dix ans et plus.

Mais comme parmi les chefs en question les uns sont morts, et que les autres se sont amendés, il nous semble préférable de faire le silence là-dessus.

EDMOND THIAUDIÈRE,

Secrétaire général de la « Société française pour l'arbitrage entre Nations. »

REVUE DES REVUES, DES FAITS ET DES LIVRES

L'enquête du « Mercure de France » et de la « Neue deutsche Rundschau ». Ne nous occupons pas ici de la manière dont cette enquête a été mise en scène. Voyons parmi les réponses celles qui nous semblent révéler un esprit particulièrement indépendant et qui donnent même des indications sur les moyens à prendre pour sortir de la déclamation et pour passer aux actes. On peut distinguer trois catégories dans les projets proposés : 1° apprendre la langue allemande aux Français; 2° publier des revues et fonder des sociétés d'études franco-allemandes; 3° que chacun des deux pays envoie des jeunes gens, des étudiants dans l'autre. M. Leroy-Beaulieu propose une société d'études allemandes, analogue à celle qui existe pour les études italiennes. Maurice Maeterlink propose l'étude des langues étrangères.

Le Dr Bruno Wille, Bernard Lazare et Paul Adam sont d'accord sur les moyens de la deuxième catégorie. Le dernier de ces jeunes indépendants s'exprime dans les termes suivants :

« Donc fondons, si la chose est possible, cette ligue germano-franque; donnons-lui une existence par nos efforts, nos réunions, nos congrès, l'étude des questions sociales, économiques, intellectuelles. Si notre volonté est aussi franche que nos phrases, l'élite nouvelle pourra s'enorgueillir de continuer à tenir l'attitude de sots collégiens qui dans une querelle de récréation s'ensanglantent pour ne pas « avoir le dernier ».

Quant à l'échange de jeunes gens, ce sont : MM. Charles Gide, professeur d'économie nationale à Montpellier; Francis Vielé-Griffin et Laurent Tailhade, qui en ont fait la proposition.

Il n'est peut-être pas superflu d'ajouter quelques mots sur des faits matériels à ces vœux d'internationalisme franco-allemand :

Il y a à Paris une **Société pour la propagation des langues étrangères** qui donne ses cours et soirées à l'hôtel des Sociétes savantes, 28, rue Serpente, où elle rédige également son bulletin mensuel. Les directeurs en sont MM. J.-B. Rauber et Schweitzer. Le secrétariat général est confié à M. Foulché-Delboc. L'article premier des statuts de la dite société est ainsi conçu :

1° Inspirer à la jeunesse française le désir d'apprendre les langues modernes, le goût des voyages d'études en pays étrangers, source de précieux renseigne-

ments sur les besoins, les usages, le mouvement intellectuel et économique des peuples.

Depuis quatre ans la Société pour la propagation des langues étrangères travaille en silence. Le nombre de ses adhérents est de 1,000, celui des élèves, 1,000 également. Toute langue est enseignée à raison de trois leçons par semaine, et, en plus, par des causeries, des conférences, grâce enfin à la bibliothèque et aux représentations théâtrales en langues étrangères (V. le compte rendu dans le n° 2 du **Magazine International**).

La **Société de géographie commerciale** (7 et 9, rue Troyon) a un but analogue à celui de la société au sujet de laquelle nous venons de donner quelques détails. Ses moyens ne diffèrent que par la nature des matières enseignées.

Des sociétés analogues existent en province et à l'étranger, en Allemagne et en Autriche (le *Musée pédagogique* du mois de mai est intéressant à consulter à ce sujet).

A côté des revues nouvelles dont les titres et les statuts se rapprochent singulièrement de ceux du **Magazine International** dont la création a précédé la leur (j'insiste sur ces faits avec un manque d'égards qu'on me pardonnera dans la suite), je citerai l'**Etranger** et dans un autre ordre d'idée, le supplément littéraire français de **Pan**. Ces deux périodiques sont purement franco-allemands.

Enfin notre correspondant de Berlin, M. A.-H. Fried, vient de fonder avec M. le Dr Albert Südekum (Berlin, C. Alexander Strasse 51/52) les **Annales franco-allemandes**, revue bi-mensuelle de soixante pages, imprimée en deux langues et comptant parmi ses collaborateurs la jeunesse avancée des deux pays. Le but, nettement exposé dans une circulaire, est d'ailleurs évident. Il ne peut y avoir aucun doute sur la réussite et les aspirations vraiment désintéressées de cette entreprise pour tous ceux qui ont suivi les deux écrivains-directeurs dans l'évolution de leurs vues philosophiques et sociales.

Si donc j'adresse une prière aux internationalistes franco-allemands, c'est de vouloir bien attaquer la réalité et se mettre en rapport matériel avec les institutions qui existent comme par hasard et qui semblent suffire à toutes les ardeurs. Un peu d'association en vue d'une action commune ne ferait pas de mal dans ces cas comme dans bien d'autres. Quoi de plus facile pour les sociétés de paix que de servir par exemple de base dans les différents pays à l'échange de la jeunesse? Les sociétés françaises ne demanderont pas mieux que de se mettre en rapport avec la Société pour la propagation des langues étrangères et la Société de géographie commerciale et avec les sociétés analogues à l'étranger. Je crois que les Passy, les Thiaudière, les Arnaud, les Dumas, les Potonié-Pierre, les Magalhaes Lima, les de Suttner, les Fried et tant d'autres seront de notre avis.

La Paix par le droit. Dans le numéro de juin, plusieurs articles de grande valeur. Lucien le Foyer fait une étude approfondie du brillant livre de M. Jean Izoulet *la Métaphysique de la sociologie*. Nous avons vu avec plaisir que M. Maurice Bouchor et le député et musicologue M. Charles Beauquier se sont joints au nombre des collaborateurs.

Les Petits plaidoyers contre la guerre et **la Correspondance cosmopolite** de M. E. Potonié-Pierre (le trésorier de la Ligue du Bien public, Fontenay-sous-Bois), entrent dans leur troisième année. Ils ont ouvert plus de 150 nouvelles tribunes à la cause de la paix, ayant été reproduits dans au moins ce nombre de journaux et revues. Voilà un de nos plus actifs propagandistes, vif, généreux,

prêt aux derniers sacrifices et qui rend des services, tout spécialement efficaces à la cause pacifique par ses nombreuses relations à l'étranger et par sa connaissance approfondie des langues allemande et anglaise.

Die Waffen nieder. Mme de Suttner entraîne dans le mouvement pacifique les plus illustres penseurs de tous les pays. Voici Gumplowicz qui donne une traduction magistrale d'une poésie polonaise d'Adam Asuyk, montrant le côté bestial du guerrier ivre de sang et de poudre. Novikov, l'auteur de *la Guerre et ses prétendus bienfaits* est allé à Milan où il a fait une conférence en faveur de la paix à la Scala. Une ovation chaleureuse a terminé la mémorable soirée. Il a passé en revenant par Vienne, au château de Harmannsdorf (que l'on pourrait bien surnommer le château de la Paix), où il a laissé l'impression d'un homme aussi érudit qu'étincelant d'esprit. *Sa promesse faite à Mme de Suttner de se rendre à Odessa pour organiser le comité d'une société de paix est de toute importance.* L'écrivain Emil Schönaich-Carolath adresse une lettre enthousiaste à l'auteur de *A bas les armes!* et se constitue prisonnier de la grande et belle idée dont elle est le chef intellectuel et le philosophe.



M. Gheorgia, à Gand, demande des reproductions de tableaux ou de sculptures ayant trait aux sentiments de concorde et antiguerriers. Nous lui signalons le groupe du sculpteur Chatrousse(1), *Pitié*, scène de la guerre franco-allemande. Il a trouvé bien des admirateurs au Salon de 1894.

Les États-Unis d'Europe. E. Arnaud vient de faire une tournée en Suisse. A la suite de son discours prononcé devant un nombreux auditoire à Bâle, il s'est

(1) 293, boulevard Raspail, Paris.

fondé dans cette ville une section de la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté.

La Revue pacifique et littéraire de M. E. Grimbert, à Dijon, nous semble destinée à remplir un rôle très utile dans sa région de la Côte-d'Or. Le directeur est en même temps le président de la Ligue internationale d'études sur la question d'Alsace-Lorraine et de l'Association internationale de la presse pacifique. Nous reviendrons sur son œuvre.

La Liberta et la Pace di Palermo, 2, Piazza Ponticello, nous apporte la lettre adressée par les femmes anglaises à leurs sœurs de France et celle de la « Société de paix de Palerme » aux amis de la paix de France en vue d'une action commune pour renouer les relations commerciales entre les deux pays. Ada Negri collabore à une revue nouvelle **la Vita feminile** (47, Via Cavour, Roma) dont Giuseppe d'Aguanno est le directeur et Mme Rosa Mary Amadori la rédactrice en chef. Nous saluons cordialement les deux revues en les priant de bien vouloir nous faire le service régulier.

La Société pour la paix et l'arbitrage international de Palerme nous envoie une intéressante brochure traitant du but et du programme de la nouvelle école féminine du dimanche d'instruction pacifique et fraternelle, qui vient d'être inaugurée — le 7 mars dernier — à Palerme. A cette occasion, des discours furent prononcés par Mmes Marietta Campo et Di Georgio. Le programme de cette nouvelle et admirable institution est conçu d'une façon remarquable. Nous y notons surtout les paragraphes qui traitent des devoirs envers la patrie et envers les étrangers, qu'on montre sous leur véritable jour, et ceux qui enseignent que la guerre est barbare et immorale.

*
* *

Bibliographies : **Die internirten Franzosen in der Schweiz, Sanct-Gallen-Tablatt, A. Guldin Sanct-Fiden** (les Français internés en Suisse à Saint-Galle-Tablatt).

L'auteur était connu par un ouvrage de luxe : *Monuments des soldats français décédés en Suisse.* Son nouveau volume, son dernier peut-être, car c'est un octogénaire qui écrit ces pages émues de l'histoire de 1870, nous prouve que le cordon de politiciens et d'économistes à tendances antédiluviennes n'empêchera pas les hommes indépendants de se garder mutuellement un bon souvenir. On s'entend, on se respecte, on s'aime malgré tout. Le charmant petit volume d'A. Guldin est une main tendue. Serrons-la cordialement.

Nous nous bornerons à signaler dans l'ordre de leur apparition dans nos bureaux, les livres suivants dont nous devons remettre le compte rendu à notre numéro d'octobre :

Alsace-Lorraine. Réponse à un pamphlet allemand par G. Moch (A. Colin, éditeur).

O Livro da Paz, par Magalhaes Lima.

L'Alsace-Lorraine et la guerre, de A.-H. Fried (A. Dieckmann, éditeur, Leipzig).

Scène de la vie alsacienne, par Jeanne Rivale (A. Colin, éditeur).

War and Peace, by Leopold Katscher.

Pour terminer ce bulletin pacifique, exprimons notre étonnement et celui de la plupart de nos amis que nous avons pu rencontrer, au sujet *de l'ajournement du VIIe congrès de la Paix.* Il n'aura pas lieu cette année. *Au moment où les parlementaires de Hongrie, au nombre de cent trente et un* (*V. les W. N.*) *se sont grou-*

pés autour du baron Banffy et ont constitué la société sous la présidence de Maurus Jokai, le congrès promettait de devenir particulièrement intéressant. On s'attendait également à une participation très sympathique de quelques parlementaires socialistes belges et français. La presse européenne, à son tour, témoignait d'un intérêt très vif.

Le mouvement sorti de ses limbes a pris corps dans la conscience publique. L'étonnement et la curiosité qu'a suscités la nouvelle de l'ajournement en sont témoins. La propagande faite jusqu'ici par les chefs, et rien que par eux, a glissé dans d'autres mains, a gagné les régions populaires plus larges. Le mouvement confus est devenu une volonté qui existe, grandit et cherche des débouchés. C'était le moment de trouver une salle n'importe où ! La société néerlandaise ne l'a pu trouver ni à La Haye, ni à Scheveningen. Je crains qu'elle n'ait pas été seule à chercher.

La conférence interparlementaire a été plus heureuse. Elle peut avoir lieu et voici de quoi elle va s'occuper :

1° Projet d'organisation de la Cour permanente internationale d'arbitrage;
2° Motion concernant la réduction des armements;
3° Neutralisation de nouveaux États;
4° La protection des étrangers et le droit d'expulsion;
5° Compte rendu du Bureau interparlementaire;
6° Fixation du siège de la conférence interparlementaire de 1896.

OTTO ACKERMANN.



LE MOUVEMENT FÉMINISTE

Certains progrès acquis s'évanouissent; on en déplore l'absence, et l'on est prêt à crier au recul ou bien à déclarer mélancoliquement que le cercle de Vico enserrera toujours le monde et que perdent bien leur temps ceux qui s'attellent au char du mieux futur.

Et pourtant la vérité éclose dans un coin de la terre et qu'ont enseveli les siècles, refleurit avec des branches multiples; la découverte qui semblait étouffée irradie plus belle en vingt endroits à la fois; la tendance généreuse dont on avait perdu les traces se fait jour dans mille cerveaux, se généralise, s'épand de façon à ne plus s'effacer jamais.

C'est pourquoi, confiante en un avenir meilleur, nous ne nous attardons pas à relater les fonctions excercées autrefois par certaines femmes, les droits accordés à quelques prévilégiées. Nous croyons que c'est là besogne dangereuse, car d'une part, elle est propre à faire naître le découragement, et de l'autre elle pourrait faire supposer que l'indignité des femmes est cause de leur déchéance. Or il n'en est rien. Si quelques droits exceptionnels ont disparu avec les monopoles et les institutions féodales qui leur avaient donné naissance, le droit à l'égalité des sexes s'est fait synthétique ; il a agité et révolutionné toutes les parties du monde ; il plane maintenant sur une ère nouvelle. L'opinion a transformé la presse, le vote politique est acquis dans trois États de l'Amérique, en Nouvelle-Zélande, etc. On ne discute plus que pour la forme la question de principe; *la théorie attend la pratique.*

Il est un point extrêmement important qui doit former la base de l'émancipation féminine: c'est l'indépendance pécuniaire de la femme. Or l'indépendance pécuniaire tient par tous les fils à l'objection capitale des antiféministes réactionnaires et de certaines sectes révolutionnaires qui ont inscrit pourtant le droit des femmes dans leur programme. Ces deux classes de théoriciens veulent la femme exclusivement au foyer.

Or la femme au foyer toujours, c'est la femme en dehors des affaires administratives de la commune dont elle fait partie; c'est la femme en dehors de la fabrication des lois qu'elle subit; c'est la femme éloignée de la science, dont le champ est à elle aussi bien qu'à l'homme ; c'est la femme dépendante du maître qui apporte l'argent au logis, qui sait plus, qui peut plus, qui voit plus.

Nous n'entendons pas, bien entendu, qu'on doive soustraire la femme à ses devoirs de nourrice et d'éducatrice: nul ne peut tenir la place de la mère près des petits ; mais nous voudrions que la mère, considérée comme remplissant la plus grave des fonctions sociales, fût rétribuée par l'État durant les quelques années que dure l'élevage des enfants. D'un autre côté, il n'est pas admissible qu'une jeune femme instruite, éclairée, préparée par son éducation même à prendre part aux affaires sociales, ne trouve pas quelque moment pour remplir ses devoirs de citoyen. (Quelle mère abandonne ses relations mondaines : les visites, l'église, les stations chez la couturière ?)

Et avant l'élevage? et après? Faut-il donc que la vie de la femme se passe à préparer des repas que la civilisation fera d'ailleurs, dans un certain nombre

d'années, envoyer tout prêts de cuisines sociétaires? à épousseter des bibelots, nids à microbes malsains et inutiles? à dépenser le temps et l'argent en des papotages indignes de l'intelligence égale à celle de l'homme, — car l'intelligence n'a pas de sexe, — que la nature lui a donnée ? Et combien de femmes ne se marient pas, combien n'ont pas d'enfants, combien n'en ont plus?

Nous sommes convaincue qu'un principe devrait présider à l'éducation de la femme: « la mettre en état de se suffire à elle-même, donc de conquérir son indépendance pécuniaire. »

Dans tous les ordres d'idées, les femmes cherchent à tracer une voie qui soit plus sûre, plus progressiste que celle qu'ont suivie les hommes jusqu'à présent.

Les hommes se massacrent, sous prétexte: gloriole, panache, moins que cela encore, intérêt d'un seul ou quelques-uns. Les femmes viennent de s'unir dans une poussée qui peut devenir formidable contre l'idée guerrière. Elles ont créé l'*Union Internationale des femmes pour la paix*, et des comités nationaux et locaux se forment en Europe et en Amérique, comités composés des femmes les plus connues, les plus intelligentes, de l'élite des nations. L'initiative est venue des femmes anglaises, qui ont fait appel aux Françaises pour une alliance contre les massacres guerriers; en une séance de la solidarité des femmes, et, sur notre proposition, les groupes féministes, d'accord avec Miss Ellen Robinson, secrétaire des *Associations Locales de la Société de la Paix* (47, New Broad Street; Londres) ont décidé d'étendre cette alliance à toutes les nations et de provoquer partout des comités.

L'idée a été accueillie partout avec faveur, et même avec enthousiasme; la Belgique, l'Italie, la Suisse, le Danemark, l'Amérique, ont immédiatement répondu à l'appel. Des comités y sont formés ou en voie de formation. Miss Robinson nous écrit : « l'*Union* doit pousuivre l'obtention du désarmement général, bien plutôt que d'entrependre pour le moment une action sur une question politique aussi brûlante que celle de l'autonomie de l'Alsace-Lorraine; mais, personnellement, je crois qu'il nous faut attendre maintenant pour demander le désarmement jusqu'après le Congrès de la Paix, parce que nous y ferons tous nos efforts pour amener quelques dames allemandes à se joindre à nous à cet égard. C'est une question tellement importante, qu'il nous faut, dans une telle démarche, nous efforçer d'obtenir la représentation féminine de toutes les nations puissantes. »

Une grande partie des Anglaises signataires de l'appel aux Françaises appartient à des sociétés de tempérance. C'est qu'en effet les deux causes sont connexes et que l'alcoolisme perpétue les instincts de sauvagerie; il apporte, avec l'abrutissement, la cruauté et la dégénérescence des générations.

Pour 96 se prépare à Paris le quatrième congrès féministe ; il aura pour titre : « Congrès féministe international, » et le programme en porte comme épigraphe : Solidarité humaine dans l'égalité. Il comprend les droits économiques (à travail égal, salaire égal, etc.), la question de la paix, la question d'éducation intégrale et de co-éducation, la liberté de pensée, la réforme de l'Assistance publique, la réforme du droit civil, le droit féminin municipal, les droits politiques féminins. Il affirme la morale une pour tous.

EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE.



A QUELQUES CYNIQUES

La jeunesse contemporaine garde toujours un sourire bourgeois, mêlé, chez quelques littérateurs anglo-saxons et germains, de grossièreté (indice de virilité, paraît-il) lorsqu'on vient à parler de l'émancipation féminine.

Cela n'étonne pas de la part des égotistes précieux. Les écrivains socialistes individualistes, par contre, me surprennent. Rien qu'à leur point de vue doctrinaire il y a là manque de logique. Or une doctrine qui ne pourra jamais, à elle seule, nous donner plus que la logique, la vérité, la justice, devrait surtout avoir soin de ces trésors. Qui veut l'affranchissement de l'Être total (non par pitié, c'est entendu, mais par amour du vrai et du juste) doit forcément, et par pure prudence, ne pas empêcher la libre expansion de toutes ses créatures. A quoi bon les questions dures et inutiles, les formules préparées à l'avance, étroites et stupides? Que l'orientation se fasse librement pour tous et dans tout.

La connaissance des choses rend libre, et la délivrance nous donne des joies à nous autres hommes. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la femme? Nous nous le demandons. Et, si oui, pourquoi ne pousserions-nous pas plutôt la femme à s'instruire, à s'affranchir, pour que, libre et joyeuse, elle vive à nos côtés? Uni par la joie, uni pour elle, le couple humain ne serait-il pas un élément d'harmonie cosmique d'une mobilité et d'une fécondité incomparables? Où est l'homme de science osant prédire, où est l'intuitif doué d'une sensibilité telle qu'il puisse entrevoir les facultés nouvelles, les vies inespérées d'une race sortie de ce couple-dieu qui creuse l'abîme de la joie d'un cœur joyeux, ignorant du péché? Rendons aux êtres la joie, poussons-les-y, car c'est en elle, nous le sentons tous, qu'est la délivrance, la création accélérée.

Ne ridiculisons personne. Laissons faire! N'avons-nous pas expérimenté librement, des siècles durant, depuis l'aurore des temps jusqu'à ces jours, une vie livrée à la folie destructive de deux éléments, dont les dérivés plus ou moins dissimulés constituent la base de nos philosophies, de nos religions, de nos civilisations? Nous la connaissons tous, cette vie conçue par nous seuls, les maîtres de la création. En est témoin l'Univers, décimé, assommé par la Force brutale dont le complément inévitable, le Renoncement, l'esclavage, le mésestime de la vie sanctionne l'œuvre maudite : c'est le meurtre allant de pair avec le suicide. C'est la politique terrestre unie à la politique surnaturelle pour accomplir les hécatombes et stériliser la Créature féconde, amoureuse d'elle-même et de sa progéniture.

Avons-nous, après tout, le droit de nous rire cyniquement de l'Etre qui se révolte, de la femme révoltée? En admettant même, ce qui est peu probable, que l'esclave n'eût rien appris sous le maître geôlier, est-il possible que, libérée, elle le dépasse, que dis-je, l'égale en férocité, en lâcheté, en imbécillité? Protégeons l'Etre qui accouche de ses avenirs. Les mères libres nous donneront des fils heureux.

OTTO ACKERMANN.



REVUE DES REVUES, DES FAITS ET DES LIVRES

Le Journal des Femmes, directrice Mme Henri Martin, bureaux 107, rue du Mont-Cenis. — La cérémonie de la pose de la plaque de la rue Maria-Desraismes a eu lieu le 16 juin au square des Epinettes. (A ce sujet, il est utile de lire l'article de Jules Bois dans le *Figaro* du 17 juin : Maria-Desraismes et le mouvement féministe en France.) Le même numéro de juin contient le programme du Congrès féministe international de 1896.

Dans le numéro de juillet, lire sous le titre du « Groupe de la Solidarité des Femmes » l'excellent article de Mme Potonié-Pierre sur l'Union internationale des Femmes pour la Paix.

La Ligue, organe belge du Droit des Femmes. Bruxelles: Henri Lamertin, éditeur, 20, rue du Marché-au-Bois.

Elle nous donne dans son numéro de juillet quelques articles de premier ordre et des renseignements très documentés. Il serait fort utile aux revues féministes, en général, d'imiter leurs collègues de Belgique en ce qui concerne la manière très claire dont ils s'occupent de l'étranger. En effet, rien de plus nécessaire à n'importe quel mouvement qui ne s'arrête pas aux frontières d'une ville ou d'un pays que d'entretenir des relations suivies et généreuses directes avec les coreligionnaires de tout le globe. La Ligue belge est un modèle quant à la concision, le manque de doctrinarisme, le sens pratique de présenter les renseignements et le respect de toutes les tendances sincères. D'ailleurs, les revues féministes en général, tout en ayant la foi absolue en leur mission particulière, semblent toutes avoir plus de sens philosophique qu'il ne faut pour reconnaître que la vie universelle ne se laisse pas enregistrer dans une formule ni dans une doctrine seule.

Die Frauenbewegung (**Berlin**). Etude sur Condorcet et traduction de son essai sur la femme admise aux droits civiques par Ernst Schultze, Berlin. Dans une séance du Conseil municipal de Copenhague, le libraire Philipsen fait applaudir la proposition de donner des médecins-femmes aux prostituées.

Dans la **Schweizer Frauen Zeitung, St-Gallen**, nous prenons dans les derniers numéros les notes suivantes:

Les femmes, chefs du mouvement de la tempérance dans les Etats-Unis, sont arrivées à Southampton. Elles sont au nombre de 130 et portent une pétition couverte de 2 millions de signatures, qui seront présentées à tous les gouvernements européens ; ceux-ci sont priés de supprimer le commerce des boissons alcooliques.

Le célèbre professeur Max Muller à Oxford se prononce sur les femmes-étudiantes de la façon suivante : « J'étais un ennemi convaincu de la femme qui étudie. J'en suis totalement revenu. Je crois que c'est là un des plus importants progrès de notre époque, » etc.

Deux sociétés de femmes gymnastes prendront part aux fêtes cantonales de gymnastique à Aarau. Pittoresquement costumées, elles exécuteront des rondes et danses caractéristiques.

L'impératrice de Russie a accepté le patronat de l'Union des institutrices allemandes en Angleterre.

Le Congrès pénitentiaire international, dans ses mémorables et si douces séances, a voté à l'unanimité que le condamné doit être désormais considéré comme n'ayant aucun droit au salaire. On veut bien en principe lui accorder une gratification. C'était évidemment parfait. Aussi quel étonnement parmi nos honorables congressistes lorsque M. Rousselle, du conseil municipal, et M[me] Pognon, la Présidente de la Ligue française pour le Droit des Femmes, se sont permis de protester contre cette sage décision. Il est amusant de lire à ce sujet l'article de G. Clémenceau : « Joyeux congrès » dans la *Justice* du 6 juillet.

O. A.

L'Englishwomen's Review pour le 15 juillet donne d'intéressants faits sur l'élection de « poor law guardians » femmes pour 1894-95 dans la Grande-Bretagne. Celles-ci sont au nombre de 883, dont 86 à Londres. Il est intéressant de noter que le comté qui en a élu le plus est le Lancashire (63), c'est-à-dire le le comté le plus manufacturier et commercial de l'Angleterre. La Revue donne également la liste des femmes qui ont passé les examens de sortie de Cambridge et annonce que le Gouvernement de Victoria (Australie) se propose à la prochaine session d'introduire un projet de loi conférant le droit de vote à tout adulte, homme et femme. Elle note aussi les efforts de M. Demblon, au Parlement belge, où le premier il a déposé un projet de loi accordant le suffrage aux femmes. L. J.

BIBLIOGRAPHIE

Si le mouvement philosophique a pris en Amérique un développement si étendu dans ces dernières années, c'est en très grande partie au D[r] Paul Carus, directeur du *Monist*, qu'on le doit. Profondément convaincu que pour vivre il faut à un peuple une direction intellectuelle et que la philosophie lui est d'une essentielle utilité, il a consacré tout l'effort d'une ferme volonté et d'une haute intelligence à faire comprendre à ses compatriotes que comme il l'a dit dans un discours prononcé devant le « World's Congress of philosophy » à l'Exposition de Chicago, intitulé : **Our Need of philosophy; an appeal to the American people**, ils ont besoin d'une philosophie. Celle qu'il leur offre et que l'élite a en grande partie acceptée est le Monisme. C'est à l'exposition et à la défense de ce système que le D[r] Carus a consacré toute son œuvre, à commencer par la fondation de la revue *The Monist* devenue un des premiers organes philosophiques du monde.

Fundamental Principles, recueil d'articles parus dans *The Open Court*, nous fournit les principes du système philosophique du D[r] Carus. Ce système est entièrement positiviste. La connaissance étant purement un état de conscience et l'existence une pure abstraction, d'après ce système l'inconnaissable n'existe pas. C'est dans un essai sur la « Forme et la pensée formelle », que se trouve

l'exposé du principe métaphysique du système : après un court aperçu des points principaux de la doctrine de Kant sur les jugements à priori, ou pensée formelle, l'auteur expose sa théorie de l'origine positive de la pensée abstraite. La pensée formelle, n'étant que l'abstraction de la forme de la substance, a la même origine que celle-ci. En réponse à la question : Comment le monde est-il en accord avec la pensée formelle de l'homme? Kant propose deux solutions. Ou bien les lois naturelles nous sont connues uniquement par l'expérience, ou bien nous interprétons la nature conformément à des données de notre propre esprit. De ces deux solutions la première est rejetée, la seconde acceptée par Kant. Le Dr Carus propose une troisième solution, plus naturelle et plus vraie, semble-t-il. Pour lui les lois de la nature et celles de la pensée formelle sont identiques. Cette harmonie des choses ne prouve pas Dieu mais le constitue. — Le volume contient d'autres articles pleins d'intérêt sur des sujets connexes. Nous y prenons l'énoncé de ce principe, déduction du principe métaphysique du « Monisme positif » du Dr Carus : La volonté de l'homme est le côté subjectif de la force mécanique qui meut son corps ; inversement aux forces de la Nature doit correspondre probablement une sourde subjectivité de volonté.

C'est l'exposé de ces principes, sous forme de traité systématique, qui constitue le **Primer of Philosophy.**

A. L. J.

Les **Homilies of Science** sont un recueil d'essais traitant des aspects plus religieux et plus *vivants* du Monisme et écrit dans le but de revivifier le sentiment religieux conjointement avec le sens scientifique. Les pensées sont étonnamment coordonnées et régies par un même principe. L'on voit bien que le défenseur du Monisme n'a acquis la conviction de la vérité de son système qu'après de longues périodes d'essais et de dur labeur intellectuel.

Dans deux œuvres de courte haleine, un second discours prononcé à l'exposition de Chicago, **Science a Religious revelation**, et une brochure d'une centaine de pages, **The Religion of Science**, le Dr Carus concilie la religion et la science ; la religion sans science est un pur rêve inutile, incompréhensible, néfaste, et d'autre part la science que n'anime aucun souffle de religion et de foi est sans grandeur, sans but, sans vérité, et, dit-il, « le réel péché contre le Saint-Esprit est le péché contre la vérité. »

Une autre brochure du même auteur, **The Nature of the State**, traite de l'Eta et démontre l'inanité de la théorie du « contrat social » imposé ou accepté, de l'Etat artificiel et antinaturel. La socialisation est non seulement l'évolution naturelle et essentielle de l'humanité, mais sa raison d'être, sa cause et son origine. Cette conception est à rapprocher du système politique de M. Izoulet.

Enfin mentionnons seulement, faute de place, une autre brochure du Dr Paul Carus, **The philosophy of the tool**, où l'outil devient le thème d'un éloquent et profond discours, et **The Gospel of Buddha**, exposé et étude du dogme bouddhique par un savant érudit doublé d'un littérateur de talent très grand et d'un admirateur très fervent, quoique non disciple, de la philosophie hindoue.

La quatrième série de **La Vie Artistiqûe**, de Gustave Geffroy, qui vient de paraître chez Dentu, est consacrée au « Musée du soir », et aux salons de 1894 et de 1895. On relira avec plaisir et fruit les études de ce critique si profond, si ardemment sincère, celui qui aujourd'hui a la plus pénétrante et la plus philo-

sophique vision artistique et sait le mieux ce qu'il veut en art. Surtout intéressant est le récit de la campagne entreprise par lui pour son projet à la fois si clairvoyant et si pratique du Musée du soir, qui heureusement a abouti. Le livre est précédé d'une belle préface, dédicace à Michelet, où Gustave Geffroy montre avec éloquence qu'il faut unir l'art et la vie et que les séparer, c'est stériliser l'art et humilier la vie.

Chez Savine vient de paraître une traduction du célèbre roman d'Oscar Wilde, **The picture of Dorian Gray**, qui aura en France un succès de curiosité sans doute, comme en ce moment il jouit à Londres d'un regain de faveur. Malheureusement la traduction paraît avoir été faite hâtivement, et dès la première page j'y ai rencontré plusieurs fautes, même de sens. Ajoutons que sans doute, il est impossible de rendre adéquatement le style étincelant et merveilleux, mais essentiellement anglo-saxon d'Oscar Wilde.

Mentionnons à propos d'Oscar Wilde un intéressant, quoique un peu prétentieusement écrit, article de Ernest Newman dans la *Free Review*, réhabilitant — intellectuellement — l'auteur de *Dorian Gray*, dont la valeur artistique est méconnue en France. La célèbre page sur Browning, que donne M. Newman, est un morceau de critique de premier ordre.

Voici un autre fragment où Wilde dit : « C'est la critique intellectuelle qui unira l'Europe, et par des liens bien plus puissants que ceux que peuvent nouer les boutiquiers ou les sentimentaux. Elle nous donnera la paix qui vient de la communion des esprits. » Citons enfin, d'après M. Newman encore, de très belles phrases sur la sympathie dans la joie, plus noble peut-être que la sympathie dans la souffrance. Celle-ci est « tant soit peu tachée d'égoïsme... Il y a en elle un élément d'appréhension pour notre propre sécurité. Il faut sympathiser avec la totalité de la vie, non point seulement avec ses ulcères et ses maladies, mais aussi avec la joie et la beauté, l'énergie et la santé, et la liberté de la vie. Lorsque le socialisme aura résolu le problème de la misère et la science celui de la maladie,... la sympathie des hommes sera large, saine et spontanée. Les hommes éprouveront de la joie à contempler les joyeuses vies des autres. »

Diderot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance, de A. Collignon (Félix Alcan), est une étude très intéressante et très utile sur l'Enclyclopédiste faite par un de ses plus ardents admirateurs. La splendide figure de l'universel génie que fut Diderot se dresse vivante dans le livre de M. Collignon. Il traite à tour de rôle sa vie, si belle et si simple, son caractère, ses œuvres. Puis un long chapitre est consacré à l'Encyclopédie, et deux autres, très complets, très documentés, à Diderot écrivain et Diderot philosophe. Le chapitre consacré à la correspondance est d'un intérêt spécial.

Le Dr F. Waldmann publie chez Stern à Zurich **Lenz in Briefen**, un recueil d'extraits de la volumineuse correspondance de J.-M.-R. Lenz, qu'accueilleront avec joie tous les admirateurs du poète. Le volume contient de nombreuses lettres très intéressantes des correspondants du poète, de Lavater et de Boie surtout. Le volume est pourvu d'un index et de tableaux chronologiques très utiles.

En une courte étude intitulée **Das Gesetz der Genialitat und dessen Entdecker Wilhelm von Lenz** (la loi du génie, découverte par W. von Lenz), Paul Falck se fonde sur les fameux trois styles de Beethoven distingués dans ses œuvres par celui qui les a le mieux connues — mieux, prétendait-on, que le compositeur lui-même — pour édifier une théorie du développement du génie qui suit,

d'après lui, une marche progressive caractérisée par trois étapes distinctes. L'étude est intéressante, mais l'auteur m'a malheureusement tout l'air de prendre pour une théorie très neuve et très profonde ce qui au fond n'est qu'une très claire et très ancienne idée sur laquelle il jette un voile de termes quelque peu pédants qu'il se fait une joie d'inventer et de multiplier.

Le livre V de **Dire du mieux**, première partie d'**Œuvre**, premier volume de René Ghil, vient de paraître à la librairie de l'Art Indépendant. Quelque chaudement que nous applaudissions aux généreuses et saines tendances de l'auteur, il nous est impossible de ne point nous demander, sans succès du reste, pourquoi il se plaît à écrire dans un style d'une obscurité si complète et si torturée qu'il n'est que rarement possible de dévoiler le sens que cachent ses ahurissantes périodes. L. J.

Walter Wendrich (1re partie), roman de Maurice Reinhold von Stern (Zurich et Leipzig) est l'histoire d'un jeune Allemand des provinces baltiques qui, pour sauvegarder son indépendance, émigre en Amérique. Nulle intrigue dans ce roman et nulle recherche, mais une description toujours vivante d'une enfance assez heureuse, tout entière écoulée sur les bords de la mer et d'un premier amour — une fraîche idylle — puis d'une rude et laborieuse existence d'ouvrier près de New York. Peu douce en vérité, la vie menée en Amérique par Walter Wendrich. Un moment seulement la fortune paraît lui sourire et il connaît le bonheur avec la gracieuse Miss Oliphant, si bonne et si tendre pour le jeune étranger, avec son doux « My poor sweet boy ». Mais il tombe malade et à sa sortie de l'hôpital il apprend que Miss Oliphant repose dans le joli cimetière de Greenwood, puis que la fabrique où il travaillait n'existe plus, et il connaît la misère, puis la faim, puis toujours la misère jusqu'au jour où il retourne en Europe. Mais le caractère de Walter Wendrich, un rêveur et pourtant un volontaire en qui une expérience précoce de la vie ne tuera pas la sincérité et n'émoussera pas la bonté, ôte à cette peinture ce qu'elle pourrait avoir de trop sombre. On sent que le jeune homme sortira mieux instruit de cette lutte, mûr pour d'autres luttes, et de tout le roman plein d'un sentiment profond d'humanité se dégage une impression générale de puissance et de clarté.

Stimmen der Stille (Voix du silence) (Zurich), du même auteur, est un mélange de pensées, d'aphorismes et de considérations sur « Dieu, la nature et la vie ». Entre autres : des railleries à l'adresse des matérialistes qui ne peuvent expliquer la matière que par l'atome, un élément purement idéal; une remarque d'une justesse contestable sur le peu de caractère esthétique de l'idée de paix — N'est-ce pas un peu par suite de l'idée même qu'on se fait de la paix? — Un jugement d'une grande dureté sur Nietsche dont l'auteur ne conteste du reste ni la hardiesse de pensée, ni l'originalité d'expression, mais qui lui apparaît comme « le philosophe patenté de la bourgeoisie moderne ».

Les pays baltiques dans les chants de leurs poètes. Il n'est pas douteux que le souhait de M. Heinrich Johanson ne soit exaucé et que la lecture de ce recueil ne ravive et ne fortifie l'amour des Allemands des provinces baltiques pour leur pays, mais on peut ajouter aussi que tout le monde lira avec plaisir certaines poésies de cette anthologie où chante un peu de l'âme doucement attristée de cette terre de pins et de lacs.

Lebenstucke (Munich, chez Albert et Cº), de Mme Anna Croissant-Rust, un recueil

de nouvelles d'un saisissant réalisme et Gedichte in Prosa (poèmes en prose) où l'auteur se révèle une fois de plus poète inspiré, épris de la nature et de la vie.

Der Illusionismus und die rettung der personlichkeit, Leipzig, chez Wilhelm Fredrich, d'Oscar Panizza, dédié à la mémoire de Max Stirner. Après un examen des diverses théories matérialistes et spiritualistes, il passe à l'exposé de sa propre philosophie qui, fondée sur un absolu illusionnisme, aboutità un absolu subjectivisme. Nous sommes les jouets d'une illusion, d'une sorte d'hallucination qui est notre ouvrage, l'ouvrage de notre cervelle, comme notre langage est l'œuvre de nos dents et de nos lèvres et de notre larynx. Il faut rester conscients de cette perpétuelle fantasmagorie, mais l'accepter comme inévitable tout en ne lui accordant toujours qu'une valeur toute relative. Édifier pour détruire, détruire pour édifier de nouveau, voilà la vie.

S. M.

Nous émettions le vœu dans notre dernier fascicule qu'après avoir joué Elen on entreprît de le republier. M. Chamuel nous annonce — et nous l'apprenons avec plaisir — qu'il se propose de rééditer très prochainement le beau drame de Villiers de l'Isle Adam.

Nous avons reçu le dernier ouvrage de Jean Grave : **La Société future.** (Tresse et Stock); **Lebensblatter** (Société Pan, Berlin) et **Aber die Liebe** (E. Albert, Munich) de Richard Dehmel; **Zwischen den Künsten** d'Oscar Bie, dont nous donnerons prochainement un fragment.

MUSIQUE ET THÉATRES

On a annoncé, au moment où *Tannhœuser* fut enfin entré à l'Opéra, il y a deux mois, que ce théâtre allait en outre jouer prochainement *Tristan et Yseult* ainsi que les *Maîtres chanteurs de Nüremberg;* ce qui avancerait considérablement la connaissance complète à Paris de l'œuvre de Wagner. Il n'y a pas de mal à cela. Mais d'un autre côté, M. Lamoureux a l'intention de monter très prochainement, dans un théâtre à lui, la *Tétralogie de l'Anneau du Niebelung*, telle absolument qu'elle est exécutée à Bayreuth : l'orchestre dissimulé, la salle dans l'obscurité, etc. Il s'est entendu à ce sujet, il y a quelques mois, avec le fils du compositeur, M. Siegfried Wagner, venu spécialement à Paris au sujet de cette entreprise. Quant à l'époque, au lieu de sa réalisation, exactement nous ne le savons encore pas. Puisse cette fois M. Lamoureux réussir et doter enfin Paris d'un véritable théâtre lyrique qui donne un peu à réfléchir aux boîtes à musique de la rue Auber et de la place du Châtelet.

PRODHOMME.

Pour clore la saison, M. Lugné-Poé a monté le drame touffu d'Ibsen *Brand* et il faut le féliciter à la fois de son courage et de son succès. La pièce fut bien jouée, surtout par M. Lugné-Poé lui-même, dans le rôle écrasant de Brand, et

par Mme Mellot dans celui d'Agnès. Pourtant, il faut le dire, l'impression produite fut quelque peu pénible. Le drame est confus et déroutant, malgré ses très grandes beautés. Comme toujours, la thèse d'Ibsen est celle-ci : Soyez une individualité à tout prix. Ayez avant tout de la volonté; après vous verrez où il faut la tendre. Et il met en scène une personnalité d'une force inouïe, d'une volonté à toute épreuve, qui mène son œuvre à bout malgré toutes les résistances. Brand est de ces héros qu'aime Ibsen, indomptables et inflèchissables. Mais, admirant sa force, nous déplorons son œuvre. Brand est bien l'homme fort qui seul sait agir. Mais combien funeste est son action, qui se déploie aux dépens de la vie et du bonheur et ne réussit qu'au prix de la plus terrible douleur ! Nous admirons le courage de Brand, nous haïssons le Dieu sanglant à qui il le consacre. Sans doute, se dit-on, Ibsen veut de la force morale à tout prix, quelles qu'en soient les conséquences, et dans *Brand* le point capital, c'est l'affirmation de cette force, l'œuvre qu'elle édifie, à travers tant de douleurs, n'est que secondaire. Mais on ne peut se défendre d'un pénible soupçon. L'intention d'Ibsen reste obscure. Se peut-il qu'après tout il admire non seulement le courage mais aussi l'œuvre sanglante de Brand, et que voulant la force du puritanisme il en veuille aussi l'horrible et néfaste cruauté ? Ce doute rend *Brand* pénible.

L. J.

Schweizer Musikzeitung und Sœngerblatt. — Zurich, Hug et Cie, éditeur. A. Niggli, rédacteur en chef.

Dans les numéros du 15 juin et du 1er juillet, M. A. Niggli a consacré une étude approfondie et extrêmement sympathique à notre maître préféré entre tous, César Frank (1). *Les Béatitudes*, après avoir été données à Francfort-sur-le-Main (voir le *Musikfüher* de B. Scholz, nos 11 et 12) il y a quelques mois à peine viennent d'être applaudis d'une façon absolument enthousiaste à Bâle.

Le célèbre directeur de la société chorale « Gesangverein », M. le Dr A. Volkland, a conduit l'œuvre d'une main inspirée.

Mademoiselle Erika Wedekind, de l'Opéra Royal de Dresden, une des plus brillantes cantatrices de nos jours, vient d'honorer sa petite ville natale de Lenzbourg en Suisse par le concours qu'elle a apporté à la représentation de la *Création*, du 7 juillet. Mlle Erika Wedekind est la sœur du jeune écrivain de grand talent Frank Wedekind.

O. A.

Revue Encyclopédique (15 juillet), Antoine Rubinstein, par E. Halpérine-Kaminsky.

Dans une courte biographie, l'auteur s'attache surtout à présenter Rubinstein comme compositeur. Le public français, qui ne connaît de lui que quelques morceaux pour piano et quelques romances, ignore en effet l'étendue et toute la portée de son œuvre. Il est bon d'éclairer l'opinion superficiellement renseignée, mais pourquoi en prendre prétexte pour atténuer la valeur de la nouvelle école russe, parler de « certains novateurs » à « principes réalistes » qui se contentent de paraphraser, de varier ou de développer des mélodies toutes faites ? Est-il exact aussi de taxer, avec M. Laroche, de fantasque et d'épaisse l'instrumentation des œuvres de cette école, surtout à propos de Rubinstein, dont l'orchestration n'offre rien de bien remarquable ?

(1) Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que l'éminent critique musical M. Alfred Ernst donnera, au prochain numéro du *Magazine International* une étude sur César Frank.

Après avoir démontré que Rubinstein ne doit pas être considéré comme un compositeur national « bien qu'élevé dans les principes de la religion orthodoxe (!!) », M. Halpérine termine son article d'une façon bizarre : « Il suivit dans le tombeau, à vingt jours de distance, son souverain Alexandre III... tels les bardes scandinaves mouraient sur les tombes des princes, leurs maîtres... »

Pourquoi cette insulte à la mémoire du grand compositeur ? M. Halpérine oublierait-il que Rubinstein, qu'il compare à l'auteur de la symphonie avec chœurs, fut artiste dans toute l'acception du mot, indépendant et libre, chantant pour lui, pour l'art et non pour le bon plaisir d'un souverain ? On se rappelle même qu'il déclina l'offre d'écrire une cantate pour le couronnement d'Alexandre III, ne composant pas, disait-il, sur commande.

En tant que Russe, il était le sujet du tsar, c'est entendu, et n'intéresse personne ; mais comme artiste il n'avait point de maître.

F. M. O.

SOIRÉES ET RÉUNIONS

La Société académique de la Paix, à Zurich, a célébré le 14 juillet son 2e anniversaire. L'assistance fut des plus brillantes. Nombre de poètes étrangers, en villégiature sur les bords de la Limmath, prirent part aux fêtes et excursions sur le lac, et des télégrammes de félicitation affluèrent de tous les coins de l'Europe. Le développement que prend cette Société est à noter, aujourd'hui que d'autres semblent vouloir se laisser envahir et étouffer par la routine.

Conférence internationale des publicistes fédéralistes. — Le 15 juillet a eu lieu à Paris, au Lion d'or, rue du Helder, la réunion préparatoire de la Conférence internationale des publicistes fédéralistes qui doit avoir lieu vers la fin d'octobre. Au banquet, Magalhaes Lima, le directeur du journal *O Secolo* de Lisbonne, l'auteur de *la Fédération ibérique* et le chef du mouvement républicain fédéraliste en pays ibériques, était entouré de MM. Maurice Barrès, Edmond Thiaudière, Adrien Veber, Paul Lagarde, Argyriades, Xavier de Carvalho, Maxime Fromont, Otto Ackermann. On a élu un comité provisoire chargé de trouver les adhésions à l'étranger et de s'occuper des détails de la réunion.

Soirée intime de la Société Internationale Artistique. — Le samedi 1er juin a eu lieu la première soirée donnée par la « Société artistique internationale » dans les salons de Mme L. Roget, 8, rue Jouffroy. Membre de la Société et collaboratrice au *Magazine International*, Mme Roget nous offrit l'hospitalité la plus large et la plus charmante.

Il s'agissait, cette fois, de faire entendre quelques artistes étrangers de passage à Paris, auxquels se sont joints plusieurs artistes parisiens.

M. Charles Foerster, un de nos meilleurs pianistes, interprète incomparable de la musique classique, a joué d'une façon merveilleuse le « Feuerzauber » de Wagner et une « Polonaise » de Chopin. Dans le trio arrangé pour deux pianos de Bach, il a accompagné son élève, Mme Wulf, dont le jeu limpide et le style impeccable enthousiasmèrent l'auditoire.

M. et Mme David Roget évoquèrent les plus variées et les plus intenses sensations d'art dans la « sonate » de Grieg, les « Danses suédoises » de Max Bruch, des romances de Wagner et de Svendsen. Les deux aimables artistes nous dis-

penseront de dire dans cette revue, où M. Roget collabore à nos côtés, toutes les sympathies que nous avons pour eux. Le tempérament inquiet et sérieux de ce violoniste et son style remarquable ont captivé tous ses auditeurs.

Mlle Rose Bally, l'élève du Conservatoire de Genève et de Mme Carvalho, se rendant à Londres en passant par Paris, a chanté d'une voix brillante et souple l'air de « Samson et Dalila » et des « Noces de Figaro ».

La soirée a été des plus cordiales et des plus animées. Remarqués parmi les invités : le criminaliste A. Hamon, Henri Albert, le co-directeur de *Pan;* MM. le docteur Holstein, Lucien le Foyer, Henri Armand-Delille, la tragédienne américaine Mrs. Marshall, Mme Fillonneau-Yapp, la correspondante du *Queen* de Londres, le baron Casimir de Kelles-Krauz du *Courrier de Varsovie,* Miss Loïe Fuller, l'émir Emin Arslan, Louis Macon, Vice-Président du Syndicat de la Presse étrangère à Paris, etc.



LES REVUES

Langue Française. — Le **Mercure de France** pour juillet contient un spirituel article de Francis Viélé-Griffin sur de récents discours académiques. La citation des « œuvres journalistiques » de M. Coppée « conducteur, S. V. P ! un numéro pour la ligne du Panthéon ! » est bien choisie. De beaux vers d'Emile Verhaeren, « Les Spectacles » ; une longue étude approfondie de Charles Merki, sur les croyances des Annamites, avec dessins.

Dans les derniers numéros de la **Revue des Revues**, notons tout spécialement l' « Alsace-Lorraine et le mouvement pacifique », de la baronne de Suttner (1er juin) ; la « Question de la paix », de M. Frédéric Passy (15 juin) ; « la circulation de l'eau dans l'atmosphère de Mars », de M. Camille Flammarion, et « Médecins et Chirurgiens », de Herbert Spencer (1er juillet). Enfin (15 juillet), étude du Dr A. Neuville sur l'article très intéressant du grand romancier Grant Allen — dont la dernière œuvre *The woman who did* a fait sensation à Londres — paru dans la *Fortnightly* « le Mystère de la naissance ».

L'Ermitage de juin contient une longue étude sur l'Art décoratif aux deux Salons de 1895, par Jacques des Gachons; des notes sur Corot de Raymond Bouyer. Dans le numéro de juillet de jolis et harmonieux vers de Stuart Merrill, l' « Aventure » ; un court conte, mais sincère, « l'Eternel Espoir », de Joseph Desgenèts, un autre plus long, mais aussi intéressant et mieux écrit « la Victoire de la femme » de Henry Bordeaux ; enfin une longue étude d'Edmond Pilon sur le grand écrivain qu'est Paul Adam.

Le supplément français de **Pan** pour juin-juillet vaut surtout par une bonne traduction signée Henri Albert de trois beaux poèmes de Richard Dehmel, « l'Idéal », « Prière » et « Amour expiatoire », et par une belle reproduction de la Crucifixion de Matthæus Grünewald, précédée d'une étude sur le peintre par O. Eisenmann et suivie de la critique de l'œuvre tirée de *Là-bas.* Les vers de Henri de Régnier sont harmonieux, dans les tons de grisaille qui lui sont chers ; de ceux de Maurice Maeterlinck il n'y a rien à dire.

Les numéros 1, 2, 3 et 4 de l'**Enclos** sont à tous points intéressants. Le manifeste, « Dès le seuil » de Louis Lumet, les articles « Organisme-humanité », et « la Violence » de René Ghil et A. Hamon (avril) sont très remarquables. Mais surtout, notons les très belles pages de Jean Baffier « L'Art, c'est la vie », d'une vérité et d'une profondeur d'inspiration vraiment émouvantes, dans le numéro de juin, qui contient aussi de Jean Baffier, en supplément hors texte, un dessin représentant un « sucrier, inspiré d'une graine de coquelicot ». Dans le numéro de juillet, un bel article de D. Maysonnier, « Ethique Sociale ».

Depuis le 4 mai paraissent **Les Temps Nouveaux**, continuation de la **Révolte**. Les collaborateurs de jadis ont tous répondu à l'appel de Jean Grave, et grâce au vaillant courage de A. Hamon, Fortuné Henry, Bernard Lazare, Paul Adam, Octave Mirbeau, Elisée et Elie Reclus, Jean Ajalbert, et de leurs amis, le nouveau journal égale l'ancien en tous points. Comme la **Révolte**, les **Temps Nouveaux** continuent à donner des fragments d'œuvres connues ayant rapport à l'anarchie et le supplément littéraire qui paraît hebdomadairement avec chaque numéro est d'une fructueuse et intéressante lecture.

Notons dans les derniers numéros : de Kropotkine « les Expédients économiques » et « Biribi et autres lieux » d'André Girard (Max Bühr).

Notons dans l'**Étoile** pour juin l'exposé par Alber Jhouney du projet d'un congrès de l'humanité dont le comité provisoire doit être convoqué pour mars 1897 et le comité définitif formé en 1899, qui préparera le congrès pour 1900.

L'union sociale et l'harmonie intellectuelle des peuples, tel sera l'admirable but de ce congrès. Il semble bien que la fin du XIXe siècle prépare une resplendissante éclosion au XXe.

Dans l'**Éducation intégrale**, organe qui défend vaillamment un système d'éducation qui est la logique même et qui, à l'étranger, a été pratiqué depuis de longues années avec succès, mais qui, en France, est honni et décrié, on ne sait pourquoi, signalons le récit complet de « l'Affaire Cempuis », d'où M. Paul Robin, victime d'une conspiration de philistins et de jaloux, sortit avec tous les honneurs de la guerre. Il continue son œuvre par la propagande, ne pouvant plus, malheureusement, la poursuivre comme nous le voudrions, non par la théorie, mais par la pratique.

La Revue immortaliste (20, avenue Trudaine), où nous remarquons tout d'abord l'épigraphe de Buchner :« ... Pour le savant, il est permis d'admettre, comme possible, l'immortalité de l'âme, mais basée sur la matière et d'après les lois de la nature (Nature et Science) », donne d'intéressants articles : « Vers l'idéal », du directeur J.-Camille Chaigneau, sur les conférences féministes de la Bodinière ; une série d'études de J.-P. Durand très documentées sur le Bouddha du professeur Oldenberg ; « La foi dans le bien final par la science », de S. Dismer ; des indications utiles sur la télépathie et spécialement sur les expériences produites avec l'aide du fameux médium italien Eusapia Paladino. La revue a pour objet de soutenir la thèse de l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire de la persistance de la personnalité. Mais, quelques réserves que l'on fasse sur cette cause, il faut applaudir à la générosité et à la sincérité de ses défenseurs.

Dans la **Question sociale** pour juin, intéressant article sur les allumettiers, de E. Potonié-Pierre ; dans le numéro de juillet, « La lutte pour la vie », très

remarquable, de Paule Minck; des documents utiles et frappants à tous points de vue sur la Semaine sanglante; enfin, comme toujours, une très complète chronique internationale. L. J.

L'Etranger de juin donne d'utiles renseignements sur la construction du canal de Kiel; un extrait des derniers discours de Bismarck; des « Notes sur la littérature bulgare », de M. Mille, qui étudie l'œuvre importante de Ivan Vazov. Dans le numéro de juillet, nous remarquons un article du Dr Borges sur le tsar Nicolas qui serait lu avec intérêt par certains Russes, qu'a déroutés longtemps la grande réserve du Tsarevitch; « Faust et Pierre Schlemihl », de A. Büchner. Enfin une étude originale du directeur, Emile Lombard, sur Tannhäuser.

Dans la **Société nouvelle** (juillet), article de Krapotkine qui montre quels ont été les résultats de la fameuse « Division du travail » qui a détruit l'industrie d'art et aboli la jouissance artistique que trouvait l'ouvrier professionnel dans le travail de ses mains. Il oppose à la théorie d'Adam Smith un nouveau principe : celui de l'*intégralité du travail.* Selon lui, il faudrait que chacun des membres de la société « en arrivât à produire à la fois un travail intellectuel et un travail manuel, que tout homme capable s'occupât aux champs et à l'usine, que toute agglomération pouvant disposer de ressources naturelles variées — nation ou plutôt région — produisît et consommât tout ce dont elle peut avoir besoin en denrées agricoles et articles manufacturés ». — Un fragment de la correspondance de Bakounine éditée par Michel Dragomanov, traduite par Mme Marie Stromberg; des lettres intéressantes à Herzen, le célèbre directeur de « la Cloche »; Lettres d'amour de Multatuli (trad. par Émile-Henri Van Hemck).

S. M.

Dans la **Jeune Belgique** pour juin, « En route », article d'Arnold Goffin sur J.-K. Huymans; « Satan », vers d'Iwan Gilkin, et trois pages consacrées à l' « éreintement » de la nouvelle revue belge, le **Coq rouge**, dont les démêlés avec la « mère poule » sont toujours aussi amusants.

L'**Art jeune** pour juillet contient, surtout, un très remarquable fragment d'André Ruijters, « la Rencontre », très poignante, de la femme qui n'aime plus et de celui qui aime toujours et qui prend pour une renaissance d'amour ce qui n'est qu'instinctive et féminine pitié ; à noter aussi une bonne traduction de *The Child's story* de Dickens, par Sander Pierron.

Le **Bulletin du séminaire d'histoire des littératures de l'université libre**, à Bruxelles, pour mai, contient un très intéressant article de Henry Falk sur le poète polonais Slowacki, dont la tragédie, *Balladyna,* fut représentée dernièrement à Paris, et donne la traduction de l'hymne composé par Slowacki lors de la révolution polonaise.

L. J.

Langue anglaise. — Nous avons reçu le premier fascicule d'un nouveau recueil **The Evergreen** que publient à Édimbourg M. Patrick Geddes et ses amis. Intitulé *A northern seasonal,* le recueil paraîtra, pour le moment, en quatre volumes. Le premier numéro est très à propos celui du printemps, le volume d'automne paraîtra en septembre, celui d'été en mai 1896 et celui d'hiver terminera la pre-

mière série du recueil en novembre 1896. Le volume du printemps est à tous égards digne d'éloges. La reliure, la typographie en sont somptueuses, mais tout à fait artistiques. Les illustrations sont toutes intéressantes et quelques-unes très belles. La partie littéraire, enfin, est d'une haute valeur. Le volume débute par une préface « Proem », de W. Macdonald et J. Arthur Thompson, d'un beau souffle et écrit dans un style très ciselé. Il se divise ensuite en quatre parties : le printemps dans la nature, dans la vie, dans le monde et dans le Nord. Les pages les plus saillantes qu'a inspirées le printemps considéré sous ces divers aspects, sont d'abord « Life and its Science », essai tout à fait admirable de Patrick Geddes, qui, poète et savant, plus que tout autre peut parler de la science de la vie, puis un très bel et très artistique dessin de John Duncan, « Apollon écolier », et une forte étude de jeunes fauves de W. Walls. « Quatre lettres de Pâques » est un très original fragment non signé. « Le printemps en Languedoc » de Dorothy Herbertson est une étude très vraie, très émue, très passionnée de la nature et admirablement écrite. « The Bandruih », court poème de Fiona Macleod, dialogue entre la druidesse (The Bandruih) et les vents, qui arrivent à tour de rôle de la montagne, des corries (ruisseaux), des forêts, des vallées, lui annoncer la venue du printemps qu'elle symbolise, est d'un souffle très nouveau. Mais surtout citons « The anointed man » (l'Homme oint) où le même écrivain a rendu de façon saisissante une superbe légende gaélique. Un beau manifeste « The Scots Renascence », où Patrick Geddes salue l'aurore naissante d'une nouvelle Écosse, revivifiée, régénérée, en une langue chaleureuse, termine ce beau volume, œuvre vraiment réconfortante et rassurante, car elle respire la jeunesse, la force, l'espoir et un souffle spontané de modernité et de nouveauté.

Signalons, à propos de l'**Evergreen**, le prospectus du « Summer meeting » annuel (neuvième session) qui doit se tenir à la Normal School, Johnston Terrace, Édimbourg, du 5 au 31 août. On sait que ces meetings sont comme une renaissance des sessions universitaires du moyen âge, où accouraient savants et étudiants du monde entier pour instruire et apprendre. Le programme de la prochaine session est aussi complet et intéressant que par le passé. On peut suivre tous les cours pour 75 fr. et un seul pour 25 fr. ; l'University Hall fournit le logement et la nourriture à un prix très modique (de 30 à 38 fr. par semaine).

Dans **The Monist** pour avril, notons d'abord un article expliquant le but et l'organisation du Parlement des Religions, tenu à Chicago en 1893, du Dr Charles C. Bonney, président des Congrès du Monde au « World's fair » ; du Dr Carus un article sur « The World's Religions parliament extension », qui a pour but de continuer et de développer le mouvement qui a pris naissance au Parlement de 1893. M. E. Douglas Fawcett, en un court essai, défend son système métaphysique monadologique renouvelé de Leibnitz, qu'attaque ensuite le directeur du **Monist**, qui nie la nécessité d'admettre une monade-substance comme base de la personnalité, qui n'est que la résultante de la persistence de la *forme* des états de conscience. Du Dr Carus, encore, une très intéressante étude sur l'ouvrage posthume de George Romanes, *Thoughts on Religion*. On sait que, dans cette œuvre, l'Eglise anglicane a voulu voir une abjuration et un retour à la foi chrétienne orthodoxe. Il est vrai que les notes éparses et confuses que contiennent les *Thoughts on Religion* démontrent que Romanes hésite encore entre la foi aveugle et la science. Mais il a hésité toute sa vie, et sa vie fut une longue torture, du moment où il perdit sa foi et écrivit *A Candid Examination of Theism by Physi-*

cus. Regrettant amèrement de ne plus pouvoir croire, n'ayant pas la force intellectuelle de comprendre ce que doit être la vraie religion, il s'est torturé à essayer de concilier une foi aveugle, incompréhensible, étroite, avec la science. Il ne voulait pas renoncer aux illusions du spiritualisme chrétien et ne pouvait fermer ses yeux à la vérité que la science lui avait à sa grande douleur fait voir.

Le fascicule de juillet est exceptionnellement intéressant et renferme six articles d'une grande valeur. Dans « La théorie de l'évolution et le progrès social », le Professeur Joseph Le Conte, de l'Université de Californie, essaye de démontrer que l'évolution sociale, quatrième degré de l'évolution, d'abord physique, chimique et organique, procède, il est vrai, par les mêmes méthodes que les évolutions inférieures, mais qu'à ces méthodes s'ajoute une nouvelle, distincte des autres par cinq caractères principaux: (1) la loi de l'évolution sociale est non nécessaire et inconsciente, mais consciente et libre; (2) cette loi étant la réalisation d'un idéal, ce ne sont plus seulement les plus aptes qui survivent, mais ceux qui sont le plus en harmonie avec cet idéal ; (3) l'évolution organique s'accomplit par la survivance des plus aptes, l'évolution sociale tend à rendre aptes les faibles ; (4) dans l'évolution sociale, ce n'est plus l'homme qui se modifie, mais c'est le milieu qu'il modifie ; (5) les dévoyés de l'évolution organique ne peuvent jamais retrouver la voie, ceux de l'évolution sociale le peuvent, par leurs efforts conscients. Le savant professeur conclue de cette étude que l'on a tort d'appliquer à l'évolution sociale les simples principes de l'évolution organique, auxquels se surajoutent d'autres dans cette évolution d'un degré supérieur. — Le professeur A.-E. Dolbear, du Tufts College, Mass., entreprend de démontrer que le matérialisme comme système est intenable. D'après la dernière théorie atomique, qui veut que l'atome soit un tourbillon d'éther dans l'éther et soit ainsi une structure permanente, puisque le milieu est dépourvu de friction, la matière et l'éther sont radicalement différents. L'éther étant sans friction, aucun procédé physique connu ne peut expliquer la formation des atomes, et l'on doit admettre l'existence d'une énergie radicalement différente des énergies physiques connues. — Le rédacteur en chef du *Monist*, dans un essai intitulé « l'X métaphysique de la connaissance », veut prouver que l'admission métaphysique d'une substance, « Ding an sich » est inutile et contradictoire. Le monde, dans la conception moniste, est « un système immesurément grand d'interactions, où toute action est subjectivement une sensation, ou élément de sensation, et objectivement un mouvement. » Le μετὰ φυσικὰ des choses est leur subjectivité ; le côté métaphysique de la nature est son côté subjectif. Et ce côté subjectif nous est connu mieux que tout, par introspection. Le postulat de l'inconnaissable est donc inutile et incompréhensible. Il n'y a pas d'*x* métaphysique absolu dans la connaissance. — Nous ne pouvons, faute de place, que mentionner les articles: « L'Univers invisible », de Sir Robert Stawell Ball ; « Les Problèmes actuels de l'évolution organique », du Prof. E.-D. Cope, de Philadelphie; et « La Science de la mentation », de M. Elmer Gates.

Signalons, dans les derniers numéros de **Liberty**, un bel article de William Morris (mai) : « As to bribing excellence ». Le poète y combat la thèse qui veut que l'art ne puisse prospérer si l'artiste ne domine pas les autres hommes par la fortune et le rang social. Il cite l'exemple des ouvriers qui ont bâti Westminster Abbey, dont nul ne sait le nom, « tandis qu'on peut voir partout ceux des imbéciles qui l'ont abîmée depuis ». De plus, d'édifiantes notes sur les traitements infligés aux forçats français à la Guyane.

Les numéros de **The Free Review** pour mai et juin contiennent, d'Ernest Newman, « Oscar Wilde : a literary appreciation » (voir Bibliographie) ; « The problem of publishing », de John M. Robertson, directeur, qui propose la publication d'ouvrages que les éditeurs n'osent prendre, par souscription, et se charge de faire paraître de cette manière, si les souscripteurs sont assez nombreux, « Gluck and The Opera », d'Ernest Newman ; « Buckle and his critics », de M. Robertson lui-même ; et « Human Documents », d'Arthur Lynch. Notons enfin un très artistique essai de F.-H. Perry Coste, « On Friendship ». L. J.

Langue allemande. — **Der arme Teufel.** — Je ne peux parler de ce journal sans dire quelques mots sur le mouvement littéraire allemand dont il est le reflet et le propagateur intelligent et désintéressé. La jeunesse allemande a fait preuve depuis dix ans environ d'un grand esprit de solidarité artistique ou plutôt (vu le manque absolu d'art représentatif) a appliqué très intelligemment le principe de l'association artistique mise au service de l'individu artiste. Au lieu de vouloir un à un braver les difficultés, affronter les éditeurs, le public, la critique, ils ont eu l'idée fort simple de se réunir en rangs serrés pour percer. Une fois le silence de la routine forcé, une base commune étant assurée, chacun a fait son chemin à lui, affirmant et parfaisant son individualité. Cette brusque éclosion brutale même, amenée et appuyée par un instinct louable de méthode et de mise en scène, a jeté le désordre et la panique dans les grandes usines de l'opinion publique. Et la déroute dans les rangs des fabricants de clichés et d'étiquettes ! Ils invoquèrent, comme de juste, les divinités nationales et spirituelles contre ce fléau, mais en vain. — C'est en 1885 que parut l'anthologie d'un premier groupe, sous le titre de « Die modernen Dichtercharaktere ». En 1891, M. G. Conrad, à Munich, fonda la **Gesellschaft für modernes Leben**. Il avait bientôt réuni autour de son étendard le parti batailleur, assoiffé de liberté, tant en art qu'en religion et en politique. La **Gesellschaft** n'a cessé de faire retentir ses appels guerriers. Dans la même année, un groupe de poètes habitant les bords de l'Isar publia, avec l'aide de M[me] Croissant-Rust, un recueil d'œuvres originales. Deux ans plus tard à peine, parut le premier « Musen-almanach » de O.-J. Bierbaum ; un autre fut publié en 1894. Ces curieux volumes où s'abritaient tous les talents eurent un effet considérable de propagande dans le public et orientèrent les directions parmi ses collaborateurs. Poète supérieur lui-même, O.-J. Bierbaum, aujourd'hui, avec Meier-Graefe, directeur du **Pan**, fut en quelque sorte l'impresario de la jeunesse artistique, car c'est lui également qui a surtout travaillé à l'œuvre de la « Sécession » des peintres et sculpteurs. Ses ouvrages biographiques sur Uhde, Franz Stuck et autres, ainsi que son petit volume : *Aus beiden Lagern,* ont beaucoup contribué à l'éclosion nouvelle. Enfin l'hiver dernier, nous avons été surpris par la création de la Société artistique **Pan**, œuvre belle surtout par ses intentions, dont l'organe **Pan**, après quelques tâtonnements, finira par être un véritable microcosme de l'art de son pays. Somme toute, un mouvement de personnalités dont Zola, d'une part, Gottfried Keller, Conrad, Ferdinand Meyer et Nietzsche de l'autre, pourraient bien être les pères intellectuels. N'importe ! Les fils ont eu quelquefois la vigueur de leurs pères, les ont dépassés même. Quelques-uns renient leurs ancêtres, d'autres les exploitent, d'autres encore affichent hautement leurs affinités ataviques. Bref, tous travaillent et tous, — notons-le bien, — respectent le travail.

Ce qui prouve la réelle profondeur de ce courant de renaissance, c'est l'attention que lui porte l'Amérique allemande littéraire ou tout au moins intelligente. Car je ne puis croire que le rédacteur en chef de **Der arme Teufel**, rien que pour son plaisir personnel ou par esprit de propagande, s'adresse à un public indifférent ou même récalcitrant dans un journal aussi brillamment composé que le sien, où la vie moderne la plus avancée est représentée, défendue par des articles originaux ou des reproductions de poésies et d'essais des meilleurs poètes et penseurs de l'Allemagne contemporaine. Robert Reitzel lui-même se caractérise de la façon la plus claire et la plus favorable par ses articles : « In memoriam Julius Stoll, Platonische Liebe », et par de nombreuses chroniques et poésies. La manière de rendre justice au suicide, ses idées sur la grossesse, sa compréhension de la sexualité pathologique, enfin ses appréciations sur la vie et les vivants (y compris les empereurs), sont de nature à nous inspirer de profondes sympathies pour l'homme et pour le penseur. Ces sentiments sont à peine altérés par la manière légèrement inconséquente dont ce socialiste individualiste devient autoritaire vis-à-vis de ceux qui n'ont pas son tempérament et sa philosophie. C'est une inconséquence au point de vue doctrinaire, et, à mon humble avis, une faiblesse.

Das Magazin für Litteratur. — Les numéros de ces dernières semaines contiennent des articles littéraires, des chroniques et des revues très intéressantes. Une partie fort soigneusement faite est celle de la bibliographie et de la critique des dernières publications.

Gustave Geffroy, dont la revue donne des traductions consciencieuses, représente la France; d'Italie, entre autres, nous rencontrons Gabriele d'Annunzio; Léon Tolstoy pour la Russie. Notons en passant trois essais dont nous recommandons la lecture à nos confrères : « Emil Schoenaich-Carolath », par A. Berger; « Die Polizei über die freien Bühnen », par le Dr Bruno Wille; « Napoleon und die Frauen », par Karl Bleibtreu. Une lettre charmante sur la Société munichoise « Dichtelei », par Ernst von Wolzogen. L'auteur nous fait le récit d'une petite fête intime arrangée le 19 mai dernier à l'occasion du 71e anniversaire du sympathique poète et colonel Oskar von Reder. Un essai fort modeste, qui cependant pourrait bien être un symptôme de décentralisation dans les grands marchés artistiques que sont devenus nos théâtres modernes, c'est le « Théâtre intime » de Max Halbe, qui a pour but de faire représenter devant des artistes et par des artistes les œuvres modernes.

Neue Revue, Wiener Litteratur-Zeitung, rédigée par Heinrich Osten et le Dr Edmund Wengraf. La politique, la sociologie, la criminologie, la médecine, l'hypnotisme, la suggestion, le commerce, la monnaie, bref, à peu près toutes les questions vitales sont traitées avec celles de la littérature et de l'art. Parmi les auteurs, on trouve les meilleurs noms de la jeune Allemagne. Un trait caractéristique et qui captive sans absorber, c'est la tournure spirituelle des critiques, la façon de dire sans grossièreté les vérités les plus dures. C'est une force et une qualité. Lisez à ce propos une réponse au livre de M. de Wyzewa. « Blüthen der Gosse », de Clemens Sockal, est un petit chef-d'œuvre, adressé à nos chansonniers de Paris. L'auteur, qui semble connaître les cabarets de Montmartre comme sa propre poche, en a fixé l'évolution et le caractère actuel dans quelques pages très senties. La façon de comprendre et de juger cette éclosion spéciale de l'âme moderne en proie à la douleur et au cynisme est parfaitement la nôtre.

Ethische Kultur. [Dr. Fr.-W. Foerster et Mme Lily von Gizycki. Berlin,

F. Dümmler Editeur. Mme de Gizycki, occupée en ce moment à d'études sociales en Angleterre, a commencé dans le numéro du 20 juillet de sa « Ethische Kultur » une série d'articles « Londoner Studien ». Le premier traite de la « Fabian Society ». Nous aurons l'occasion d'y revenir et de donner des extraits de ce document de haut intérêt. Le professeur Ferdinand Toennies, M. Gustave Mayer et le D^{r} Fr.-W. Foerster ont collaboré à la revue, par des réflexions de nature éthique, une conférence sur la franc-maçonnerie allemande et la « Social-Ethique », une étude sur le mouvement des syndicats ouvriers anglais.

Sterns litterarisches Bulletin der Schweiz. Rédacteur en chef, M. Reinhold von Stern. Zurich. Avec le 1er juillet, cette revue, qui a pour but de faire connaître en Suisse les vrais talents parmi les jeunes écrivains et poètes de langue allemande, est dans sa quatrième année. Nous croyons facilement M. de Stern, quand il dit que les difficultés qu'il a rencontrées dans son entreprise sont considérables. Son courage est d'autant plus méritoire, et, sans être d'accord avec l'éminent écrivain et poète lorsqu'il touche aux questions sociales, on ne peut qu'admirer la direction et l'étendue autant artistique qu'administrative qu'il a su donner à son œuvre. Le plaisir de présenter à nos lecteurs des fragments tirés des essais philosophiques, ou des renseignements dont la revue **Sterns literarisches Bulletin** est toujours richement pourvue, nous est réservé pour plus tard.

Der socialistische Akademiker. Rédacteur en chef, J. Sassenbach. Berlin. Il faut, je crois, un certain entrain, pas mal de prudence et de courage pour publier un périodique qui s'adresse à la jeunesse studieuse, au cœur même de l'autocratie. Quelques lignes d'un article du Dr G. Zepler « Zweites Armee Corps vor », suffiront pour le moment à illustrer ses tendances.

Nous n'hésiterons pas à créer un mouvement parmi les étudiants, analogue à celui des ouvriers socialistes. . . . .

Ce qui importe aux étudiants socialistes, c'est de s'approprier toutes les théories, toute la philosophie socialiste ; c'est de se vouer corps et âme à notre cause ; pas de ces gros mots tant employés par nos faux braves nationaux, mais la réalisation concentrée dans l'intelligence des aspirations sociales, la mise en valeur de l'idée par la conviction sincère et la force de caractère.

La manière dont le « **Socialistische Akademiker** » parle de littérature et d'art en général permet d'espérer qu'il ne voudra pas nous faire encore du « socialisme pour le socialisme. » C'est qu'ils sont nombreux, hélas! les malheureux qui assomment la société à coup de livres et de doctrines. Le moment semblerait propice pour joindre l'acte à la rhétorique. O. A.

Dans la **Gesellschaft** de juillet, notons un intéressant article de Mme Martha Asmus, « Frauenbefreiung und Erotik », en réponse au livre de Mme Laura Marholm, « Buch der Frauen », qui soutenait que l'émancipation de la femme aurait pour résultat le renoncement à l'amour. Mme Asmus démontre au contraire que, libre de son choix, la femme aimera mieux et davantage. De Hans Mérian, de très jolies pages : « Mittsommer » ; de Kuno Faust, un article approfondi, « Wahn und Wissenchaft », où il affirme la supériorité de l'art et de la science sur la religion, c'est-à-dire naturellement le dogme existant; de Momus, une étude sur le poète et acteur Alois Wohlmuth, dont le portrait est donné hors texte, et une spirituelle poésie : « In der Kirche », est publiée

dans le « Dichteralbum ». Le numéro de juin donne le portrait de Gustav Freytag avec une étude; un long article important du Dr Karl : « Reich oder Volk ? » etc. L. J.

Langue Espagnole. — Dans la **Revista critica de historia y literatura espanolas**, notons d'intéressantes revues de livres : « La ensenanza de la Historia », de Rafael Altamira, critique de Ed. Ibarra ; « Antologia de poetas liricos castellanos », de Menendez y Pelayo (vol. V), critique de E. Cotarelo (juin).

Langues scandinaves. — **Nordisk Revy**, qui paraît à Stockholm, nous offre dans ses deux dernières livraisons une étude d'un grand intérêt sur Mme Blavatsky, cette aventurière russe qui, après avoir été dans sa jeunesse une des adeptes les plus ferventes de l'amour libre, à l'âge mûr se voua au spiritisme, qu'elle renia plus tard pour embrasser la théosophie. Cette étude, de M. Karl af Geijerstam, un des auteurs les plus appréciés de la Suède, est faite avec un talent incontestable et en connaissance de cause. M. Geijerstam nous montre, preuve en main, que Mme Blavatsky, qui, pendant des années posa en apôtre, en réalité n'était qu'une intrigante dévorée d'ambition et de cupidité. Mme Blavatsky, très intelligente et très adroite, bien que d'une instruction médiocre, comprenait parfaitement que le monde ne demande qu'à être dupe, et elle profita de la bêtise humaine pour se faire une existence sans soucis.

Samtiden, publication périodique norvégienne, nous communique dans sa dernière livraison quelques réminiscences de Mme Camilla Collett, annotées par son amie Mlle Clara Tschudi. Mme Collett, morte il y a trois mois à plus de 80 ans, a été la première *féministe* de ce siècle. Dès qu'elle put tenir une plume, elle s'occupait de l'émancipation de la femme, et elle a continué cette œuvre salutaire durant toute sa vie. Mme Collett est certainement la femme qui mérite le plus l'admiration et la reconnaissance de son sexe. Douée d'une intelligence hors ligne, d'une instruction supérieure et, ce qui est plus rare, d'un gros bon sens, elle poursuivait son but lentement mais sûrement. La femme norvégienne est incontestablement la femme la plus libre en Europe, et elle doit cette position exceptionnelle surtout à Mme Collett, qui n'a trouvé d'appui moral ni chez Bjornson ni chez Ibsen, dont les créations féminines, malgré leur indépendance apparente, sont ou des monstres ou des hystériques. Mlle Tschudi, femme de cœur et d'esprit, nous donne dans ses réminiscences une description ravissante de son amie qui, à toutes ses qualités éminentes, joignait encore une modestie rare et une timidité presque exagérée.

Nyt Tidskrift, qui paraît à Christiania, contient dans sa quinzième livraison un article remarquable, nommé « Préparatifs de guerre » et signé H.-D. Lowzow.

BERTHA STRAUBE.

Nous avons également reçu **La Lyre universelle**, revue lamartinienne, avec, dans le numéro de juin, un article sur Milly, terre natale du poète, où doit être prochainement élevée une statue à sa mémoire; l'utile et bien informée **Correspondance générale de l'Instruction primaire**; **le Christ anarchiste**, **la Sociale**, qui n'est autre que le **Père Peinard** ressuscité, etc.

NÉCROLOGIE

Le célèbre professeur *Michel Dragomanov* vient de mourir à Sofia où il occupait la chaire d'histoire universelle à l'Ecole des hautes études. Né en 1841 à Gaditch (gouvernement de Poltava) en Petite-Russie, il professa d'abord à l'université de Kiev, mais, ayant été révoqué pour ses opinions libérales et son attachement à la cause petite-russienne sous Alexandre II avec défense d'enseigner soit dans les villes de l'Ukraine, soit à Pétersbourg ou Moscou, il voyagea quelque temps en Occident puis passa en Bulgarie. Folkloriste éminent, il est l'auteur d'un essai sur la chanson petite-russienne qui lui valut un prix de l'Académie de Pétersbourg. D'autre part, il fonda le journal la *Hromada* (« Commune » en petit-russien) et publia de nombreuses brochures, parmi lesquelles il en est une, parue après l'attentat de 1879, où il désavoue mais explique le tyrannicide. Son désintéressement était absolu, son amitié à toute épreuve, et jamais on ne lui demanda en vain un conseil ou un secours.

S. M.

Thomas Henry Huxley, qui vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans, était né à Ealing en 1825. Il fit ses études à Sydenham Collège, fut interne au Charing Cross Hospital, puis médecin de la marine et accompagna en cette qualité le capitaine Owen Stanley dans son expédition sur le *Rattlesnake* en Océanie (1846-50) C'est là qu'il recueillit les matériaux pour son grand ouvrage: *On the Oceanic Hydrozoa* (1859). Nullement prédecesseur de Darwin, Huxley épousa chaudement cependant sa cause quand parut, en 1859, *The Origin of Species*, et eut avec l'évêque d'Oxford une polémique restée fameuse à ce sujet. Son ouvrage *Evidence as to Man's place in nature* (1863) est une œuvre de combat publiée en réponse au naturaliste Sir Robert Owen, qui soutenait que les anthropoïdes étaient plus proches des singes inférieurs que de l'homme. Huxley, qui s'est beaucoup occupé d'éducation scientifique, est l'auteur d'une foule d'admirables opuscules et de livres élémentaires qu'on n'a jamais égalés, par la clarté et la méthode. C'était le chaud partisan de l'éducation la plus libérale, et il a lutté avec succès contre le parti qui en Angleterre voudrait établir l'instruction religieuse anglicane obligatoire. *Science and Culture* et *Science and Christian Science* donnent ses vues sur l'éducation scientifique. Au point de vue purement scientifique, Huxley fut surtout anatomiste de génie. A ce sujet, ses ouvrages les plus importants sont *Lectures on comparative anatomy* (1864), *Palaeontologica Indica* (1866), *Anatomy of Vertebrates* (1871) et *Anatomy of In vertebrates* (1877). Ajoutons que Huxley écrivait une langue admirablement pure et colorée. Huxley fut nommé professeur à l'Ecole royale des mines en 1855, plus tard professeur à la Royal Institution, dont il fut élu président en 1884.

L. J.

SOMMAIRE DE DÉCEMBRE 1894

SOMMAIRE D'AVRIL 1895

Le Gérant : Léon Bazalgette.

BUT DE LA SOCIÉTÉ

La Société Internationale Artistique a pour but :

D'établir un lien entre les écrivains, artistes et penseurs nouveaux de tous pays, dont les œuvres contribuent à un degré supérieur à l'évolution de la vie moderne ;

D'embrasser dans la mesure la plus large toutes les manifestations de la pensée moderne exprimée par les poètes, sculpteurs, musiciens, philosophes, littérateurs, savants, peintres, sociologues, etc. ;

De contribuer à les faire connaître en France et à l'Étranger et d'élargir leur influence ;

De créer à Paris un *centre d'internationalisme* pour le mouvement intellectuel, littéraire, artistique contemporain.

MOYENS D'ACTION

Le moyen d'action principal de la Société Internationale Artistique est actuellement la publication d'une revue trimestrielle : le *Magazine International*, qui, dans chaque numéro, à côté d'œuvres françaises et d'articles critiques, donne des traductions d'œuvres littéraires de tous pays, des portraits ou reproductions artistiques et un Bulletin critique qui contient un compte rendu de l'ensemble du mouvement littéraire, artistique et philosophique contemporain ; le *Magazine International* s'efforce de grouper en un tout vivant l'universel effort poétique d'aujourd'hui et d'en dégager l'idée nouvelle qui en résulte.

Au moment où la Société en s'élargissant pourra donner sa pleine expression, elle embrassera toute la vie moderne. Ses moyens d'action doivent alors se composer :

Du *Magazine International* devenu mensuel avec un service de correspondance plus étendu et une plus riche variété d'œuvres traduites ou originales ;

De numéros exceptionnels qui viendront augmenter l'action de la revue mensuelle ;

D'un office de traductions : la Société, entretenant des rapports avec les écrivains et les éditeurs français et étrangers, s'efforcera de faire connaître par des traductions le plus d'œuvres possible ;

De la publication annuelle d'un volume illustré de portraits et de reproduc-

tions, l'*Année Internationale*, auquel collaboreront des écrivains et des artistes de tous les pays;

D'expositions annuelles auxquelles seront envoyées des œuvres de tous pays, et des expositions particulières consacrées à un artiste ou à un pays ;

De représentations dramatiques où seront jouées des œuvres modernes françaises et étrangères. La Société dirigera tous ses efforts vers la création d'un théâtre spécial ;

D'auditions musicales où les œuvres de jeunes compositeurs seront exécutées par les soins de la société ;

De conférences, lectures et réunions par invitation ou par entrée. Des écrivains, etc., étrangers viendront y prendre la parole;

D'une salle de lecture (bibliothèque, gravures, photographies, etc.), avec une salle de vente centralisant la production étrangère et fournissant gratuitement tous renseignements internationaux. Les écrivains étrangers à Paris y trouveront toujours la plus cordiale sympathie ;

Des membres correspondants et représentants de la Société en tous pays ;

Des rapports intimes et continuels entre les membres de la Société.

Tous les membres jouissent des avantages offerts par la Société au fur et à mesure de leur création.

L'extension de l'action extérieure de la Société se produira toujours dans le sens de l'universalité et de la nouveauté.

STATUTS

La Société Internationale Artistique est dirigée par un comité réélu tous les cinq ans à la majorité absolue des membres. Les membres de l'ancien comité sont rééligibles.

Les membres sont nommés par le comité.

Les membres ont droit à tous les avantages offerts à la Société et droit de vote dans les réunions de la Société.

La Cotisation des membres est de 20 francs par an. Le comité se réserve le droit de recevoir des membres non payants suivant son propre jugement.

Les cotisations, les dons et les bénéfices composent les fonds de la Société et sont administrés par le comité, qui en dispose au profit de celle-ci, après consultation facultative des membres.

La Société se réunit en assemblée générale une fois par an et en autre temps suivant la décision du comité. Les membres absents devront faire parvenir au comité leur avis ou leur vote dans la quinzaine précédant la réunion.

Le comité de direction de la Société Internationale est distinct du comité de

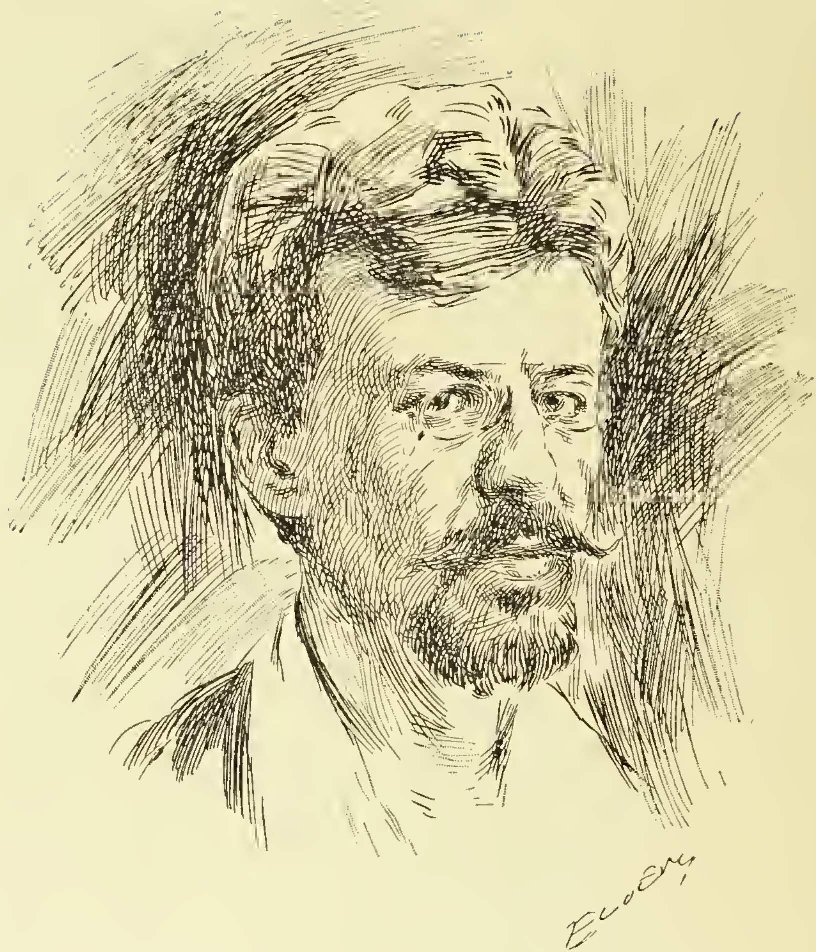
rédaction du *Magazine International*, qui est administré en propre et en dehors de la Société. Les fonctions du comité de rédaction du *Magazine International* sont permanentes et non sujettes à la réélection.

Le montant de l'abonnement au *Magazine International* est compris dans la cotisation des membres de la Société et appartient au comité de rédaction du *Magazine International*.

Le Comité de direction de la Société Internationale Artistique,
comité de rédaction du « Magazine International »,

OTTO ACKERMANN,
LÉON BAZALGETTE,
SERGE MURAT,
LAURENCE JERROLD.

28-12-5. — Tours, imp. E. ARRAULT ET Cie.



Portrait de Richard Dehmel

PRIÈRE D'INSÉRER

Vient de paraître le quatrième numéro du **Magazine International**, organe trimestriel de la Société Internationale Artistique.

SOMMAIRE :

Portrait de RICHARD DEHMEL. — I. *Extrait de « Lebensblætter »* RICHARD DEHMEL (traduction de David Roget). — II. *Amour suffit, Tout pour la cause!* WILLIAM MORRIS (traduction de Laurence Jerrold). — III. *L'Homme Pensant* (Suite et fin), R.-W. EMERSON (traduction de Léon Bazalgette). — IV. *La Tombière*, ALEXANDRE-L. KIELLAND (traduction de Georges Khnopff). — V. *Au Tribunal* (Extrait de *Crépuscules*) A.-P. TCHEKHOV (traduction de Serge Murat). — VI. *Les Sur-Humains* (Fragment), R.-W. ÉMERSON (traduction de Jean Izoulet). — VII. *Au Crépuscule*, C. DE DANILOWICZ-STRLELBICKI (traduit par l'auteur). — VIII. *César Franck*, ALFRED ERNST — IX. *Les Associations d'étudiants en Russie*, I. N. — X. *L'Œuvre Internationale*, MAGALHAES LIMA. — XI. *Bibliographie.* — XII. *Revue des Revues.*

Bureaux : 91, avenue Niel, Paris. Le numéro, 2 francs. Abonnements : un an : France, 8 francs; Union postale, 10 francs. En vente chez les principaux libraires.

RICHARD DEHMEL

EXTRAIT DE « LEBENSBLAETTER »

Chers Amis,

Ce livre est dédié à « notre » Klinger. Écoutez ce que j'entends par là.

La valeur d'un être pris isolément réside dans son importance au point de vue de la sélection de l'espèce, sélection naturelle ou artificielle, suivant que l'homme considère l'espèce dans ses qualités sauvages ou civilisées. Il n'y a pas de discussion possible à ce sujet ; à moins que tu ne sois par ta naissance un ange ou un babouin.

Il faut donc dire : La valeur d'un homme est contenue dans sa force mise au service de l'évolution humaine.

De même, la valeur suprême de l'artiste est fondée sur sa valeur humaine ; surtout celle du poète, car son moyen d'expression plastique, la langue, est le plus universel des moyens d'expression de l'homme.

Quel est donc le propre de la faculté artistique, sinon d'interpréter l'Univers à travers son Moi, de telle sorte que ce monde du Moi devienne, puisse ou doive devenir la propriété sensuelle d'autrui ?

Cette faculté, tout artiste accompli la possède au même degré, car il n'y a pas de degré de perfection. Mais un artiste accompli restera toujours et malgré tout insignifiant s'il n'est pas doublé d'un homme significatif, d'un homme pour l'humanité, non seulement pour l'amateur. Il sera d'autant plus significatif que sera plus profonde sa sensibilité, plus étendue sa perception, plus haute sa pensée, en un mot plus puissante sa faculté d'évolution.

Ceci prouve déjà que l'on ne peut soi-même ni augmenter ni diminuer sa valeur humaine ; on ne peut qu'approfondir la vision de son Moi. Jamais un artiste aux heures de plénitude ne connaîtra de volonté plus noble que celle d'exprimer fidèlement les sensations, les perceptions, les pensées qui l'émeuvent le plus puissamment, lui parmi tous, en tant qu'être humain. Il ne dépend pas de lui d'être l'artiste de l'humanité ou de quelques amateurs seulement aux affinités électives : c'est l'avenir qui en décide.

En effet, ce n'est pas l'œuvre isolée, mais bien l'ensemble du labeur de sa vie, qui marque la plus haute valeur et la plus haute signification de l'artiste. Voyez Gœthe. Y a-t-il un connaisseur qui ne sache pas d'autres poésies valant les plus parfaites poésies de Gœthe au point de vue de la perfection artistique ? Il y en a beaucoup. Et quel est le connaisseur qui

ne reconnaisse qu'au point de vue artistique, bien des parties de l'œuvre de Gœthe et spécialement de *Faust* sont loin de la perfection, qu'elles sont même empreintes de dilettantisme? Mais Gœthe est le poète, le voyant, le philosophe, le maître de la vie. Gœthe est l'homme :

Here was a Cœsar, when comes such another!

C'est cette différence entre la faculté simplement productive et la puissance réellement créatrice que l'humanité a voulu exprimer lorsqu'elle a tracé la ligne de démarcation mouvante, mais pourtant visible, entre le Génie et le Talent. Elle n'est mouvante que pour le présent; l'avenir la fixera de plus en plus. Et finalement il n'est plus un homme pour discuter si le génie universel de Michel-Ange était supérieur aux brillants talents professionnels de Raphaël.

Ce fait suffit à expliquer l'importance que nous attachons involontairement, nous, les survivants, à l'influence exercée par un maître ou par un professionnel en général sur toute l'évolution psychique de l'humanité, c'est-à-dire sur notre vision cosmique. On peut dire en résumé : nous appelons Génies les talents qui, en dehors de leur perfection de métier, ont le pouvoir souverain de transformer la vie spirituelle de l'Univers. En fait d'art, on peut accepter ce qui suit : les facultés sensitives, de perception, de conception, d'imagination, d'énergie-de-vibration, caractérisent la faculté productive ; on estime, selon leur degré, le talent fort ou faible. Pour le génie seul, on passe sous silence ces facultés comme étant naturelles; on ne le considère en ami ou en ennemi que d'après sa façon d'envisager le monde, et on le nomme divin ou insensé.

Toute virtualité est un don divin, « sans mérite ni dignité de ma part », comme disait Luther. Mais l'artiste peut et doit faire une chose *pour que l'Art devienne de plus en plus un besoin pour le profane*, c'est de ne pas rester insensible à cette haute valeur de la volonté pour l'évolution humaine. La conscience artistique doit aussi contenir la conscience civilisatrice. Ce qui a rendu l'art de la Renaissance si puissamment fécond, ce n'est pas seulement sa force plastique, c'est aussi sa force civilisatrice.

Au milieu des agitations furieuses de son époque, il pénétra jusqu'au fond des grossiers appétits génériques qui le déterminèrent : la folie de la puissance, la soif de croyance, l'avidité sexuelle; et il les spiritualisa par ce pur idéal aristocratique du libre empire sur soi-même, qui ennoblit pendant des siècles le monde européen par le calme subtil de la conscience de soi-même, ayant confiance en sa domination et arrivant par cela même à dompter l'instinct brutal.

L'unique « retour à la Nature » digne de considération est le retour aux instincts de l'espèce. Ce qu'on enseigne de salutaire en dehors de cela pourrait plutôt s'appeler « approfondissement de la Nature », chose

élémentaire pour l'artiste. Et même les instincts génériques que nous partageons avec d'autres créatures ne puisent leur caractère humain que dans « l'instinct de civilisation », qui, pour être « conscient », n'en est pas moins « naturel ».

Ce que nous appelons « pervers », en qualité d'hommes, n'est toujours que ce qui retarde, à notre avis, l'évolution de l'espèce. C'est pour cette raison que les hommes ne s'accusent jamais plus violemment de perversité qu'aux moments d'impulsion puissante vers une évolution civilisatrice.

Ici un homme se lève, là se forme un petit groupe, là-bas une masse se condense. Chacun reproche à son adversaire de méconnaître les devoirs naturels; chacun recrute des partisans par la proclamation de droits naturels; personne ne voit plus le soleil qui luisait autrefois pour les justes et pour les injustes. Jusqu'au jour où toutes les aspirations vagues de l'espèce parviennent à la surface et se condensent. A travers les nuages ennemis jaillit par éclair la clarté nouvelle, égalisant les tensions, si bien que l'on voit de nouveau le soleil, le soleil ruisselant de vie et de mort. Ah! Messieurs les virtuoses, symbolistes ou naturalistes, avec ou sans style, que dira l'humanité de vos artifices, à vous, qui vous êtes cachés dans la « Nature », « la » nature ou « votre » nature, pour ne pas assister à l'orage! Oui, elle est très grande, la généreuse Nature, et riche en recoins pour ceux qui se masturbent.

D'autre part, beaucoup d'artistes aujourd'hui veulent nous en imposer avec un art social, national ou quelconque, destiné à la vente, et s'imaginent avoir frappé de stupéfaction l'Univers ou être eux-mêmes un rayon de soleil. O vous, Messieurs les machinistes des nuages, l'humanité est *au-dessus* de ces gens pour lesquels vous ruisselez de pitié, au-dessus de la classe à laquelle vous prodiguez l'encens et la valériane! L'Espèce vit au-dessus de la variété. Un jour, tous ceux qui le voudront pourront voir ce que, derrière les luttes des races et des classes, *notre époque réclamait comme valeur nouvelle pour chacun;* que Dieu et Schulze-Cohn soient miséricordieux pour les apôtres de l'ordre du jour, si sincères qu'ils eussent été!

Toi, « Poète », avant tout, qui n'aides pas à façonner, par un langage révélateur, l'âme, la sensibilité et l'esprit de l'avenir, toi qui te contentes de reproduire notre disculture et notre nature estropiée, cette nature qui déjà d'elle-même crie vers le ciel : quelle importance auras-tu aux yeux d'une époque qui n'éprouvera plus aucun plaisir à déplorer ces infirmités? Notre époque est assez remplie déjà d'artisans intellectuels qui exercent leur critique sur les peuples; que l'artiste pénètre *la volonté d'humanité qui les pousse* à la critique, alors il verra l'avenir.

Vous n'avez pas de public, vous écriez-vous! Il faut vous en créer un! A quoi donc vous sert votre imagination? Voyez-le devant vous, l'homme de vos désirs : écrivez, sculptez, peignez, chantez pour lui, et la foul

elle-même comprendra enfin qu'elle a besoin de vous pour *se réjouir davantage de la vie.*

Tout art n'accomplit-il pas toujours à nouveau le miracle de la Création : la figure sortant du chaos, la forme de l'informe, l'être du non-être? Quel être semble à l'homme plus essentiel que l'*homme*, quelle merveille plus merveilleuse que *l'âme de l'homme*, quelle création plus créatrice que *le devenir de l'âme*, qui sera d'autant plus sensuelle qu'elle sera plus savante, d'autant plus accessible à la Nature qu'elle sera plus consciente de son éducation, d'autant plus apte à l'évolution que sa volonté sera plus lucide? *Cet être*, *créez-le*, et par cela même vous aiderez à le réaliser. *La valeur humaine de l'art*, *c'est son expression de notre volonté d'évolution*, *la conservation et la culture de la joie de vivre.*

Ce n'est que par la valeur humaine de cette volonté d'évolution que l'art d'une époque arrive à suivre une direction, quant au choix des sujets, des dispositions d'âme et des moyens plastiques; direction qui, de prime abord, placera l'admirateur de l'avenir en rapport spontané avec le producteur, par communion héréditaire, par instinct de civilisation. Seuls les artistes qu'un tel vouloir incite à produire sont les individus vraiment créateurs, et qui font de l'art un besoin pour l'humanité. Il n'y a que les œuvres de semblables artistes qui entraînent le profane non amateur-né à acquérir la vraie compréhension de l'art. Ainsi les charmes d'une technique particulière ne conserveront une valeur au point de vue de l'évolution qu'autant qu'ils auront une valeur supérieure à celle que recherche l'amateur ; disons : si ces charmes n'ont pas en eux-mêmes l'unique but d'exprimer, avec la plus forte intensité, une perception, une idée ou quelque autre chose; mais s'ils émanent de l'instinct générique qui nous apprend à estimer toute impression sensuelle selon sa signification pour l'affinement et l'affermissement de notre âme.

Je ne veux certes pas prêcher un « isme » quelconque. Les idéals d'une époque n'ont rien d'éternel. Cependant il ne faut pas oublier non plus qu'ils font partie intégrante de la Nature, et par conséquent peuvent former pour l'artiste un sujet aussi bien que « telle matière », bien qu'étant d'espèce plus délicate. Un « désir » n'est pas moins réel qu'un « état de chose » : tous deux se complètent pour former la « Vie ».

L'opposition d'un monde intérieur à un monde extérieur n'est qu'une baliverne philosophique, une absurdité esthétique. Ce qui peut être perçu sensuellement est pour l'artiste une réalité; je ne sache pas que ce que l'on appelle « l'esprit du temps » puisse être communiqué par d'autres sens à mon moi mystique, que ne l'est, par exemple, l'impression d'un charivari ou d'une prairie printanière. Une hallucination n'exaspère pas moins mon Moi que la possession d'une femme.

Tout ceci, nous venons de le dire, est pour l'artiste une matière première, une surface vague, qui se transforme complètement en lui, après l'avoir entraîné à *la fixer plastiquement.* Et ce phénomène de transformation

en son Moi, une volonté artistique de premier ordre le retrouve dans l'humanité contemporaine. C'est ce qui lui assure l'éternité ou, plus modestement, l'avenir.

Les idées d'évolution d'une époque ne séduisent pas par elles-mêmes l'artiste. Il sait qu'elles ne sont que des utopies ; c'est en leur qualité de manifestation humaine de la force naturelle. Elles n'ont aucune durée, elles ne sont pas réalisables, mais l'intinct générique dont elles découlent est durable et s'accomplit lui-même éternellement. Elles n'ont pas de valeur générale, mais le sentiment auquel elles s'adressent nous est commun à tous. *Ces instincts, ou sentiments, avec leurs transformations d'hier à demain, rendez-les clairs, artistes, — si vous le pouvez !*

Alors certainement les gens d'aujourd'hui vous accuseront d'être confus, car ils ne sentent pas vers où se dirige l'humanité. Mais vous, mes amis, le petit nombre, en quoi l'opinion présente peut-elle toucher celui qui est un instrument de l'espèce, et non un jouet de la variété ? Il ne convient pas de se plaindre que dans la vie nos égaux seuls nous estiment. Comment donc l'espèce apprécierait-elle son instrument avant que celui-ci ne soit parfait ? Cela va sans dire, car la mort seule parfait la vie. *Se sentir un instrument de l'espèce :* c'est là ce qui donne à l'homme créateur sa modestie et sa fierté.

Si, par contre, aujourd'hui, beaucoup d'artistes sérieux ne travaillent intentionnellement que pour un petit cercle, si distingué que cela paraisse au premier abord, n'est-ce pas là au fond une servitude déguisée, une intrigue pour gagner la faveur de l'acheteur ?

Certes, l'artiste de la Renaissance également avait coutume de travailler pour le compte d'un Mécène. Mais en ce temps-là le Mécène était vraiment encore le représentant d'une communauté intellectuelle, se sentant tel et considéré comme tel. Le riche aristocrate représentait encore la volonté de ses contemporains ; il était reconnu comme le véritable régisseur de leur forces matérielles, et, par cela même, il était animé d'un sentiment naturel du devoir envers les régisseurs de leurs besoins sensuels. Mécènes et artistes se soutenaient mutuellement comme des souverains de territoires alliés.

Mais déjà ce lien se relâcha, et de plus en plus, depuis que, sous l'influence des Réformes religieuses avec leur cortège de causes sociales, la crainte du « Peuple » entra dans le monde. Alors l'aristocrate perdit le sentiment de liberté et de sécurité ; il commença à se servir des produits de l'esprit comme d'une arme défensive de luxe contre les appétits démocratiques égalitaires et à limiter matériellement la liberté de l'artiste, lorsque celle-ci lui paraissait dangereuse pour sa sécurité ; d'où naquit la pression du marché, qui sépara de plus en plus la conscience artistique de la conscience civilisatrice. De même jusqu'à ce jour.

Aujourd'hui, la « civilisation aristocratique » agonisante rendra bientôt son dernier soupir ; mais la « civilisation démocratique », qui n'est encore

qu'à sa période de puberté, est en proie à des luttes plus profondes encore, et l'artiste, dont le propre n'est pas d'avoir la vision bien nette des lois régissant l'humanité, se voit piteusement ballotté entre la petite communauté de l'aristocratie trop mûre d'autrefois et la grande masse des souverains, encore mal dégrossis, de l'avenir.

Voilà le sort des artistes de nos jours qui n'ont pas de valeur humaine, ceux auxquels une époque plus mûre accorderait cette valeur; et, autour d'eux, en une abondance nauséabonde, la cohne des valets d'art, qui s'efforcent d'adoucir (avec succès pour eux-mêmes) la vie impuissante du mandataire du capital au xixe siècle, du plébéien de fausse éducation, de ce lamentable bâtard de l'esprit de la noblesse sénile et de l'âme impubère du peuple. Il est à déplorer que maints talents sincères et solitaires, déroutés par cette disproportion entre la valeur et le prix, gaspillent tant d'énergie à faire des clichés scrupuleusement fidèles de toute cette vie caricaturale.

Qu'est-ce que cela veut dire ? L'artiste croit-il pouvoir améliorer tout à coup le monde, surtout le monde présent? Qu'il abandonne cela aux moralistes. Ou bien prendrait-il de semblables clichés pour l'expression de notre époque ou de son évolution ? Malgré la fausse culture, chaque nation n'a-t-elle pas dans ce siècle produit ses quatre ou cinq hommes pour lesquels aujourd'hui la jeunesse européenne de toute condition s'enflamme d'amour ou de haine ? Certes ces hommes sont devenus vieux et grisonnants avant de parvenir aux honneurs. Quelques-uns en sont morts ou même sont devenus fous; mais, pour l'humanité, ils restent jeunes, et l'avenir découvrira même un sens à leur folie.

Car toute perversité au sein de l'humanité n'est qu'un artifice de sa nature, par lequel elle s'élève vers une nouvelle civilisation; chaque décadence marche la main dans la main avec une ascendance, toute dé-préciation annonce une ap-préciation nouvelle. Pour l'humanité, il n'y a pas de véritable dégénérescence, il n'y en a pas pour l'ensemble de l'humanité, du moins aussi loin que porte notre vue. La dégénérescence d'une espèce n'a lieu que lorsque d'autres espèces sont là, qui marquent un degré plus élevé de la vie terrestre; et je ne vois pas de degré supérieur qui remplacerait l'humanité dans un temps si proche. La dégénérescence d'une variété n'est pas encore celle de l'espèce. Des races et des classes de l'humanité dégénèrent, et non l'humanité elle-même; elles doivent dégénérer parce que l'espèce veut s'élever par sélection naturelle et mûrir de nouvelles variétés. Du déluge a surgi un nouveau monde dont les germes étaient déjà dans les flots.

Et maintenant je me vois forcé d'élargir ma thèse relative à l'élément qui retarde la civilisation : nous appelons pervers au point de vue humain ce qui, à notre avis, retarde l'évolution de l'humanité, et par cela même nous pousse à une progression ultérieure.

Cela peut être du mysticisme ; mais, comme dit Lagarde, le mysticisme

est toujours le précurseur de la Révolution. Et, pour ma part, je ne connais aucune loi de la nature qui ne soit au fond mystique. Voyez, artistes : au milieu de tout ce malaise d'aujourd'hui, une nouvelle joie de vivre s'agite. Certes, vous la provoquez, vous l'attirez même, ne fût-ce qu'en écumant la tristesse ; et pourtant vous apparaîtrez au monde nouveau comme un malaise, quelque chose d'infécond. Celui qui peut planter des racines précieuses ne doit pas se faire balayeur de rues, si utile que cela puisse être.

Dernièrement, je lisais pour la seconde fois le livre célèbre, mais pas encore assez célèbre, de Jacob Burckhardt : *La Civilisation de la Renaissance en Italie*. *Tout artiste* devrait le lire ; certes il faudrait qu'il comprît l'art de la Renaissance autrement qu'au seul point de vue du métier. Il faudrait qu'il pût sentir ce que cet art, plein de noble quiétude, capable même de dompter l'âme embrasée d'un Michel-Ange, les convulsions intellectuelles d'un Léonard, les ardeurs sensuelles d'un Titien, ce que cet art de véritable discipline individuelle, nécessité par une époque de luxure et des plus terribles perversités, signifie encore aujourd'hui pour l'humanité dans son tréfonds. Alors peut-être apprendrait-il également à voir jusqu'au fond de tout ce vacarme superficiel de nos jours.

Ce livre déjà vieux d'une génération, et qui n'en est qu'à sa quatrième édition, marque lui-même un événement de la civilisation, un symptôme de la renaissance de notre propre époque. Car, s'il ne vivait pas lui-même dans une atmosphère d'évolution créatrice, l'auteur n'aurait pu embrasser et interpréter d'un regard tellement illuminé l'ensemble de ces trois siècles de civilisation : toute cette sainte et terrible naissance de la « Personnalité » consciente d'elle-même et de sa puissance, avec son idéal du libre arbitre dont la perfection est si sereine et la maturité si dominatrice. Et, en effet, nous pouvons dès aujourd'hui pressentir distinctement comment de cette conquête spirituelle de la Renaissance une nouvelle conquête est en train de jaillir : la compréhension de la différence entre l'individualité instinctive, héréditaire, et la personnalité consciente, acquise, avec toutes ses conséquences pour la purification, c'est-à-dire l'ennoblissement des instincts sub-conscients de la volonté.

L'individu commence à s'apercevoir du fait qu'en temps que personnalité consciente, il peut s'identifier avec les personnalités les plus différentes, les plus opposées même, et qui bientôt contraindront à mettre au rebut le « caractère » immuable, comme il a du le faire pour le « tempérament » inaliénable. Mais, comme malgré cela l'individu ne peut s'empêcher de s'affirmer comme tel, il sera poussé à un examen toujours plus méticuleux de ses états conscients, il apprendra de mieux en mieux à se reconnaître dans ses contradictions et à se comparer à d'autres, sa sensibilité malgré elle se rencontrera de plus en plus avec celle des autres, parce qu'il retrouvera toujours davantage lui-même chez les autres et les autres en lui. Et c'est ainsi que s'accomplit en même temps la

création de nouveaux sentiments humains communs et de nouvelles formes de société, ainsi que la compréhension plus profonde de la connexion entre le Moi et le Monde, c'est-à-dire de l'essence de l'humanité, que se crée la compréhension scientifique ou artistique, éthico-sociale ou éthico-religieuse.

Appréciant, à ce point de vue, par exemple, deux figures contemporaines de la plus haute puissance personnelle selon leurs rapports organiques avec la civilisation évolutionnaire — Nietzsche et Lassalle — morale des puissants, émancipation de la foule, nous voyons qu'ils ne sont pas du tout des frères ennemis, ainsi qu'il semble au premier abord. Ils se complètent plutôt comme les deux électricités de noms contraires d'un même courant galvanique.

Ceci est déjà prouvé par l'origine commune de ces deux génies oratoires, qui dérivent de la dialectique hégélienne : Nietzsche en passant par Stirner; Lassalle directement et en passant par Marx. De là cette crainte instinctive que tous inspirent également au type déjà nommé du plébéien de fausse éducation appelé bourgeois, en allemand bourgeois-ventru, qui forme la classe véritablement dégénérescente de notre époque. Or cette classe se venge naturellement et d'une façon fort simple de ses médecins maudits en les stygmatisant du nom de dégénérés ; en quoi faisant elle profite de ce qu'en réalité il y a toujours du bourgeois dans ces médecins. Ce qui prouve plus en faveur de cette unité antipolaire des deux tendances, c'est l'équilibre qu'elles ont trouvé dans la théorie géniale de Eugène Dühring : « De l'expropriation pacifique de la propriété acquise par la force. » Malheureusement ce penseur sec est encore trop peu compris.

Mais ce qu'il y a de plus typique encore, c'est l'assaut livré en commun par Nietzsche, Dühring et les socialistes à la morale du christianisme, c'est-à-dire à l'altruisme métaphysique. Il en résulte pour l'esthète de la civilisation ce simple fait, c'est que chez l'homme moderne le dogme de l'amour du prochain a suffisamment pénétré l'âme, l'être sensuel, l'instinct, pour qu'il puisse s'en passer et le rendre de plus en plus superflu dans la lutte engagée pour conquérir à l'âme de nouveaux domaines.

De là provient, d'une part, l'effort pour établir la « société autonome » à la place de l'« état autoritaire » édifié par la Renaissance pour réprimer les instincts individuels qui s'y étaient éveillés d'une façon diabolique et brutale ; d'autre part, cet égoïsme autonome nécessaire à l'approfondissement du Moi qui ne peut plus aujourd'hui dégénérer en brutalité, à cause de son scepticisme psychologique, du moins chez les individus d'une haute culture. Cet égoïsme représente au contraire le seul moyen d'atteindre des hauteurs sur-normales dans le domaine du conscient; il est donc un moyen de progrès pour la « société » parce qu'il aide l'espèce à évoluer vers de nouvelles bases de la sélection naturelle.

Que l'âme de la foule, parmi laquelle une fausse interprétation de la

morale des forts pourrait déchaîner des instincts bestiaux, soit aujourd'hui inaccessible à cette théorie : voilà ce qui entr'ouvre un large espoir pour nous. Le dogme socialiste avec son altruisme direct et matériel lui convient mieux que cet altruisme sensuel, indirect, des individus libres ; pour être accessible à ce dernier, il faudrait qu'elle devînt plus capable d'abstractions, de comparaisons, de distinctions. Mais, d'autre part, le socialisme idéal ne veut-il pas procurer tout d'abord aux individus la pleine possibilité de l'aliénation productive de leurs valeurs les plus personnelles ? Et cet idéal matériel n'est-il pas aussi l'œuvre d'individus d'une culture supérieure ! Ainsi les instincts génériques s'excitent les uns les autres au développement et se garantissent d'un envahissement mutuel.

Certes, il est à craindre que la masse qui n'est pas mûre, néglige son véritable but, absorbée qu'elle est par son but matériel immédiat, qui ne représente, pour la civilisation de l'espèce, qu'un moyen. Il est également certain que, pour quelques cerveaux incultes, le dogme égoïste peut avoir des effets funestes, témoin les absurdes attentats par les bombes de quelques anarchistes amateurs. Or les gens qui sont à un degré inférieur de l'échelle du conscient, c'est-à-dire qui ne sont pas encore capables de juger leurs actes personnels, au point de vue de la valeur productive de l'espèce, restent sans influence sur la masse dont les membres, par une résignation voulue, se sont organisés en vue d'une productive unité de volonté. D'autre part, la masse, devant l'impuissance éclatante de tels atavismes, se déshabituera de plus en plus des appétits anticivilisateurs de la violence.

Mais que signifient ces quelques marques d'un appétit brutal de destruction, fruits malvenus d'un instinct civilisateur, — car cet instinct y est quand même contenu, — en comparaison de la brutalité systématique avec laquelle, dans toute la Renaissance, des individus même supérieurs fulminaient contre le monde contemporain ? Et, du reste, tout dogme idéal n'a-t-il pas la propriété fatale d'être défiguré par des disciples fanatiques au cours de la lutte pour sa réalisation, par des hommes qui n'ont pas encore atteint leur idéal ? Qu'on se rappelle les atrocités commises par le christianisme au moyen âge, non que sa morale fût inhumaine, mais parce qu'elle n'était pas encore devenue la propriété instinctive, la propriété sensuelle de l'humanité.

Mais, Dieu soit loué, *ce fanatisme diminue parmi les hommes*. Oui, Dieu soit loué ! Tâchons de nous en bien pénétrer ! Il diminue grâce à notre nature, à la nature humaine civilisatrice ! *Considérons l'ensemble et ne parlons pas de forces perdues, là où il n'y a que différenciation de forces*, qui autrefois agissaient grossièrement sur la même corde, imposant à une plus grossière humanité des sentiments communs ; forces qui, différenciées, procurent à nos sens plus libres des sensations plus raffinées.

Ainsi l'humanité se libérera de plus en plus de la lutte pour les dogmes

moraux, des institutions autoritaires, des formules de protection, concernant les rapports de l'individu et de la société, *au fur et à mesure qu'elle deviendra plus esthétique. Car le propre de l'individualité esthétique, sa marque générique, pour ainsi dire, c'est la faculté de voir un phénomène quelconque comme entité vitale, comme un organisme*, soit en petit, soit en grand, pour le brin d'herbe comme pour l'univers ; l'individu esthétique productif jouit en plus de la faculté d'extérioriser cette vision en une forme suggestive.

S'il arrivait un jour que l'humanité se composât d'une imposante majorité d'hommes esthétiques, à ce moment l'anarchie idéale commencerait à se réaliser naturellement ; car chacun, de bon gré, sans plus avoir besoin de la contrainte d'une forme de communauté morale, qu'elle s'appelle famille, race, état, société ou autrement, se sentirait organiquement lié à l'humanité et orienterait ses actes en conséquence. Alors l'humanité elle-même se manifesterait pour chacun en particulier sous une forme suggestive.

Certes, cette utopie, si elle se réalisait, n'aurait guère meilleure apparence que n'en a, aujourd'hui, par exemple, l'humanité religieuse parmi ce qu'on appelle les religions.

Dans tous les cas, il est un fait incontestable : c'est que *l'humanité devient de plus en plus esthétique.* Plus que jamais nous le constatons de nos jours.

L'accessibilité à l'art, sans être arrivée au point d'être un sens artistique pur, un besoin enraciné de goût, ne fut jamais si répandue dans toutes les classes, parmi la foule même, parmi tant de nations civilisées ; et, notez-le bien, à une époque qui est, au moins autant que la Renaissance, occupée à des réformes étrangères à l'art, cela suffirait comme symptôme.

Mais j'avais en vue un sens générique plus profond. Voyez la fermentation morale du présent. Son plus grand agitateur individualiste et son plus grand agitateur socialiste, Nietzsche comme Lassalle, tous deux portaient en eux des personnalités fortement esthétiques, presque artistiques, et c'est dans ce sens que s'exercera en général leur influence. Il est très caractéristique que Lassalle, dont le public était la foule, ait été dilettante dramatique à ses heures de loisir, tandis que Nietzsche, qui s'adresse à l'individu, ait commandé à de puissants moyens d'expression lyrique. Le grand réformateur social de l'avenir devra posséder ces deux valeurs secondaires, comme autrefois Jésus, qui fit de sa vie une tragédie et, sous une forme moins précise, exprima ces théories en paraboles.

Chez des esprits comme Dühring et Schopenhauer, chez Lagarde aussi, nous voyons le désir d'esthétiser la morale déjà arrivé à une tendance consciente, plus ou moins systématique ; malheureusement — et surtout chez Dühring — non sans le contre-coup de prétentions dogmatiques à l'art. Encore plus consolant nous apparaît ce symptôme atavique, qu'un

génie artistique de premier ordre comme Tolstoï, sur ses vieux jours, emboîte le pas aux moralistes, et donne à l'altruisme religieux de Jésus une interprétation qui tient de la barbarie archaïque et du quiétisme esthétique. Quel singulier réformateur du monde !

Mais avant tout notre jeune science de l'homme, telle qu'elle commence après Darwin, Spencer, Helmholtz, Fechner, etc., Münsterberg, par exemple, dont je ne veux point par cette citation adopter le matérialisme psycho-physique, cherche à prouver que toute vie animique n'est qu'une perception contemplative d'un acte cérébral matériel. Le psychologue Lipps voit dans la volonté consciente une substance idéelle équivalente à la substance d'une volonté conçue. Le chirurgien C.-L. Schleich, complétant les hypothèses psycho-mécaniques de Ramon y Cajal et de l'école de Ribot, définit l'âme « un groupe de perceptions du monde extérieur et du monde intérieur projeté sur un système de ganglions. L'occultiste Blavatsky, influencée par le biologiste Weissmann et le théosophe Schleiden, ramène tout le développement de conscience individuelle à l'immersion périodique de l'immortelle cellule originelle dans la conscience universelle. On pourrait citer d'innombrables propositions analogues.

De tout cela découle — et c'est pourquoi l'art moderne plus que ne l'a jamais été aucun autre, plus même que celui de la haute Renaissance, a pu se féconder par la science — le principe qui a été de tout temps l'alpha et l'oméga du sens et de la forme esthétique : le principe de la « vision pure ». Ce principe nous empêche de soumettre à la nature en général et à la nature humaine en particulier des desseins volontaires qui ne sont pas identiques à ceux de l'instinct générique, c'est-à-dire qui ne servent pas uniquement à la conservation et à l'évolution de l'amour de la vie. Pour cette raison nous devrions nous interdire aussi d'abaisser l'art au niveau d'un sport fantaisiste par la supposition d'un « but absolu ».

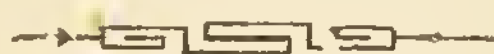
L'espèce exige de l'artiste une imagination *créatrice* au sens de l'évolution.

Ainsi, mes amis, que l'humanité devienne plus *accessible à l'art*, c'est ce dont se charge déjà sa nature, cette modificatrice inconsciente des sens, aussi cruelle que bonne. Mais nous, qui sommes des artistes, qui sommes ses enfants les plus conscients, il faut que nous sachions que *cela ne tient qu'à l'essence de nos œuvres* de déterminer quand et jusqu'à quel degré l'humanité deviendra *fervente d'art*, éprouvera un plus grand *besoin d'art*.

Et, chers amis, c'est avant tout cette persuasion que j'admire en tan qu'homme et contemporain, dans l'œuvre de « *notre* » *Max Klinger*.

(Traduit par DAVID ROGET.)

(La dimension de ce manifeste esthétique — dont l'importance capitale n'échappera pas à nos lecteurs, — ne nous permet pas de présenter en même temps Richard Dehmel comme poète. Notre prochain numéro comblera cette lacune, et nous ferons précéder les poèmes traduits de quelques notes biographiques.) (N. D. L. R.)



WILLIAM MORRIS

AMOUR SUFFIT

Extraits : *Interludes*

I

Amour suffit ; que le monde soit à son déclin,
Que les bois n'aient de voix que pour se plaindre,
Que sous le ciel trop sombre les yeux obscurcis n'aperçoivent
La beauté des coupes d'or et des pâquerettes éclos,
Que la montagne ne semble qu'ombre et la mer sombre merveille,
Et que ce jour jette un voile sur toutes actions, désormais abolies,
Leurs mains pourtant ne trembleront, ni ne chancelleront leurs pas ;
Le vide ne lassera, ni la peur n'altérera
Ces lèvres et ces yeux de l'aimé et de l'amant.

II

Amour suffit : il grandit ignoré
Aux jours où vous ne saviez ni son nom ni sa mesure,
Et de ses feuilles que n'avaient encore foulées les légers pas du plaisir
Nulle promesse de fleur, nul signe de semence
Ne trahissait aux soirs et aux matins le trésor qu'il portait.

Et que dites vous donc ? — Que le printemps au loin enfui
N'a point donné de fils à la douceur des pluies ;
Que nous avons dormi et rêvé tout l'été fleuri,
Rêvé de l'hiver et, le cœur mort à l'éveil,
Trouvé parmi nous l'hiver et le vide des tristes heures ?

Non pas, le Printemps eut trop de joie et n'en sut la raison,
Et l'Été rêva tristement, car il crut comblé
L'amas de ses richesses que plus rien n'accroîtrait.
Mais ceci est la moisson et la saison qui emplit les greniers ;
Et la feuille et la fleur dans le fruit se sont mêlées.

Il naquit sans semailles, il grandit ignoré ;
Vous ne saviez ni son nom ni sa mesure.
Vous ne le vîtes pas parmi vos espoirs et vos plaisirs ;
Sa fleur fut douloureuse, désespérée sa semence.
Mais voici que tout le jour vous bercez le trésor qu'il porta.

III

Amour suffit : approchez et me voyez,
Vous qui cheminez par ici vers le repos et le rire,
Et qu'emplit l'espoir de l'aube qui naîtra ;
Car les forts de la terre m'ont acheté et vendu,
Et ma demeure est nue des poutres jusqu'au seuil.
— Venez, passez et écoutez et ne pensez à moi.

Criez et venez ; car mes oreilles ne peuvent entendre,
Et mes yeux sont obscurcis comme les yeux des mourants.
Est-ce le voile gris des nuages qui plane sur le soleil ?
Ou sont-ce vos visages qui assombrissent son éclat ?
Vient-il un vent de la mer, ou sont-ce vos soupirs ?
— Venez, passez et écoutez et ne me plaignez pas.

Vous ne savez combien sont vides vos espoirs et vos vies ;
Portez loin votre secours, que vous ne me perdiez !
Vous ne savez qu'à nuit tombante elle vient à mes côtés,
Que de douces paroles s'élèvent entre nous et des mots de pardon,
Et qu'enfin au silence de minuit je frissonne de ses baisers.
— Venez, passez et écoutez et ne m'éveillez pas !

Avec quoi l'achèterez-vous, vous riches qui me voyez ?
Tirez de vos coffres votre repos et vos rires,
Et le bel espoir doré de l'aube qui naîtra !
Non, ceci je ne vends point, quoique moi-même par vous acheté et vendu
Pour toute votre maison pleine des poutres jusqu'au grenier !
— Venez, passez, j'écoute et ne pense pas à vous !

IV

Amour suffit : holà ! vous qui cherchez le salut,
N'allez plus loin, venez ici ; il en est qui l'ont trouvé,
Et ceux-ci savent la Demeure du Désir Satisfait ;

Ceux-ci savent la Coupe qu'entourent les roses,
Ceux-ci savent la Blessure du Monde et le baume qui l'a calmée ;
Criez, le Monde n'écoute pas : « Amour, à demeure mène-nous ! »

Il conduit, il entend, il vient à votre rencontre,
Que vos forces soient d'acier aux terreurs qu'évoqueront
Son aiguillon pour les faibles, et son fléau pour les rebelles :
Voyez ! — ses lèvres, comme y frissonne le souvenir de derniers baisers !
Voyez ! — toutes les douleurs dans ses yeux qui ne savent feindre !
Criez, car il entend : « Amour, à demeure mène-nous. »

Oh ! écoutez les paroles de sa voix qui plaint :
« Venez, que je sois votre soutien, vous fidèles, qu'écœurent
Le lassant non-repos et la mode passagère du monde !
Comme la pluie en plein matin, vos peines seront croissantes ;
Mais assurément en vous quelque Divinité s'anime,
Lorsque vous m'appelez, qui vous entend et à demeure vous mène.

« Venez, vous aurez la douleur et ne vous soucierez qu'elle cesse !
Venez, vous aurez la peur, dans le ciel assombri !
Venez, vous aurez le changement, car c'est loin que vous irez !
Venez, nulle couronne vous n'aurez à votre soif et à votre faim,
Que les lèvres baisées de l'amour et la belle vie éternelle !
Criez, car il est un qui vous entend et à demeure vous mène ! »

Est-il loin ? Fut-il parmi nous ? — Holà ! vous qui cherchez le salut,
N'allez plus loin, venez ici ; car ne l'avons-nous pas trouvé ?
Ici est la Demeure du Désir Satisfait ;
Ici est la Coupe entourée de roses,
La Blessure du Monde bien guérie et le baume qui l'a calmée ;
Criez, car il entend, le radieux Amour qui nous mena à demeure.

TOUT POUR LA CAUSE ! (1)

Écoutez une parole, une parole de saison, car le jour approche
Où la Cause nous appellera, les uns pour vivre, les autres pour mourir.

Celui qui meurt ne mourra pas solitaire, plus d'un l'a devancé ;
Celui qui vivra ne supportera pas de fardeau plus lourd que la vie qu'ils
[supportèrent.

(1) Extrait de *A Songbook for Socialists*, livraison n° 1, chez William Reeves, 185, Fleet-street, London E. C.

Point ancienne est leur histoire, ce n'est que d'hier que leur sang a été
[versé,
Les plus jeunes des bien-aimés de la terre, les derniers de tous les vail-
[lants morts.

Les nouvelles mêmes que nous annonçons, c'est l'histoire qu'ils avaient à
[raconter,
L'espoir même que nos cœurs chérissent, c'est l'espoir pour lequel ils
[sont tombés.

Dans la tombe où les jetèrent des tyrans, gisent leur labeur et leur
[peine.
Mais immortelle de leur douleur même renaît l'espérance.

Ne pleurez donc pas, ni ne vous lamentez de ce que le monde survit à
[leur vie ;
La voix et la vue, ils nous les ont données, fortifiant nos mains pour la
[lutte.

Quelques-uns eurent un grand nom et gloire et honneurs, furent savants
[et sages et forts.
Quelques-uns furent sans nom, pauvres, illettrés, faibles en tout hors la
[douleur et les injures.

Les fameux et les sans nom tous vivent en nous, tous nous conduisent
[encore,
Ne tenant compte d'aucune douleur, oubliant toute tristesse.

Écoutez comme ils crient : « Heureux, heureux vous qui êtes nés
« A l'heure du lent départ de la nuit, au lever du matin,

« Belle est la couronne que garde la cause pour vous, que vous viviez
[bien ou que vous mouriez bien,
« A travers la lutte et le tumulte, que vous deviez gagner la paix ou la
[donner. »

Ah ! peut-être ! Mainte fois je crois être aux jours qui sont encore à venir,
Quand nul esclave de l'or n'habitera d'une côte à l'autre des mers,

Souvent, lorsque les hommes et les vierges sont joyeux, avant que la
[lumière du soleil quitte la terre
Et qu'ils bénissent le jour bien-aimé, trop court pour leur joie,

Quelques-uns s'arrêteront un instant et songeront aux jours amers du
[passé,
Avant que le labeur de la lutte et de la bataille eût renversé la malédiction
[de l'or ;

Alors entre les lèvres de l'aimé et de l'amant surgiront de solennelles
[pensées de nous ;
Nous qui fûmes autrefois les imbéciles et les rêveurs, serons alors les
[braves et les sages;

Alors parmi le monde bâti à nouveau demeureront nos terrestres œuvres,
Bien que nos noms soient oubliés, et la manière de notre mort.

Vie ou mort donc, qui se souciera de ce que nous gagnons ou perdons?
Belle vole la vie parmi la lutte, et c'est la Cause qui pour chacun choisira.

(Traduit par LAURENCE JERROLD.)

RALPH WALDO EMERSON

L'HOMME PENSANT

(*Suite et fin*)

J'ai maintenant parlé de l'éducation du savant par la nature, par les livres et par l'action. Il reste à dire quelque chose de ses devoirs.

Ils sont tels qu'il convient à l'Homme Pensant. Ils peuvent tous être compris dans la confiance en soi. Le rôle du savant est d'encourager, de soulever et de conduire les hommes en leur montrant les faits, parmi les apparences. Il exerce l'emploi lent, sans honneur, mal payé, ruiné, de l'observation. Flamsteed et Herschell, dans leurs observatoires vitrés, peuvent cataloguer les étoiles avec la louange de tous les hommes, et, les résultats étant splendides et utiles, l'honneur est sûr. Mais lui, dans son observatoire privé, cataloguant les obscures et nébuleuses étoiles de l'esprit humain, auxquelles jusqu'à présent aucun homme n'a pensé comme telles, — observant les jours et les mois, quelquefois pour un petit nombre de faits, corrigeant encore ses vieux documents, doit abandonner l'étalage et l'immédiate renommée. Dans la longue période de sa préparation, il doit souvent trahir l'ignorance et le manque de ressources dans les arts populaires, encourant le dédain des hommes capables qui le poussent de côté. Longtemps il doit balbutier dans son langage, souvent sacrifier le vivant au mort. Bien pis encore, il doit accepter — com-

bien souvent ! la pauvreté et la solitude. Car au lieu de l'aisance et du plaisir, à parcourir le vieux chemin, acceptant les manières, l'éducation, la religion de la société, il charge ses épaules du fardeau de s'en créer pour lui-même, et suivent naturellement l'accusation de soi-même, la timidité du cœur, l'incertitude fréquente et la perte de temps, qui sont les orties et les ronces inextricables dans le chemin de celui qui ne compte que sur soi et se dirige en personne ; l'état d'hostilité virtuelle dans lequel il semble être vis-à-vis de la société, et spécialement la société instruite. De toute cette perte et de tout ce mépris, quelle est la compensation ? Il doit trouver de la consolation à exercer les plus hautes fonctions de la nature humaine. Il est celui qui s'élève au-dessus des considérations privées, et respire et vit d'illustres et publiques pensées. Il est l'œil du monde. Il est le cœur du monde. Il est là pour résister à la prospérité vulgaire, qui retourne toujours à la barbarie, en préservant et en communiquant les sentiments héroïques, les nobles biographies, les vers mélodieux et les conclusions de l'histoire. Quelque oracle qui en toute conjoncture, à toute heure solennelle, ait prononcé le cœur humain, comme son commentaire sur le monde des actions, il les recevra et les communiquera Et quelque nouveau verdict que de son inviolable siège prononce la Raison sur les hommes qui passent et les événements d'aujourd'hui, il l'entendra et le promulguera.

Telles étant ses fonctions, il lui convient de sentir toute confiance en lui-même et de ne déférer jamais au cri populaire. Lui, et lui seulement connaît le monde. Le monde à n'importe quel moment n'est qu'une simple apparence. Certain grand décorum, certain fétiche d'un gouvernement, certain trafic éphémère, ou une guerre, ou un homme sont portés aux nues par la moitié de l'humanité et décriés par l'autre moitié, comme si tout dépendait de cette particulière manière de voir. Il y a tout à parier que toute la question ne vaut pas la plus pauvre pensée que le savant a perdue en prêtant l'oreille à la controverse. Ne lui enlevez pas sa croyance qu'un canon d'enfant est un canon d'enfant, quoique les anciens et les honorables de la terre affirment que c'est le bruit du jour du jugement. Qu'il se tienne silencieux en lui-même dans la fermeté, l'abstraction sévère, qu'il ajoute l'observation à l'observation, supportant d'être négligé, supportant le reproche ; et qu'il attende son moment, — assez heureux s'il peut être assuré lui-même d'avoir vu vraiment quelque chose ce jour-ci. Le succès suit la route droite. Car l'instinct est sûr, qui le pousse à dire à son frère ce qu'il pense. Il apprend alors qu'en approfondissant les secrets de son propre esprit, il est descendu dans les secrets de tous les esprits. Il apprend que celui qui s'est rendu maître de quelque loi dans ses propres pensées, est maître jusqu'à ce point de tous les hommes dont il parle le langage et de tous ceux dans le langage desquels il peut traduire le sien. Lorsque le poète, dans la plus complète solitude, se souvient de ses pensées spontanées et les inscrit, on trouve

qu'il a rappelé ce que les hommes dans les « vastes cités » trouvent vrai pour eux aussi. L'orateur se défie d'abord de la convenance de ses franches confessions. — de son manque de connaissance des personnes à qui il s'adresse, — jusqu'à ce qu'il trouve qu'il est le complément de ses auditeurs ; qu'ils s'abreuvent de ses propres paroles parce qu'il remplit complètement leur propre nature ; plus profondément il plonge dans son plus intime, son plus secret pressentiment, plus il trouve à son étonnement, que cela est le plus acceptable, le plus public et le plus universellement vrai. On se réjouit en cela ; la meilleure part de chaque homme ressent : cela est ma musique, cela est moi-même.

Dans la confiance en soi, toutes les vertus sont comprises. Le savant doit être libre, — libre et brave. Libre jusqu'à la définition même de la liberté, « sans aucun obstacle dérivant de sa propre constitution ». Brave, car la crainte est une chose qu'un savant, par suite de sa véritable fonction, met derrière lui. La crainte naît toujours de l'ignorance. C'est une honte pour lui, si sa tranquillité, dans les époques dangereuses. provient de la présomption, que, semblable aux enfants et aux femmes, il est d'une classe mise à l'abri ; ou s'il cherche une paix temporaire, en faisant diversion, par ses pensées, aux questions politiques ou débattues, cachant sa tête comme une autruche parmi les buissons en fleurs, regardant à la dérobée dans les microscopes, et tournant des rimes, comme un enfant qui siffle pour soutenir son courage. Ainsi le danger est toujours un danger ; mais la crainte est pire. Qu'il se tourne virilement vers le danger et l'affronte. Qu'il regarde dans son œil et recherche sa nature, qu'il inspecte son origine, — qu'il voie le lion en train de mettre bas, — elle n'est pas très lointaine ; il trouvera alors en lui-même une parfaite compréhension de sa nature et de son étendue; il aura fait joindre ses mains de l'autre côté et pourra désormais le défier et poursuivre son chemin, étant supérieur. Le monde est à celui qui peut voir à travers sa prétention. Cette surdité, cette coutume complètement aveugle, cette erreur démesurée que vous apercevez, est là seulement par tolérance, — par votre tolérance. Voyez que cela est un mensonge et vous lui avez déjà porté le coup mortel.

Oui, nous sommes la foule, nous sommes les hommes sans foi. C'est une notion funeste que celle qui prétend que nous sommes venus en retard dans la nature, que le monde était fini depuis longtemps. De même que le monde était plastique et fluide dans les mains de Dieu, il en est toujours de même de tous ceux de ses attributs que nous apportons au monde. Pour l'ignorance et le péché, c'est le silex. Ils s'adaptent eux-mêmes à lui comme ils peuvent ; mais, en proportion de ce quelque chose de divin que chaque homme a en lui, le firmament s'écoule devant lui et prend son empreinte et sa forme. Ce n'est pas celui qui peut modifier la matière qui est grand, mais celui qui peut modifier mon état d'esprit. Ils sont les rois du monde, ceux qui donnent la couleur de leur

pensée présente à la nature et à l'art tout entier et qui persuadent les hommes par la sérénité joyeuse avec laquelle ils supportent la chose, que ce qu'ils façonnent c'est la pomme que les âges ont désiré cueillir, enfin mûre aujourd'hui, et invitant les peuples à la récolte. Le grand homme fait la chose grande. N'importe où s'asseoit Macdonald, c'est le haut bout de la table. Linnée fait de la botanique la plus attirante des études et la détourne du fermier et de l'herboriste. Davy, la chimie ; et Cuvier, les fossiles. Le jour appartient à celui qui y travaille avec sérénité et de grands desseins. Les inconstantes opinions des hommes se pressent en foule vers lui dont l'esprit est rempli par une vérité, comme les monceaux de vague de l'Atlantique suivent la lune.

Pour cette confiance en soi, la raison est plus profonde qu'on ne peut la pénétrer, plus obscure qu'il n'est possible de l'illuminer. Je pourrais ne pas apporter avec moi le sentiment de mon auditoire en déclarant ma propre croyance. Mais j'ai déjà montré le fondement de mon espoir, en parlant de la doctrine qui dit que l'homme est un. Je crois qu'il a été fait du tort à l'homme ; il s'est fait du tort à lui-même. Il a presque perdu la lumière qui peut le ramener à ses prérogatives. Les hommes sont devenus d'aucune valeur. Les hommes dans l'histoire, les hommes dans le monde d'aujourd'hui sont des punaises, du frai, et sont appelés « la masse » et « le troupeau » ; dans un siècle, dans mille ans, un ou deux hommes, c'est-à-dire une ou deux approximations de l'état véritable de chaque homme. Tout le reste voit dans le héros du poète son propre être inachevé et grossier, mûri ; oui, et ils sont contents d'être inférieurs, pourvu qu'il puisse atteindre sa pleine stature. Un tel témoignage, plein de grandeur, plein de pitié, est né suivant les demandes de sa propre nature pour le pauvre homme du clan, le pauvre partisan, qui se réjouit de la gloire de son chef. Le pauvre et le vulgaire trouvent quelque dédommagement de leur immense capacité morale pour leur acceptation d'une infériorité politique et sociale. Ils sont contents d'être écartés comme des mouches du chemin d'un grand personnage, pourvu que la justice aille par lui à cette commune nature dont c'est le plus cher désir de tous de la voir agrandie et glorifiée. Ils se chauffent eux-mêmes à la lumière du grand homme, et sentent que c'est là leur propre élément. Ils dépouillent de la dignité humaine leurs propres personnes foulées aux pieds pour en charger les épaules d'un héros, et ils périront pour ajouter une goutte de sang et faire battre ce grand cœur, pour que ces nerfs de géant combattent et conquièrent. Il vit pour nous, et nous vivons en lui.

Les hommes tels qu'ils sont très naturellement recherchent l'argent et le pouvoir ; et ils recherchent le pouvoir parce qu'il est aussi bon que l'argent, « les dépouilles de l'emploi », comme on dit. Et pourquoi pas ? Ils aspirent en effet au plus élevé, et, dans leur somnambulisme, ils rêvent que c'est là le plus élevé. Réveillez-les, et ils abandonnent ce

qui est faussement bon, pour s'élancer à la vérité, en laissant le gouvernement aux employés et aux bureaux. Cette révolution s'opérera par l'adaptation graduelle de l'idée de culture. La principale entreprise du monde pour la splendeur, pour l'étendue, est l'édification d'un homme. Ici les matériaux couvrent toute la terre. La vie privée d'un homme sera une monarchie plus illustre, plus formidable pour son ennemi, plus douce et plus sereine dans son influence sur son ami, qu'aucun royaume dans l'histoire. Car un homme, contemplé avec droiture, embrasse les natures particulières de tous les hommes. Chaque philosophe, chaque poète, chaque acteur a seulement fait pour moi, comme par un délégué, ce que chaque jour je puis faire pour moi-même.

Les livres que nous avons une fois estimés plus que la prunelle de notre œil, nous les avons pleinement aspirés. Qu'est-ce à dire sinon que nous sommes arrivés au point de vue qu'adopte l'esprit universel à travers les yeux de celui-là qui écrit ; nous avons été cet homme, et nous avons passé notre chemin. Un premier, ensuite un autre, nous épuiserons toutes les citernes jusqu'à la dernière goutte, et deviendrons plus grands par toutes ces ressources.

Nous implorons une meilleure et plus abondante nourriture. L'homme qui nous peut rassasier n'a jamais vécu. L'esprit humain ne peut être enchaîné dans un être qui posera une barrière sur un côté quel qu'il soit de cet empire illimité et illimitable. C'est un feu central qui, jaillissant en flamme tantôt de la bouche de l'Etna, illumine les caps de Sicile ; tantôt de la gorge du Vésuve, illumine les tours et les vignobles de Naples. C'est une seule lumière qui rayonne d'un milier d'étoiles. C'est une seule âme qui anime tous les hommes.

Mais je me suis peut-être arrêté d'une manière fatigante sur cette abstraction du savant. Je ne puis pas tarder plus longtemps à ajouter ce que j'ai à dire, qui est d'un rapport plus proche, avec le temps et avec le pays.

Historiquement, on pense qu'il y a une différence dans les idées qui prédominent sur les époques successives, et il y a des données pour marquer le génie du classique, du romantique, et maintenant de l'âge réfléchi et philosophique : Avec les opinions que j'ai donné à entendre sur l'unité et l'identité de l'esprit à travers tous les individus, je n'ai pas à m'arrêter longtemps sur ces différences. En fait, je crois que chaque individu passe à travers tous les trois autres. L'enfant est Grec, le jeune homme romantique, l'adulte réfléchi. Je ne nie pas toutefois que la trace d'une révolution de l'idée dirigeante puisse être assez distinctement suivie.

On se lamente sur notre époque comme étant celle de l'introspection. Cela est-il forcément malheureux ? Nous sommes critiques, semble-t-il. Nous nous embarrassons de pensées secondes. Nous ne pouvons nous réjouir de quelque chose sans désirer avidemment connaître en quoi le

plaisir consiste. Nous sommes doublés d'yeux. Nous voyons avec nos pieds. Le temps est empoisonné de l'infortune d'Hamlet.

Affaissé sous les pâles reflets de la pensée.

Cela est-il si mauvais? La vue est la dernière chose qui appelle la pitié. Voudrions-nous être aveugles? Craignons-nous de dominer par la vue la nature et Dieu, et de boire la vérité jusqu'à la dernière goutte? Je considère le mécontentement de la classe littéraire comme une simple annonciation de ce fait que les hommes de lettres ne se trouvent pas eux-mêmes dans l'état d'esprit de leurs frères et regrettent l'état qui vient comme n'ayant pas encore été essayé; comme un enfant qui a peur de l'eau avant d'avoir appris qu'il peut nager. S'il y a une période à laquelle quelqu'un désirerait être né, n'est-ce pas l'époque de la Révolution; quand l'ancien et le nouveau se tiennent en face l'un de l'autre et permettent d'être comparés, quand les énergies de tous les hommes sont remuées par la terreur et par l'espoir; quand les gloires historiques de l'ère ancienne peuvent être compensées par les riches possibilités de l'ère nouvelle? Ce temps, comme tous les temps, est une très belle époque si seulement nous savons ce qu'il faut faire avec elle.

Je lis avec joie quelques signes auguraux des jours à venir, comme ils luisent déjà à travers la poésie et l'art, à travers la philosophie et la science, à travers l'Église et l'État.

L'un de ces signes est le fait que le même mouvement, qui affectait d'élever tout ce qui était de la basse classe de l'État, revêtait en littérature un aspect très marqué autant que bienfaisant. Au lieu du sublime et du beau, le proche, le bas, le commun étaient explorés et poétisés. Ce qui avait été négligemment foulé aux pieds par ceux qui se harnachaient et et s'approvisionnaient pour de longs voyages en des pays lointains, est soudainement trouvé plus riche que toutes les contrées étrangères. La littérature du pauvre, les sensations de l'enfant, la philosophie de la rue, la signification de la vie journalière sont les sujets de ce temps. C'est un large pas. C'est un signe, n'est-il pas vrai? d'une vigueur nouvelle, quand les extrémités deviennent actives, quand les torrents de la vie chaude ruissellent dans les mains et dans les pieds. Je ne demande pas le grand, le lointain, le romantique; ce que l'on fait en Italie ou en Arabie; ce qu'est l'art grec, ou le ménestrel Provençal, j'embrasse le commun, j'explore et je m'assieds aux pieds du familier, du bas. Donnez-moi la connaissance d'aujourd'hui, et vous pourrez avoir les mondes antiques et futurs. Qu'est-ce donc que nous voudrions vraiment comprendre? La farine dans le quartaut, le lait dans la terrine; la chanson dans la rue; les nouvelles du bateau; l'éclair de l'œil; la forme et la démarche du corps — montrez-moi l'ultime raison de ces choses, montrez-moi la présence

sublime de la cause spirituelle se cachant, comme elle se cache toujours, dans ces alentours et ces extrémités de la nature ; que je vois chaque bagatelle se hérisser de la polarité qui la range instantanément sous une loi éternelle ; l'échoppe, la charrue, et le registre rapportés à cette même cause par laquelle la lumière ondule et les poètes chantent : — et le monde ne reste pas plus longtemps un mélange grossier et une chambre de débarras, mais possède la forme et l'ordre ; il n'y a pas de bagatelle ; il n'y a pas d'énigme ; mais un seul dessin unit et anime le sommet le plus lointain et le fossé le plus profond.

Cette idée a inspiré le génie de Goldsmith, de Burns, de Cowper et, dans un temps plus proche, de Gœthe, de Wordsworth et de Carlyle. Ils ont différemment suivi cette idée, et avec un succès varié. Contrastant avec ce qu'ils ont écrit, le style de Pope, de Johnson, de Gibbon, paraît froid et pédantesque. Ce qu'ils ont écrit a la chaleur du sang. L'homme est surpris de trouver que des choses proches ne sont pas moins belles ni moins étonnantes que des choses éloignées. Le proche explique le lointain. La goutte est un petit océan. Un homme se rapporte à toute la nature. Cette perception de la valeur du vulgaire est féconde en découvertes. Gœthe, en ceci même, le plus moderne des modernes, nous a montré, comme pas un ne l'a fait, le génie des anciens.

Il est un homme de génie qui a fait beaucoup pour cette philosophie de la vie, dont la valeur littéraire n'a jamais été justement estimée, — je veux dire Emmanuel Swedenborg. Le plus imaginatif des hommes, écrivant cependant avec la précision d'un mathématicien, il s'efforça de greffer une morale purement philosophique sur le christianisme populaire de son temps. Une telle entreprise naturellement doit présenter des difficultés qu'aucun génie ne pouvait surmonter. Mais il vit et montra la connexion entre la nature et les passions de l'âme. Il pénétra le caractère emblématique ou spirituel du monde visible, audible, tangible. Sa muse amoureuse de ténèbres plana spécialement au-dessus des parties les plus basses de la nature, et elle les interpréta ; il fit voir le lien mystérieux qui allie le mal au moral, aux formes matérielles impures, et a donné en paraboles épiques une théorie de la folie, des bêtes, des choses effrayantes et impures.

Un autre signe de nos temps, marqué aussi, par un mouvement politique analogue, c'est l'importance nouvelle donnée à l'individu. Chaque chose qui tend à isoler l'individu, — à l'entourer des barrières du respect naturel, de sorte que chaque homme sente que le monde est sien et que l'homme traite avec l'homme comme un État souverain avec un État souverain, — tend à l'union véritable aussi bien qu'à la grandeur. « J'appris, dit le mélancolique Pestalozzi, qu'aucun homme sur l'immense terre de Dieu ne veut ou n'est capable de secourir un autre homme. » Le secours doit venir du cœur seul. Le savant est cet homme qui doit

absorber en lui toute la capacité du temps, toutes les contributions du passé, tous les espoirs du futur. Il doit être une universalité de connaissances. S'il y a une leçon qui plus qu'une autre devrait pénétrer son entendement, c'est celle-ci : Le monde n'est rien, l'homme est tout ; la loi de toute la nature est en vous-même, et vous ne savez pas encore comment monte un globule de sève. En vous-même sommeille la Raison tout entière ; c'est à vous de tout connaître, de tout oser. Monsieur le Président et Messieurs, cette confiance dans le pouvoir inscruté de l'homme appartient, par tous motifs, par toutes prédictions, par toute préparation, au Savant Américain.

Nous avons trop longtemps écouté les muses raffinées d'Europe. On suspecte déjà l'esprit de l'homme libre américain d'être timide, imitateur, incolore. L'avarice publique et privée rend épais l'air que nous respirons. Le savant est honnête, indolent, complaisant. Voyez déjà la conséquence tragique. L'esprit de ce pays, à qui l'on enseigne comme idéal des objets bas, se dévore lui-même. Il n'y a d'ouvrage que pour le bienséant et le complaisant. Les jeunes hommes du plus bel avenir, qui commencent la vie sur nos rivages, remplis par les souffles de la montagne, étincelants de toutes les étoiles de Dieu, trouvent que la terre au-dessous d'eux n'est pas en unisson avec tout cela ; mais ils sont détournés de l'action par le dégoût qu'inspirent les principes d'après lesquels les affaires sont gouvernées, et peinent comme des manœuvres ou meurent de dégoût. Quelques-uns d'entre eux se suicident.

Quel est le remède ? Ils ne virent pas encore, et des milliers de jeunes gens pleins d'espoir se pressant en foule aux barrières de la course ne voient pas encore que, si l'homme seul se dresse lui-même d'une manière indomptable sur ses instincts, et s'y maintient ferme, le vaste monde viendra autour de lui. Patience, patience : avec les ombres de tout ce qui est beau et grand dans la société, et comme consolation, la perspective de votre propre vie infinie, et comme œuvre l'étude et la communication des principes ; l'acte de faire prévaloir ces instincts, la conversion du monde. N'est-ce pas la disgrâce capitale dans le monde de n'être pas une unité, de n'être pas compté pour un caractère, de ne pas produire ce fruit particulier que chaque homme fut créé pour porter, mais d'être compté dans le total, dans le cent ou le mille de la partie, du fragment auquel nous appartenons ; et notre opinion prédite géographiquement, comme le nord ou le sud. Il n'en sera pas de même de notre opinion, frères et amis ; s'il plaît à Dieu, il n'en sera pas de même. Nous marcherons sur nos propres pieds, nous travaillerons avec nos propres mains, nous parlerons suivant nos propres esprits. Alors l'homme ne sera pas plus longtemps un nom pour la pitié, pour le doute, pour le plaisir des sens.

La crainte de l'homme et l'amour de l'homme seront une muraille de

défense et une couronne de joie autour de tout. Une nation d'hommes existera pour la première fois, parce que chacun se croit inspiré lui-même par l'Ame divine qui inspire aussi tous les hommes.

(Traduit par LÉON BAZALGETTE.)

ALEXANDRE L. KIELLAND

LA TOMBIÈRE

Bien haut, par-dessus la solitude des bruyères, volait un docte vieux corbeau.

Il se dirigeait vers l'ouest lointain, vers le rivage de la mer, dans l'intention de déterrer une oreille de truie qu'il y avait enfouie aux bons temps d'autrefois.

L'on était déjà loin dans l'automne, et le manger était rare.

Si vous apercevez un corbeau — a dit le Père Brehm — vous n'aurez pas beaucoup à regarder pour en voir un second.

Cependant vous auriez pu regarder longtemps dans la direction du sage et vieux corbeau; il s'en venait seul, et rien ne suivit. Sans aucunement s'inquiéter, sans pousser un croassement, il se hâtait, de ses ailes noires comme du charbon, par la densité du brouillard pluvieux, gouvernant droit sur l'ouest.

Mais, tout en volant, d'un vol égal, méditativement, son œil perçant examinait de près le paysage en dessous de lui, et le vieil oiseau était pris d'un profond chagrin.

Année par année, là-bas, les petites parcelles jaunes et vertes s'accroissaient en nombre et en superficie; acres après acres on coupait les solitudes de bruyères; les maisons de plus en plus s'élevaient avec leurs toits aux tuiles rouges et leurs cheminées basses d'où sortait comme une respiration, la fumée huileuse de la tourbe. Des humains venaient tout gâter, partout!

Il se souvenait qu'aux jours de sa jeunesse — à bien des hivers de là, naturellement — c'était ici même la vraie place pour un corbeau désireux de s'installer à l'écart avec sa famille: de longues, d'interminables bandes de bruyère, des masses de levrauts, des petits oiseaux par essaims; sur

le rivage, des canards-eiders avec leurs gros œufs délicieux ; et puis toutes sortes de bons morceaux, autant que le cœur en pouvait souhaiter.

Maintenant il voyait les maisons succéder aux maisons, des plaques de blé jaune et de vertes prairies ; et le manger était si rare qu'un vieux corbeau bien né devait s'en aller des lieues et des lieues au loin pour déterrer une méchante oreille de truie.

Oh ! ces hommes, ces hommes ! Le vieil oiseau les connaissait bien. Il avait grandi parmi eux et, ce qui est mieux, parmi l'aristocratie. Son enfance et sa jeunesse s'étaient passées dans la grande maison tout près de la ville.

Mais à présent, chaque fois qu'il volait au-dessus de cette maison, il prenait son essor vers le haut du ciel, de telle sorte qu'on ne vînt pas à le reconnaître. Car, lorsqu'il apercevait une figure de femme dans le jardin, il pensait que ce pouvait être la jeune demoiselle avec ses cheveux poudrés et son chapeau blanc, tandis qu'en réalité c'était sa fille aux boucles blanches comme la neige et portant une coiffure de veuve.

Avait-il goûté bien de la joie parmi l'aristocratie ?

Oh ! c'est selon comment vous considérez les choses. Il y avait beaucoup à manger et aussi beaucoup à apprendre ; mais, après tout, c'était la captivité. Durant les premières années, son aile gauche avait été rognée, mais plus tard il était « prisonnier sur parole », comme disait toujours son vieux maître.

Il avait oublié cette parole, un jour de printemps qu'une jeune corneille au plumage d'un noir lustré s'en était venue voler au-dessus du jardin.

Quelques temps après — plusieurs hivers avaient passé — il était revenu à la maison. Mais quelques étranges gamins lui avaient lancé des pierres ; le vieux maître et la jeune demoiselle n'y étaient point.

« Sans doute ils sont en ville », pensa le vieux corbeau ; et il revint de nouveau, un peu plus tard. Mais il fut accueilli de la même façon.

Alors le vieil oiseau — car dans l'entretemps il avait pris de l'âge — se sentit froissé dans ses sentiments de corbeau bien élevé, et il volait maintenant haut au-dessus de la maison. Il ne voulait plus avoir rien de commun avec le genre humain ; le vieux maître et la jeune demoiselle pourraient le chercher aussi longtemps que cela leur plairait. Qu'ils l'aient fait, jamais il n'en douta.

Et il oublia tout ce qu'il avait appris, les mots français très difficiles, que la jeune demoiselle lui enseignait dans le salon et les explétifs incomparablement plus faciles qu'il avait ramassés pour son propre compte à la cuisine.

Deux phrases humaines seulement étaient restées accrochées à sa mémoire, derniers vestiges d'une instruction évanouie. Lorsqu'il était tout à fait de bonne humeur, il répétait souvent : « Bonjour, Madame ! » Mais, s'il venait à se mettre en colère, il criait d'une voix perçante : « Allez au diable ! »

A travers la densité du brouillard pluvieux il poursuivait son vol rapide et précis ; déjà il apercevait la ligne blanche du ressac au long de la côte. Et il distinguait une grande plaque noire qui s'étendait en dessous de lui, c'était une tourbière.

Elle était encerclée par des fermes sur les hauteurs ; mais sur le terrain plat, — dans un espace de plusieurs lieues, — nulle part trace de vie humaine ; rien que quelques piles de tourbe sur les bords de la tourbière avec, entre elles, de petits monticules noirs et des flaques d'eau luisante.

« Bonjour, Madame ! » s'écria le vieux corbeau, et il se mit à décrire de vastes cercles au-dessus du marais. Celui-ci paraissait si engageant qu'il se résolut à descendre, lentement et prudemment : il s'installa sur une racine d'arbre, tout au milieu.

Ici, c'était exactement comme aux jours anciens, le silence désert. Sur quelques plaques de sol plus sec croissait de la bruyère très courte et çà et là des touffes de joncs. Ils étaient désséchés, mais sur leurs tiges roides il y avait encore une ou deux aigrettes, toutes noircies et pourries par la pluie automnale. Sur la plus grande partie du marais, la terre était de mince épaisseur, noire, émiettée et parsemée de flaques d'eau. Des racines d'arbres, grises et tordues, pointaient çà et là, entrelacées comme un filet plein de nœuds.

Le vieux corbeau se rendait bien compte de ce qu'il voyait. Là il y avait eu des arbres, au temps jadis, avant même qu'il vînt au jour.

La forêt avait disparu : les branches, les feuilles, tout. Il ne restait plus que l'emmêlement des racines, enfouies profondément dans la masse tendre des fibres noires et de l'eau.

Mais au delà de ce changement, plus rien, sans doute, ne surviendrait ; toutes choses resteraient telles et ici, en tous cas, des hommes ne se mêleraient plus de tout gâter.

Le docte oiseau demeurait perché, tête haute, sur sa racine. Les fermes étaient si loin, là-bas, qu'il se sentait parfaitement à l'aise ici, tout au milieu de la tourbière aux profondeurs sans fin. Au moins ce vestige des temps anciens était respecté dans son silence. Le corbeau lissa ses plumes d'un beau noir luisant et répéta à diverses reprises : « Bonjour, madame ! »

Mais voici que de la ferme la plus rapprochée descendaient deux hommes, avec un cheval et une charrette ; deux petits garçons couraient derrière. Ils firent un circuit parmi les monticules, mais ils avaient l'air de vouloir traverser le marais.

« Ils vont bientôt devoir s'arrêter, » pensait le corbeau. Non, ils approchaient de plus en plus ; le vieil oiseau tournait la tête de côté et d'autre, inquiet ; vraiment c'était étrange de les voir s'aventurer aussi loin.

Enfin ils s'arrêtèrent, et les hommes se mirent à l'œuvre avec des bêches et des haches. Le corbeau pouvait voir : ils luttaient contre une énorme racine qu'ils voulaient détacher du sol.

« Bientôt ils en auront assez, » se dit-il.

Nullement; ils coupaient avec leurs haches, — les plus tranchantes qu'il eût jamais vues; — ils creusaient avec leurs bêches; ils tiraient de toutes leurs forces: et voici qu'enfin la grande racine se retourna, élevant en l'air tout le réseau de ses mailles roides.

Les petits garçons s'évertuaient à creuser des canaux entre les flaques du marais. « Vois donc le grand corbeau là-bas », dit l'un d'eux.

Une pierre dans chaque main, ils s'approchèrent en se courbant derrière les monticules. L'oiseau les voyait parfaitement venir. Mais ce n'était point là le plus grave.

Non, pas même ici, dans ce marais, les choses d'autrefois n'étaient laissées en paix. Il s'était rendu compte, maintenant, que même les vieilles racines grises, plus vieilles que le plus vieux des corbeaux, et fermement enlacées à la profondeur sans fin de la tourbière, elles devaient céder devant les haches tranchantes!

Et, lorsque les gamins se furent approchés assez près pour ouvrir le feu, il souleva ses lourdes ailes et prit son essor.

Mais, tandis qu'il s'élevait dans les airs, regardant en bas les hommes, qui travaillaient et les gamins stupides qui restaient là bouches béantes, avec une pierre dans chaque main, une grande colère se saisit du vieil oiseau.

Il se précipita sur eux avec une allure d'aigle et, tout en faisant battre ses grandes ailes à leurs oreilles, il criait d'une voix perçante : « Allez au diable ! »

Les gamins poussèrent un hurlement de terreur et tombèrent face contre terre. Quand ils se risquèrent à relever la tête, tout était redevenu silencieux et désert. Loin, là-bas, solitairement, un oiseau noir poursuivait son vol vers l'ouest.

Mais, jusqu'à ce qu'ils fussent devenus hommes — bien plus, jusqu'à l'heure de la mort — leur conviction profonde fut que le Mauvais en personne leur était apparu, sortant du marais noir, sous la forme d'un corbeau monstrueux, aux yeux de flamme.

Et ce n'était qu'un vieux corbeau, en route vers l'ouest, où il s'en allait découvrir une oreille de truie qu'il avait enterrée.

(Traduit du norvégien par GEORGES KHNOPFF).



AN. P. TCHEKHOV

AU TRIBUNAL

(Extrait de *Crépuscules.*)

Dans la ville de district de N., dans le bâtiment marron du gouvernement où tour à tour se succédaient la zemskaïa ouprava, le tribunal de paix, les comités des paysans, de l'alimentation, de la guerre et beaucoup d'autres, un jour sombre d'automne, la cour d'assises siégeait. Un fonctionnaire de l'endroit avait fait un mot à propos de la maison marron :

— Ici on trouve la justice, la police, la milice, — tout à fait l'institut des jeunes filles nobles.

Mais, selon le proverbe qui veut que l'enfant qui a sept bonnes soit sans yeux, ce bâtiment frappe désagréablement le nouveau venu qui n'est pas dans l'administration, par son air triste de caserne, sa vétusté et son absolu manque de confort à l'extérieur comme à l'intérieur. Même dans les jours les plus lumineux du printemps, il semble couvert d'une ombre épaisse et, par les nuits claires, quand brille la lune et que les arbres et les maisons particulières, fondues dans une seule masse noire, sont abîmées dans un sommeil paisible, seul, ridiculement et hors de propos, il est suspendu sur l'humble paysage ainsi qu'une pierre qui l'écrase, détruisant l'harmonie générale, et ne dort pas, comme s'il ne pouvait se délivrer des lourdes remembrances de péchés passés qui n'ont pas été pardonnés.

A l'intérieur il a tout l'air d'un hangar très peu engageant. Il est étrange de voir comment tous ces procureurs, juges, présidents d'une parfaite élégance qui font des scènes à la maison pour une légère puanteur, une tache sur le parquet, endurent facilement un ventilateur qui bourdonne, l'odeur des pastilles qu'on brûle et les murs sales toujours humides.

La session de la cour d'assises s'ouvrit à dix heures. On passa rapidement sur les préliminaires avec une hâte visible. Les affaires surgissaient les unes après les autres et étaient expédiées promptement comme des messes sans chantres, si bien qu'aucune intelligence n'aurait pu se constituer un tableau complet de cette masse bigarrée, débordante de physionomies, de mouvements, de discours, de malheurs, de vérité, de mensonges... A

deux heures, beaucoup avait était fait: on avait condamné deux accusés aux travaux forcés, un privilégié à la perte de ses droits et à la prison; prononcé un acquittement et renvoyé une affaire...

A deux heures précises, le président fit appeler l'affaire du paysan Nicolas Kharlamov, prévenu de meurtre sur la personne de sa femme. La composition du tribunal était la même que dans la dernière affaire, mais la place de l'avocat était occupée par un nouveau personnage, un jeune stagiaire imberbe, vêtu d'une redingote à boutons étincelants.

— Qu'on introduise l'accusé! ordonna le président.

Mais l'accusé, prévenu d'avance, gagnait déjà son banc. C'était un paysan de cinquante-cinq ans, grand, large, tout à fait chauve, avec un visage apathique couvert de poils et une grande barbe rousse. Un petit soldat malingre le suivait armé d'un fusil.

Presque en arrivant au banc, le soldat fut assez malheureux pour trébucher et laisser tomber son fusil qu'il rattrapa du reste au vol, mais en se cognant fortement le genou à la crosse. Dans le public se fit entendre un léger rire.

De douleur ou de honte de sa maladresse, le soldat rougit vivement.

Quand on eut posé les questions d'usage à l'accusé, formé le jury, procédé à l'appel des témoins et fait prêter serment, on commença de lire l'acte d'accusation. Le greffier, étroit de poitrine, pâle, trop maigre pour son uniforme et un emplâtre sur la joue, tout à fait une clinique ambulante, lisait d'une voix sourde, rapidement, à la façon des sacristains, sans hausser ni abaisser la voix, comme s'il craignait de se fatiguer la poitrine; le bruit du ventilateur bourdonnant sans relâche derrière le tribunal formait son accompagnement et l'ensemble de ces sons donnait à la tranquillité de la salle un caractère assoupissant, narcotique.

Le président, un homme encore jeune, avec un visage exténué et qui avait la vue basse, était assis dans un fauteuil immobile, la paume de la main près du front comme pour se garantir les yeux du soleil. Au milieu du bourdonnement du ventilateur et du secrétaire, il semblait absorbé dans ses pensées quand, le secrétaire ayant fait une petite pose pour reprendre haleine avant d'entamer une nouvelle page, il se redressa tout d'un coup, jeta un regard vague sur le public, puis, se penchant vers l'oreille de l'assesseur voisin, demanda avec un soupir:

— Vous êtes descendu, Matveï Petrovitch, chez Demianov?

— Oui, chez Demianov, répondit l'assesseur, également en se redressant.

— La prochaine fois, c'est chez lui probablement que je m'arrêterai. Pensez donc, on ne peut pas descendre chez Tipiakov. Du bruit, un remue-ménage pendant toute la nuit! On entend cogner ou tousser, des enfants geindre... Impossible.

Le substitut, un brun, gras, bien nourri, avec des lunettes d'or et une belle barbe bien soignée, était assis, immobile comme une statue et la

joue appuyée sur un poing, lisant le *Caïn* de Byron. Ses yeux étaient pleins d'une attention avide, et l'étonnement soulevait de plus en plus ses sourcils. De temps à autre il s'enfonçait dans son fauteuil, regardait une minute sans intérêt devant lui et se replongeait dans sa lecture. Le défenseur promenait sur la table le bout non taillé d'un crayon et, la tête de côté, réfléchissait... Sa figure n'exprimait qu'un invariable et froid ennui comme celui qu'on remarque sur les visages des écoliers et des employés obligés de rester toujours à la même place, de comtempler des mêmes physionomies, les mêmes murs. Le réquisitoire de tout à l'heure ne l'inquiétait nullement. Du reste, que signifiait-il ? Sur l'ordre de ses chefs, suivant une antique formule, avec le sentiment que ce réquisitoire était décoloré et ennuyeux, sans passion ni feu, il allait le produire devant les jurés, puis s'en aller plus loin, gagner par la boue et sous la pluie une autre ville pour attendre l'ordre d'aller requérir de nouveau quelque part dans le district..... ce qui n'a rien de bien joyeux !

L'accusé au début toussait nerveusement dans sa manche et était pâle ; mais bientôt le silence, la monotonie générale et l'ennui agirent aussi sur lui. Il examinait, pris d'un inconscient respect, les uniformes des juges, les visages fatigués des jurés et clignotait tranquillement des yeux. La mise en scène juridique et la procédure dont la pensée l'avait tant tourmenté dans sa prison, produisaient en ce moment sur lui une impression des plus calmantes. Il ne voyait pas là du tout ce qu'il comptait rencontrer. Sur lui pesait une accusation de meurtre, et malgré cela il ne trouvait ni visages menaçants, ni regards irrités, ni grandes phrases sur le châtiment, ni d'intérêt pour sa situation extraordinaire; pas un de ceux qui le jugaient n'avait fixé sur lui un regard prolongé, curieux... Les fenêtres sombres, les murs, la voix du secrétaire, l'attitude du procureur : tout était ponctué d'une indifférence bureaucratique. On aurait dit que l'assassin ne remplissait qu'une simple fonction administrative et qu'il n'était pas jugé par des gens vivants, mais par une sorte de machine invisible, mise en mouvement Dieu sait par quelle main...

Le paysan tranquillisé ne comprenait pas qu'on avait là une telle habitude des drames et des tragédies de la vie qu'on les envisageait de même que dans les hôpitaux les décès et que dans cette impassibilité mécanique précisément étaient cachées l'horreur de sa situation et l'impossibilité pour lui d'en sortir ; que si, au lieu de demeurer tranquillement assis, il se levait pour supplier, faire appel avec des larmes à la pitié, s'accuser amèrement, que s'il se mourait de désespoir, tout cela se briserait devant les nerfs émoussés et l'habitude comme la vague contre le roc.

Quand le secrétaire eut fini, le président passa la main sur la table, regarda longtemps l'accusé clignant des yeux et demanda ensuite en remuant nonchalamment la langue :

— Accusé, vous reconnaissez-vous coupable de meurtre sur la personne de votre femme le 9 juin au soir?

— En aucune façon, répondit l'accusé en se redressant et en ramenant son *kholat* sur la poitrine.

Le tribunal procéda alors rapidement à l'interrogatoire des témoins. On interrogea deux femmes, cinq paysans et l'*ouriadnik* qui avait fait l'enquête.

Tous, couverts de boue, fatigués par la marche et l'attente dans la pièce des témoins, abattus et sombres, répétaient la même chose. Ils témoignaient que Kharlamov était « bien » avec sa vieille, comme tout le monde : il ne la battait que lorsqu'il s'était grisé. Le 9 juin, au coucher du soleil, on avait trouvé la vieille dans le vestibule avec le crâne fendu ; près d'elle, dans une flaque de sang, gisait une hache. Lorsqu'on songea à Nicolas et qu'on voulut lui annoncer la catastrophe, on ne le trouva ni dans l'isba ni dans la rue. On courut le chercher dans les cabarets et dans les isbas, mais on ne le découvrit pas. On avait perdu ses traces. Cependant, deux jours après, il apparut de lui-même au commissariat, pâle, les vêtements en lambeaux, tout le corps agité d'un tremblement. On le garrotta et on le mit en prison.

— Accusé, dit le substitut en s'adressant à Kharlamov, ne pourriez-vous pas expliquer au tribunal où vous avez été pendant les deux jours qui ont suivi le meurtre ?

— J'ai erré dans les champs... sans manger, sans boire...

— Pourquoi vous cachiez-vous, si ce n'est pas vous qui étiez l'assassin?

— J'avais peur... Je craignais d'être jugé.

— Ah!... Bien, asseyez-vous.

On interrogea en dernier lieu le médecin du district, chargé de l'autopsie de la vieille assassinée. Il fit part au tribunal de tout ce qu'il put se rappeler, du rapport qu'il avait rédigé et de ce qu'il avait préparé en venant. Le substitut regarda avec des yeux clignotants son costume noir battant neuf, son nœud de cravate dernier genre, les lèvres en mouvement, prêta l'oreille, et dans sa tête s'agita d'elle-même paresseusement une idée : « Tout le monde porte maintenant des redingotes courtes, pourquoi s'en est-il fait faire une longue ? Pourquoi justement une longue et non une courte ? »

Derrière le président on entendit un grincement discret de bottes. C'était le substitut qui allait prendre un papier sur la table.

— Mikhaïl Vladimirovitch, murmura le procureur à l'oreille du président, ce Koréiski a dirigé l'enquête avec une extraordinaire négligence. On n'a pas interrogé le frère ni le *staroste*, on ne comprend rien à la description de l'isba.

— Que faire... que faire ! soupira le président en se renversant dans un fauteuil, c'est une ruine, une patraque !

— A propos, continua le procureur, regardez dans le public sur le premier banc, le troisième à droite... une physionomie d'acteur. C'est le richard de l'endroit ; il possède environ cinq cent mille roubles comptant.

— Oui? On ne le croirait pas à le voir... Ne pourrait-on pas, mon cher collègue, suspendre la séance.

— Finissons d'abord l'enquête.

— Comme vous voudrez... Eh bien! dit le président en levant ses yeux sur le médecin, alors vous êtes d'avis que la mort a été instantanée?

— Oui, elle est survenue à la suite d'une forte lésion de la substance cérébrale...

Quand le médecin eut fini, le président jeta un regard vague entre le procureur et le défenseur et demanda :

— N'avez-vous aucune question à poser?

Le substitut, ne détachant pas ses yeux de *Caïn*, fit un geste négatif de la tête; le défenseur tout d'un coup s'agita et, après avoir toussé, demanda :

— Dites, docteur, ne peut-on pas, d'après la dimension des blessures, connaître l'état... l'état d'âme du criminel, c'est-à-dire je demande si la dimension des blessures permet de penser que l'accusé se trouvait sous le coup d'une émotion.

Le président leva ses yeux endormis et indifférents sur le défenseur. Le procureur s'arracha à la lecture de *Caïn* et regarda le président. Ils jetèrent un regard, mais sur leurs visages il n'y avait rien, ni sourire, ni étonnement, ni incertitude.

— Peut-être, dit le médecin embarrassé, si on prend en considération la force avec laquelle l'assassin porte le coup... Du reste, pardonnez-moi, je n'ai pas bien saisi votre question...

Le défenseur n'obtint pas de réponse à sa question ; du reste, il s'en souciait peu : le plus clair pour lui était que cette question avait surgi dans sa tête et avait échappé à sa langue sous l'influence du silence, de l'ennui et du bourdonnement du ventilateur Ayant congédié le médecin, le tribunal passa à l'examen des pièces à conviction. On examina d'abord un *kaftan* sur la manche duquel on voyait, sombre, s'étaler une tache brune de sang.

Interrogé sur l'origine de cette tache, Kharlamov répondit :

— Trois jours avant la mort de la vieille, Pendkov tirait du sang à son cheval... J'étais là, et, naturellement, en lui aidant... je me suis taché...

— Cependant, Penkov vient de déclarer qu'il ne se rappelle pas que vous ayez assisté à la saignée...

— Je ne sais pas.

— Asseyez-vous!

On examina la hache qui avait servi à tuer la vieille.

— Ce n'est pas ma hache, déclara l'accusé.

— A qui est-elle?

— Je ne puis pas vous le dire... Je n'avais pas de hache.

— Un paysan pourtant ne peut pas se passer de hache. De plus, votre voisin Ivan Timotheitch, avec qui vous avez réparé un traîneau, a témoigné que cette hache justement vous appartenait...

— Je ne saurais vous dire, mais je suis seulement devant Dieu (Kharlamov étendit la main et écarta les doigts)... comme devant mon véritable créateur. Je ne me souviens pas d'avoir eu une hache à moi. J'en ai eu une comme celle-ci, cependant, il me semble, un peu plus petite, mais mon fils Prokhor l'a perdue. C'est deux ans avant de partir pour le service. Il était allé ramasser du bois avec les enfants et il l'a perdue...

— Bien, asseyez-vous!

Cette incrédulité systématique et cette répugnance à l'écouter irritèrent sans doute et offensèrent Kharlamov. Ses paupières clignotèrent et ses pommettes se couvrirent de taches rouges.

— Comme devant Dieu! continua-t-il, tendant le cou. Si vous ne me croyez pas, veuillez interroger mon fils Prokhor. Prochka, où est la hache? demanda-t-il tout d'un coup d'une voix rude, se tournant brusquement vers le soldat. Où?

Ce fut un moment pénible. Chacun sembla s'affaisser et disparaître... Une même pensée terrible, impossible, la pensée de la possibilité de ce fatal hasard, traversa comme l'éclair le cerveau de chaque assistant, et personne n'osa regarder le visage du soldat.

— Il est interdit à l'accusé de s'entretenir avec l'escorte.

Personne ne voyait le visage du soldat, et l'horreur traversa la salle invisible, comme masquée. L'huissier se leva lentement de sa place et, sur la pointe des pieds, les bras ballants, sortit de la salle. Une minute à peine après, on entendit des pas sourds et des bruits comme quand on relève un factionnaire. Tout le monde leva la tête, en s'efforçant de regarder comme si rien ne s'était passé, et on poursuivit l'affaire.

(Traduit par SERGE MURAT).

R. W. EMERSON

LES SUR-HUMAINS (1)

(Du volume d'Emerson, traduit par M. J. Izoulet sous ce titre : *les Sur-Humains*, nous extrayons ces quatre courts fragments sans autre lien entre eux que la vivante pensée qui les anime.)

De *Swedenborg ou le Mystique :*

Pourtant Swedenborg, d'après sa méthode, a épinglé sa théorie à une forme temporaire. Il exagère la circonstance du mariage; et, bien qu'il trouve de faux

(1) Emerson, *les Sur-Humains*, traduit de l'anglais par Jean Izoulet, avec la collaboration de MM. Adrien Baret et Firmin Roz. Un vol. in-18, chez Armand Colin et Cie.

17

mariages sur la terre, il imagine un choix plus sage dans le ciel. Mais des âmes progressives, tous les amours et toutes les amitiés sont momentanés. *M'aimez-vous ?* signifie : Voyez-vous la même vérité ? Si oui, nous sommes heureux du même bonheur ; mais bientôt un de nous entre à la perception d'une nouvelle vérité ; nous sommes divorcés, et aucune tension dans la nature ne peut nous maintenir ensemble. Je sais combien délicieuse est cette coupe d'amour, moi existant pour vous, vous existant pour moi ; mais c'est un cramponnement d'enfant à son jouet, une tentative pour éterniser le coin du feu et la chambre nuptiale, pour conserver l'alphabet illustré avec lequel on nous donne gentiment nos premières leçons. L'Eden de Dieu est nu et grandiose : comme le paysage de dehors, qu'on se remémore le soir au coin du feu, il semble froid et désolé, tandis que vous vous pelotonnez sur les charbons ; mais, une fois dehors de nouveau, nous avons pitié de ceux qui peuvent renoncer à la magnificence de la nature, pour la lumière des bougies et les cartes. Peut-être le vrai sujet de l'*Amour conjugal* est-il la conversation, dont les lois sont profondément éliminées. Cela est faux, si on l'applique littéralement au mariage. Car Dieu est la fiancée ou le fiancé de l'âme. Le ciel n'est pas l'appariement de deux âmes, mais la communion de toutes. Nous nous rencontrons (1), et nous habitons un instant sous le temple d'une pensée, et nous nous séparons comme si nous ne nous séparions pas, pour rejoindre une autre pensée dans d'autres camaraderies de joie. Bien loin qu'il y ait quoi que ce soit de divin dans le sens bas et propriétaire du *M'aimez-vous?* c'est seulement quand vous me laissez et me perdez, en vous jetant sur un sentiment qui est plus haut que nous deux, que je me rapproche, et me trouve à vos côtés ; et je suis repoussé si vous fixez votre œil sur moi et me demandez de l'amour. En fait, dans le monde spirituel, nous changeons de sexe à tout moment.

Vous aimez le mérite qui est en moi, alors je suis votre époux ; mais ce n'est pas moi, c'est le mérite qui fixe l'amour, et ce mérite est une goutte de l'océan de mérite qui est par delà moi. Cependant j'adore le mérite plus grand qui est dans un autre, et ainsi je deviens son épouse. Lui aspire à un plus haut mérite dans un autre esprit, et il est épouse ou récepteur de cette influence...

De *Montaigne ou le Sceptique :*

La leçon de la vie, c'est pratiquement de généraliser, de croire ce que les années et les siècles disent contre les heures ; de résister à l'usurpation des particularités, de pénétrer leur sens catholique. Les choses semblent dire une chose, et disent le contraire. L'apparence est immorale ; le résultat est moral. Les choses semblent tendre en bas, justifier le découragement, promouvoir les scélérats, abattre les justes ; et, par des coquins, comme par les martyrs, la juste cause avance. Bien que les coquins gagnent la partie dans chaque lutte politique, bien que la société semble passer des mains d'une bande de criminels aux mains d'une autre bande de criminels, à chaque changement de gouvernement, et que la marche de la civilisation soit une suite de félonies, cependant les fins générales sont de quelque façon réalisées. Nous voyons, aujourd'hui, des éléments imposés qui semblent retarder ou faire rétrograder la civilisation des siècles.

(1) Et dans ce monde où rien n'appareille les âmes... (V. H.)

Mais l'esprit du monde est un bon nageur, et les tempêtes et les vagues ne peuvent le noyer. Il fait la nique aux lois : et ainsi, dans tout le cours de l'histoire, le ciel semble affecter de bas et pauvres moyens. A travers les années et les siècles, à travers les mauvais agents, à travers les babioles et les atomes, une grande et bienfaisante tendance irrésistiblement coule à flots. Qu'un homme apprenne à chercher le permanent dans le changeant et le fugitif; qu'il apprenne à supporter la disparition des choses qu'il était accoutumé à vénérer sans perdre sa vénération ; qu'il apprenne qu'il est ici non pour agir, mais pour être agi ; et que, quoique l'abîme s'ouvre sous l'abîme, et que l'opinion déplace l'opinion, toutes choses en fin de compte sont contenues dans l'Eternelle cause.

Si ma barque sombre, c'est pour une autre mer.

De *Gœthe ou l'Ecrivain* :

La société n'a réellement pas d'intérêt plus grave que le bien-être de la classe littéraire. Et l'on ne saurait nier que les hommes mettent de la cordialité à reconnaître et à accueillir le mérite intellectuel. Pourtant l'écrivain n'occupe pas du tout chez nous une position prépondérante. Je pense que ceci est de la faute à lui. Une livre passe pour une livre. Il fut des temps où l'écrivain était une personne sacrée : il écrivait des Bibles, les premiers hymnes, les codes, les épopées, les chants tragiques, les vers sybillins, les oracles de Chaldée, les sentences laconiennes gravées aux murs des temples. Chaque mot était vrai et éveillait les nations à une vie nouvelle. Il écrivait sans légèreté, et sans choix. Chaque mot était gravé devant ses yeux, sur la face de la terre et du ciel ; et le soleil et les étoiles n'étaient que des lettres de même sens, et n'ayant pas en elles plus de nécessité. Mais comment peut-il être honoré, quand il ne s'honore pas lui-même, quand il se perd dans la foule ; quand il n'est plus le législateur, mais le sycophante, faisant la courbette à l'opinion inconstante d'un public inconsidéré ; quand il lui faut soutenir en avocat éhonté quelque mauvais gouvernement, ou qu'il lui faut aboyer tout le long de l'année dans l'opposition, ou écrire de la critique conventionnelle ou des romans dissolus, ou, en tous cas, écrire sans pensée et sans recourir, jour et nuit, aux sources de l'inspiration ?...

Gœthe enseigne le courage et l'équivalence de tous les temps ; que les désavantages d'une époque quelconque n'existent que pour les faibles de cœur. Le génie plane avec son soleil et sa musique sur les ères les plus ténébreuses et les plus sourdes. Aucune hypothèque, aucune mise en accusation, n'a prise sur les hommes ou les heures. Le monde est jeune : les premiers grands hommes font appel à nous affectueusement. Nous aussi il nous faut écrire des Bibles, pour unir de nouveau les cieux et le monde terrestre. Le secret du génie est de ne souffrir qu'aucune fiction existe pour nous ; de réaliser tout ce que nous connaissons ; dans le haut raffinement de la vie moderne, dans les arts, dans les sciences, dans les livres, dans les hommes, d'exiger la bonne foi, la réalité et un but, et, au commencement, à la fin, au milieu, et sans terme, d'honorer toute vérité en la pratiquant.

CASIMIR DE DANILOVICZ-STRZELBICKI

AU CRÉPUSCULE

A M[lle] Sophie O...

... Je vous aime, et j'ai peur de vous... vous, les heures longues et grises d'un jour qui se meurt.

... J'aime rêver, courbé indolemment, suivant d'un regard distrait la dernière lutte de l'éclatante clarté du jour agonisant dans une auréole d'or et de pourpre, incendiant l'horizon de fusées écarlates et violettes, avec les ténèbres lugubres et mornes de la nuit, qui vient peu à peu, avec des lenteurs de vieillard, envahissant le monde d'une brume grise qui émousse, ternit les tons voyants, les fait pâlir et, leur donnant une teinte morte de vieux brocards de jadis, efface les couleurs des meubles, qui déjà se profilent en des ombres noires et gigantesques d'étranges animaux apocalyptiques, noyés dans la carnation froide, grisâtre, de la pénombre crépusculaire...

... J'aime ces heures silencieuses de fin de jour aux teintes violettes et laiteuses, qui font rêver aux silences d'anciennes chapelles, aux cellules mystiques d'ascètes de siècles passés, aux calmes profonds d'heures de prière et de recueillement; cette coloration indécise et blême, vous jetant comme un trouble délicieux dans l'âme, un apaisement où l'on semble se fondre dans le Tout infini, sans personnalité, sans volonté, alangui dans ce calme et ce silence qui murmure à l'oreille un *memento mori*, un regret vague de rayons solaires chauds et lumineux, clair comme des tresses de cheveux blonds.

J'aime ces heures tristes, et cependant pleines d'un charme enchanteur, heures mystiques de souvenirs évoqués, demi-claires, à la lumière indécise, mytérieuses, frémissantes d'incertitudes et d'attente, heures de phrases inachevées, de confessions interrompues, de douleurs ressouvenues, d'anciennes légendes ressuscitées de leur séculaire poussière...

... J'aime ce silence crépusculaire, chantant à l'oreille une insaisissable mélodie de l'espace, mélopée triste des choses d'au delà, bruissant tout bas le soupir des univers, ramenant malgré nous la pensée vers les larmes jadis versées, les espoirs déçus, les aspirations folles d'un bonheur impossible et irréalisable, vers les tombeaux oubliés, les ruines croûlantes des puissances passées...

J'aime et j'ai peur de vous, heures de souvenirs, envahissant le cerveau

et le cœur de vagues réminiscences des moments jadis vécus, nous rappelant que souvent on préfère revivre encore une fois les douleurs des jours anciens, évoqués aux heures douces du crépuscule, que de chercher de nouveaux et inconnus bonheurs...

... Et souvent, à la fin du jour, au cours de ces heures longues et calmes, des recoins envahis de noirs ténèbres sortent légères, éthérées, drapées de brume des jours lointains du passé, les visions des figures disparues, peut-être dures jadis, oubliées, indifférentes aujourd'hui...

... Et elles se dressent devant nous, comme des fantômes élyséens : celles-ci un sourire aux lèvres, légères et gaies, pareilles aux lucioles des campagnes romaines ; celles-là lugubres et mornes, passant lentement, insupportables, hideuses comme des spectres de Macbeth...

... Et l'on semble entendre dans ce calme silence d'étranges soupirs, d'adorables mélodies, oubliées et chères, dont une note seule nous apporte le souvenir des journées rayonnantes de bonheurs anciens...

... Heureux, mille fois heureux celui à qui longue se déroule la file de riants souvenirs, au crépuscule, un jour d'automne...

... Heureux qui peut et veut évoquer les ombres et visions qui lui sont chères...

... Heureux qui peut contempler avec joie son passé, avec espoir sourire à l'avenir.

... Heureux à qui dans la ligne longue de visions brumeuses ne glissera pas subitement, ruinant son calme et son bonheur, comme un accord faux au millieu d'une céleste harmonie, cadavériquement pâle, couvert du linceul, le spectre d'une aimée...

... Et je n'évoque que des ombres tombales, et pour moi l'heure des souvenirs se peuple de douleur, l'espace chante pour moi la mélancolique chanson du vide infini, sur mes rêves crépusculaires s'étend le linceul de crêpe noir, sur mes plus riantes évocations tombent des ramées de cyprès sépulcral...

... Et cependant je vous aime, vous les heures longues et calmes du crépuscule gris, traînant lentement, mélancoliquement, dans le cortège des visions tristes comme vos lugubres ténèbres, sans une étincelle d'un bonheur passé, sans une lumière d'espoir futur...

(Traduit du polonais par l'auteur.)



CÉSAR FRANCK

Si les opinions de la foule sont irraisonnées, si leur évolution n'est que l'évolution même des préjugés et des routines, les jugements de la critique ne leur sont que rarement supérieurs. La plupart des professionnels de la critique musicale, en particulier, exercent ce qu'on pourrait appeler le sacerdoce de l'ignorance. Dépourvus des notions les plus élémentaires sur l'art dont ils prétendent connaître, esclaves des modes et des engouements que parfois ils se flattent de diriger, ils font assaut d'incompétence et d'injustice, essayant de dissimuler la nullité de leurs appréciations sous la solennité de leur phraséologie. Incapables, non seulement de comprendre une œuvre, mais simplement de la remarquer si les circonstances ne l'imposent pas de force à leur attention, ils ne s'occupent guère que des compositeurs qui écrivent pour le théâtre, des combatifs qui triomphent ou périssent aux luttes retentissantes de la scène, et presque toujours c'est pour exalter les médiocres, pour condamner les vrais artistes. Wagner est insolemment raillé, morigéné, nié par eux, jusqu'au moment où le succès se déclare, où la vogue emporte toutes les résistances, où les imbéciles dénigrements de la veille sont remplacés par les admirations stupides du lendemain.

Méconnu par la foule, méconnu par la critique, négligé, dédaigné par les musiciens ses confrères, César Franck a vécu, César Franck est mort. Si la musique est, techniquement, le plus haut, le plus hermétique de tous les arts, la sublime mathématique de sons et d'émotions que ne pourront jamais concevoir les esprits vulgaires, les rôdeurs de coulisses qui, du soir au matin, s'improvisent critiques musicaux, on peut ajouter que, dans la musique, l'œuvre de César Franck, entre toutes, est difficilement abordable. Non qu'elle soit difficile à sentir, non que Franck n'ait trouvé nombre d'accents directs, qui pénètrent les cœurs sans efforts ; mais, pour la pouvoir juger, pour être à même de saisir son architecture, l'agencement de ses grandes lignes, la richesse de ses détails, pour discerner les trésors de science qu'elle renferme et pour en mesurer la prodigieuse valeur, il faut l'écouter avec attention, l'étudier avec conscience, apporter à cette étude un autre esprit qu'à l'audition d'une opérette, affranchir résolûment ses oreilles et son âme de tout l'infâme milieu soi-disant artistique où les œuvres de nos compositeurs ont coutume de germer.

Je me rappelle nettement les dernières années de César Franck. Un hasard heureux m'avait mis en rapport avec lui, et sa bonté, sa cordiale, sa magnifique bonté avait eu raison sans peine de la timidité bien naturelle que je ressentais en sa présence. Ce grand artiste était le plus

admirable des hommes, généreux et candide, maladroit aux choses de la vie pratique, une âme d'enfant, tout ingénue, que les sentiments bas ne ternirent jamais. Doué d'une sensibilité extrême, Franck souffrait des appréciations bêtement cruelles que les méchants et les sots formulaient souvent sur son œuvre ; mais l'injustice ne l'aigrissait point, il ignorait l'envie, la révolte, comme il ignorait le découragement. S'il eut un vrai chagrin de se voir oublié par les uns et raillé par les autres, il ne songea pas un instant à employer les moyens ordinaires de conquérir la faveur du public. L'idée d'un abandon partiel de ses principes, d'un abaissement passager de son idéal, d'un compromis occasionnel entre la mode et l'art, ne lui vint pas et ne pouvait lui venir. Il travailla pour exprimer sa pensée personnelle, pour les très rares esprits qui étaient alors en mesure de le comprendre, pour ses convictions, pour le beau, avec la ferveur et le désintéressement d'un apôtre. Il sut rester pauvre, partageant la journée trop courte entre l'austère bonheur de la composition musicale et d'ingrates besognes d'enseignement, tâches quotidiennes, labeur incessant dont la mort seule devait le libérer.

Oui, je me rappelle avec une émotion profonde celui que nous appelions tous de ce nom familier, où cependant nous ne mettions pas moins de respect que d'affection : « le père Franck ». Je le revois à son piano, à sa table de travail, dans son modeste logement du boulevard Saint-Michel, ou encore aux concerts de la Société Nationale, si unie, jadis, sous sa direction. De même, je revois ses funérailles, — où le Conservatoire ne jugea pas nécessaire de se faire représenter ! — le triste cortège se déroulant par une morne journée d'arrière-saison, l'émotion de tant d'amis, d'admirateurs et d'élèves emplissant la nef de Sainte-Clotilde, et, au cimetière, devant cette fosse ouverte, notre pauvre Chabrier, disparu depuis, prononçant quelques paroles, auxquelles Camille Benoît vint ajouter, d'une voix brisée, un dernier mot d'adieu. Tout cela est encore près de moi, et tout cela est déjà si loin !

Aujourd'hui, malgré le sacre de la mort, malgré l'épreuve dangereuse, favorable, cette fois, des premières années qui suivent la date décisive et suprême, l'œuvre de Franck est encore imparfaitement comprise. Le génie de Wagner occupe tout l'espace, toute la gloire ; et le public, s'il a l'éclectisme de ses plaisirs, admet difficilement qu'il y ait divers ordres, diverses natures de grandeur. Et puis l'on n'a point fait de réclame autour du nom de Franck, la spéculation ne s'est pas emparée de son œuvre. Cette œuvre enfin demande une certaine initiation : elle veut un certain recueillement d'esprit, une certaine aptitude de l'âme à s'élever. Je souhaite, sans trop y croire, qu'elle soit connue et aimée de la masse des dilettantes et des critiques ; mais, ce que je sais bien, et ce qui m'importe seul, c'est qu'elle saura toujours émouvoir fortement, durablement, les âmes qui vraiment aiment la musique, qui trouvent dans la musique une expression intime, directe, infiniment puissante, de leurs sentiments

et de leurs aspirations. Pour celles-là, Franck reste un grand musicien, même après le maître supérieur de ce temps, Richard Wagner; pour ceux-là, les créations de Franck, — non pas tous ses ouvrages, mais les pages comme le *Quintette*, la *Sonate* pour violon, le *Quatuor en ré*, le *Prélude, choral et fugue*, plusieurs *Pièces d'orgue*, les grands *Offertoires* et la majeure partie des *Béatitudes* — demeurent, sous d'admirables formes musicales, de sublimes manifestations du sentiment humain.

*
* *

Il y aurait une longue étude à faire des origines musicales de César Franck, de son style, de tout ce qu'il a conservé, renouvelé, transformé et créé. Je ne l'entreprendrai point ici, sachant que les dissertations techniques, forcément très étendues et quelque peu arides, n'apprennent pas grand'chose aux lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec la musique en général ou n'ont pas entendu les œuvres dont il s'agit, et sont presque inutiles pour les autres. Non, je laisserai de côté l'harmonie si particulière mais si riche de Franck : son contrepoint savant, hardi au possible, issu pourtant des plus sévères traditions ; sa mélodie si personnelle, que ses élèves ont, selon moi, trop imitée ; sa rythmique si variée, où l'emploi extrêmement fréquent des contretemps et de la syncope lui a permis d'obtenir des effets très neufs. Je n'analyserai point les pages les plus renommées de ses œuvres, dont quelques-unes semblent écrites par Bach, mais par un Bach qui aurait lu Schumann et Wagner. Même je n'établirai point, en ces œuvres si abondantes, les gradations et divisions qu'il pourrait être utile de marquer, montrant que Franck n'était point fait pour le théâtre, et qu'il a bien souvent torturé la parole humaine en sa logique propre et sa beauté spéciale, étant dominé par sa recherche de l'intérêt musical, de la splendeur musicale, et par son désir d'exprimer le sentiment intérieur dans ce qu'il a de plus élevé, fût-ce au mépris de la prosodie poétique et au grand dommage de l'équilibre entre les éléments divers de l'ensemble. Sa science elle-même révélait la belle naïveté de son âme : créé et mis au monde pour composer des sonates, des quatuors et des fugues, sa production était aussi consciencieuse et son inspiration aussi probe lorsqu'il mettait en musique le livret insensé d'*Hulda* que lorsqu'il écrivait son admirable *Dextera Domini ;* et les choses discutables qu'il a pu faire, — au point de vue de l'appropriation scénique, poétique ou... grammaticale, s'entend, — furent conçues par lui aussi sincèrement que les plus excellentes. Ces dernières, du reste, comptent seules, et seules elles suffisent à assurer sa gloire, gloire qui échappe au vulgaire, mais que l'élite universelle reconnaît et salue.

Un point, par contre, me semble capital ; et je demande la permission de m'y arrêter, car il précise l'originalité majeure de César Franck.

Franck fut un croyant, un maître religieux. Je tiens à y insister ; je tiens à montrer les réflexions que motive l'art de Franck, et toute la valeur de son exemple, et cela en cette libre revue, où peut-être je serai seul de mon avis, seul de ma foi. Lorsqu'on écoute *la Procession* de Franck, pour choisir un ouvrage de dimensions très restreintes, sans grande portée apparente, — mais de quelle intime portée réelle ! — il est impossible d'admettre que le musicien n'ait pas cru à ce qu'il a chanté, et qu'en écrivant cette page il n'ait pas incliné son âme devant l'Hostie. La même remarque s'applique au *Panis angelicus*, hymne d'amour mystique dont l'effusion brûlante, lorsqu'elle s'épanche sous les voûtes de nos églises, pénètre les cœurs les plus simples, les pensées les plus humbles, d'émotion pure et d'extatique tendresse. Que dirons-nous de tant d'inspirations séraphiques, qui, sans titres ni paroles, expriment éloquemment, aux pièces d'orgue et de piano et dans la musique de chambre, les élans de l'être humain vers l'Être en qui résident la vérité et la bonté? Et que dirons-nous encore des *Béatitudes*, œuvre inégale mais gigantesque, où toutes les puissances de la musique se réunissent pour répéter, pour glorifier le Sermon sur la Montagne ? La muse de Wagner, dans *Parsifal*, s'incarne en de multiples figures, vivantes, souffrantes, aimantes, où notre vie même nous apparaît recréée, portée à son maximum de signification, et le Graal de lumière, élevé comme le signe visible de salut, nous rappelle, par la merveille eucharistique, la doctrine d'amour et de rédemption qui synthétise la foi chrétienne ; la muse de Franck, dans *les Béatitudes*, se prosterne, et répète seulement, adorante, avec larmes, avec joie, les divines paroles que le Sauveur prononça sur la douleur humaine. Ainsi, malgré une moindre part de création, l'œuvre de Franck mène l'esprit qui la peut comprendre aux mêmes régions où la conduit l'œuvre sublime de Wagner. « Bienheureux celui qui croit et qui aime ! *Selig in Glauben*, *Selig in Liebe!* » Telle est encore, telle est toujours la moralité dernière de l'art, lorsqu'il consent à parler sa vraie langue, la langue de son éternelle patrie.

C'est là, à mon sens, l'enseignement principal que dégage l'œuvre de César Franck, et qui correspond à une crise heureuse et grave de l'âme moderne. La valeur de la forme, en musique comme ailleurs, correspond toujours, soit par la volonté des maîtres, soit même à leur insu, à la valeur humaine du fond : tout style a sa raison d'être et son but, son pourquoi humain, son contenu moral ; et, s'il ne l'a pas encore, s'il ne sait pas clairement le *quid divinum* qu'il doit exprimer, il le cherche, l'évoque, l'appelle, le fait naître et grandir. Des multitudes, frivoles ou perverses, attirées par des curiosités quelconques, sont allées à Bayreuth ; d'autres, ou les mêmes, se sont pressées aux offices de la semaine sainte à Saint-Gervais de Paris, et ont voulu écouter, applaudir *les Béatitudes* au concert ; les musiciens se sont épris du style de Wagner dans *Parsifal*, de la polyphonie vocale si céleste et douloureuse d'un Palestrina ou d'un

Vittoria, des formes savantes, pénétrées d'émotion mystique, que César Franck a mises au service de la parole divine... Qu'importe la part que la convention, la mode, l'ignorance, le dilettantisme et les raffinements stériles de « l'art pour l'art » ont eu à coup sûr en de pareils enthousiasmes ? Le fait n'en demeure pas moins acquis, et, sachez-le, il correspond bien à un mouvement réel des esprits, à une évolution, obscure mais certaine, à une mystérieuse reprise des âmes par l'émotion chrétienne. Ces ignorants, ces blasés, ces sceptiques dédaigneux de l'idée et que le vêtement de cette idée parvenait seul à distraire un moment de leur ennui, ils sont allés pourtant à la colline sainte ; domptés, presque malgré eux, par les magies de l'art, ils ont été émus, ils ont pleuré au pardon d'Amfortas et de Kundry, devant Parsifal élevant la lance du sacrifice, devant le Graal où resplendit le miracle des rédemptions suprêmes. Ils ont écouté, aussi, la plainte auguste du Sauveur, telle que les vieux contrapuntistes chrétiens d'Italie et d'Espagne l'ont chantée, aux planantes harmonies de voix invisibles, où s'éplorent les purs sanglots des anges. Ils ont entendu le maître moderne dont j'ai essayé de marquer ici la véritable grandeur opposer aux gémissements sans cesse renouvelés de nos souffrances l'éternelle consolation promise aux affligés. Rien de tout cela ne demeurera vain. Jeune toujours, toujours forte et toujours belle, la vérité rayonne. Heureux les artistes, heureux les maîtres qui lui ont rendu témoignage ! *Heil dir*, *Licht*.

ALFRED ERNST.



LES ASSOCIATIONS D'ÉTUDIANTS EN RUSSIE

La vie intime de la société russe est fort peu connue en Europe.

L'existence de la censure ne permet pas d'apprécier les manifestations qui se trouvent le moindrement en contradiction avec l'ordre actuel. Cependant, avec le développement de la société naissent des exigences qui, refoulées, se font jour sous des formes très intéressantes. Le mode de groupement de la jeunesse des universités est un des aspects de ce développement de la vie sociale. Les premiers cercles d'étudiants étaient fondés sur la nécessité d'un mutuel appui, mais dans la suite ils se transformèrent et prirent différents caractères suivant l'époque et l'endroit de leur apparition. Les villes possédant des universités attiraient chaque année une jeunesse de plus en plus nombreuse, dénuée la plupart du temps de moyens d'existence, et les premiers cercles avaient pour objectif de venir en aide aux membres en leur procurant des travaux rémunérés, des logements ou des secours. Naturellement, les cercles étaient composés d'étudiants sortant du même collège ou ayant vécu dans la même ville. La nationalité, la situation occupée dans la société servaient aussi de traits d'union.

C'est ainsi qu'il y eut à Moscou et à Pétersbourg des cercles de Sibériens, d'Arméniens, de Polonais, de Géorgiens. C'est ainsi aussi que les étudiants originaires d'un même gouvernement s'unirent entre eux, et c'est pourquoi on nomma ces cercles *zemliatchestv* (de zemlia, terre, union entre gens du même pays). A Kiev, qui sert de centre aux gouvernements limitrophes, il y eut ainsi trois groupes celui de l'Oukraïne, un groupe de Juifs et un groupe de Polonais. Les Petits Russiens, qui habitent le sud de l'empire et se trouvent sous la dépendance économique des juifs pour qui, d'autre part, le Polonais demeure l'ennemi traditionnel, font bande à part. A Varsovie, il existe aussi trois groupes de ce genre, un polonais, un russe, un juif. Le groupe russe se compose des fonctionnaires et d'employés que le gouvernement envoie pour russifier le pays, et il va sans dire que les Polonais ne sympathisent pas avec ces Russes qui vivent parmi eux. Dorpat (Touriev) et Riga offrent à un degré moindre cependant les mêmes causes de désunion; mais dans les autres villes les questions de nationalité et de caste n'ont pas la même importance, et on remarque dans la jeunesse beaucoup de dispositions à s'associer. C'est surtout ce qu'on voit à Moscou et à Pétersbourg, qui sont comme les rendez-vous de la jeunesse de la Russie tout entière et en même temps présentent un terrain neutre d'où sont exclus les intérêts de clocher.

Bientôt, dans les *zemliatchestv*, fondés d'abord sur des raisons d'ordre pratique, des préoccupations nouvelles apparurent. Ils organisèrent bientôt des lectures, constituèrent des bibliothèques composées de livres rares ou interdits par la censure.

Puis, dans les *zemliatchestv* se formèrent de petits groupes qui s'occupèrent d'une façon spéciale de questions historiques ou de science sociale pour laquelle la jeunesse en Russie a montré toujours beaucoup de goût. Les *zemliatchestv* comprennent surtout des étudiants appartenant à l'université ou à des écoles spéciales, mais en outre ils comptent des femmes qui la plupart du temps suivent des cours et quelquefois d'anciens étudiants. Il en résulte que les *zemliatchestv* eurent avant tout à lutter contre l'administration universitaire.

Sous Nicolas Ier on avait introduit des articles qui portaient atteinte à la fois et à la liberté des études et à celles des étudiants. Malgré des changements apportés dans les statuts de l'université à chaque nouveau règne, les étudiants ne jouirent jamais d'une grande indépendance. Il leur était défendu de faire partie d'une association, de faire des collectes, d'adresser des pétitions collectives. Les professions ne peuvent jamais sortir dans leurs cours des cadres marqués par le règlement. L'administration exerce une surveillance qui a tout le caractère de l'espionnage. Les étudiants, qui n'ont jamais pu s'habituer à cet ordre de choses, protestèrent souvent dans des réunions que l'administration considérait comme des « désordres ». La police intervenait, les étudiants résistaient, et on vit des batailles qui durèrent quelquefois plusieurs jours pour se terminer par l'arrestation de quelques centaines d'étudiants. Les étudiants des *zemliatchestv* constituaient toujours la majorité des protestataires. C'est pourquoi, après chaque « désordre », la vie abandonnait les *zemliatchestv*. A la fin de 1870, quelques *zemliatchestv* de Pétersbourg s'avisèrent de former une ligue qui subsista fort peu de temps, beaucoup d'étudiants ayant été entraînés par le mouvement révolutionnaire alors assez fort. En 1880 et dans les années qui suivirent, les étudiants de Pétersbourg tentèrent en vain de relever les *zemliatchestv*. Dans le même temps pourtant, dix *zemliatchestv* de Moscou s'unirent et fondèrent une « caisse centrale » à laquelle,

durant les « désordres », la société moscovite fit parvenir des grosses sommes. Cette organisation ne dura pas longtemps. En 1885, un nouveau règlement universitaire permit de poursuivre les étudiants qui avaient fait partie de cette organisation, et la vie des *zemliatchestv*, languissante dès lors, reçut un nouveau coup en 1887 lorsque les étudiants demandèrent le retrait du nouveau règlement et l'admission des femmes aux universités. En passant, on doit remarquer que les étudiants russes furent toujours de chauds partisans de l'admission des femmes à l'Université. Mais, en 1890, de nouveaux éléments vinrent rendre la vie aux universités. Quelques *zemliatchestv* constituèrent de nouveau une ligue avec la même caisse centrale, mais sur de plus larges bases, avec un « Conseil de la Ligue » constitué par des délégués des *zemliatchestv* nommés ordinairement pour un an. Au début, le nombre des membres la nouvelle Association ne dépassa pas 300. La ligue avait pour objet l'assistance mutuelle et le relèvement du niveau moral et intellectuel des étudiants. Les expériences antérieures lui avaient montré l'inutilité des manifestations, et, s'en abstenant elle-même, elle en dissuadait en général les étudiants.

Aussi après 1891 n'y eut-il pas de ces « désordres » sans lesquels il ne se passait guère une année. Des *zemliatchestv* qui étaient d'abord restés à l'écart entrèrent dans la Ligue et de nouveaux s'organisèrent qui suivirent cet exemple, de sorte qu'en 1894 elle comprenait 45 cercles et 2,000 membres. En donnant son adhésion à l'Alliance, le *zemliatchestv* conserve son autonomie. Tout en se soumettant aux décisions de la majorité dans les affaires d'intérêt général, lorsqu'il s'agit par exemple d'une réclamation auprès de l'administration, d'une dépense indispensable, il garde sa vie propre dans laquelle personne n'a le droit de s'immiscer. Le résultat est que chaque *zemliatchestv* présente quelque particularité. Tandis que certains *zemliatchestv* ne se préoccupent que du bien-être matériel de leurs membres, les autres s'inquiètent surtout de leur développement intellectuel ou se donnent quelque mission pratique.

Ceux donc dont l'activité est plus intellectuelle fondent des bibliothèques, organisent des lectures par des gens compétents, forment des petits cercles dont chacun étudie une question spéciale. Ces dernières années, on a pu à ce sujet remarquer un grand entraînement pour les théories de Karl Marx. La famine d'autre part en 1891 et 1892 et le choléra en 1892 et 1893 ont donné naissance, dans la société russe, à un mouvement vers le peuple, et parmi les étudiants se trouvèrent beaucoup de propagateurs de ce mouvement. Chaque année, en été, un grand nombre d'étudiants vont distribuer en province des livres qui s'adressent spécialement au peuple ; les étudiants en médecine travaillent dans les hôpitaux des campagne, établissent des restaurants hygiéniques où pour une somme modique les travailleurs trouvent une nourriture saine et chaude. D'autres voyagent pour recueillir des données statistiques sur la vie nationale. L'hiver, on se prépare aux travaux de l'été. On fait des collectes entre soi et dans la société, on apprécie les livres édités par le peuple, on envoie des catalogues à ceux qui veulent former des bibliothèques. Enfin beaucoup de *zemliatchestv* ont des intérêts particuliers, nés des conditions spéciales auxquelles sont soumises les régions auxquelles appartiennent leurs membres. Telle est la vie des *zemliatchestv*. Tout en s'unissant entre eux, ils sont restés des organes indépendants ayant des fonctions spéciales.

Pour résoudre les différends des étudiants entre eux ou des étudiants avec les

professeurs, et pour se défendre aussi des espions, la Ligue a organisé une « commission judiciaire » devenue plus tard le « Tribunal de la Ligue » dont l'intervention est sollicitée non seulement par des étudiants, mais aussi par des personnes étrangères à la Ligue. Il est composé de délégués des *zemliatchestv* élus pour un an. Chaque fois qu'on instruit une affaire, on charge cinq ou six étudiants de faire une enquête, et c'est sur leur rapport que le tribunal prononce son arrêt qui consiste ordinairement en un exposé de l'affaire accompagné de conclusions. Qu'il s'agisse d'un étudiant convaincu d'avoir profité indûment d'une bourse ou d'un secours, on le somme de renoncer à la bourse ou de restituer sous peine de voir la chose rendue publique. Dans les cas graves, on invite le coupable à quitter l'Université. Dans les affaires d'espionnage, on publie les noms des espions et on cherche à se procurer leurs photographies pour les envoyer partout.

L'organe central de l'Association des *zemliatchestv* est le « Conseil de l'Association » dont les fonctions sont très variées. C'est lui qui transmet les offres des *zemliatchestv* isolés et qui préside aux élections, qui exécute les décisions de l'Association et qui est chargé de la publication des arrêts du Tribunal de l'Association. Il doit de plus venir en aide à tous les étudiants qui désirent se grouper en un *zemliatchestv*, s'occuper de la répartition des secours, organiser des réunions dans lesquelles on discute certaines questions préparées à l'avance et auxquelles prennent part un ou plusieurs membres des divers *zemliatchestv*. C'est ainsi qu'on obtient à peu près les résultats qu'on aurait pu obtenir plus facilement si l'on possédait la liberté d'association et une beaucoup plus large publicité, et que chaque étudiant peut trouver un cercle sympathique et, pour les questions qui l'intéressent, sinon une solution, au moins un bon point de départ.

L'Association, étant une organisation illégale, fait son possible pour que ses membres et surtout ceux de la commission et du Conseil demeurent inconnus de l'administration de l'Université; mais elle ne cherche à cacher ni son existence ni son programme. L'Association proteste par écrit contre tous les actes de l'administration qui lui paraissent devoir exercer une mauvaise influence sur la vie des étudiants. D'autre part, quand le Conseil juge nécessaire d'exclure un étudiant de l'Université, elle fait parvenir sa décision à l'administration qui ordinairement fait droit à sa demande.

Le Conseil de l'Association a cherché à lier des relations avec les étudiants des autres villes, et il a organisé des réunions générales. Jusqu'ici il y a eu trois de ces réunions au cours desquelles les délégués des villes purent faire connaître à leurs camarades les mœurs de leurs universités respectives et aussi leurs besoins.

C'est de ces différentes tentatives qu'est née à Tomsk, le seul centre universitaires en Sibérie, l'idée d'une organisation identique à celle de Moscou qui attira à elle la moitié des étudiants. De semblables organisations existent également à Pétersbourg, où de plus les élèves des écoles spéciales supérieures se sont aussi groupés en associations distinctes, à Kharkov et à Kiev.

I. N.



L'ŒUVRE INTERNATIONALE [1]

L'œuvre internationale que nous poursuivons est, surtout, une œuvre de paix, — paix entre les nations, paix dans la société et paix dans la famille.

Comment arriver à proclamer la paix entre les peuples? En opposant aux tendances militaires, si funestes de nos jours, l'arbitrage, le désarmement et la fédération internationale.

Comment arriver à établir la paix dans la société? En rendant les intérêts solidaires.

Et comment, finalement, établir la paix dans la famille? En détruisant les vieux préjugés qui rendent la femme l'inférieure de l'homme et presque toujours son esclave.

La famille est la cellule organique de la société. A son tour, la commune n'est autre chose que la réunion des familles. Les associations de communes, — canton, province, patrie — peuvent et doivent être adoptées et consolidées dans un pacte d'alliance qui s'appelle la fédération.

Voici l'œuvre internationale.

Ce mot « fédération » ne peut plus effrayer personne, puisque nous trouvons dans notre propre organisme le type du système. En effet, l'organisme humain est composé d'organes qui remplissent des fonctions; ces fonctions sont, toutefois, subordonnées à un centre qui est le cerveau. Donnez à chacun des organes sociaux leur autonomie ; laissez-les remplir leurs fonctions librement, et, en maintenant cette harmonie, vous éviterez les chocs, les troubles et les luttes civiles.

C'est par la fédération que vous arriverez à la représentation la plus parfaite des minorités, que vous contribuerez à la solution du problème social, que nous éviterons les guerres futures, que nous proclamerons un idéal de justice et de paix entre les hommes.

Partout aujourd'hui ce renouvellement rayonne, en Amérique comme en Australie, comme en Europe. Parcourez l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, la Norvège, la Suède, l'Espagne et le Portugal : partout vous trouverez des germes fédéralistes. Je m'arrête sur la péninsule ibérique. En traversant les provinces espagnoles, ce qui nous frappe au premier abord, ce sont les différences profondes et radicales, qui les séparent et les divisent. La Catalogne a un dialecte à elle, comme la Galice, comme l'Andalousie, comme Valence, comme la Castille, comme les peuples basques. Les mœurs, les tendances, les chansons même, les danses varient de province à province. L'Andalousie et la Galice se rapprochent plus du Portugal que du reste de l'Espagne; on dirait que Barcelone est une ville française. Par la tradition, par la race, par la géographie, la péninsule ibérique est destinée à une fédération. Le Portugal conserve encore sa primitive autonomie; il entrerait dans la fédération, tel qu'il est aujourd'hui. Cette fédération aurait encore comme alliées les républiques de l'Amérique du Sud qui sont d'origine espagnole et le Brésil qui est d'origine portugaise. Le jour où la France aurait derrière elle 22 millions de

(1) Un volume de l'auteur du *Livre de la Paix* paraîtra bientôt sous ce titre : *l'Œuvre Internationale.*

républicains (telle est la population actuelle de la péninsule), la politique en Europe changerait complètement. La fédération ibérique serait une étape pour la future fédération européenne.

Au Brésil, le système fédéraliste a opéré des miracles, tout en restant une garantie pour la république. Le développement des États est énorme et grandit chaque jour. Il est vrai que le parlementarisme n'existe pas dans ce pays. La politique des partis est discréditée partout, précisément, parce que les partis étaient dominés *par* l'intérêt et organisés *pour* l'intérêt. Le politicien est un produit de la centralisation, et vous ne le chasserez pas, si vous ne prenez pas la commune comme la seule base rationnelle de la politique moderne et comme le seul moyen de délivrer les différents pays de l'influence néfaste des partis, des politiciens et des syndicats politiques et financiers.

Fidèle à ces principes qui sont les vrais principes du fédéralisme, mon honorable ami M. le Dr Jaguaribe, un lutteur et un vaillant apôtre de notre idéal, vient de fonder à Saint-Paul un grand journal quotidien, *le Municipe*, où il combat le bon combat émancipateur et libérateur. Par son système, les municipes resteraient comme la seule base électorale, et ainsi, par une gradation administrative, on arriverait à élire des députés. De cette façon, toute dictature deviendrait impossible. Presque tous les peuples traversent, en ce moment, une crise : ils oscillent entre le césarisme et le jacobinisme, précisément parce que la centralisation les retient entre ces deux pôles extrêmes. Le jour où la liberté communale sera comprise et pratiquée, ce jour-là, les peuples seront définitivement émancipés par le fédéralisme.

Remarquez ce qui se passe actuellement. La province se dépeuple. Tout le monde émigre. Les uns viennent dans la capitale, les autres vont tenter fortune dans des pays lointains. Dans les capitales se concentre tout le mouvement d'un pays. La concurrence politique, aussi funeste que la concurrence économique, se développe comme un résultat de cette situation écrasante, pour l'esprit comme pour le cœur.

Mais donnez de l'expansion à la province, à la commune, à la région, et la vie renaîtra. C'est la nature elle-même qui nous invite à l'imiter.

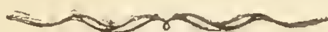
Et que faut-il pour y arriver ? — Il nous faut de la propagande, une propagande forcenée.

Plaçons-nous au-dessus des envies, des calomnies et des intérêts qui sont malheureusement l'apanage de notre société. Organisons des tournées scientifiques et littéraires pour propager nos principes et nos idées, organisons des conférences, organisons au plus tôt un congrès international, — et nous réussirons.

Pour condamner le fédéralisme et l'internationalisme, il faudrait d'abord supprimer le commerce, qui est essentiellement cosmopolite, l'industrie, le télégraphe, le téléphone, les chemins de fer, la navigation et toutes les grandes découvertes qui honorent notre siècle et notre civilisation.

La raison finit toujours par triompher. Et nous avons pour nous la raison et la justice.

MAGALHAES LIMA.



BIBLIOGRAPHIE

Il n'est pas trop tard encore pour parler du dernier livre de Jean Grave, **La Société future**, œuvre sérieuse et consciencieuse entre toutes, œuvre également de foi ardente et généreuse. Le seul reproche du reste qu'on puisse lui adresser — outre celui purement matériel d'être un peu confusément composé — est justement son excès de générosité. Mais il est acquis, naturellement, que la société si belle et si idéale que décrit Jean Grave est, comme la Cité du Bon Accord d'Elisée Reclus, une société future et que des siècles suffiront à peine pour la préparer. L'important est de savoir où et vers quelle cité nous devons marcher et marchons, et peut-être justement cette cité idéale est-elle celle que célèbre si chaleureusement et si noblement Jean Grave.

Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste, par A. Hamon. — Après avoir étudié la psychologie du militaire professionnel, dans un livre qui a fait sensation et dont une deuxième édition, avec couverture de Maximilien Luce, vient de paraître (1), notre ami et collaborateur A. Hamon expose dans un nouveau volume — dont nous rendons compte quelque peu tardivement — la psychologie des disciples de la doctrine anarchiste-socialiste. Je n'aime pas beaucoup le procédé de tout « scientiser » à outrance qu'emploie M. Hamon, d'autant plus que cette méthode le conduit parfois à des conclusions presque naïves. Consacrer tout un chapitre à démontrer par la méthode d'observation que l'anarchiste-socialiste est un révolté me paraît superflu. Ceci étant posé, il ne me reste qu'à constater que le livre de M. Hamon est très consciencieusement fait et d'une lecture très instructive, ne fût-ce que pour les lettres, toujours très curieuses, qu'il a reçues d'anarchistes de tous pays en réponses à ses questions : « Pourquoi êtes-vous anarchiste-socialiste ? Comment êtes-vous devenu anarchiste-socialiste ?... »

L. J.

M. Paul Gérardy chante à la gloire de Boecklin (2) quelques pages enthousiastes et ferventes dédiées à Emile Verhaeren. M. Gérardy a profondément senti le caractère foncièrement panthéiste et païen de cette œuvre extraordinaire ; son défaut est peut-être d'avoir un peu étouffé l'expression directe de son admiration sous le débordement de son vocabulaire fastueux. Il y a vu « le frémissement de rêve et de vie et de rire du grand Pan — et tous les faunes en ronde autour de la croix qui tombe ! » — « La santé joyeuse, la force, l'absolu des formes immortelles, la vie enfin, profonde, multiforme, tragique et joyeuse, ainsi se résume l'art de Bœcklin en face des gracieuses et sincères décorations préraphaélites ».

Dans un rapide voyage à travers les capiteuses floraisons et les arborescences touffues de M. Saint-Georges de Bouhélier (3), nous avons recueilli quelques

(1) Une traduction de ce volume en allemand est sous presse, ainsi qu'une édition italienne ; une édition espagnole est annoncée.

(2) Paul Gérardy, **A la gloire de Boecklin**. Liège, chez Gnusé.

(3) Saint-Georges de Bouhélier. **La Vie héroïque des Aventuriers, des Poètes, des Rois et des Artisans. — La Résurrection des Dieux**. Paris, chez Vanier.

fruits cachés sous les rameaux et qui ne nous semblent pas sans saveur : « ... Mais les hommes s'ignorent. Ils se fatiguent monstrueusement. Ils meurent, attachés à la terre profonde. *Ils apparaissent, en vérité, les glacés et noirs sarcophages dont la paroi close abrite un dieu mort.* » Plus loin : « Tout homme est le tombeau où dort un dieu... Car les poètes sont des dieux qui s'éveillent. Et ils s'éveillent dans du chaos. »

Dans l'**Eternel féminin et le mécanisme de l'Amour**, M. Marius Decrespe prêche l'agrandissement de l'Humanité par l'amour et cite cette belle parole du Bouddha : « O Yasodhara, je ne t'ai jamais tant aimée que depuis que j'aime toutes les créatures en toi ! » — Le sculpteur Jean Baffier (1), à propos de la question du Musée du soir, posée par notre collaborateur éloquent G. Geffroy, raconte les déboires de sa vie d'ouvrier et de la vie de ses frères, en indiquant les causes de leurs souffrances et les remèdes à y apporter. Sa brochure est l'affirmation d'une forte et sincère foi d'artiste auquel le mercantilisme apparaît comme un insaisissable monstre prêt à dévorer ses victimes; toutefois, ne partageons pas la défiance de l'auteur envers le Musée.

L. B.

La Musique et les Musiciens, par Albert Savignac (Ch. Delagrave). — M. Savignac, compositeur et professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris, s'est donné la tâche difficile de condenser en un seul volume toutes les notions nécessaires à un musicien instruit. Son livre doit servir de guide à de sérieuses études tout en initiant les gens du monde aux mystères de l'art musical et des principales branches qui s'y rattachent.

Le travail de M. Savignac est intéressant, mais il se ressent un peu du double but qu'il poursuit ; il y a peut-être trop de questions à peine effleurées qu'il aurait été préférable de supprimer en même temps que certains développements qui ne peuvent intéresser que des spécialistes.

L'ouvrage se divise en cinq grands chapitres.

C'est d'abord un simple et clair petit cours de physique suivi de notions élémentaires sur la physiologie de l'oreille. Il est intéressant de voir traiter ces sujets par un musicien ; l'auteur a su éliminer tout ce qui ne touche pas immédiatement à son art. En se basant sur la théorie des sons harmoniques, il donne une démonstration très claire de la présence nécessaire, dans toute gamme, de l'octave, de la quinte et de la quarte. L'étude simple des sons harmoniques est du reste le seul résultat scientifique dont M. Savignac se sert pour expliquer les phénomènes musicaux et voire même certains principes élémentaires de l'harmonie (comme la distinction entre les bons et les mauvais degrés d'une gamme, le redoublement des notes d'un accord, la différence entre l'accord parfait majeur et les autres accords dissonants). M. Savignac croit son système plus en rapport avec le sentiment musical que la théorie des « sons résultants » de Helmholtz.

Dans le second chapitre intitulé *Le Matériel sonore*, nous trouvons une étude sur la voix humaine (contenant une curieuse lettre de l'Alboni), une étude détaillée de l'orgue et de ses analogues ; enfin viennent des notions sommaires

(1) Jean Baffier, **Objections à Gustave Geffroy sur le Musée du soir et la Force créatrice.** Chez l'auteur.

sur tous les instruments de l'orchestre y compris quelques instruments anciens et exotiques. Chaque description est accompagnée d'un dessin et suivie de l'énumération des principales méthodes employées. C'est un petit cours très utile, aux dilettanti surtout; la connaissance des différents éléments d'un orchestre est en effet précieuse pendant une audition symphonique et permet de ne point confondre le *cor anglais* et le *cor de chasse*.

A noter des considérations sur la couleur des timbres. Pour M. de Savignac, le son de la flûte est *bleu*, celui du hautbois est *vert*, le cor est *jaune* et les instruments à percussion font de grands trous *noirs* dans la masse.

L'éminent professeur consacre ensuite 171 pages à l'étude de l'harmonie et du contrepoint. C'est bien long, pensons-nous, pour un résumé à l'usage des gens du monde.

Les pages consacrée à la *fugue* ont de quoi satisfaire la curiosité de l'amateur et de quoi enseigner à l'élève. Il existe en effet fort peu de traités spéciaux où cette question soit aussi bien exposée. Il n'existe également presque pas d'ouvrage français portant sur la forme de la composition musicale (chap. IV). Ces deux dernières parties sont peut-être les plus intéressantes et les mieux faites de tout l'ouvrage.

A signaler page 424 les différents caractères qu'attribue l'auteur aux diverses gammes majeures ou mineures : *Fa* dièse majeur, rude; *si* bémol mineur, funèbre ou mystérieux, et ainsi de suite. Il est assez curieux que M. Savignac n'ait pas pu définir de la même façon les tonalités d'*ut* majeur, de *ut* bémol majeur. de *la* dièse mineur et de *ré* dièse mineur. Nous trouvons un point d'interrogation en face de chacun des mots précédents, tandis que les tonalités enharmoniquescorrespondantes ont toutes leur caractère. Est-ce une simple omission ou bien M. Savignac fait-il réellement une si grande différence entre deux tonalités enharmoniques l'une de l'autre pour trouver, par exemple, profondément triste le ton de *mi* bémol mineur et ne pouvoir définir celui de *ré* dièse mineur?

L'histoire de la musique, trop souvent ignorée par les musiciens de profession, trouvait tout naturellement sa place dans le livre qui nous occupe. M. Savignac a cru devoir sacrifier la vue d'ensemble sur le développement de l'art musical à l'énumération forcément incomplète des principaux compositeurs et de leurs œuvres les plus remarquables. Ce dernier chapitre est une sorte de dictionnaire; les musiciens et quelques facteurs d'instruments y sont classés par périodes et par pays, sans grandes explications. Arrivée aux contemporains, l'énumération devient fastidieuse; tous les noms un peu connus à Paris y passent jusqu'à celui de M. Lamy, qui n'est ni musicien ni facteur de piano, mais simplement un ancien militaire chargé de la surveillance des classes, du maintien de l'ordre et du respect de la discipline au Conservatoire. Comme il arrive toujours dans ce cas, tout le monde se trouve avoir du talent, et beaucoup sont décorés.

Parmi toutes ces notes biographiques, quelquefois utiles à consulter, mais ininsignifiantes dans leur ensemble, nous devons signaler celles relatives à *Stradella* (1), à *Chopin* classé parmi les romantiques allemands, à *Liszt*, à *Rossini*, à *Berlioz*. Pour Wagner, tout en l'admirant, M. Savignac le considère, jusqu'à preuve du contraire, comme « un fait isolé, un produit nécessaire de plusieurs

(1) M. Savignac attribue à Fétis le fameux air de *Pieta Signore*.

siècles d'efforts allemands, dont il est l'ultime expression, et non comme un réformateur ou un chef d'école ».

A côté d'une énumération, en somme très complète, des contemporains français, M. Savignac laisse de côté les musiciens espagnols et anglais, comme peu dignes d'intérêt. Il paraît également avoir des notions sommaires sur l'école russe; nous apprenons cependant qu'actuellement M. Rimsky-Korsakoff est le chef de toutes les musiques de la marine russe.

En terminant, M. Savignac est peu encourageant pour les jeunes gens désireux d'entreprendre la carrière musicale : sa grande expérience de vingt-cinq ans de professorat au Conservatoire lui fait un devoir de mettre en garde « les jeunes imprudents qui veulent s'aventurer dans cette voie dangereuse, sans être marqués au front du sceau du génie ».

En résumé, *La Musique et les Musiciens* est un ouvrage qui dans son ensemble intéresse tout le monde et dont certaines parties seront d'une grande utilité aux jeunes compositeurs.

F.-M. OSTROGA.

J'avoue avoir éprouvé une légère déception en terminant l'Ame de demain de M. Eugène Fournière ; le titre était prometteur, et j'en veux un peu à l'auteur de n'avoir fait que présenter sous une forme alerte et verveuse quelques pensées justes et généreuses. Il décrit par des traits de caractère « l'âme mystique et l'âme matérialiste de ce temps ». « Entre cet ange raté et cette bête volontaire, il faut que se fixe l'homme de demain. » Dans une courte préface, M. E. Ledrain présente l'auteur et, sans partager ses espérances, nous dit franchement : « Je préfère les barbares réclamant, le lourd marteau en main, leur part au festin; je les préfère infiniment aux arrangeurs de phrases, aux dégénérés... »

Nous empruntons au *Petit Temps* cette étonnante nouvelle :

Un autre prophète *in patria*, et qui entrevoit non point dans une politique économique — ou dans l'économie politique, au choix, — mais bien dans une religion nouvelle, le salut non seulement de l'Italie, mais encore, apparemment, de l'humanité entière, c'est ce philanthrope milanais qui publiait naguère son projet de Parlement international pour « la fin des guerres », et qui vient de lancer, tout récemment, sous le pseudonyme caractéristique d'Umano, un pressant appel à la générosité de ses compatriotes en faveur de la fondation d'un « Asile pour les rebelles religieux ». (Ne pas confondre avec les religieux rebelles.)

« Vous qui n'êtes ni croyants ni sceptiques, et qui avez le tourment du doute, aussi bien que vous qui croyez en Dieu, donnez, s'écrie-t-il, donnez votre obole pour un asile aux incroyants, à ces forts *miscredenti* (c'est de là que vient en droite ligne notre mot de *mécréant*), à ces réfractaires de toute religion devant lesquels se ferment les portes des couvents, et à qui on refuse cette pitié dont on est si prodigue envers les idiots parasites, infirmes ou décrépits. Donnez-leur votre obole, et espérez d'eux, en retour, un mouvement de réconfort moral. »

Avant de dire ce que serait cet asile, cette espèce de couvent fin de siècle, il est bon de savoir que l'auteur du projet — d'après le rédacteur anonyme du journal milanais qui présente l'un et l'autre au public — serait, en même temps qu'un type « intéressant d'ascète moderne », un homme sérieux et respectable,

un ancien magistrat qui, pendant les nombreuses années où il a été en fonctions à Milan même, s'est acquis de vives sympathies parmi ses collègues et dans le barreau, qui a même publié des ouvrages appréciés sur la législation et la vie publique en Angleterre, mais qui a fait de toute sa vie un apostolat humanitaire et renoncé, pour pouvoir s'y livrer plus librement, aux avantages matériels que lui assurait une brillante position, sacrifiant ainsi à son idéal et la tranquillité du présent et le bien-être de l'avenir.

Ceci n'était pas inutile à savoir, car l'idée maîtresse du dernier opuscule d'*Umano* est assez de nature à exposer son auteur, sinon à passer tout de bon pour un fou, du moins à être compris dans la catégorie passablement nombreuse de ces *mattoïdes*, étudiées à fond par Lombroso, qui s'attachent à une idée étrange, baroque, extraordinaire, au point d'en faire le centre de toute leur activité cérébrale. Nous voilà donc plus à l'aise pour aborder, encore que rapidement et dans ses lignes générales, l'examen du projet d' « Asile pour les rebelles religieux ».

Il ne s'agit point, comme pourrait le faire croire de prime abord ce simple énoncé, d'un véritable asile à offrir aux incroyants. Des villes entières n'y suffiraient pas. L'hospitalité rêvée par *Umano* pour ses chers *miscredenti* est beaucoup plus restreinte ; elle se bornerait à héberger, pendant *trois* ans au plus, et sous la surveillance de personnes appartenant à des confessions diverses, *quatre* individus seulement qui, « sans distinction de mérite ou de nationalité », seraient admis par ordre de demande. Les candidats devraient : 1° donner des preuves — de préférence par quelque écrit original — « d'un intellect fort et sérieux » ; 2° se déclarer formellement *rebelles* à toutes les religions existantes, ou ayant déjà existé jadis ; 3° se sentir apte à présenter, dans l'espace ou au terme de trois ans à partir de leur admission, — et ce sous peine de manquement à une promesse, — un ouvrage qui serait la synthèse de toute une nouvelle religion et devrait, autant que possible, être écrit dans un style capable d'entraîner les foules à croire; 4° accepter pendant ces trois années d'*asile* un genre de vie modeste (en rapport avec la mission de Messie futur), mais correspondant suffisamment aux besoins d'une existence « *salutaire*, tranquille et *libre* » (sous la surveillance indiquée plus haut !).

Autre condition essentielle : l'asile serait établi à Milan, celle des villes italiennes la plus indiquée pour l'abriter, « attendu que par son antique et fière rébellion contre tout abus, soit religieux soit politique, elle offre les garanties les plus sérieuses que ce temple consacré à la liberté de pensée ne deviendra pas un jour, par trahison, le Judas et la galère de la pensée ».

En un discret volume finement imprimé, M. André Ruijters publie **Douze petits Nocturnes** ; ce qui nous plaît le plus dans cette intime série de notations, ce sont les deux proses du début et de la fin vraiment saisissantes de vie ardente et intime.

L. B.

Exquise de tendresse et d'émotion délicates, la dernière œuvre de Richard Le Gallienne, **The book bills of Narcissus** est d'un charme infini, tendre, passionné, puéril; le personnage de Narcissus est tracé avec un art très subtil, et chaque épisode de cette esquisse d'un début de vie — tel par exemple le chapitre si charmant où se trouve, exquise de simplicité, la description du home du poète « George Mun-

caster » — est racontée en un style d'une pureté délicieuse. Il ne faudrait à **The book bills of Narcissus** qu'un peu plus de vigueur pour être un chef-d'œuvre.

Miss Amy C. Morant vient de faire preuve d'un courage remarquable en osant, seule, élever la voix en faveur d'Oscar Wilde, choyé, reçu partout dans la société de Londres avant sa condamnation, à l'heure qu'il est hypocritement stigmatisé par ceux mêmes qui le flattaient. La brochure **La Chambre étoilée**, qu'elle a publiée sous le pseudonyme de Helen Meredith, est la seule publication anglaise, avec un article de la *Free Review*, dont l'auteur ait osé braver la tartufferie londonnienne au point de vouloir non pas excuser, mais au moins protéger quelque peu Oscar Wilde, dont on n'ose plus même prononcer le nom dans les salons de Londres, sinon pour le couvrir d'injures. L. J.



REVUE DES REVUES

La Société nouvelle prend une place de plus en plus importante dans le mouvement des idées par la richesse et la nouveauté de son texte. Un puissant article d'Edward Carpenter, *le Sexe et l'Amour et leur place dans une Société libre* (traduit par J. Hudry-Menos), domine toute la livraison d'août. L'étude entière serait à citer. Donnons cet alinéa qui fera pressentir la grave sincérité du sociologue. « ... Le jeune homme, violemment saisi par la passion sexuelle, se trouve soudain en présence de forces titaniques, — les forces titaniques et subconscientes de sa propre nature. Amoureux, il se sent devenir un Dieu, et avec raison, car il s'identifie avec les énergies et les entités cosmiques, forces qui élaborent l'avenir de la race et dont l'action s'étend sur de vastes espaces et des laps de temps millénaire. Il plonge dans les abîmes de son propre être et tremble effrayé de cette révélation. Et ce qu'il ressent en ce qui le concerne, il l'éprouve semblablement en ce qui concerne celle qui lui inspire sa passion. Le regard des deux amants pénètre par delà les apparences jusqu'en des âges endormis au fond de leur être, éveillant une myriade de rêves anténatals. » Dans ce même numéro, une étude de Nikitine sur les *Femmes dans la littérature russe*, la suite de la *Pléiade shakespearienne* qu'évoque si puissamment M. Georges Eekhoud, des vers d'Emile Verhaeren et des lettres de Bakounine.

En septembre, Mme Clémence Royer approfondit le concept de matière, inclinant vers la conception moniste de l'univers. « Tout élément substantiel du monde est à la fois matière, force et esprit : l'esprit et la force n'étant que les deux attributs essentiels de l'entité unique que nous appelons matière quand elle est pesante, et éther quand elle est impondérable..... Elle seule (la matière) est substance et comprend toute la substance du monde, celle des corps pesants et de leurs forces physiques, comme celle des âmes conscientes. « Le volume d'octobre nous donne une étude M. Edmond Picard, vibrante de noblesse et de sincérité sur la *Nouvelle Université de Bruxelles*. Il reproduit les lignes principales des discours qui ont salué l'aurore de la magnifique entreprise et en parti-

culier quelques splendides phrases de Camille Lemonnier. M. Picard fait saisir toute la signification et la portée de cette œuvre, marque éclatante de notre énergie mentale.

La **Revue des Revues** de septembre traduit un conte de Pardo Bazan : la *Soif de Christ*, et une nouvelle du R. L. Stevenson, l'*Ile des voix*. En octobre, une étude de Carmen Sylva sur la *Femme romaine*, des maximes chinoises, une thèse de Eurico Ferri tendant à prouver que le sentiment religieux est impuissant à moraliser les immoraux par constitution physico-psychique, une très intéressante collection d'*Affiches célèbres*, une esquisse des *Romanciers américains*, etc.

M. Vielé-Griffin traduit dans le **Mercure de France** (septembre) une intense fantaisie du conteur américain Sturges. Le voluptueux roman de M. Pierre Louys l'*Esclavage*, se poursuit à travers les dernières livraisons. M. Henri Albert donne en octobre une courte biographie de Novalis, et M. Pierre Quillard de très beaux vers, le *Chèvre-Pieds*.

Le numéro de novembre est d'intérêt supérieur par suite de la traduction du *Sartor resartus* de Carlyle, par Edmond Barthélemy. Ce chef-d'œuvre pourra donc enfin être lu chez nous par tous ceux que la traduction des *Héros*, par J. Izoulet, a puissamment enivrés. Nous sommes heureux de voir cette lacune comblée par l'écrivain qui nous a permis de lire la *Tétralogie* de Wagner.

Le même fascicule s'ouvre par une belle page musicale de Gabriel Fabre qui a pris pour thème des vers de Henri de Régnier. Nous ne soupçonnions pas à M. Pierre Quillard la vigueur mentale dont il fait preuve dans son *Dieu futur*. Une curieuse *Histoire d'un Martyr*, de M. Hugues Rebell, et des notes sur l'*Alchimie* de MM. Jollivet et Castelot, complètent ce numéro très brillant.

Nous remarquons, à travers les trois derniers fascicules de la **Revue Socialiste**, une excellente étude de Guillaume de Greef, l'*Evolution des croyances et des doctrines politiques*, consacrée à l'Égypte; *Une sociologie poétique*, où M. Paul Lagarde est aimable pour l'auteur de la *Cité moderne* qu'il ne comprend pas ; la très longue étude documentée de M. Pierre Boz, sur la *Grève de Chicago* ; quelques pages de M. E. Museux sur le pastelliste *Quentin de la Tour*, et du docteur Paul Robin sur l'éducation intégrale.

De magnifiques vers de M. Adolphe Rette illustrent la livraison d'août de l'Ermitage ; nous avons lu avec une joie sincère cette *Méditation d'Été*, n'ayant pas jusque-là reconnu cette puissance au poète de Thulé. Dans le même numéro, M. William Ritter étudie Walter Crane, avec le même soin que Böcklin, mais aussi, selon nous, avec le même vice fondamental de critique.

L'Etranger publie de précieuses opinions françaises et étrangères sur la *Société d'études internationales* dont cette publication est l'organe. A relever cette phrase précise dans la lettre du docteur Ernst Eckstein : « Convaincu que l'ignorance est la cause principale de toute antipathie internationale, j'estime qu'il est d'autant plus nécessaire de soutenir un projet qui inscrit sur son drapeau la lutte contre cette ignorance réciproque. » Une intéressante causerie de M. Emile Lombard, les *Vacances en Allemagne*.

La **Question Sociale**, que dirige si vaillamment P. Argyriadès, donne un portrait du socialiste russe Pierre Lavroff et continue à publier une foule de renseignements et de faits sociaux. A travers l'**Art et la Vie**, une bonne étude de M. Abel Pelletier sur l'œuvre de MM. J.-H. Rosny, une traduction de *Notes d'un*

romancier de Neera par M. Marc Legrand, un consciencieux examen critique des dix principales conclusions de la *Cité Moderne* de J. Izoulet, par M. Lucien Le Foyer et d'intéressantes réflexions de M. Maurice Pujo sur le *Congrès des Religions*.

Çà et là, au hasard de la lecture : dans l'**Enclos**, un chant socialiste roumain de G. Cosbuc, avec des phrases intenses comme celles-ci : « Nous n'avons pas de temps pour penser, parce que notre temps est dans tes mains ; oublies-tu donc que nous avons encore une âme ?... Alors seriez-vous des Christs, vous ne nous échapperez pas, même dans la tombe... »

Dans l'**Étoile**, Alber Jhouney nous entretient du *Congrès de l'Humanité* et M. J.-P. Clarens du *Prométhée* de Strada. Les **Temps nouveaux** publient des articles de Kropotkine, Hamon, Jean Grave, Max Buhr, et l'intéressant supplément littéraire nous donne des fragments de tous pays et de tous genres. **La Sociale** expose des faits sans théorie, dans un style imagé. L'hebdomadaire **Semaine littéraire** de Genève présente une grande variété d'étude, de chroniques et de communications. Notons une nouvelle de William Ritter, une traduction de Fogazzaro, une étude sur Rudyart Kipling, des impressions d'Oxford de M. G. Vallette, etc.

Les six numéros déjà parus du **Coq rouge** dénotent une vitalité et une vigueur qui nous font espérer beaucoup de ce nouveau périodique belge. De fortes choses y ont paru : la superbe déclaration des membres du comité « ... il va sans dire que ses préférences iront vers les interprétations nouvelles de l'âme, vers les fraîches poussées de la sève et du sang, vers la continuelle vie, vers l'Avenir inépuisablement réparateur ». De la prose et des vers de M. Verhaeren, cette magnifique déclaration internationaliste : la Patrie des Intellectuels, des nouvelles de M. Georges Eekhoud, tout un ensemble de santé et d'audace, qui attirera au *Coq rouge* des haines et des amitiés terriblement fortes.

L'**Art jeune** présente toujours un intérêt puissant. Le triple fascicule de septembre publie de M. Georges Eekhoud une splendide nouvelle, d'un style large et fort : le *Tribunal au chauffoir*. Nous saluons avec joie ce nouveau chef-d'œuvre de l'auteur de *Mes Communions*. Parmi de belles choses, notons les vers délicieux de M. Georges Rency et la prose de M. Van de Putte, l'*Homme jeune*, d'une intense originalité. Le numéro d'octobre s'ouvre par une fantaisie de M. Georges Rency, ruisselante de vie et de beauté et pour laquelle nous manifestons toute notre admiration. D'ailleurs, notre sympathie pour l'*Art jeune*, cette si vivante publication, s'accroît à chaque numéro. La série du *Rêve et l'Idée* intitulée : **Documents sur le Naturisme**, publie de bonnes pages de M. Maurice le Blond : *Retour des champs*. L. B.

Le second fascicule de l'**Evergreen** « pour l'automne » n'est pas inférieur au premier, et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Mettons hors de pair les essais signés J. Arthur Thompson, Patrick Geddes et Elisée Reclus. Le premier expose la « Biologie de l'automne » en une langue d'une poésie très pure et d'un charme incomparable. Le second traite de la « sociologie de l'automne » et montre, 1° l'expérience quotidienne se différenciant en art et en science, mais progressant vers l'Unité aussi bien que vers la Diversité ; 2° la possibilité d'imprimer cette unité à notre expérience dès l'enfance ; 3° la philosophie des cités vues sous l'aspect de la nature et de ses saisons ; 4° l'économie politique

actuelle des cités qui est celle de l'automne, ainsi que 5° leur culture scientifique et littéraire ; 6° l'effet de l'Art et de la Littérature de décadence qui est de rehausser leurs couleurs, mais de hâter leur dépérissement ; 7° la décadence ; 8° e passage de la Décadence à la Renaissance. Enfin M. Elisée Reclus, en de vibrants et radieux accents, célèbre d'avance la future « Cité du Bon Accord ».

A remarquer, parmi les illustrations, surtout « le Retour des moissonneurs, » par A.-G. Sinclair, d'un sentiment très beau et très saisissant, et les dessins puissants de Robert Burns, « la Vendange », et « Bacchus et Silène », de John Duncan. Constatons, en terminant, que les tendances générales de l'*Evergreen* restent toujours très saines et très généreuses, d'une foi ardente et d'une grande sincérité, et que les essais de fond ont toujours cette largeur d'idées, cette ampleur de pensée que produit seule la collaboration de poètes et d'hommes de science.

Dans **The Monist**, un article de G.-J. Romanes sur « le Darwinisme et les écoles Post-Darwiniennes » (extrait d'un ouvrage posthume qui vient de paraître : « les questions Post-Darwiniennes »). L'auteur cherche d'abord à rectifier la fausse interprétation qu'ont donnée certains naturalistes contemporains à la théorie de l'Origine des Espèces L'erreur consiste à voir dans la sélection naturelle la seule cause de l'évolution organique ; or, dans le traité de Darwin, il y a maint passage qui insiste sur une autre cause parallèle de l'évolution, la transmission des effets de l'usage et du non-usage, c'est-à-dire les principes de Lamarck. L'auteur passe ensuite en revue les écoles de Giard, du Prof. Cope, et de M. Patrick Geddes, qui attribuent aux « facteurs Lamarckiens » une importance exagérée, selon lui, — M. Geddes, en particulier, a émis une nouvelle théorie, basée sur le conflit des forces de nutrition et de reproduction ; — celle du Rev, G. Henslow ou de l'adaptation spontanée ; celle, enfin, de M. Wallace, qui ne reconnait que la sélection naturelle, tout en y ajoutant pour l'homme une Cause Intelligente.

Romanes, en une discussion serrée, combat cette dernière théorie par son côté logique. A côté de cet article, nous avons aussi à signaler une critique des « Fondations de la croyance », de A.-J. Balfour, par le Prof. C. Lloyd Morgan qui combat le scepticisme de celui-ci et fait un exposé du vrai naturalisme tel qu'il le comprend. Enfin, ceux qui doutent encore de la vérité et du bonheur que renferme la croyance moniste feront bien de lire les pages du Dr Paul Carus sur la « Nouvelle Orthodoxie » et de méditer les phrases éloquentes du Dr Woods Hutchinson sur le « Cinquième Evangile », cette révélation de la joie et du progrès qui obscurcit celle du renoncement et du péché originel.

A. L. J.

La **New Review** pour octobre publie des extraits d' « Anima poetæ », recueil de notes du poète Coleridge, rédigé par son neveu, dans lesquelles on retrouve la profondeur de pensée de ce poète du mystère. A remarquer encore un aperçu sensé des « Relations de l'homme et de la femme », de M. A. Clerk.

Dans le numéro de novembre, dont l'ensemble est faible, une étude de Vernon Blackburn, *Wagner à Munich*, qui s'arrête justement au moment où ses aperçus commencent de nous intéresser, non sans avoir eu le temps, d'ailleurs, de déclarer que *Tannhaüser* et *Parsifal* sont les œuvres les plus caractéristiques de

Wagner et que la *Tétralogie* est à négliger ! P. Chalmers Mitchell disserte banalement sur Pasteur.

La **Free Review**, dont depuis deux mois M. Robertson a abandonné la direction à M. G. Astor Singer, donne, entre autres articles intéressants dans les numéros d'octobre et de novembre, d'abord « Huxley et l'Agnosticisme », réquisitoire violent de l'ancien rédacteur en chef de la revue contre le fameux savant qu'il accuse d'avoir agi avec hypocrisie dans sa « soi-disant » lutte contre le cléricalisme et d'avoir sacrifié à ses intérêts personnels ses convictions, si tant est qu'il en eut, ce dont l'auteur de l'article paraît douter.

Dans le numéro de novembre, un article de Walter M. Gallichan sur la question de la répression du crime, « Punir ou réformer ? » ; « Du méliorisme », c'est-à-dire un optimisme plus philosophique et plus scientifique, de J. McGavin Sloan ; enfin de Frederick Rockell et W. F. Dunton deux essais sur « le Mariage et l'Amour libre ». Ce qui caractérise ces derniers articles, et du reste la *Free Review* en général, c'est un libéralisme et une largeur de vues vraiment admirables.

Liberty pour août et septembre donne la traduction de l'essai de A. Hamon, « La définition du crime » tiré des Archives d'anthropologie criminelle. A noter aussi de bien intéressantes et édifiantes révélations sur les tortures que fit subir la police espagnole aux anarchistes arrêtés après l'attentat du Liceo à Barcelone, et aussi l'article de Kropotkine sur le Congrès Universel des travailleurs qui doit se tenir à Londres en août 1896.

Dans les derniers numéros du **Clarion** : Article très large d'idées de R. Peel, « Classes et Masses », (2 novembre) dirigé contre ceux dont l'étroitesse d'esprit ne voit dans la société moderne qu'une classe qui opprime et une autre qui souffre, l'une tout entière haïssable, l'autre admirable sans réserve ; poème (2 novembre), qui sonne très juste, de J. Cartmel, dont l'article « Dans la fournaise » (12 octobre) tragique tableau d'un quartier pauvre de Londres, est aussi à lire ; Halliday Sparline parle longuement et éloquemment sur Carmaux (26 octobre) ; enfin (16 novembre), de Caroline E. D. Martyn, « Une chose manque en toi, » conte dont l'intention excellente est d'attaquer l'ascétisme, et qui comme art ne manque pas de mérite.

Personal Rights, journal consacré à la défense du droit individuel et de la liberté personnelle, donne dans son numéro de novembre le très intéressant discours prononcé par the Hon. Thomas F. Bayard, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, devant la « Edinburgh Philosophical Institution », le 7 novembre dernier, dans lequel il s'élève avec force contre toute modification antilibertaire de la société et en particulier contre le socialisme d'État.

L'on annonce pour le mois prochain l'apparition d'un nouveau périodique, un peu — cela est à supposer — sur le modèle du *Yellow Book*. Le magazine, qui sera trimestriel, s'intitulera **The Savoy** et sera dirigé par MM. Arthur Symons et Aubrey Beardsley. Y contribuera en outre M. Havelock Ellis.

Dans les derniers numéros de la **Vlaamsche School**, un article intéressant sur le nouveau Memling acquis par le musée d'Anvers, après avoir été refusé par plusieurs autres musées de différents pays. Malgré l'avis défavorable de quelques connaisseurs, il semble établi que le tableau en question — dont la revue donne une belle reproduction — est bien une œuvre de Memling, et selon M. R., l'auteur de l'article, « un monument de l'art flamand, qui peut prendre place parmi

les quelque douze chefs-d'œuvre du monde ». J. de B. parle du chanteur Henry Fontaine, dont il fait un grand éloge comme interprète de Bach, de Beethoven, de Wagner et de Franck. — J. Winkler Prins décrit les Rembrandt, de Brunswick, au nombre de dix. — Pol de Mont étudie les deux peintres Maurits Hagemans et Jakob Smits, l'un vrai impressionniste, de sentiment très fin, très délicat, presque féminin ; l'autre coloriste très puissant, dont les quinze pastels exposés cette année à Bruxelles forment un « cycle d'archétypes », l'un surtout, le *Golgotha*. Il est question, dit la *Vlaamsche School* d'élever un monument à Frans Hals à Haarlem, dont le musée contient les plus belles œuvres de ce peintre. N. P.

Nyt Tidskrift pour novembre ne contient que deux articles : une longue étude sur Stambulov de Sigurd Ibsen et d'intéressantes « Lettres sur l'Art » de Jens Thiis.

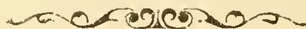
Le fascicule d'octobre est tout entier consacré à un beau poème inédit de Bjœrnstierne Bjœrnson « Lumière, cantate universitaire ». Dans le numéro de septembre, citons « le Droit au travail », de H.-E. Berner, « les Diplomates » de Sigurd Ibsen, et surtout, de Halvdan Koht, « Symboles nationaux ».

Samtiden pour août-septembre contient d'Ernest Hello « l'Homme moyen » ; de Conrad Alberti, « La Gaule à Paris, » étude sur « l'Esprit parisien » ; de Mme de Gizycki, de très intéressantes impressions de Londres ; « l'Ame et le corps sont-ils parallèles ? » de Kristian B. R. Aars ; enfin quatre poèmes de Jacob Petersen.

La Critica sociale de Milan publie des articles d'actualités et des études sociologiques de F. Engels, Plechanow, G. d'Angelo.

La **Ciencia social** de Barcelone dans ses numéros d'octobre et de novembre donne d'excellents articles de Pompeyo Gener, de notre collaborateur Hamon, de Kropotkine, etc.

Une revue tout à fait fraternelle est née en Portugal : **Arte**, revue internationale que dirigent MM. Eugenio de Castro et Manuel da Silva Gayo et dont le représentant en France est M. P. de Brinn'Gaubast. Le but que se propose cette publication étant presque identique au nôtre, nous la saluons de toute la cordialité que fait naître en nous toute entreprise large, jeune et libre. Adresser tout ce qui concerne la rédaction à M. Eugenio de Castro, 11, rua do Cosmo, Coimbra (Portugal). L. B.



NOTE DE LA RÉDACTION

Nous sommes contraints de supprimer dans ce numéro une grande partie de nos Chroniques, de la Bibliographie, de la Revue des revues et des faits. Ce qui a été omis dans ce bulletin critique est reporté au prochain numéro, qui paraît a prochainement.

SOMMAIRE DE DÉCEMBRE 1894

SOMMAIRE D'AVRIL 1895

SOMMAIRE DE JUILLET 1895

LES REVUES

Allemagne

Neue Deutsche Rundschau, 44, Koethenerstrasse, Berlin.

Die Frau, 34, Stellschreiberstrasse, Berlin.

Gesellschaft, Wm Friedrich, Leipzig.

Ethische Kultur / Die Frauenbewegung } 94, Zimmerstrasse, Berlin, SW, 12.

Magazin fuer Litteratur, 10, Carmerstrasse, Berlin-Charlottenburg II

Pan, 4, Schillstrasse, Berlin W. 9, rue des Beaux-Arts, Paris.

Die Waffen Nieder, E. Pierson, Dresde.

Der Sozialistische Akademiker, 13, III, Niederwallstrasse, Berlin C. 19.

Autriche

Neue Revue, I, Wallnerstrasse, 9. Vienne.

Zeit, IX, 3, Günthergasse, 1, Vienne.

Belgique

Art Jeune, 131, rue de Brabant, Bruxelles.

Art Moderne, 25, rue de l'Industrie, Bruxelles.

Coq Rouge, 6, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles.

Jeune Belgique, 110, rue de la Limite. Bruxelles.

La Ligue, organe belge du Droit des femmes, 20, rue du Marché-au-Bois, Bruxelles.

Société Nouvelle, 32, rue de l'Industrie.

Grande Bretagne

Bookman, 27, Paternoster Row, E.C., Londres.

Concord, 40 et 41, Outer Temple Strand W. C, Londres.

Clarion, 72, Fleet St, E. C., Londres.

Englishwomen's Review, 22, Berners St, Oxford St, W., Londres,

Évergreen, Patrick Geddes, Lawnmarket, Edinbourgh N. B.

Free Review, Cumberland House, Wembley, Londres.

Liberty, 7, Beadon Road, Hammersmith, W, Londres.

Personal Rights, 3, Victoria St, S. W., Londres.

Review of Reviews, 125, Fleet St, E. C., Londres.

Yellow Book, John Lane, The Bodley Head, Vigo St W., Londres.

États-Unis d'Amérique

Der Arme Teufel, 6, Champlain St, Detroit, Mich.

Monist / Open Court } Monon building, 324, Dearborn St, Chicago, Ill.

Espagne

Boletin de la Institucion libre de Ensenanza, Paseo de l'Obelisco, 8, Madrid.

Ciencias Social, Conde del Asalto, 45, Barcelone.

Las Bellas Artes, Abadia de Sans Andrès, 2 et 4, Valencia.

Revista Critica de Historia y litteratura espanolas, Victoriano Suarez, 48, Preciados, Madrid.

Portugal

Arte, 11, Rua do Cosme, Coimbra.

France

Ame, 11, rue de la Chaussée d'Antin.

Art et la Vie, 5, rue du Pont de Lodi.

Bulletin de la Société des langues étrangères, 28, rue Serpente.

Éducation Intégrale, 6, rue Haxo.

Ermitage, 26, rue de Varenne.

Etranger, 77, rue Denfert-Rochereau.

Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.

Paix par le Droit, 1, rue Duguesclin, Nîmes.

Question Sociale, 5, boulevard St-Michel.

Revue des Revues, 32, rue de Verneuil.

Revue féministe, 54, avenue Daumesnil.

Revue Immortaliste, 20, avenue Trudaine.

Revue Socialiste, 10, rue Chabanais.

Temps Nouveaux, 140, rue Mouffetard.

Italie

Critica Sociale, 23, Portici Galleria, Milan.

La Liberta e la Pace, 2, Piazza Ponticello, Palerme.

Vita Femminile, 46, Via Campo Marzio, Rome.

Pays-Bas

De Gids, Van Kempen, Amsterdam.

Los en Vast, Van Doesburg, Leide.

Nederland, Lomas et Funke, Amsterdam.

Nederlandsche Museum, Ad. Hoste, Gand.

Nieuwe Gids, W. Versluys, Amsterdam.

Tweemaandelijksch Tijdschrift, Scheltema, Amsterdam.

Van Nu en Straks, 57, Beeldekensstraat, Anvers.

Vlaamsche School, Buschmann, Anvers.

Zingende Vogels, W. Block, Hasselt.

Suède et Norvège

Nordisk Revy, Stockholm.

Nyt Tidskrift, De Tusen Hjem's Forlag, Christiania.

Samtiden, Gerhard Gran, Bergen.

Danemark

Taarnet, Copenhague.

Tilskueren, Galschiot, Copenhague.

Suisse

Correspondance de Berne, Elie Ducommun,

Etats-Unis d'Europe, 41, boulevard du Plain-Palais, Genève.

Friede, Imprimerie Hohenegger, St Gall.

Schweizer Musik Zeitung, Zurich, Hug. et Cie.

Stern's litterarisches Bulletin, Zurich III, Badenerstrasse, 208.

Schweizer Frauenzeitung, 7, Wienerberg, St-Gall.

Nous annoncerons sous cette rubrique, dans chaque numéro, les revues qui nous font le service; pour celles avec qui nous ne sommes pas encore en relation, nous les prions de nous envoyer leurs numéros, en échange des nôtres.

Le Gérant : Léon Bazalgette.

20-8-5. — Tours imprimerie E. ARRAULT et Cie.

Le

Magazine International

ORGANE TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE ARTISTIQUE

littérature nati onale n'a plus aujourd'hui grand sens ; le temps de la littérature universelle est venu, et chacun doit aujourd'hui travaille à hâter ce temps.

GOETHE



D'après la photographie de BRAUN-CLÉMENT et Cie.

N° 2.

AVRIL
1895

SOMMAIRE

Le Numéro : 2 Francs

Abonnement par an : France, 8 fr. — Union postale, 10 fr.

Paris, au siège de la Société Internationale artistique, 3, place Wagram, Paris, où l'on est prié d'adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration ; Bruxelles, chez Paul Lacomblez, 31, rue des Paroissiens ; Munich, chez Loebell, E. Albert Separat-Conto ; Berne, chez A. Siebert.

LES REVUES

Allemagne

FREIE BUHNE, 44, Kœthenerstrasse, Berlin.

DIE FRAU, 34, Stellschreiberstrasse, Berlin.

GESELLSCHAFT, Wm Friedrich, Leipzig.

MAGASIN FUR LITTERATUR, 207, Friedrichstrasse, Berlin.

NORD UND SUD, 2, Siebenhufenerstrasse, Breslau.

PAN, 4, Schillstrasse, Berlin W.
9, rue des Beaux-Arts, Paris.

DIE WAFFEN NIEDER, E. Pierson, Dresde.

DER SOZIALISTISCHE AKADEMIKER, 145, Invalidenstrasse, Berlin.

Autriche

NEUE REVUE, I, Wallnerstrasse, Wien.

ZEIT, IX, Guntherstrasse, 1, Wien.

Belgique

ART JEUNE, 131, rue de Brabant.

ART MODERNE, 25, rue de l'Industrie, Bruxelles.

JEUNE BELGIQUE, 110, rue de la Limite.

SOCIÉTÉ NOUVELLE, 18, rue d'Édimbourg, Ixelles en Bruxelles.

Grande Bretagne

BOOKMAN, 27, Paternoster Row, London E. C.

CONCORD, 40 et 41, Outer Temple Strand W. C.

CLARION, 72, Fleet St, E. C.

ENGLISHWOMENS Review, 22, Kerners St, Oxford St W.

FREE REVIEW, S. M. Robertson, 13, Oakley Crescent, Chelsea, S. W.

LIBERTY, 7, Beadon St Hammersmith, W.

REVIEW OF REVIEWS, 125, Fleet St, E. C.

YELLOW BOOK, John Lane, The Bodley Head, Vigo St W.

Espagne

BOLETIN DE LA INSTITUCION LIBRE DE ENSENANZA, Paseo de l'Obelisco, 8, Madrid.

LAS BELLAS ARTES, Abadia de Sans Andrès, 2 et 4, Valencia.

États-Unis

MONIST } Monon building, 324, Dear-
OPEN COURT } born St, Chicago, Ill.

DER ARME TEUFEL, 6, Champlain St, Detroit, Mich.

France

ART ET LA VIE, 50, boulevard St-Michel, Paris.

ERMITAGE, 26, rue de Varenne.

ETRANGER, 77, rue Denfert-Rochereau.

MERCURE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.

PAIX PAR LE DROIT, 1, rue Duguesclin, Nîmes.

QUESTION SOCIALE, 5, boulevard St-Michel.

REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, 17, rue du Montparnasse. Paris.

REVUE DES REVUES, 32, rue de Verneuil.

REVUE LIBÉRALE INTERNATIONALE, 18, rue de Valois.

REVUE SOCIALISTE, 10, rue Chabanais.

Italie

CRITICA SOZIALE, 23, Portici Galleria, Milan.

Pays-Bas

DE GIDS, Van Kempen, Amsterdam.

LOS UND VAST, Van Dœsburg, Leide.

NEDERLAND, Lomas et Funke, Amsterdam.

NEDERLANDCBHE MUSEUM, Ad. Hoste, Sand.

VLAAMSCHE SCHOOL, Buschmann, Anvers.

Pays Scandinaves

NORDISK REVY, Stockholm.

NYT TIDSKRIFT, De Tusen Hjem's Forlag, Christiania.

SAMTIDEN, Gerhard Gran, Bergen.

TAARNET, Copenhagen.

TILSKUEREN, Galschiot, Copenhagen.

Suisse

CORRESPONDANCE DE BERNE, Elie Ducommun, Berne.

ETATS-UNIS D'EUROPE, 41, boulevard du Plain-Palais, Genève.

FRIEDE, Imprimerie Hohenegger, St Gall.

SCHWEIZER MUSIK ZEITUNG, Zurich, Hugues frères et Cie.

STERN'S LITERARISCHES BULLETIN, Zurich III, Badenerstrasse, 208.

SCHWEIZER FRAUENZEITUNG, 7, Wienerbergtrasse, St Gall.

1-5-5. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

Le Magazine International

ORGANE TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE ARTISTIQUE

> La littérature nationale n'a plus aujourd'hui grand sens ; le temps de la littérature universelle est venu, et chacun doit aujourd'hui travailler à hâter ce temps.
>
> GŒTHE.



D'après la photographie de BRAUN-CLÉMENT et Cie.

N° 3.

JUILLET
1895

SOMMAIRE

LE NUMÉRO : 2 FRANCS

Abonnement par an : France : 8 fr. — Union postale, 10 fr.

PARIS

Au Siège de la *Société Internationale Artistique*,

3, PLACE WAGRAM

BRUXELLES, chez Paul Lacomblez, 31, rue des Paroissiens.
MUNICH, chez Loebell, E. Albert, Separat-Conto.
LEIPZIG, chez August Dieckmann, 15 II Friedr.-Aug.-Strasse.
BERNE, chez Schmied, Frank et Cie.
MADRID, chez Fernando Fé, Carrera de San Geronimo.

DÉPOTS A PARIS :

Arnaud, avenue de l'Opéra.
Bailly, rue de la Chaussée-d'Antin.
Brasseur, Galerie de l'Odéon.
Brentano, avenue de l'Opéra.
Chamuel, rue du Faubourg-Poissonnière.
Flammarion, rue Auber.
Goin, rue des Écoles.

Première année
N° 4

Novembre
1895

Le Magazine International

ORGANE TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE ARTISTIQUE

La littérature nationale n'a plus aujourd'hui grand sens ; le temps de la littérature universelle est venu, et chacun doit aujourd'hui travailler à hâter ce temps.

Goethe.



D'après la photographie de Braun-Clément et Cie.

Prix du Numéro :
2 Francs.

Bureaux à Paris,
91, Avenue Niel

SOMMAIRE

Le Numéro : 2 Francs

Abonnement par an : France : 8 fr. — Union postale, 10 fr.

PARIS

Au Siège de la *Société Internationale Artistique*.

Le Siège de la Société Internationale Artistique est désormais :

91, AVENUE NIEL.

Bruxelles, chez Paul Lacomblez, 31, rue des Paroissiens.
Munich, chez Loebell, Biedersteinerstrasse, 2.
Leipzig, chez August Dieckmann, 15 II Friedr.-Aug.-Strasse.
Berne, chez Schmied, Frank et Cie.
Madrid, chez Fernando Fé, Carrera de San Geronimo.
Zurich, Chez Albert Müller, I Sonnenquai, 18.
Amsterdam, Feikema, Caarelsen et Cie, N. Z. Voorburgwal, 64.

DÉPOTS A PARIS :

Bailly, rue de la Chaussée-d'Antin, 11.
Brasseur, Galerie de l'Odéon.
Chamuel, rue de Savoie, 5.
Flammarion, rue Auber, et 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
Goin, rue des Écoles.
Librairie moderne, 107, boulevard Haussmann.
Savine, 12, rue des Pyramides.
Tress et Stock, 8, 9 et 10, Galerie du Palais-Royal.
Leroy, 26, boulevard des Italiens.
Larousse, 58, rue des Écoles.
Félix Vernay, 19, boulevard Saint-Michel.

Les abonnés sont priés de renouveler leur abonnement avant le 15 janvier, pour éviter toute irrégularité dans l'envoi du prochain numéro.

FREIE BUHNE
44, Kœtheuerstrasse, Berlin.

MAGASIN FUR LITTERATUR
207, Friedrichtrasse, Berlin.

PAN
4, Schilstrasse, Berlin W.

BLÆTTER FUR DIE KUNST
9, Lothringerstrasse, Berlin.

DIE FRAU
34, Stellschreiberstrasse. Berlin.

NATION
8, Beuthstrasse, Berlin.

WOCHEN BERICHTE
Amsler et Ruthardt, Berlin.

ZUKUNFT
Berlin.

GEGENWART
Berlin.

NEUE DEUTSCHE RUNDSCHAU
Berlin.

GESELLCHAFT
Wm Friedrich, Leipzig.

NORD UND SUD
2, Siebenhufenerstrasse, Breslau.

ZUSCHAUER
II, Durchschnitt, 16, Hambourg.

ZEIT
IX, Guntherstrasse, 1, Vienne.

NEUÉ REVUE
I, Wallnerstrasse, 9, Vienne.

DIE WAFFEN NIEDER
E. Pierson, Dresde.

MONATLICHE FRIEDENSCORRESPONDENZ
Berne.

SCHWEIZERISCHE RUNDSCHAU
A. Müller, Zurich.

DER FRIEDE
Zurich.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
Genève.

ETATS-UNIS D'EUROPE
41, Boulevard du Plainpalais, Genève.
Chez Fischbacher, Paris.

THE YELLOW BOOK
John Lane, London.

WESTMINSTER REVIEW
F. Warne, London,

MONIST
17, Johnson's Court Fleet-St. London.

FREE REVIEW
Swan Sonnenschein. London.

REVIEW OF REWIEWS
Mowbray House, Norfolk-St Strand. London.

SAMTIDEM
Gerhard Gran, Bergen.

TILSKUEREN
M. Galschiot, Copenhagen.

NYT TIDSKRIFT
De Tusen Hjem's, Forlag, Christiania.

TAARNET
Copenhague.

NIEUWE GIDS
Amsterdam.

CRITICA SOZIALE
23, Portici Galleria Milan.

SOCIÉTÉ NOUVELLE
25, rue de l'Industrie, Bruxelles.

ART MODERNE
25, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA JEUNE BELGIQUE
Bruxelles.

REVUE SOCIALISTE
10, rue Chabanais, Paris.

QUESTION SOCIALE
5, boulevard Saint-Michel, Paris.

MERCURE DE FRANCE
15, rue de l'Echaudé-St-Germain, Paris.

ERMITAGE
26, rue de Varenne, Paris.

REVUE DES REVUES
32, rue de Verneuil, Paris.

REVUE ENCYCLOPÉDIQUE
17, rue Montparnasse, Paris.

L'EUROPE NOUVELLE
Quai des Grands-Augustins, Paris.

L'ÉTRANGER
77, rue Denfert-Rochereau, Paris.



